This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

RALPH · SNEYD

~~Vol. Fr. III B. 2917~~

MÉMOIRES,

CORRESPONDANCE ET OUVRAGES INÉDITS

DE DIDEROT.

TOME TROISIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

MÉMOIRES,

CORRESPONDANCE ET OUVRAGES INÉDITS

DE DIDEROT,

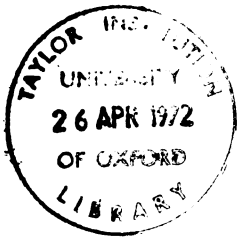
PUBLIÉS

D'APRÈS LES MANUSCRITS CONFIÉS, EN MOURANT,
PAR L'AUTEUR A GRIMM.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE NEUVE-SAINT-MARC, N° 10;
ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,
PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXXI.


TAYLOR
UNIVERSITY
26 APR 1972
OF OXFORD
LIBRARY

MÉMOIRES
DE DIDEROT.

LETTRES A MADEMOISELLE VOLAND,
DE 1759 A 1774.

LETTRE CXIII.

Paris, le 1er octobre 1768.

Mademoiselle, vous n'écrivez point; vous ne répondez point aux lettres qu'on vous écrit; vous vous laissez fourvoyer par M. l'abbé Marin, que je commence à haïr, et que j'abhorrerai incessamment. Je vous boude, et, tout en vous boudant, j'allais oublier que c'est demain la fête de maman. Je vous prie de lui offrir mes souhaits, mon tendre et sincère attachement, et tout mon respect. Dites-lui bien que tant que je vivrai il lui restera un joli enfant; et puis vous irez prendre madame de Blacy par la main, et vous leur offri-

rez à chacune un baiser de ma part. Voilà, par exemple, une commission qui ne vous déplaira pas.

Il faut que vous sachiez que M. d'Invaux a commencé à faire des siennes. A juger de son projet par sa première opération, il est excellent; c'est de couper, autant qu'il pourra, de ces mains inutiles et rapaces par lesquelles passent les revenus du roi, avant que d'arriver à la dernière.

M. de Boulogne, intendant des finances, chassé.

M. Amelin, en fuite.

M. Cromot, plus rien.

Je vous jure que les receveurs généraux des finances ne dorment pas si paisiblement que moi.

Les premiers fermiers généraux s'entendaient mieux que leurs successeurs. Ils n'avaient garde de faire parade de leurs énormes fortunes. Ils avaient une apparence modeste. Ils mouraient, et leurs enfans trouvaient des tonnes d'or. Boësnier est un des premiers qui ait étalé tout le faste de l'opulence. Je trouve à cela plus de maladresse encore que d'imprudence. Quelle opinion peut-on avoir d'un Collet d'Hauteville, qu'une ou deux campagnes enrichissent de sept à huit millions; d'un Amelin, qui est pauvre comme Job, et qui fait montre de quatre-vingt mille livres de rente acquises en cinq à six années; d'un Cromot, qu'on voit passer rapidement de la boutique d'un

notaire, aux titres, aux terres, et au faste d'un grand seigneur? Il faut que ces gens-là aient une grande crainte de ne point passer pour fripons. Avec un peu de sens, ne se cacheraient-ils pas tant qu'ils pourraient? Ma foi, tout ceci est peut-être une affaire de mœurs générales. Peut-être pensent-ils que, pourvu qu'on sache qu'un homme est riche, on ne s'avise guère de demander comment il l'est devenu; et peut-être ont-ils raison.

Damilaville a pensé mourir. Nous avons cru que les glandes de l'estomac s'embarrassaient; heureusement ce n'était pas cela. C'était une fonte de l'humeur qui cherchait à s'échapper par cette voie; mais cette humeur était si caustique, qu'il se sentait consumé de la soif; si abondante, que les yeux s'éteignirent, les oreilles tintèrent, l'esprit se perdit, les défaillances se succédèrent, et que nous crûmes qu'il touchait à la fin de sa vie et de ses douleurs.

L'évacuation s'est faite; toutes les glandes se sont considérablement affaissées, et il est mieux jusqu'à une pareille crise; car il en faut peut-être une vingtaine pour vider ces énormes poches qui embarrassent son cou et sa poitrine.

On a déjà fait un calembourg sur M. Maynon d'Invaux. On a dit : Nous avons un habile contrôleur général, *mais non*.

Je n'ai point encore vu les demoiselles Artault; ainsi je ne saurais rien vous en dire.

Cette humeur, qui tiraillait les pieds de ma femme, s'est mise à voyager; ce n'est pas sans peine qu'on l'a délogée de la tête, des yeux, de la poitrine où elle s'était arrêtée.

Notre justification va toujours son train.

Il n'y a encore rien de nouveau à vous apprendre sur un certain rendez-vous dont je vous ai parlé.

Mademoiselle, je ne vous aime plus; vous me négligez.

LETTRE CXIV.

Paris, le 8 octobre 1768.

Ce n'est pas tout; M. de L'Averdy a travaillé dimanche avec le roi; et il s'en allait, plein de sécurité, à Neuville, sa maison de campagne, pourvoir aux arrangemens arrêtés. Il y attendait, le lundi, différens particuliers à qui il avait donné rendez-vous. Il comptait s'en revenir le mardi à ses fonctions accoutumées; mais ce jour même, M. de Saint-Florentin lui apparut sur les dix

heures. Tout en apercevant le secrétaire d'État, M. de L'Averdy lui dit : « M. le comte, c'est trop matin pour une visite ; » et il avait raison. On dit que le roi n'a jamais le visage plus serein et plus ouvert avec un ministre que la veille de sa disgrace. Je ne sais ce qui en est ; mais croiriez-vous bien que je n'oserais l'en blâmer? Les courtisans ont une si grande habitude des différentes physionomies de leur maître, que si celui-ci ne se composait pas, il serait deviné sur-le-champ, et qu'il serait accablé de tant de sollicitations, qu'il ne parviendrait pas à renvoyer un serviteur dont il serait mécontent, sans en affliger un grand nombre d'autres qu'il aime peut-être. C'est une dissimulation d'autant plus nécessaire qu'on a le caractère plus facile, sans compter les importunités des hommes habiles à succéder et celles de leurs protecteurs. Il n'a guère que ce moyen de se réserver la liberté du choix, et de prévenir toutes les calomnies qui le rendraient perplexe.

Il vient d'arriver ici une petite aventure qui prouve que tous nos beaux sermons sur l'intolérance n'ont pas encore porté de grands fruits. Un jeune homme bien né, les uns disent garçon apothicaire, d'autres garçon épicier, avait dessein de faire un cours de chimie ; son maître y consentit à condition qu'il paierait pension ; le garçon y souscrivit. Au bout du quartier, le maître demanda

de l'argent, et l'apprenti paya. Peu de temps après, autre demande du maître, à qui l'apprenti représenta qu'il devait à peine un quartier. Le maître nia qu'il eût acquitté le précédent. L'affaire est portée aux juges consuls. On prend le maître à son serment : il jure. Il n'est pas plus tôt parjure que l'apprenti produit sa quittance, et voilà le maître amendé, déshonoré : c'était un fripon qui le méritait; mais l'apprenti fut au moins un étourdi, à qui il en a coûté plus cher que la vie. Il avait reçu en paiement ou autrement, d'un colporteur appelé Lécuyer, deux exemplaires du *Christianisme dévoilé*; et il avait vendu un de ces exemplaires à son maître. Celui-ci le défère au lieutenant de police. Le colporteur, sa femme et l'apprenti sont arrêtés tous les trois; ils viennent d'être pilorié, fouettés et marqués, et l'apprenti condamné à neuf ans de galères, le colporteur à cinq ans, et la femme à l'Hôpital pour toute sa vie. L'arrêt associe au *Christianisme dévoilé*, *l'Homme aux quarante écus* et *les Vestales* (1), tragédie que nous avons lue manuscrite. Il n'y a qu'un cri contre M. de Sartine. Mais voyez-vous les suites de cet arrêt? Un colporteur m'apporte un ouvrage prohibé. Si j'en achète plus d'un

(1) *Éricie ou la Vestale*, drame en trois actes, par Fontanelle; Londres (Paris), 1768, in-8°.

exemplaire, je suis censé fauteur d'un commerce illicite, et exposé à une poursuite effroyable. Vous connaissez *l'Homme aux quarante écus*, et vous aurez bien de la peine à deviner par quelle raison il se trouve dans cet arrêt infamant. C'est la suite du profond ressentiment que nos seigneurs gardent d'un certain article *Tyran* du *Dictionnaire portatif* (1), dont vous vous souviendrez peut-être. Ils ne pardonneront jamais à Voltaire d'avoir dit qu'il valait mieux avoir affaire à une seule bête féroce, qu'on pouvait éviter, qu'à une bande de petits tigres subalternes qu'on trouvait sans cesse entre ses jambes. Et voilà la raison pour laquelle le *Dictionnaire portatif* a été brûlé dans l'affaire du jeune La Barre, qui n'avait point ce livre.

Je crains bien qu'en dépit de toute sa considération, de toute sa protection, de tous ses rares talens, de tous ses beaux ouvrages, ces gens-là ne jouent quelque mauvais tour à notre pauvre patriarche. Je sais bien que la postérité reversera sur eux l'ignominie dont ils auront prétendu le couvrir; mais de quoi cela guérira-t-il l'homme réduit en cendres? Savez-vous qu'ils ont délibéré, il y a trois jours, de le décréter?

Je reviens sur ces deux malheureux qu'ils ont

(1) Premier titre du *Dictionnaire philosophique*.

condamnés aux galères. Au sortir de là, que deviendront-ils? Il ne leur reste plus qu'à se faire voleurs de grands chemins. Les peines infamantes, qui ôtent à l'homme toute ressource, sont pires que les peines capitales qui lui ôtent la vie.

J'ai vu M. de La Fargue bien maigre, bien défait, bien jaune. Il m'a appris d'abord de vos nouvelles, de votre santé, du désir que vous avez de me voir à Isle, où je voudrais être; ensuite du merveilleux effet de ma lettre à M. Trouart. Serais-je assez malheureux pour que, d'une douzaine d'affaires pareilles dont je me suis mêlé depuis trois ou quatre mois, celle-ci, à laquelle je prends mille fois plus d'intérêt qu'aux autres, fût précisément la seule qui manquât!

Je dois dîner un de ces jours entre M. du Bue et une grande dame qu'on ne me nomme pas. Vous vous doutez bien, madame de Blacy, que je n'oublierai pas le petit cousin, qui, j'espère, ne vit plus de singes et de perroquets.

Une autre affaire dont j'oubliais de vous parler.

Si le bureau de la rue Sainte-Anne est supprimé, comme on le dit, que deviendront nos amours?

On ajoute que l'intérêt de l'argent va être remis à cinq pour cent.

Je vous conseille de vous plaindre de moi, Mademoiselle! comptez mes lettres, et faites-moi réparation, s'il vous plaît.

Damilaville, hélas! le pauvre Damilaville souffre, se courbe, maigrit, se rapetisse à vue d'œil; il ne peut plus marcher du tout. Si Tronchin le tire de là, je crois à la médecine et aux miracles.

Ce n'est plus l'enfant qui est malade, c'est la mère; sa goutte lui est remontée dans la tête, la poitrine et les yeux. Ce ne sera rien; elle en sera quitte pour la peur, et nous pour quelques bouffées de mauvaise humeur qu'il a fallu supporter. Madame Diderot est du petit nombre des femmes qui ne savent pas souffrir.

Je suis tracassé, depuis une huitaine, par des maux d'estomac, qui ne seront rien non plus parce que je n'y fais rien.

Mais, par Dieu! faites du feu si vous avez froid, et ne vous enrhumez pas. Ce n'est pas à vous ni à madame de Blacy, qui êtes deux volailles mortes, que je m'adresse : il vous est permis d'être malades tant qu'il vous plaira; mais maman, elle qui, pour se bien porter, n'a qu'à le vouloir. Tenez, cela est insupportable.

Si je savais quel jour c'était le 4 octobre? Je ne daigne seulement pas répondre à cela.

Tous ces bouquets-là ne feront grand plaisir, car j'aime bien baiser et j'aime encore mieux l'être; mais gardez cela pour votre retour : cela ne se moisit pas. Une des choses qui m'ont fait le plus de joie, c'est d'apprendre de M. de la Fargue que

je vous reverrais dans six semaines ; il m'a semblé que six semaines étaient moins longues qu'un mois et demi.

N'allez pas faire honneur à M. Le Gendre de toute cette belle éloquence qui vous émerveille ; ce sont des bribes décousues de différentes lettres de condoléance qu'on lui a écrites et qu'il s'est rappelées. L'ami Digeon est bien occupé d'autre chose que d'exalter la tête froide de son futur beau-père. Au reste, il fait très-bien celui-ci de vous cajoler toutes deux. Il ne sait pas le secret.

Point de vin ! Mademoiselle, cela vous plaît à dire. Ma sœur est fort contente de ses vendanges. Je crains seulement que le vin ne se garde pas. Mais il y a un remède, c'est de le boire plus vite.

Je vous fais mon compliment sur vos récoltes. Si la cherté du blé continue, c'est qu'il ne peut plus y en avoir de vieux, et que le nouveau n'est pas battu. Je n'ai point de foi au monopole. Le monopole du blé ne peut nuire, à moins qu'il ne s'y joigne de l'autorité.

Que faites-vous de M. Gras ? Qu'il fasse le commerce de grains tant qu'il voudra, mais qu'il ne vous fasse pas brûler. On n'a que faire de recommander à maman de s'expliquer là-dessus, et de prendre sa grosse voix.

Ah ! Dieu soit loué ! voilà donc dom Micon Marin parti ; et vous ne vous excédez plus de fa-

tigue avec lui. S'il ne vous a pas renvoyé deux lettres au moins, je n'y entends plus rien, car il me semble que j'ai écrit presque tous les jours.

Le prince de Galitzin est à Bruxelles. Il y restera deux mois. Il en repartira pour Berlin, où il passera l'hiver, si on le laisse en repos. De Berlin, il se rendra à Pétersbourg, où je veux absolument qu'il emmène sa femme; car on dit que, si elle manque de quelque chose, ce n'est pas de finesse, éloge qu'on peut faire de presque toutes les femmes; j'en excepte pourtant le mouton de Dieu, que j'aime pour la rareté et pour d'autres belles et bonnes qualités. Ah! si elle voulait seulement pour un an. Mademoiselle, proposez-lui encore.

Ah! ah! vous courez sur les brisées de votre concierge! Il vous faut aussi du clergé! Mais ce n'est pas un trop mauvais pis-aller. Un homme comme un autre est un prêtre tout nu : demandez plutôt à l'abbé Marin, ou à madame de Meaux de Vitry.

Non, Mademoiselle, je ne vous dirai plus que je vous aime; ou si je vous le dis, ce sera malgré moi : c'est que je ne pourrai résister à l'habitude.

Je crois vous avoir dit avant-hier que je vous haïssais. Cela n'est pas vrai; ne le croyez pas.

Saluez bien maman pour moi; saluez bien aussi madame de Blacy, et finissons ces rhumes, qui m'ennuient malgré leur bon acabit.

LETTRE CXV.

Paris, le 20 octobre 1769.

Votre dernière lettre, n° 8, Mademoiselle, est du 29 septembre; et c'est aujourd'hui jeudi 20 octobre (1). Faites-moi la grace de m'apprendre si j'ai commis quelque faute qui m'ait fait perdre l'amitié de madame votre mère, l'estime de madame de Blacy ou la vôtre. Un silence de vingt jours est bien propre à me donner les plus vives inquiétudes sur mon compte ou sur le vôtre. Je n'ai pas manqué un seul jour d'aller chez Damilaville y chercher une ligne de votre main. Comme il pourrait lui paraître, et que, depuis quelques jours, il me semble à moi-même, que ce n'est pas l'intérêt de sa santé qui me conduit chez lui, je n'ose plus lui demander s'il n'a rien à me remettre. J'aime mieux attendre jusqu'à neuf heures, dix heures du soir, qu'il songe de lui-même à m'offrir quelqu'une de vos lettres; et je ne devrais

(1) Diderot commet ici une erreur qu'il explique et rectifie dans le cours de cette lettre; elle devrait porter la date du 13 octobre.

pas vous dire tout le chagrin que je ressens lorsque je vois arriver le moment de le quitter sans en avoir reçu.

S'il est arrivé quelque accident à l'une de vous, ne me le laissez pas ignorer plus long-temps. Vous ne savez pas les idées qui me passent par la tête : c'est à me la faire tourner.

J'aurais à vous amuser d'une infinité de choses extraordinaires, parmi lesquelles une aussi extraordinaire qu'il m'en soit jamais arrivé dans ma vie, et que j'avais devinée, annoncée d'avance ; mais je n'ai pas la liberté d'esprit nécessaire pour un récit de cette nature. Ayez donc la bonté de me rendre le sens commun : j'en ai encore besoin quelquefois. Mademoiselle, si vous n'êtes pas dangereusement malade, ou madame de Blacy ou maman, vous êtes bien cruelle. Vingt-un jours de suite sans dire un mot, sans donner le moindre signe de vie ; je n'y conçois rien, mais rien du tout, et j'aime mieux n'y rien concevoir, que de me livrer à mes conjectures. Intercepte-t-on mes lettres ? vos réponses se perdent-elles ? Je vous ai écrit avec la plus grande exactitude. Je ne vis Damilaville avant-hier qu'un moment, fort tard. C'était un jour de bataille. Je ne le vis point hier. La mauvaise santé de la mère et de sa fille avait fait renvoyer mon bouquet au 13. O mon Dieu, que je suis étourdi ! Tenez, sans cette cir-

constance, je ne me serais pas aperçu que ce n'est qu'aujourd'hui le 13.

Vous êtes moins coupable d'une semaine; c'est quelque chose; cela me rassure un peu. J'irai cette après-midi chez Damilaville, et j'espère en revenir plus content de vous. Il faut que le temps m'ait cruellement duré. N'allez pas prendre cet ennui pour la mesure de mon attachement. Ce serait pis que le premier jour; je veux bien que cela soit, mais je ne veux pas que vous le sachiez. Ah! si je puis une fois cesser de vous aimer toutes, je n'aimerai plus personne : cela fait trop de mal. Mais je crains bien d'en avoir pour toute ma vie.

Bonjour, maman. Je vous prie en grace de gronder un peu mademoiselle. Je me suis amendé, moi; mais voyez comme cela me réussit. Je vous présente mon respect. J'embrasse de tout mon cœur madame de Blacy, si elle le permet; mais pour ce méchant enfant qui s'obstine à se taire, rien, rien, rien du tout. Oh, je suis bien piqué! Ce qui me fait enrager, c'est que cela ne durera pas, et que ce soir je serai peut-être plus doux qu'un agneau.

LETTRE CXVI.

Paris, le 26 octobre 1768.

J'ENTENDS : mademoiselle est au régime. Tous les huit jours une fois; elle ne peut pas écrire davantage. Qu'en arrive-t-il? c'est que pour peu que M. *** soit ivre le soir, il remet au lendemain l'ouverture de son paquet; pour peu que le commissionnaire de l'hôtel de Clermont soit paresseux, il diffère sa course rue Saint-Honoré; pour peu que je mette d'intervalle entre les visites que je rends au malade, je suis la quinzaine sans entendre parler de mes amies. Et puis la colère me prend, et j'écris un billet doux tel que celui que vous lisez dans ce moment.

Votre parent est un bourru; il a perdu sa femme, et la perte n'en est peut-être pas grande; il s'est tout fait donner par elle; je ne l'en blâme pas. Les héritiers en sont enragés, et c'est bien fait à eux. Ils ont réclamé une certaine chaise à porteurs dont il a tant été question par le passé. Ils se sont adressés à madame Geoffrin, qui leur a répondu qu'elle avait été délivrée à M. de ***; mais qu'en

tout cas, il n'y avait qu'à y mettre un prix, et qu'elle le paierait sans qu'il fût besoin d'élever de nouvelles tracasseries pour cette guenille. M. de ***, qui est processif autant que la dame de la rue Saint-Honoré l'est peu, s'est jeté à la traverse, a soutenu la validité de la délivrance de la chaise à porteur, et offert à madame Geoffrin des armes contre les héritiers. Madame Geoffrin lui a répondu qu'on n'avait que faire d'armes quand on n'avait point envie de se battre. Réplique de l'homme de Gisors ; réplique à la réplique, tant et si bien que la vivacité, les mots, l'aigreur s'en est mêlée, et qu'il est arrivé de Gisors une dernière lettre pleine d'injures grossières accompagnées de la menace d'un libelle. Là-dessus, voilà la dame de la rue Saint-Honoré qui grimpe à mon grenier, qui se précipite sur une chaise et qui m'étale tous ses papiers. Je me suis fâché ; j'ai écrit à M. de *** une lettre honnête, mais ferme ; je lui laisse voir mon goût pour la paix ; mais je ne lui dissimule pas que si la guerre a lieu, je la ferai à feu et à sang. Je le préviens en même temps qu'ayant à batailler avec un de vos parens, je croirais manquer à tout bon procédé, si je ne vous en demandais la permission. Ne pourrez-vous pas partir de là, pour tâcher de passer la main sur le dos de ce sanglier hérissé ? Je vous jure qu'il joue un mauvais jeu.

Si madame Geoffrin se plaint à ses amis, elle sera vengée. Ne conviendrez-vous pas qu'une femme à qui il en coûte dix mille francs et par-delà, pour un acte de bienfaisance mal entendu, a le droit d'avoir de l'humeur et la prétention bien achetée de demeurer en repos ! Je vous prie, mon amie, d'écrire un mot de pacification à ce hargneux; assurez-le bien que s'il me met en besogne, j'inventerai pendant un mois de suite les contes les plus ridicules sur l'homme de Gisors, et que de deux jours l'un on le vendra dans les rues à deux liards la pièce, et que je saurai bien le faire mourir de rage sans me compromettre.

On dit que M. de L'Averdy a été chassé sans pension. On dit que le premier projet de M. d'Invaux est de chasser tous les robins de la finance; ce sont gens qu'il faut acheter les uns après les autres, et trop cher.

M. d'Invaux est très-bien lié : c'est l'ami de MM. de Montigny, Turgot, Morellet. Ce dernier va devenir bien rauque. Il est fait secrétaire du bureau du commerce, place de quatre mille livres de rente. La confiance du mérite se joignant à celle de la richesse, qui est-ce qui le supportera?

Il est tout jeune ce M. de Villeneuve ! Ce qui achèvera de vous confondre, c'est qu'il est la bonté, la douceur, la politesse, l'affabilité même;

et que madame est une bonne grosse femme, bien grasse, bien dodue, belle peau, grands yeux couverts, de grands sourcils noirs, et point du tout à dédaigner. Il y a quelque diablerie là-dessous que je n'ose déchiffrer; cet homme si doux, si bon, si affable, a le ton singulier.

A votre avis, son procédé est donc bien inhumain? Votre bonté m'enchante, et ma conscience commence à se tranquilliser. Vous avez raison: j'aurais été un homme abominable.

Le rendez-vous mystérieux vous intrigue donc beaucoup? Au reste, j'en suis de retour, et voici la copie des quatre lettres qui l'ont précédé.

PREMIÈRE LETTRE.

Si dix-neuf ans d'absence ne m'ont pas, Monsieur, absolument effacée de votre souvenir, je vous demande un jour où je puisse vous communiquer des choses fort importantes pour moi et peut-être pour vous. J'ai trois endroits où je puis vous voir avec tout le secret que vous exigerez: ici, à Paris, ou hors des barrières Saint-Michel où l'on m'a prêté une maison où je vais dissiper un noir chagrin qui me consume. La cause en est si connue que vous la savez sans doute. Ou vous êtes bien changé de ce que vous étiez, ou j'ai lieu d'attendre de vous la complaisance que je vous

demande. Adressez votre réponse ici : on n'ouvre point mes lettres.

Réponse.

MADAME,

Je suis à vos ordres. Des trois endroits que vous me proposez, choisissez celui qui vous sera le plus commode; et j'y serai au jour, à l'heure que vous m'indiquerez. S'il est des sentimens que le temps efface, il en est d'autres qu'un galant homme retrouve toujours en soi.

DEUXIÈME LETTRE.

Je vous reconnais, Monsieur, aux derniers mots de votre lettre, et notre rendez-vous serait déjà arrangé, si je n'avais voulu en assurer la tranquillité. Elle est tout-à-fait nécessaire aux choses que nous avons à nous dire; je tâcherai que ce soit ici. Je vous renouvelle les assurances de toute mon estime.

TROISIÈME LETTRE.

J'ai enfin arrangé notre entrevue à mardi, 11 du mois. Vous viendrez à..... vous y serez rendu à cinq heures au plus tôt et au plus tard. Mon appartement est aux entre-sols, n°..... Vous lais-

serez votre voiture dans un des coins.....; et vous monterez par l'escalier qui est au bout du corridor du côté..... Cette attente a le pouvoir de suspendre mon profond chagrin. Ou je me trompe fort, ou vous aurez le secret de l'adoucir, ce qui est impossible à tout autre.

J'ai eu quelque aventure singulière en ma vie, mais aucune autant que celle-ci. Elle m'a fait beaucoup rêver. Damilaville, que je consultai, et qui me conseilla d'aller, me rendra justice que j'avais deviné l'énigme. A vous, Mesdames; je vous jure que si vous rencontrez, je vous avouerai tout. Je vous assure, Mademoiselle, que la position de M. de la Villemenne n'y fait œuvre, et que j'ai bien moins besoin d'indulgence que lui. Après cet aveu, n'allez pas revenir sur vos pas : il faut avoir des principes ou non. Un peu de baume, madame de Blacy, une goutte seulement et point de prières. Mais grand merci de l'un et de l'autre : je n'en ai que faire.

La maladie de la mère avait différé le bouquet de l'enfant au mercredi suivant : c'était Bron, Naigeon, un certain provincial que vous ne connaissez pas, et si vous le connaissez, c'est M. Touche, mon commissaire, qui est trop délicieux pour s'en passer, un M. Fèvre qui est fou de ma fille, et moi. Je ne compte pas les femmes,

les musiciens. Nous avons soupé jusqu'à dix heures du matin. Je n'ai pas bu une goutte d'eau; ils chancelaient tous, j'étais ferme sur mes pieds. Dix bouteilles de Champagne rouge, trois de Champagne mousseux blanc, une bouteille de Canarie, des liqueurs de deux ou trois sortes, et du café; sans la moindre insomnie, ni le plus léger mal de tête. Je ne vous disais pas que le reste de la compagnie partie, nous avons joué, le commissaire Touche et moi, au trictrac jusqu'à cinq heures du matin; et puis me voilà à mon lait le matin et à ma limonade le soir; et frais comme une rose..... un peu passée.

Le prince a pensé me faire devenir fou; mais comme il est honnête et bon, tout s'est arrangé. Il est venu à l'heure du souper, et voulait à toute force être du nombre des convives. Je l'ai déterminé à nous laisser; mais ce n'a pas été sans peine.

Eh bien, vous aurez donc encore votre abbé Marin? Mademoiselle, si vous vous en trouvez mal, cherchez quelque autre que moi qui vous plaigne.

Les portraits! les portraits! L'ourvari de la petite maison que nous avons évacuée, votre installation dans un hôtel garni, a un peu dérangé les suites de notre mystification. Ce volume, c'est moi qui l'ai écrit; c'est la chose comme elle s'est passée. Hélas, oui! Nous revoilà dans l'hôtel garni.

Je comptais avoir de la place pour quelques douceurs. Je comptais aussi répondre à madame de Blacy; mais voilà mes quatre pages remplies : c'est ma tâche. Bonsoir, Mesdames.

LETTRE CXVII.

A Paris, le 24 novembre 1768.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Avez-vous reçu un gros paquet que j'avais envoyé au bureau du Vingtième pour y être contresigné? Maman se prête-t-elle un peu à mes vues? se fera-t-elle apôtre de l'inoculation dans les campagnes? Le bien trouve mille obstacles dans les grandes villes, où il y a toujours une multitude d'hommes intéressés à ce que le mal se perpétue; où de petits intérêts particuliers, des considérations personnelles de nulle valeur s'opposent à l'utilité générale; où l'on ne rejette une chose que parce qu'elle a été proposée par un étranger, un concurrent, quelqu'un que l'on jalouse. C'est des campagnes que l'inoculation serait entrée sans contradiction dans les villes; et c'est des villes

qu'elle aura toutes les peines du monde à gagner les campagnes. On veut commencer par faire des expériences sur ceux qui mettent une importance infinie à leur vie. Cela n'a pas le sens commun. Si ces expériences s'étaient faites sur des ames qu'ils appellent viles, tout le monde aurait applaudi.

Si mon début est grave et sévère, c'est que je suis juste; si mon ton se radoucit sur la fin, c'est qu'il y a des gens contre lesquels la colère ne saurait durer, qui le savent bien, et qui en abusent.

M. de L'Averdy se porte à merveille. Il a ses vingt mille francs de retraite. Il a chassé son cuisinier. Il a pris une cuisinière. Il joue la parade de l'homme pauvre, et il laisse chanter à nos polissons dans les rues, sur l'air de la Bourbonnaise :

Le roi, dimanche,
Dit à L'Averdy,
Dit à L'Averdy :
Le roi, dimanche,
Dit à L'Averdy :
« Va-t'en lundi. »

Les deux rois se sont vus (1). Ils se sont dit tout plein de choses douces : — « Vous êtes monté bien

(1) Christian VII, roi de Danemark, était alors à Paris. Né en 1749, il était monté sur le trône en 1766. Victime d'intrigues ourdies par sa mère pour le brouiller avec sa

« jeune sur le trône ! — Sire, vos sujets ont encore « été plus heureux que les miens. »

« Je n'ai point encore eu l'honneur de voir votre « famille.—Cela ne se peut pas : vous ne nous res- « tez pas assez de temps ; ma famille est si nom- « breuse ; ce sont mes sujets. » — Et puis tous les crocodiles qui étaient là présens se sont mis à pleurer.

Ce despote du Nord est de la plus grande affabilité. Il est honnête, il est généreux. Il a été aux Gobelins. On lui a montré les tapisseries ; et le duc de Duras qui l'accompagnait, lui ayant demandé quelle était celle qu'il avait trouvée la plus belle, il l'a désignée ; et aussitôt le duc lui dit qu'il avait ordre du roi son maître de la lui offrir. Il y avait là Soufflot, Cochin, Vanloo et d'autres. Il a commandé son portrait à Vanloo.

Une bouquetière voulait lui présenter un bouquet. M. de Duras l'écartait, et la bouquetière lui dit : « Monsieur, laissez-moi approcher. Il n'est pas « si ordinaire de voir un roi à pied dans les rues. »

Il a été à *Warwick*, qui l'a ennuyé ; aux *Fausses Infidélités*, qui l'ont amusé ; il en a fait compliment à Barthe, qui lui a répondu que son rang était enclin à l'indulgence.

femme, Caroline-Malthide, sœur de Georges III d'Angleterre, il perdit la raison fort jeune encore et termina tristement ses jours à Rendsbourg, le 13 mars 1808.

Ne me parlez pas de votre M. de ***. Mademoiselle, je sens en écrivant son nom, que ma tête se trouble et que tout le corps me frissonne.

Je n'ai pas été si loin que le Monomotapa. Le rendez-vous en question était à Vincennes; c'est maman qui a deviné. Ainsi, voilà le lieu de la scène connu. Mais le sujet? c'est là le point. Imaginez, Mesdames, et lorsque vous aurez imaginé quelque chose de commun, dites tout de suite: Ce n'est pas cela.

Je n'ai point supprimé de lettres; il y en a quatre: trois de la dame Doloride, une de moi.

Ne craignez rien pour ma santé. Je ne me suis jamais si bien porté que le lendemain de notre orgie, et cela dure. Un peu de libertinage par intervalle ne nuit pas.

Quand la raison vient aux hommes? Le lendemain des femmes; et ils attendent toujours ce lendemain.

Vous avez très-bien fait de laisser à votre pauvre religieuse le plaisir d'invoquer tous les matins son amie.

Ah, le bon billet qu'a La Châtre!

Rien n'est si commun quand nos vignes gèlent, que de donner la pépie aux cannibales. Je crois qu'on ne va plus aux spectacles. Je suis toujours étonné quand je vois sortir quelqu'un de l'église. Nous faisons tous plus ou moins le rôle du vieil-

lard dans la rue Froidmanteau. Vous savez le conte. C'étaient des mousquetaires qui faisaient bacchanal dans un lieu de plaisir. La foule s'était assemblée. Dans cette foule, une jeune fille à qui le vieillard s'adressa pour savoir la cause de ce concours, le lui dit; le vieillard tout étonné, lui demanda : *Mademoiselle, est-ce que*..... Comment achèverai-je sa question? si je l'allonge, elle sera mauvaise.

M. Digeon est plus fin que madame de Blacy; mais il ne l'est pas plus que moi.

Si le mari en use avec lui comme vous le prophétisez, ce sera bien là le cas du proverbe : *Aussi bien mordu d'un chien que d'une chienne.*

Je ne me pique point du tout, Mesdames, d'entendre de ce livre-là ce qui n'est pas intelligible pour vous, et je me souviens très-bien d'y avoir rencontré des endroits fort obscurs. L'établir pour l'instruction publique? le maintenir par la force générale d'un peuple qu'on ne résout pas aisément à brûler ses moissons! car lorsque le peuple est instruit, c'est la conséquence évidente pour lui d'un mauvais édit.

Quand vous désirerez que je commence ma lettre par des douceurs, faites en sorte que je ne commence pas par être fâché.

J'attends une visite de l'abbé Le Monnier et de M. Trouard. J'ai un peu questionné l'abbé sur le

succès de notre affaire. Il ne m'a rien dit, rien voulu dire. Je n'en augure pas plus mal. Si j'avais réussi ! Ah ! madame de Blacy, je crois que j'en mourrais de joie. Je préférerais ce succès à une nuit d'une femme que j'aimerais..... que j'aimerais autant que vous.

Notre malade a fait une observation singulière, c'est que ses glandes augmentent quand ses douleurs diminuent, et réciproquement. Ses glandes sont énormes, aussi ne souffre-t-il plus ; il dort, mais il ne saurait marcher. Il mange, mais c'est avec dégoût. Tronchin ne sait où il en est, car il a abandonné son premier traitement : il tâtonne.

Voltaire vient de nous envoyer une fable charmante ; elle a deux ou trois cents vers ; c'est *le Marseillais et le Lion*. On ne saurait conter avec plus d'esprit, plus de gaieté, plus de facilité, plus de grace. C'est l'ouvrage de la jeunesse ; si elle me tombe sous la main, je vous l'envoie.

Je suis brouillé avec Grimm. Il y a ici un jeune prince de Saxe-Gotha. Il fallait lui faire une visite ; il fallait le conduire chez mademoiselle Bilzeron ; il fallait aller dîner avec lui. J'étais excédé de ces sortes de corvées. Je m'en suis expliqué fortement. Je me console du mal que me fait cette brouillerie, par la certitude que nous nous raccommoderons, et l'espérance qu'il n'y reviendra plus. Ces ridicules parades-là m'étaient insupportables.

M. de Vaine (1) est marié: Il m'a écrit une lettre charmante pour m'inviter à faire liaison avec sa famille. Je m'y suis refusé nettement.

J'ai reçu de Sainte-Périne une lettre qui déchire l'ame.

Le Baron a fait quelques voyages à Paris. Je vois qu'il ne me pardonne pas la solitude dans laquelle je l'ai laissé. Cela s'entend; il fallait laisser souffrir Damilaville tout seul à Paris, et m'en aller passer gaiement un ou deux mois au Grandval.

Madame Therbouche (2) me fera devenir fou. Vous savez qu'elle est retombée dans l'abîme de l'hôtel garni. Un de ces matins je ferai un signe de croix sur sa tête, et je me retirerai chez moi.

J'ai entrepris de faire payer cinq ou six créanciers de ce qui leur est dû. Madame de Blacy, je me recommande à vos saintes prières.

J'ai bien peur que l'ami Naigeon ne soit un peu coiffé de la belle dame; il est brillant tous les soirs, et ce n'est pas vers le Louvre qu'il porte ses pas. S'il allait en faire sa femme. Il a des momens diablement soucieux.

Dieu soit loué! je touche à la fin de mon Salon.

(1) M. de Vaine était premier commis des finances.

(2) Voilà l'histoire du rendez-vous mystérieux expliquée; on peut voir dans le Salon de 1767, tome IX, page 45 de l'édition de Brière, tout ce qu'a fait Diderot pour améliorer le sort de cette artiste.

Si vous étiez ici, on vous en lirait des lambeaux qui vous amuseraient; mais on ne saurait jouir de tout à la fois.

Il va y avoir un procès singulier. Une fille veut se marier; elle va lever son extrait baptistaire, et elle se trouve baptisée sous le nom d'un garçon. Mon avis est qu'il faut préalablement vérifier le sexe.

Bonjour, Mesdames et bonnes amies. Je vous souhaite du beau temps; cela est assez généreux.

J'ai mille respects de Bruxelles à vous offrir. Vous n'êtes pas oubliées une seule fois. Pas un mot de douceur pour mademoiselle de *** : cela s'obtient, mais cela ne se commande pas. Eh bien, n'appelez-vous pas cela de la fatuité?

LETTRE CXVIII.

A Paris, le 12 novembre 1768.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Vous ne voulez pas que je me fâche; je ne me fâcherai pas. Je vais vous parler du plus beau sang-froid, puisque vous l'aimez mieux. Je vous ai dépêché sous le contre-seing de M. d'Ormesson

un paquet qui contenait une brochure avec une lettre. Je n'ai point entendu parler de ce paquet.

Je vous ai demandé par une lettre suivante si ce paquet vous était parvenu. Pas plus de nouvelles de cette lettre que du paquet qui l'a précédée.

Je vous suppliais par une troisième lettre de prier maman de vouloir bien être un élève de Gatti. Pas un mot de réponse là-dessus.

En sorte qu'il m'est absolument impossible de deviner pourquoi vous êtes à peu près contente de mon exactitude, puisque je ne m'aperçois pas qu'il vous parvienne un mot de moi.

C'est un pieux M. de Saint-Fargeau qui a jugé le colporteur et le garçon épicier (1). Ce même homme opinait, il y a peu de temps, à appliquer un fils à la question pour le rendre accusateur de son père; il disait qu'il y avait eu des casuistes qui autorisaient cette atrocité. Un jeune conseiller lui répondit : « J'ai peu lu vos casuistes; j'ignore « ce qu'ils permettent; mais je connais la nature « qui le défend. »

Croiriez-vous bien que cette fille qui a été baptisée garçon risque de perdre son état? et cela vraisemblablement par une étourderie de sacristain.

Vous ai-je dit que j'avais appris, découvert par

(1) Voir précédemment, p. 5.

la voie de Pantin et de mademoiselle Guimard, que ce dîner clandestin avec M. du Buc devait se faire chez madame de Coaslin? J'ai beau lire et relire vos lettres, elles ne me rappellent jamais ce que je vous ai ou n'ai pas dit.

J'avais trois amis : j'étais froidement avec l'un; presque brouillé avec l'autre; le troisième était malade à mourir. Cette position m'avait causé un tel dégoût des hommes, que j'ai été sur le point de me claquemurer.

Le Baron est de retour; je dînai hier lundi avec lui. Cela s'est un peu rajusté. L'abbé Galiani y était; il prêcha beaucoup contre l'exportation des grains, et cela par une raison qui n'est pas commune : c'est qu'il faut laisser subsister les mauvaises lois partout où il n'y a pas dans le ministère des hommes d'assez de tête pour faire exécuter les bonnes en pourvoyant aux inconvéniens des innovations les plus avantageuses.

Il prêcha contre la faveur accordée à l'agriculture par une raison très-bizarre : il disait que l'agriculture était la plus importante des conditions, et qu'il avait fallu plus de quatre mille ans d'efforts pour l'avilir, et que chercher à la tirer de cet avilissement c'était travailler à réduire les ducs et pairs à rien, et à mener le roi dans son parlement accompagné de douze boulangers. « — D'accord, l'abbé, lui répondis-je; mais dans

« douze mille ans d'ici. » Oh! combien de choses on peut faire sans conséquence pour les laboureurs, avant que le cortège du roi en soit composé!

Voltaire a publié deux fables agréables toutes deux, mais la première charmante; *le Marseillais et le Lion; les trois Empereurs en Sorbonne.* On risquerait de vous les envoyer, si l'on pouvait seulement se promettre de savoir qu'elles vous sont ou ne vous sont pas parvenues. Je ne me fâche pas, vous voyez bien, on ne saurait être plus modéré.

A propos du singulier abbé, il avait autrefois entrepris l'apologie de Tibère et de Néron. Il entama hier celle de Caligula. Il prétendait que Tacite et Suétone n'étaient que des pauvres gens qui avaient farci leurs ouvrages des impertinens propos de la populace.

J'aime encore mieux ces folies-là qui marquent du génie, des lumières, un penseur, que de plates et fastidieuses rabâcheries sur Jésus-Christ et ses apôtres.

Le Baron fit pourtant une observation qui m'était venue long-temps avant lui; c'est par quel tour bizarre la religion d'un homme qui avait passé sa vie et qui l'avait perdue pour avoir prêché contre les temples et les prêtres, était pleine de temples et de prêtres.

Je n'entends pas comment on ne passe que

deux jours à Isle, quand on fait tant que d'y aller. Je ne doute pas que ces deux jours ne se soient passés bien gaiement : les hôtesses du château ne sont pas tristes, ni les survenans non plus.

Je n'aime pas les femmes méchantes; cela est presque contre nature. C'est à nous qui sommes forts qu'il appartient d'être méchans. Si M. Euvrard vous a tenu parole, vous devez avoir eu le plaisir du spectacle que vous vous promettiez.

On ennuie ici à plaisir ce roi de Danemark qui est tout-à-fait aimable. Les pauvres têtes n'ont pu imaginer que la ressource des spectacles, et ils lui font entendre quatorze actes en un jour (1). Ils sont embarrassés de remplir les journées d'un voyageur qui séjourne un mois dans un pays où il y a de quoi voir pour dix ans.

Ce prince est souvent très-fin dans ses réponses et dans des occasions difficiles. Le roi lui disait,

(1) C'était le duc de Duras qui était chargé de promener le prince.—On fit courir le quatrain suivant mis dans la bouche de l'étranger fatigué :

Frivole Paris, tu m'assommes
De soupers, de bals, d'opéras;
Je suis venu pour voir des hommes :
Rangez-vous, monsieur de Duras.

Ce quatrain attribué, dans le temps, à Boufflers et à Chamfort se trouve dans les œuvres de ces deux auteurs, mais avec de légères variantes.

en lui montrant madame de Flavacourt : « Sire, « vous voyez cette femme-là; elle est belle; croi- « riez-vous qu'elle a cinquante-huit ans? oui, « cinquante-huit ans : elle est d'un an plus jeune « que moi. — Sire, lui répondit le jeune souve- « rain, je vois qu'on ne vieillit point dans votre « royaume. »

Il en est arrivé de ce prince tout au rebours des autres; le contraire de la fable des *Bâtons flottans*.

J'attends que l'histoire de votre remboursement et ses suites soient finies, pour en rire à mon aise.

J'ai beau vous dire que je vous haïrai toutes si vous continuez à vous porter mal, il n'y a que mademoiselle de *** à qui cela fasse peur.

Vous pouvez soupirer après l'abbé Marin tant qu'il vous plaira; je ne veux plus m'en soucier.

Moi, je respire. La pauvre artiste (1) n'est pas encore à la barrière de Charenton, mais elle y sera bientôt; je vous ferai ce conte-là quand il en sera temps.

Agréez et faites agréer mon respect. Je suis toujours le même, mon amie; oui, toujours. Revenez, si vous en doutez.

(1) Madame Therbouche.

LETTRE CXIX.

A Paris, le 15 novembre 1768.

Je vous supplie, mon amie, de ne pas vous plaindre de ma négligence : je réponds sur-le-champ. Votre dernière me parvint le 13 novembre, et votre avant-dernière était datée des derniers jours d'octobre.

Je n'ai pas eu le moindre doute que maman, bonne, humaine, bienfaisante, heureuse comme le sont presque toujours les personnes prudentes, n'acquiesçât à la proposition que je lui faisais. J'en ai prévenu Gatti qui attend son retour avec la même impatience que moi, et qui ne demanda pas mieux que de l'initier dans cette petite pratique de l'inoculation. Il faut qu'au même moment où je la sollicite, le hasard lui envoie une pauvre créature aveuglée par la petite vérole naturelle pour appuyer ma demande.

Ne craignez-vous pas que cette méchante femme n'apprenne ou ne soupçonne que vous êtes au fond de cette petite correction, et qu'elle ne fasse quelque coup de tête violent ? Mes amies, prenez-y garde.

Le portrait de madame Bouchard a été gâté chez elle, et gâté presque sans ressource; l'artiste y a fait ce qu'il a pu, et il est à peu près comme au sortir de ses mains.

J'oubliais de vous dire qu'il est sorti du petit hôpital de Gatti soixante-et-un enfans inoculés sans qu'il y en ait eu un seul alité.

J'embrasse de tout mon cœur le garçon chirurgien qui s'occupe à bien faire depuis le matin jusqu'au soir, et qui sait si grand gré à ceux qui le suivent de loin.

Je crois que vous m'aimez toujours; je m'en rapporte plus volontiers à votre goût pour la justice qu'aux apparences.

Pour maman, je suis très-sûr que je lui suis cher; cela tout simplement parce qu'elle vous permet de me le dire.

Quel diable d'amphigouri me faites-vous sur les grains? Il y a à la halle deux sortes de farines: il y a de la farine dite malicet, du nom de celui qui la fournit, qui est plus belle, plus chère, et peut-être dans des sacs cachetés.

J'aime la conduite de vos magistrats; il est rare que des officiers municipaux aient cette fermeté-là.

Si je ne me mêle pas de traîner le cher parent dans la boue, je l'abandonnerai à un certain Target qui s'en acquittera bien pour moi.

J'avoue que je ne connais pas quelle affaire nous pouvons avoir à démêler avec lui. Il a fait ses demandes; elles ont été accordées. Il était fondé de procuration; il a transigé pour lui et ses ayans-cause. C'est donc un libelle qu'il veut publier; il faut l'attendre, et avoir confiance dans nos ongles et celles des lois.

C'est un conte que le bel ange: il y a eu ici quelque rumeur; mais il était question de tout autre chose.

Écoutez la bonne, la grande, l'heureuse nouvelle. Madame Therbouche est partie; elle s'avance de dimanche au soir, entre neuf et dix, vers Bruxelles, dans une chaise de poste; car elle n'a jamais voulu honorer la diligence de sa personne. Il y a cent autres traits de puérile vanité de cette force-là.

Je suis chargé de l'achat de tous les tableaux Gaignat (1), et je vais y procéder.

Je vous ai dit que Grimm m'avait fait bien du mal.

(1) M. Gaignat, receveur-général des consignations des requêtes du palais, avait formé une galerie de tableaux et une bibliothèque, l'une et l'autre des plus précieuses que Grimm, dans sa *Correspondance*, 15 avril 1768, estime ensemble 550,000 fr. Diderot nous apprend dans la lettre suivante que c'est par l'Impératrice de Russie qu'il était chargé de cette acquisition.

Hier, ce fut la répétition de la même scène avec le Baron.

Ces gens-là ne veulent pas que je sois moi; je les planterai tous là, et je vivrai dans un trou : il y a long-temps que ce projet me roule par la tête.

Damilaville est moribond. Plus de force, pas même pour faire un pas. Plus d'appétit; nausées, défaillances, et abandon de médecin.

Je ne saurais vous répondre sur l'histoire des portraits : je ne sais plus ce que c'est. Aussi y a-t-il toujours une bonne quinzaine entre mes lettres et vos réponses! Voulez-vous parler de la mystification? Les embarras d'un départ prochain ont tout suspendu, et le départ tout réduit à rien. Il ne nous reste de cela qu'une scène excellente, l'attente trompée de trois ou quatre autres, mais point de portraits.

Je n'ai point vu M. Trouard. J'attends toujours sa visite promise par l'abbé. S'il ne vient pas, j'irai.

Ce dîner, je crois vous l'avoir dit, était un guet-apens où j'aurais bien donné sans un de ces hasards de ce pays-ci. Je devais me trouver en tête à tête avec madame de Coaslin. Cela s'est éventé par la Guimard qui le savait, et qui le confia à un libertin de sa société qui m'en avertit. O la belle contrée où un libertin tient un philosophe

par la main, et où la duchesse n'est séparée de la fille que par un intermédiaire commun qui dit souvent à la fille ce qu'il laisse ignorer à la duchesse !

J'espère quelquefois que M. Trouard veut me présenter la nomination de l'abbé ; c'est un tour tout-à-fait à la façon de l'autre : il faut voir, et ne pas le leurrer de fausses espérances.

Perdez, Madame, perdez au trictrac tant qu'il vous plaira, mais n'allez pas gagner au wisk ; cela ne serait pas honnête.

Ah ! voilà M. l'abbé Marin arrivé ! J'entendrai parler de vous quand il plaira à Dieu. Mais je commence à me résigner à tout.

Je savais tout ce que vous me dites de M. et de madame Duclos ; celui-ci est bien heureux de ne pouvoir veillir ; je lui envie ce secret, et le plaisir d'être auprès de vous. Voilà une ligne que vous ne passerez pas, parce que écrite elle ne signifie pas grand'chose, et que passée, on y mettrait de l'importance.

Agréez toutes mon respect.

LETTRE CXX.

Paris, le 22 novembre 1768.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Votre départ n'est pas encore fixé. Est-ce que ces mauvais temps-ci ne hâteront pas votre retour? Que faites-vous au château d'Isle, que vous ne fissiez mieux encore dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre? Il y a là un jardinet pour le premier rayon du soleil; des amis que vous désirez et qui vous attendent; une petite table verte sur laquelle on peut s'accouder; des nouvelles vraies ou fausses qu'on tient de la première main; un âtre autour duquel on peut se presser dans les grands froids; quelques amusemens que rien ne peut remplacer à la campagne, lorsque la pluie, les vents, les frimas, ne permettent plus de s'éloigner de la maison. Il y a des jours où nous ferions bien, à trois ou quatre, la monnaie de l'abbé Marin.

Où est le temps où mon impatience, mon dépit, ma colère vous auraient fait grand plaisir? où

vous auriez été enchantée que je n'eusse donné le temps ni à mes lettres ni à vos réponses d'arriver? où deux jours passés sans avoir entendu parler de moi, m'auraient été reprochés comme un silence de deux semaines? Cela vous paraît injuste aujourd'hui : vous êtes d'une justesse admirable dans vos calculs; on ne saurait avoir plus de raison que vous en avez acquis; vous ne vous fâchez plus; vous ne voulez plus que je me fâche; voilà qui est dit : je ne me fâcherai plus.

Madame Vanloo a pensé mourir d'une humeur dartreuse qui s'était jetée sur la poitrine; mais les crachemens de sang purulent ont cessé, et elle court les rues jusqu'à nouvel ordre.

Madame de Coaslin ne me verra pas : je l'ai déclaré net à M. du Buc, qui entrait chez moi au moment même où j'ouvrais le gros paquet de madame de Blacy. Dites à cette bonne mère d'être parfaitement tranquille sur le compte de son fils; il a tout ce qu'il lui faut, j'en ai la parole expresse de M. du Buc qui n'est homme ni à promettre ce qu'il ne veut pas faire, ni à garantir comme fait ce qui ne l'est pas. Les lettres que vous m'adressez par Damilaville me parviennent franches; si je ne vous ai pas répondu plus tôt sur cet article, c'est qu'il est on ne saurait moins important.

D'où je connais mademoiselle Guimard? Mais,

et ce ne sera pas de ma faute si son fils n'est pas secrétaire d'ambassadeur.

L'ami Naigeon s'empiège tant qu'il peut. *Eheu! quanto laboras in Charybdi, digne puer meliore flammâ!* M. l'abbé Marin vous expliquera ce latin-là. Au reste, la belle dame a pensé mourir d'une vapeur hystérique accompagnée subitement d'une inflammation de bas-ventre et d'une perte.

Vous avez raison de regretter un peu la lecture de ce Salon ; car il y a, ma foi, d'assez belles choses, et d'autres moins sérieuses et plus amusantes.

Je ne sais qui plaidera pour notre mal baptisée. Si vous avez un peu médité cette affaire, vous y aurez vu plus de difficultés qu'elle n'en présente d'abord (1).

Avant que de prononcer si ferme sur votre exactitude, je voudrais savoir à quel numéro j'en suis.

Il n'y a plus de bon vin dans la cave de ma sœur; elle m'a envoyé les deux malheureuses pièces qui restaient.

Chanson que tout ce que vous me dites de maman. Voici le fait. Vous lui persuadez qu'elle a les jambes mauvaises. Madame de Blacy lui fait compagnie ; et vous allez courir les champs en tête à tête avec l'abbé. Cela n'est pas maladroit.

(1) Voir précédemment, p. 29.

Je suis fou à lier de ma fille. Elle dit que sa maman prie Dieu, et que son papa fait le bien; que ma façon de penser ressemble à mes brodequins, qu'on ne met pas pour le monde, mais pour avoir les pieds chauds; qu'il en est des actions qui nous sont utiles et qui nuisent aux autres, comme de l'ail qu'on ne mange pas quoiqu'on l'aime, parce qu'il infecte; que, quand elle regarde ce qui se passe autour d'elle, elle n'ose pas rire des Égyptiens; que si, mère d'une nombreuse famille, il y avait un enfant bien méchant, bien méchant, elle ne se résoudrait jamais à le prendre par les pieds et à lui mettre la tête dans un poêle. Et tout cela en une heure et demie de causerie, en attendant le dîner.

Je l'ai trouvée si avancée, que dimanche passé, chargé par sa mère de la promener, j'ai pris mon parti et lui ai révélé tout ce qui tient à l'état de femme, débutant par cette question : « Savez-« vous quelle est la différence des deux sexes? » De là, je pris occasion de lui commenter toutes ces galanteries qu'on adresse aux femmes. « Cela « signifie, lui dis-je : *Mademoiselle, voudriez-vous « bien, par complaisance pour moi, vous déshonorer, perdre tout état, vous bannir de la société, vous renfermer à jamais dans un couvent, « et faire mourir de douleur votre père et votre « mère?* » Je lui ai appris ce qu'il fallait dire et

taire, entendre et ne pas écouter; le droit qu'avait sa mère à son obéissance; combien était noire l'ingratitude d'un enfant qui affligeait celle qui avait risqué sa vie pour la lui donner; qu'elle ne me devait de la tendresse et du respect que comme à un bienfaiteur; qu'il n'en était pas ainsi de sa mère; quelle était la vraie base de la décence, la nécessité de voiler des parties de soi-même dont la vue inviterait au vice. Je ne lui laissai rien ignorer de tout ce qui pouvait se dire décemment, et là-dessus, elle remarqua qu'instruite à présent, une faute commise la rendrait bien plus coupable, parce qu'il n'y aurait plus ni l'excuse de l'ignorance, ni celle de la curiosité. A propos de la formation du lait dans les mamelles et de la nécessité de l'employer à la nourriture de son enfant ou de le perdre par une autre voie, elle s'écria : « Ah! « mon papa, qu'il est horrible d'aller jeter dans la « garde-robe l'aliment de son enfant! » Quel chemin on ferait faire à cette tête-là, si l'on osait! il ne s'agirait que de laisser traîner quelques livres.

J'ai consulté sur cet entretien quelques gens sensés; ils m'ont tous dit que j'avais bien fait. Serait-ce qu'il ne faut point blâmer une chose à laquelle il n'y a plus de remède?

Elle m'a dit qu'elle ne s'était jamais occupée de ces choses-là, parce qu'il viendrait apparemment

un moment où il conviendrait de les lui apprendre : qu'elle n'avait pas encore songé au mariage ; mais que si cette fantaisie l'importunait, elle ne s'en cacherait pas, et qu'elle nous dirait nettement à sa mère et à moi : « Papa, maman, mariez-moi; » parce qu'elle ne voyait point de honte à cela.

Si je perdais cet enfant, je crois que j'en périrais de douleur : je l'aime plus que je ne saurais vous dire.

La dévotion qui impose des pratiques affligeantes, donne communément de l'humeur qui se répand sur les autres.

Enfin, l'abbé Galiani s'est expliqué net. Ou il n'y a rien de démontré en politique, ou il l'est que l'exportation est une folie. Je vous jure, mon amie, que personne jusqu'à présent n'a dit le premier mot de cette question ; je me suis prosterné devant lui pour qu'il publiât ses idées. Voici seulement un de ses principes : Qu'est-ce que vendre du blé? C'est échanger du blé contre de l'argent. Vous ne savez pas ce que vous dites : c'est échanger du blé contre du blé. A présent pouvez-vous jamais échanger avec avantage le blé que vous avez contre du blé qu'on vous vendra? Il nous montra toutes les branches de cette loi ; et elles sont immenses. Il nous expliqua la cause de la cherté présente ; et nous vîmes que personne

ne s'en était douté. Je ne l'ai jamais écouté de ma vie avec autant de plaisir.

Encore une fois, bonnes amies, prenez garde que la méchante femme ne vous devine. Eh! quelle anicroche voulez-vous que votre remboursement souffre?

Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre barrière de Charenton : vous avez mal lu, ou je n'ai su ce que j'écrivais.

Je vous ai dit ce qui était arrivé du portrait de madame Bouchard (1) : quoi que l'artiste ait pu faire, il est resté un peu nébuleux, défaut qu'on n'aurait pu lui ôter qu'en le repeignant en entier.

Eh, vraiment oui, le jeune roi nous aurait vus tous! C'était une affaire arrangée en dépit de ses ministres et des nôtres. Nous devions dîner chez le baron de Gleichen; il devait survenir et nous surprendre, mais il est tombé malade, excédé de fêtes et d'ennui. Le baron prétend que c'est seulement une partie remise; je le souhaite, afin de montrer à ces ânes-là que l'on fait ailleurs quelque cas de nous. Je ne voulais pas être de ce dîner, voilà ce qui a occasioné entre le Baron et moi précisément la même scène que j'avais eue huit jours auparavant avec Grimm.

Les bienfaits ne nous réussissent pas. Nous avons

(1) Voir précédemment, page 36.

donné gîte à une de nos compatriotes qu'une affaire malheureuse avait appelée à Paris. Elle s'est amusée pendant trois mois à mettre, par ses caquets, tout mon peuple en combustion.

Tandis que vous restez là, casanières à Isle, vous ne savez pas combien vous me serviriez à Paris. Je viens de recevoir ordre de l'Impératrice de faire l'acquisition du cabinet Gaignat.

Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur; je tremble toujours que quelqu'un de ces téméraires artilleurs-là ne s'en trouve mal. Ce sont des *Lettres philosophiques* traduites ou supposées traduites de l'anglais de Toland; ce sont des *Lettres à Eugénie;* c'est *la Contagion sacrée;* c'est l'*Examen des prophéties;* c'est la *Vie de David ou de l'homme selon le cœur de Dieu* (1) : ce sont mille diables déchaînés. Ah! madame de Blacy, je crains bien que le Fils de l'Homme ne soit à la porte; que la venue d'Élie ne soit proche, et que nous ne touchions au règne de l'Antechrist. Tous les jours, quand je me lève, je regarde par ma fenêtre, si la grande prostituée de Babylone ne se promène point déjà dans les rues, avec sa grande coupe à la main, et s'il ne se fait aucun des signes prédits dans le firmament. Que faites-vous à Isle?

(1) Tous ces ouvrages, imprimés, en 1768, à Amsterdam sous la rubrique de Londres, sont de la composition du baron d'Holbach.

Revenez-vous-en vite ici, afin que nous assistions tous ensemble à la résurrection générale des morts. Si vous attendez que le soleil s'éteigne, comment ferez-vous pour revenir à Paris? il ne fait pas bon voyager quand on ne voit goutte.

Mais M. Trouard ne vient point; si je l'allais voir, ferais-je donc si mal?

Je vous salue et vous embrasse toutes ensemble, et chacune en particulier, avec les distinctions qui conviennent.

Je me porte bien aussi de mon côté, avec de la limonade le matin et du lait froid le soir.

Gatti prétend que ce régime n'est pas si fou qu'on croirait bien.

Je ne m'endors pas comme vous, Mademoiselle, quoiqu'il en soit bien l'heure.

LETTRE CXXI.

Paris, le 24 juillet 1769.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Grondez-moi un peu; mais plaignez-moi beaucoup. Je me porte bien, je ne sais pour jusqu'à quand. Joignez à l'accablement du travail celui

de la chaleur; je ne crois pas avoir autant travaillé de ma vie. Je me couche de bonne heure; je me lève de grand matin; et tant que la journée dure, je suis attaché à mon bureau. Je veux absolument qu'à votre retour, vous me trouviez dégagé de tout lien. Mes libraires veulent publier deux volumes à la fois; ainsi voyez-moi entouré de planches de la tête aux pieds. L'absence de Grimm me donne une peine que je ne connaissais pas (1). Je ne voudrais pas, pour autant d'or que je suis gros, continuer cette corvée le reste de ma vie. Et puis l'ouvrage de l'abbé Galiani (2) qu'il a fallu lire, relire et corriger. Ajoutez à cela toutes les distractions occasionées par la bienfaisance et les importuns, qui, sûrs de me trouver chez moi, s'y rendent plus communs que jamais. Vous m'adressez des reproches de tous côtés; il m'en vient d'Isle par mon amoureuse, il m'en vient de la rue des Vieux-Augustins par madame Bouchard, il m'en vient de la rue Sainte-Anne par M. Digeon; et ceux que je me fais à moi-même, je vous assure que ce ne sont pas les moins durs. Malgré ma négligence, si vous ne voulez pas me châtier trop durement, croyez que je vous suis aussi tendrement attaché que jamais.

(1) Diderot s'était chargé de continuer sa *Correspondance*.

(2) *Dialogues sur le commerce des blés*. Londres (Paris, Merlin), 1770, in-8°.

J'oubliais, parmi les occupations qui prennent mon temps, les soins que je prends de l'éducation de mon enfant: ah! Mademoiselle, la jolie enfant que j'ai là. Je vous jure qu'elle vous ferait tourner la tête à toutes. Il est incroyable le chemin que cette imagination a fait toute seule, combien cela a rêvé! combien cela a réfléchi! combien cela a vu de choses! Il y a quelques jours que je lui confiai un ouvrage assez fort pour son âge; à moitié de la lecture, elle me dit: « Cet homme-là ne m'a rien appris jusqu'à présent; j'en savais autant que lui; » et je jugeai aux réponses qu'elle fit à mes questions, qu'elle disait vrai. Voilà tout mon bonheur pendant votre absence.

Bonjour, mes bonnes et tendres amies, comptez que les momens que je pourrai vous refuser, je vous les restituerai bien à votre retour. Je me prosterne aux pieds de maman, et je la supplie de ne me plus faire les gros yeux. Je tâcherai à l'avenir d'être un peu plus joli garçon. J'embrasse madame de Blacy de tout mon cœur. Vous, Mademoiselle, tendez-moi la main et faisons la paix. Quand j'y pense, je ne conçois pas moi-même comment on peut alarmer, inquiéter, faire du mal à celle qu'on aime, quand il ne faut que quatre lignes bien douces pour le lui épargner, et que l'ame, toujours la même, en dicterait un cent tout de suite. Je vous prie de dire à madame de Blacy

que je n'ai rien négligé jusqu'à présent de toutes les petites commissions qu'elle m'a données; je ne désespère point des bons offices de M. Fontaine: un homme qui craint de s'éloigner sans donner signe de vie, me paraît bien intentionné. M. Fontaine m'est venu voir purement et simplement pour me rassurer sur son silence et son absence. J'oubliais de vous dire que j'avais risqué d'aller voir madame Bouchard, et que j'avais été effrayé au premier aspect de son mari; il faut qu'il ait été à toute extrémité. J'ai bien peur qu'elle n'ait un peu enchéri sur les injures dont on l'avait chargée pour moi.

Bonjour, Mesdames et tendres amies. Aimez-moi toujours avec mon défaut; je tâcherai de m'amender. Voilà pourtant un Salon qui me va tomber sur le corps (1). C'est bien dommage que je ne puisse plus vous rendre compte de mes pensées comme autrefois; je vous proteste que nous y perdons tous des momens fort doux. Avez-vous fait de belles récoltes? Êtes-vous bien riches cette année? Quoique je ne vous dise rien de ma vie, ne me laissez rien ignorer de la vôtre, à laquelle je ne saurais prendre un médiocre intérêt sans être le plus ingrat des hommes.

(1) Celui de 1769 dont une partie seulement a été publiée.

LETTRE CXXII.

Paris, le 10 août 1769.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Oh! qu'il fait chaud! Il me semble que je vous vois toutes trois en chemise de bain. Vous avez grande raison, Mademoiselle, lorsque vous dites qu'il est bien cruel de travailler par ce temps-là; mais il le faut: on en est quitte pour penser lâchement et pour écrire de même.

Mais savez-vous mon grand chagrin? c'est de n'avoir personne à qui lire une foule de petits papiers délicieux. Comme cela vous amuserait, et comme l'espérance de vous amuser me soutiendrait dans mon travail! A l'occasion d'un poëme médiocre, intitulé *Narcisse* (1), j'en ai fait un papier joli pour la naïveté, la chaleur et les idées voluptueuses. Tout ce qu'il est possible d'imaginer y est, et cependant madame de Blacy le lirait en société sans rougir et sans bégayer.

Je ne saurais écrire l'après-midi, et quand j'en

(1) Par Malfilâtre. On trouvera ce morceau dans les *Mélanges*.

aurais envie, ma fille m'en empêcherait; elle prétend que quand je ne suis pas seul, il faut que je sois avec elle. Oh! le beau chemin que cette enfant-là a fait toute seule! Je m'avisai, il y a quelques jours, de lui demander ce que c'était que l'ame. « L'ame! me répondit-elle; mais, on fait de l'ame quand on fait de la chair. »

J'étais appelé au Grandval, et si je n'ai pas fait ce petit voyage, j'en ai été bien fâché : je ne manque jamais une occasion d'être utile, sans regret. J'étais allé dîner à La Chevrette; je comptais reprendre mon bâton à la chute du jour, et regagner mon logis; point du tout; j'y soupai. Sedaine vint. J'entendis la lecture d'un ouvrage de sa façon, *le Faucon* (1), opéra comique; et à deux heures du matin, je n'étais pas encore à ma porte.

L'abbé Le Monnier m'écrit des duretés; et il se soucie fort peu que je lui réponde ou non; mais je ne lui réponds pas; il faut qu'il ignore si vous vous portez bien, si vous l'aimez toujours; il faut que vous ignoriez aussi qu'il jouit de la plus belle santé; que mieux il se porte, plus il se souvient de vous! et voilà ce qu'il ne saurait me pardonner. Vous ne m'avez point fait de reproches; cela se peut; vous n'avez peut-être pas même pensé que j'en méritais; madame de Blacy qui m'aime, elle, me l'a bien témoigné, et

(1) Représenté le 19 mars 1772.

je vous réponds que ses lettres ne sont pas de paille. Je croyais qu'il n'y avait que les prêtres et les curés qu'elle sût mal mener; oh! elle ose gros mots aussi pour les philosophes.

Tenez, Mesdames et bonnes amies, je suis et serai le même tant que je vivrai, et si je me casse une jambe, comme j'ai pensé faire hier, je vous l'écrirai tout de suite. Dites-moi, mon amie, est-ce que vous êtes malade? J'accepte la main de maman; je me relève, car j'étais resté à genoux depuis quinze jours; je prends la plume et je m'amende.

Il y eut hier un bacchanal du diable à la Compagnie des Indes. Le ministre l'anéantit. L'abbé Morellet a publié un mémoire qui a fort mal pris. On compare l'abbé attaquant la Compagnie, à l'abbé Terrasson défendant le système de Law. A sa place, je n'aimerais pas ce parallèle. Le comte de Lauraguais a écrit une lettre infame contre l'abbé. Mais ce n'est pas là tout : il se fait un autre charivari à la Comédie Française; et devineriez-vous bien la cause de ce charivari? C'est moi, c'est *le Père de famille* qu'on y joue aujourd'hui, malgré toutes les menées de mes ennemis. Brizard fait le père; Molé, l'amant; mademoiselle Daligny, Sophie; madame Préville, Cécile; le Commandeur, je ne sais qui. Ce pauvre Commandeur a du malheur. Je vous jure que je

trouve bien mauvais qu'on me traîne ainsi en public, malgré moi. La première fois, je vous instruirai de ma chute ou de mon succès.

Bonjour, Mesdames et bonnes amies. La sueur de mes mains mouille mon papier. Vos récoltes sont-elles faites? Je vous salue, je vous embrasse sur le front, sur les yeux, partout où vous le permettez.

LETTRE CXXIII.

Paris, le 23 août 1769.

Voila qui est bien, ma tendre amie; vous m'instruisez de l'emploi de votre temps, de vos amusemens, de vos récoltes. Vous supposez que j'y prends intérêt, et vous avez raison. Vos granges et vos greniers sont donc bien pleins! Vous serez donc bien riches! Il n'y aura donc point de pauvres cette année, que les paresseux! Vous ne sauriez croire le plaisir que cela me fait.

Ce pied de maman me chiffonne. Je ne sais comment cela se fait, mais je me soucie moins de vos santés que de la sienne. Je vous aime pourtant toutes également. Si cela n'est pas vrai, maman et sa fille aînée ne le voudraient pas; lisez-leur, si

vous voulez, cela; et j'espère qu'elles auront le bon esprit de m'entendre et de ne s'en point fâcher. Voilà pourtant un mot doux, et c'est moi qui l'ai dit: il en amènera peut-être d'autres de ma part.

Mes brouillons sont indéchiffrables. Celui qui en fait des copies pour Grimm m'aura l'obligation de la perte de ses yeux; cependant je verrai: je vous jure que je suis aussi jaloux de vous envoyer les papiers dont je fais quelque cas, que vous pouvez l'être de les avoir. Ne voyez-vous pas qu'après le plaisir de servir mon ami, ma récompense la plus douce est d'amuser un moment mes amies?

Je vais demain jeudi passer la journée au Grandval. Nous n'avons jamais pu former une carrossée. Il me semble que l'année est mauvaise pour les amitiés. J'espère que la nôtre se sauvera de cette épidémie.

On l'a donc joué ce *Père de Famille!* Molé Saint-Alban est sublime; Brizard est passable; Cécile madame Préville presque rien; Germeuil est mauvais; le Commandeur Auger, médiocre, excepté dans quelques scènes. Mademoiselle Daligny Sophie, bien, très-bien. Mais une justice que je leur dois à tous, c'est d'y avoir mis tout leur savoir-faire, et de jouer avec un concert si parfait que l'ensemble répare les défauts du détail. L'ou-

vrage est si rapide, si violent, si fort, qu'il est impossible de le tuer; enfin, il a été senti, et il a obtenu les applaudissemens. Ç'a été, et c'est à toutes les représentations, un monde et un tumulte épouvantables. On n'a pas mémoire d'un succès pareil, surtout à la première représentation, où la pièce était, pour ainsi dire, presque nouvelle. Il n'y a qu'une voix, c'est un bel ouvrage. J'en ai moi-même été surpris. Il a un tout autre effet encore au théâtre qu'à la lecture. Votre absence nous a tous privés d'un grand plaisir. Si tous les rôles étaient remplis comme celui de Saint-Albin, on n'y tiendrait pas. Qu'on ne me redemande plus une pareille corvée, je n'y suffirais pas. Je ne me sens plus la tête avec laquelle on ordonne une pareille machine. Duclos disait, en sortant, que trois pièces comme celle-là par an tueraient la tragédie. Qu'ils se fassent à ces émotions-là, et qu'ils supportent après cela, s'ils le peuvent, Destouches et Lachaussée. Je désirais savoir s'il fallait écrire la comédie comme je l'ai écrite, ou comme Sedaine. C'est une question bien décidée, et pour moi et pour tout le monde.

Mes amis sont au comble de la joie; je les ai tous vus. Croiriez-vous bien que Marmontel en a pleuré en m'embrassant! Ma fille y a été, et en est revenue stupide d'étonnement et d'ivresse. Au milieu de tout cela, vous me croyez fort heureux;

je ne le suis pas; je ne sais ce qui se passe au fond de mon ame, qui me chagrine: j'ai de l'ennui. Ce pauvre Grimm reviendra tout juste la veille de la dernière représentation. Son ouvrage m'accable. Si vous voyiez la masse énorme que cela forme, et les lectures qu'elle suppose, vous croiriez que j'ai écrit et lu du matin au soir.

Voilà donc la Compagnie des Indes anéantie. L'abbé Morellet a fait un mémoire contre la Compagnie; il s'est montré un mercenaire qui vend sa plume au gouvernement contre ses concitoyens. M. Necker lui a répondu avec une gravité, une hauteur et un mépris qui doivent le désoler. L'abbé se propose de répondre; c'est-à-dire qu'après avoir donné un coup de poignard à l'homme, il veut avoir le plaisir de fouler aux pieds le cadavre. L'abbé voit mieux que nous tous : dans un an d'ici, personne ne pensera plus à l'action, et il jouira de la pension qu'on lui a promise.

Bonjour, ma bonne et tendre amie. Avancez vos deux joues que je les baise, et que je vous souhaite une bonne fête. M. Perronet (1), à côté de qui j'étais tout à l'heure à la Comédie, me chargea d'ajouter une fleur à mon bouquet. Maman, madame de Blacy, aurez-vous la bonté de donner

(1) Jean-Rodolphe Perronet, célèbre ingénieur des Ponts-et-Chaussées, né à Surène en 1708, mort à Paris en 1794.

chacune un baiser pour moi à mademoiselle? Je vous présente à toutes mon respect. J'ai vu une seconde fois madame Bouchard : son mari m'a paru mieux.

LETTRE CXXIV.

A Paris, le 2 septembre 1769.

Mais, ma bonne amie, vous n'aviez pas raison de vous plaindre : je vous avais écrit; et dans ce moment, vous recevez une autre lettre de moi; car je n'ai point de foi aux lettres perdues. Comment vouliez-vous que j'oubliasse que le 25 était le jour de votre fête? Aussi assuré que je le suis de l'intérêt que vous prenez à ce qui me touche, comment pouvais-je manquer à vous instruire de mon succès? A qui vouliez-vous donc que j'en parlasse? Quoiqu'il n'y ait presque personne à Paris, le spectacle a toujours été plein jusqu'à la dernière représentation, et quiconque voulait y trouver place devait s'y prendre de bonne heure. Les Comédiens ont été forcés de donner la pièce deux fois de plus qu'ils ne se l'étaient proposé, le parterre l'ayant redemandée. C'est M. Digeon qui m'a instruit de cette particularité que j'ignorais;

car je vous proteste que mes amis ont été plus sensibles à cet événement que moi-même. Il y avait long-temps que je m'étais expliqué avec moi-même sur la considération publique; mais l'expérience m'a bien appris que le peu de cas que j'en faisais était très-réel. Enfin madame Diderot prit, le vendredi au soir, la veille de la dernière représentation, le parti d'y aller avec sa fille : elle sentit l'indécence qu'il y avait à répondre, à tous ceux qui lui faisaient compliment, qu'elle n'y avait pas été. Les Comédiens jouèrent ce jour-là comme ils n'avaient point encore fait; elle fut obligée de se prêter, malgré elle, au prestige de l'ouvrage et du jeu. Sa fille me dit qu'elle avait été aussi fortement remuée qu'aucun des spectateurs. Ce qui m'a plu davantage de tout cela, c'est d'avoir été embrassé bien serré par toutes ces actrices parmi lesquelles il y en a trois ou quatre qui ne sont pas trop déchirées. Comme tout s'arrange dans ce monde-ci! De tous ceux que j'aurais désirés là, et à qui ce succès aurait tourné la tête, l'un n'est plus, l'autre court les champs (1), et vous êtes à votre campagne. Ils prétendent que cela doit m'encourager à reprendre ce genre de travail; pour moi, je n'en crois rien. La tête qui s'exalte à ce point-là, je ne l'ai plus. Soyez bien convaincue qu'un poète qui

(1) Damilaville, mort le 13 décembre 1768, et Grimm.

devient paresseux, fait fort bien de l'être; et quel que soit son prétexte, la vraie raison de sa répugnance, c'est que le talent l'abandonne; c'est comme un vieillard qui ne se soucie plus de courir : si maman aime encore à galoper, malgré sa patte douloureuse, c'est qu'elle n'est pas encore vieille. Puisque je me plais tant à lire les ouvrages des autres, c'est qu'apparemment le temps d'en faire est passé. Nous verrons pourtant : j'ai un certain *Shërif* par la tête et dont il faudra bien que je me délivre(1), ainsi que des importuns qui me le demandent. En attendant, j'ai de la besogne jusque par-dessus les oreilles; je suis trois ou quatre jours de suite enfermé dans la robe de chambre. La boutique de Grimm sera bien fourrée à son retour. Je me suis mis à deux ou trois ouvrages après lesquels les auteurs qui me les avaient confiés soupiraient depuis long-temps. Je vais au Granval; je n'en reviendrai pas sans avoir mis la dernière main à ma correspondance avec Falconnet. Je suis à présent à la révision de l'ouvrage de l'abbé Galiani, et à la correction de ses épreuves(2). Tandis que je serai absent, qui me remplacera pour cette édition? A vous dire vrai, il y a un homme qui en aurait la bonne volonté, mais à

(1) Diderot ne nous a laissé que le plan d'une tragédie intitulée *le Shérif*.

(2) Voir précédemment, page 51.

qui je n'en crois pas le talent. Tout cela me soucie : je voudrais bien contenter le Baron, et je ne voudrais pas délaisser l'abbé, d'autant plus qu'il est absent, et que je ne voudrais pas qu'il dît que les absens ont tort. Autre aventure; je viens de recevoir une comédie de Voltaire (1), à présenter aux Comédiens : c'est Gourville qui donne la moitié de sa fortune à un dévot, qui nie le dépôt, et l'autre moitié à Ninon, qui le rend fidèlement, quoique, dans l'absence de Gourville, elle se soit trouvée dans la plus grande détresse. Tout cela est encore fourré de trois ou quatre personnages bizarres et comiques. Elle est en vers et en cinq actes. Je doute que les Comédiens l'acceptent; et quand les Comédiens l'accepteraient, je doute que la police la permette : c'est une copie du *Tartufe*. Deuxième aventure dont je ne sais, ma foi, comment nous sortirons. Le censeur que M. de Sartine nous a donné pour l'ouvrage, est un capucin renforcé qui joue de la serpe à tort et à travers. J'en ai déjà écrit quatre ou cinq fois au sublime magistrat, lui protestant sur mon honneur que celui qui faisait les lacunes aurait pour agréable de les remplir.

Tout mon plaisir se réduit à vous écrire

(1) *Le Dépositaire*, comédie de société, jouée à la campagne en 1767.

quelques lignes à la dérobée, et à m'en aller dans la chambre voisine quand la tête est bien lasse, persifler la mère et l'enfant. Hier, l'enfant était sur le point de sortir, et voici une petite ébauche de notre causerie. Qu'as-tu là sur la tête, qui te la rend grosse comme une citrouille? — C'est une calèche. — Mais on ne saurait te voir au fond de cette calèche, puisque calèche il y a. — Tant mieux : on en est plus regardée. — Est-ce que tu aimes à être regardée? — Cela ne me déplaît pas. — Tu es donc coquette? — Un peu. L'un vous dit, elle n'est pas mal; un autre, elle est bien; un troisième, elle est jolie. On revient avec toutes ces petites douceurs-là, et cela fait plaisir. — Beau plaisir! — Tenez, mon papa, à tout prendre, j'aimerais mieux plaire un peu à beaucoup de gens que de plaire beaucoup à un seul. — Ah ça, va-t'en vite avec ta calèche. — Allez, laissez-nous faire; nous savons bien ce qui nous va, et croyez qu'une calèche a bien ses petits avantages. — Et ces avantages? — D'abord, les regards partent en échappade (c'est son mot); le haut du visage est dans l'ombre; le bas en paraît plus blanc; et puis l'ampleur de cette machine rend le visage mignon, » etc., etc.

Je crois vous avoir dit que j'avais fait un Dialogue entre d'Alembert et moi. En le relisant, il m'a pris fantaisie d'en faire un second, et il a été

Bonsoir, bonnes amies; aimez-moi toujours, malgré mon indignité. Portez-vous bien; que M. Gras guérisse, et que ces maudites pluies-ci ne vous chagrinent pas. J'ai écrit à ma sœur pour avoir du vin; à peine en fera-t-elle pour sa provision; et si ce temps dure, il sera cher et détestable. Mais attendons, et voyons ce que les vendanges deviendront.

LETTRE CXXV.

Paris, le 11 septembre 1769.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Je suis tout-à-fait sur les dents. Il est temps que Grimm arrive, et que je lui remette le tablier de sa boutique. Je suis las de ce métier, et vous conviendrez que c'est bien le plus plat métier qu'il y ait au monde que celui de lire tous les plats ouvrages qui paraissent. On me donnerait aussi gros d'or que moi, et je ne suis pas des plus minces, que je ne voudrais pas continuer. Réjouissez-vous; me voilà enfin tout-à-fait débarrassé de cette édition de l'*Encyclopédie*, grace à l'impertinence d'un des entrepreneurs. M. Panckoucke, enflé de l'arrogance d'un nouveau parvenu, et croyant en user

avec moi comme il en use apparemment avec quelques pauvres diables à qui il donne du pain, bien cher s'ils sont obligés de digérer ses sottises, s'est avisé de s'échapper chez moi; ce qui ne lui a point réussi du tout. Je l'ai laissé aller tant qu'il a voulu; puis me levant brusquement, je l'ai pris par la main; je lui ai dit, « M. Panckoucke, en quelque lieu du monde que ce soit, dans la rue, dans l'église, en mauvais lieu, à qui que ce soit, il faut toujours parler honnêtement; mais cela est bien plus nécessaire encore quand on parle à un homme qui n'est pas plus endurant que moi, et qu'on lui parle chez lui. Allez au diable..... vous et votre ouvrage; je n'y veux point travailler. Vous me donneriez vingt mille louis, et je pourrais expédier votre besogne en un clin d'œil, que je n'en ferais rien. Ayez pour agréable de sortir d'ici, et de me laisser en repos. » Ainsi, voilà, je crois, une inquiétude bien finie.

Le Père de famille a continué d'avoir le plus grand succès. Toujours pleine salle, malgré la solitude de Paris. C'est après-demain la dernière représentation; ils ne veulent pas l'user; ils le réservent pour l'hiver prochain; et d'ailleurs Molé n'y suffirait pas plus long-temps.

Je me trouvai, il y a huit jours, à l'orchestre entre M. Perronet et madame de La Ruette. Je m'invitai à aller voir ses travaux à Neuilly à con-

dition que nous ne serions que quatre, en le comptant. Bon; voilà le jour venu; le rendez-vous était chez moi; ce n'est plus M. Perronet qui me vient prendre, c'est M. de Senneville; nous allons, et nous nous trouvons quatorze ou quinze à table, sans compter le maître de la maison qui ne vint point. Cela se passa fort bien : M. de Senneville fut on ne peut pas plus gai et plus affable; nous parlâmes un peu de madame Le Gendre; il convint qu'il avait eu le cœur un peu égratigné. Nous revînmes ensemble dans la voiture de M. Perronet; il me déposa au Pont-Tournant, et nous nous séparâmes assez contens l'un de l'autre.

Je vis beaucoup dans ma robe de chambre; je lis, j'écris; j'écris d'assez bonnes choses, à propos de fort mauvaises que je lis. Je ne vois personne, parce qu'il n'y a plus personne à Paris. M. Bouchard m'a fait une visite, et j'ai été fort aise de le voir venir de la rue des Vieux-Augustins, rue Taranne, grimper à un quatrième étage; c'est la tâche d'un homme en train de se bien porter.

Lorsqu'il n'y a point de livres nouveaux dont je puisse rendre compte, je fais des extraits de livres qui ne sont pas, en attendant qu'on les fasse. Quand cette ressource, qui est assez féconde, me manque, j'en ai une autre, c'est de faire de petits ouvrages. J'ai fait un Dialogue entre d'Alembert et moi; nous y causons assez gaiement, et

même assez clairement, malgré la sécheresse et l'obscurité du sujet. A ce Dialogue il en succède un second beaucoup plus étendu, qui sert d'éclaircissement au premier; celui-ci est intitulé, *le Rêve de d'Alembert.* Les interlocuteurs sont, d'Alembert rêvant, mademoiselle de l'Espinasse, amie de d'Alembert, et le docteur Bordeu. Si j'avais voulu sacrifier la richesse du fond et la noblesse du ton, Démocrite, Hippocrate et Leucippe auraient été mes personnages; mais la vraisemblance m'aurait renfermé dans les bornes étroites de la philosophie ancienne, et j'y aurais trop perdu. Cela est de la plus haute extravagance, et tout à la fois de la philosophie la plus profonde; il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve : il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie, afin de lui procurer ses entrées : j'aime mieux qu'on dise, « mais cela n'est pas si insensé qu'on croirait bien, » que de dire, « écoutez-moi, voici des choses très-sages. »

Nos promenades, la petite bonne et moi, vont toujours leur train. Je me proposai dans la dernière de lui faire concevoir qu'il n'y avait aucune vertu qui n'eût deux récompenses, le plaisir de bien faire, et celui d'obtenir la bienveillance des autres; aucun vice qui n'eût deux châtimens, l'un au fond de notre cœur, un autre dans le sentiment d'aversion que nous ne manquons jamais d'inspi-

rer aux autres. Le texte n'était pas stérile; nous parcourûmes la plupart des vertus; ensuite, je lui montrai l'envieux avec ses yeux creux et son visage pâle et maigre; l'intempérant avec son estomac délabré et ses jambes goutteuses; le luxurieux avec sa poitrine asthmatique et les restes de plusieurs maladies qu'on ne guérit point, ou qu'on ne guérit qu'au détriment du reste de la machine. Cela va fort bien, nous n'aurons guère de préjugés; mais nous aurons de la discrétion, des mœurs et des principes communs à tous les siècles et à toutes les nations. Cette dernière réflexion est d'elle.

Je fis hier un dîner fort singulier: je passai presque toute la journée chez un ami commun, avec deux moines qui n'étaient rien moins que bigots. L'un d'eux nous lut le premier cahier d'un traité d'athéisme très-frais et très-vigoureux, plein d'idées neuves et hardies; j'appris avec édification que cette doctrine était la doctrine courante de leurs corridors. Au reste, ces deux moines étaient les gros bonnets de leur maison; ils avaient de l'esprit, de la gaieté, de l'honnêteté, des connaissances. Quelles que soient nos opinions, on a toujours des mœurs quand on passe les trois quarts de sa vie à étudier; et je gage que ces moines athées sont les plus réguliers de leur couvent. Ce qui m'amusa beaucoup, ce furent les efforts de notre apôtre du matérialisme pour

trouver dans l'ordre éternel de la nature une sanction aux lois; mais ce qui vous amusera bien davantage, c'est la bonhomie avec laquelle cet apôtre prétendait que son système, qui attaquait tout ce qu'il y a au monde de plus révéré, était innocent, et ne l'exposait à aucune suite désagréable; tandis qu'il n'y avait pas une phrase qui ne lui valût un fagot.

Pour toute réponse à mon amoureuse, je lui envoie une lettre de M. du Bucq, reçue presque au même moment que la sienne.

Je vous salue toutes trois, et vous embrasse de bon cœur. Çà, venez, approchez vos joues, mon amoureuse; maman, donnez-moi votre main, vous; mademoiselle Voland, tout ce qu'il vous plaira.

Bon! j'allais oublier de vous dire que j'avais eu à la fin le courage d'aller dîner à la campagne, chez M. de Salverte. La journée se passe fort unîment, fort simplement, très-bien; nos époux s'aiment, et sont dans la meilleure intelligence avec leurs parens. Chemin faisant, je descendis chez Casanove, et je trouvai madame Casanove toujours avec de belles joues, de beaux yeux, de très-belles dents, comme je le lui sus très-bien dire. Son mari avait la complaisance de détourner la tête de temps en temps: vous remarquerez que cela se passait à la campagne, et par conséquent sans conséquence.

LETTRE CXXVI.

Paris, le 22 septembre 1769.

Oh, oui! vous avez bien deviné cela, bonne amie! Grimm m'écrivait la veille de la dernière représentation, de Berlin, qu'il ne lui restait plus que cinq ou six cents lieues à faire. Il est arrivé une scène tout-à-fait sanglante à cette dernière représentation, qui a pensé troubler tout le spectacle. Au moment où l'on entend du bruit dans la maison, et où Saint-Albin menace de tuer le premier qui osera mettre la main sur sa maîtresse, une jeune femme qui était aux premières loges poussa un cri aussi aigu que celui de Saint-Albin, et se trouva mal. Cette jeune femme se montrait au spectacle la première fois après son mariage, comme c'est l'usage. Cela m'a valu la visite de son mari, qui a grimpé à mon quatrième étage pour me remercier du plaisir et de la peine que je leur avais fait. Ce mari est avocat-général au Parlement de Bordeaux; il s'appelle M. Dupaty. Nous causâmes très-agréablement. Lorsqu'il s'en allait, et qu'il fut sur mon palier, il tira modestement de sa poche un ouvrage imprimé sur lequel il me pria de jeter

les yeux avec indulgence, s'excusant sur sa jeunesse et la médiocrité de son talent. Le voilà parti; je me mets à lire, et je trouve, à mon grand étonnement, un morceau plein d'éloquence, de hardiesse et de logique: c'était un réquisitoire en faveur d'une femme convaincue de s'être un peu amusée dans la première année de son veuvage, et menacée, aux termes de la loi, de perdre tous les avantages de son contrat de mariage. J'ai appris depuis, que ce même magistrat adolescent s'était élevé contre les vexations du duc de Richelieu, avait osé fixer les limites du pouvoir du commandant et de la loi, et faire ouvrir les portes des prisons à plusieurs citoyens qui y avaient été renfermés d'autorité. J'ai appris qu'après avoir humilié le commandant de la province, il avait entrepris les évêques qui avaient annulé des mariages protestans, et qu'il en avait fait réhabiliter quarante. Si l'esprit de la philosophie et du patriotisme allait s'emparer une fois de ces vieilles têtes-là; oh la bonne chose! Cela n'est pas aisé, mais cela n'est pas impossible. Lorsque je revis M. Dupaty, je lui dis qu'en lisant son discours, ma vanité mortifiée n'avait trouvé de ressource que dans l'espérance que, marié, ayant des enfans, la soif de l'aisance, du repos, des honneurs, de la richesse, le saisirait, et que tout ce talent se réduirait à rien. Vous auriez souri de la naïveté

avec laquelle il me protestait le contraire (1).

J'ai encore huit ou dix jours au moins à porter l'ennuyeux tablier. Je pense que depuis que vous vous êtes félicitées du retour du beau temps, si les eaux de la Marne se sont renflées en proportion de celles de la Seine, la bourbeuse rivière couvre les vordes, et vous tient assiégées dans votre château. Il y a long-temps qu'on a dépouillé les comètes de toute influence sur nos affaires; est-ce à tort ou à raison? ma foi, je n'en sais rien. Vous direz, vous, qu'elles font perdre au jeu; mais maman dira, elle, qu'elles y font gagner; et puis ce sera comme toutes les choses de ce monde, qui ne peuvent nuire à l'un, qu'elles ne soient utiles à l'autre. Vitrichy ou plutôt Villie était un médecin prussien qui publia plusieurs ouvrages, entre autres celui dont vous me parlez, où il traita de quelques propriétés merveilleuses du succin et autres substances naturelles. Il n'est point mort à Francfort, comme le dit le président de Thou, mais à Libuze. Si vous en voulez savoir davantage et qu'il y ait dans le canton quelqu'un qui ait besoin d'un autre philtre que celui d'un bon verre de vin

(1) En effet, nommé depuis président à mortier au même Parlement de Bordeaux, Charles-Marguerite Mercier Dupaty ne se distingua pas moins par son intégrité comme magistrat que par ses talens comme homme de lettres. Ses *Lettres sur l'Italie* se lisent encore aujourd'hui avec plaisir.

que vous lui présenteriez en le regardant d'une certaine façon, je me le ferai prêter. Eh bien, vos récoltes ne sont donc pas achevées? et les chenilles sont donc en train de vous dispenser de celle des navettes? Aussi, que ne les faisiez-vous excommunier?

L'ouvrage de Neuilly est très-beau à voir; mais l'architecte est toujours claquemuré par sa maladie. M. et madame de Trudaine m'ont pris dans une belle passion; il n'a tenu qu'à moi d'aller dîner deux ou trois fois à Châtillon en petit comité. Je n'en ai rien fait, parce que je suis un ours; mais j'ai promis, cela ne me coûte rien, parce que je ne m'engage jamais à tenir mes promesses. Je ne puis rien vous dire ni de monsieur ni de madame Bouchard, que je n'ai point vus. Un anachorète ne vit pas plus retiré que moi. Je me garderai bien de vous envoyer mes Dialogues; j'y perdrais le plaisir que j'aurais à vous les lire. D'ailleurs, sans me méfier de votre pénétration, je crois qu'il faut un petit commentaire. Cet ami qui était en quatrième avec les deux moines et moi, c'est un nommé Touche, dont vous aurez pu entendre parler à madame Le Gendre qui le connaissait et l'estimait. Vos joues et vos yeux! Oh, je vous conseille de vous avancer davantage si vous ne voulez pas que madame Casanove aille à l'enchère sur vous. Voici une nouvelle toute fraîche qui vous fera plaisir; le prince de Galitzin

vient d'obtenir l'ambassade de La Haye, la meilleure de toutes et la moins pénible. Le voilà riche et paresseux à jamais; le voilà au centre de la peinture; le voilà proche de ses amis; je suis sûr que la tête lui en tourne. Il part de Pétersbourg avec sa femme, qui fera ses couches à Berlin, d'où ils se rendront en Hollande.

Je veux mourir, si je vois dans ce *fragment épistolaire* autre chose que ce que vous y voyez; un homme qui, à l'occasion d'une bagatelle qui a pu vous être agréable, pousse sa pointe, et court après l'avantage d'avoir à se justifier, auprès de vous, des tendres sentimens qu'il a pris sans votre aveu, et qu'il ne désespérait pas de vous faire agréer. Cela n'est pas maladroit. Qu'il y réussît ou non, il se serait expliqué; mais il ne vous connaît guère: vous ne répondrez point à cela.

Bonsoir, Mesdames et bonnes amies. Je suis harassé de fatigue, et il est temps que Grimm rentre dans sa boutique.

LETTRE CXXVII.

Paris, le 1er octobre 1769.

Grimm n'est pas encore arrivé; ainsi, bonne amie, je porte encore le tablier de sa boutique;

mais je commence à m'en lasser, et je ne sais plus ce qui me fait désirer son retour, si c'est le plaisir de revoir un ami, ou celui d'être soulagé d'un fardeau qui me pèse.

L'édition de l'abbé Galiani, mes planches, la corvée de Grimm, le Salon et mes petites affaires particulières m'accablent. Le soir, je suis quelquefois si las que je n'ai pas la force de manger; cela est à la lettre.

Vous ai-je dit que Greuse venait de recevoir le remboursement du mépris qu'il avait eu jusqu'à présent pour ses confrères? Son but était d'être peintre d'histoire. Il a présenté pour sa réception un tableau d'histoire; ce tableau était mauvais; ils ont accepté son mauvais tableau, et l'ont reçu comme peintre de genre. Sa femme s'en ronge les poings de fureur.

Mademoiselle Voland, mettez-vous en prière le soir, et demandez à Dieu le prompt retour de Grimm, et le prompt départ d'un de ses compatriotes appelé Weinacht, ou en langue chrétienne Noël. Ce Weinacht ou Noël est le *miré* de l'Impératrice; voilà la troisième ou quatrième fois qu'il m'enivre avec d'excellens vins que nous buvons à la santé de Sa Majesté; mais je pense que puisque ceci est affaire de prières, vous feriez bien de renvoyer cette commission à mon amoureuse.

Sur ma bonne foi! Oh! l'on peut m'y laisser en

toute sûreté. J'ai eu le malheur de voir mon extrait baptistaire hier, avant-hier: ah, mademoiselle Voland, que je suis vieux! Si je suis nul, je vous réponds qu'il y en a qui ont fermé boutique de meilleure heure. J'ai..... je n'oserais vous le dire : cet âge est effrayant!

Je remis, il y a quelques jours, entre les mains de Molé, cette comédie de Voltaire (1). Je n'en entends point parler; je crains bien qu'elle ne me revienne avec un refus.

Ma petite bonne est dans les grandes affaires: il s'agit du bouquet de son papa; ce n'est pas une bagatelle; il faut être sublime. Je traverse à grands pas le salon du clavecin, parce qu'il ne faut pas que j'entende, et je vous jure que je n'entends rien : il ne faut pas apercevoir un bouquet qui doit nous être présenté.

Ce Dialogue entre d'Alembert et moi; et comment diable voulez-vous que je vous le fasse copier? c'est presque un livre; et puis, je vous l'ai dit, il faut un commentateur.

Ni moi, ni personne ne sait un mot de la maladie de M..... C'est un secret entre son médecin, sa femme et lui. Je n'ai point de nouvelles connaissances, et je n'en veux point; je n'y vois rien à gagner pour soi, et tout à perdre pour ceux qui

(1) Voir précédemment, page 64.

nous aiment. J'ai fait quelques voyages à la campagne de M. de Salverte : le moyen de s'y refuser?

Quelle fantaisie vous prend d'observer cette comète? Il y a près de cent ans que les comètes ne signifient plus rien.

L'abbé Le Monnier m'a donné une commission; je m'en suis bien acquitté; il m'a dit des injures, et puis je n'en ai plus entendu parler. Je ne sais ce que sont devenus M. et madame Bouchard.

Bonjour, Mesdames et bonnes amies. Portez-vous bien; revenez bien vite; et n'oubliez pas, le jour de la Saint-François, d'embrasser une bonne maman pour moi, avec vos bouquets. Présentez-lui mes souhaits et mon dévouement éternel. Vous revenez donc bientôt? Ah! la bonne nouvelle!

LETTRE CXXVIII.

Paris, le 18 octobre 1769.

Enfin, il est de retour, de mardi dernier, à ce qu'on dit; mais certains apprêts fort antérieurs, un voyage à La Briche, une santé bonne à la vérité, mais qui marquait déjà un peu de déchet, me font soupçonner un arrangement que je n'ai

garde de blâmer. Il était très-naturel que nous nous vissions le mercredi; en effet, son tartare vint me dire qu'il m'attendait à onze heures; mais à cette heure-là même le carrosse de M. de Salverte devait me venir prendre pour aller passer le reste de la journée à la campagne. Je ne vous ai jamais dit un mot de ces honnêtes gens-là. M. de Salverte me paraît faible de santé, un peu vaporeux, inattentif, cherchant le mot désobligeant, et heureusement ne le trouvant pas toujours; aimant le faste, la table, le bon vin, même un peu plus qu'il ne faut pour sa force. Madame de Salverte parle assez bien; est cachée, silencieuse; on la croirait fausse, à la juger sur sa physionomie; elle est certainement sèche, mais je ne la crois pas méchante. Pour madame de Vaisnes, c'est une des femmes ou plutôt des enfans les plus aimables qu'il soit possible de voir; de la raison, de la vivacité, de la gaieté, de la naïveté avec un peu de réflexion, une figure assez agréable, tout plein de talens; elle a tout cela et je l'aime beaucoup. J'oubliais de vous dire que M. de Salverte est très-despote et très-personnel; M. de Vaisnes commence à perdre ce ton léger et charmant qu'il tenait du grand monde; soit que le séjour habituel à la campagne, soit que des pensées plus sérieuses l'aient un peu rembruni, je lui soupçonne plus d'ambition qu'il n'en montre. On arrive tard,

on se met à table tout en arrivant; on mange bien, on boit encore mieux; on n'est ni bien gai, ni bien triste; on joue après dîner à des jeux d'exercice, on se promène, on cause, on se sépare toujours en souhaitant de se revoir. Le jeudi, comme je suis veuf, madame et mademoiselle étant à Sèvres, je donnai à Grimm rendez-vous chez moi; il vint de bonne heure, et nous nous séparâmes fort avant dans la nuit. Je ne vous parle pas du plaisir que nous eûmes à nous revoir, après une absence de cinq mois. Je l'aime, et j'en suis tendrement aimé, c'est tout dire. Je ne finirais pas si je m'embarquais dans l'histoire des agrémens de son voyage; le roi de Prusse l'a arrêté trois jours de suite à Potsdam, et il a eu l'honneur de causer avec lui deux heures et demie chaque jour. Il en est enchanté; mais le moyen de ne pas l'être d'un grand prince, quand il s'avise d'être affable? Au sortir du dernier entretien, on lui présenta de la part du roi, une belle boîte d'or. Cela est fort bien; le prince de Saxe-Gotha a fait encore mieux: il lui a donné un titre, je ne sais quel, et il a attaché à ce titre une pension de douze cents livres. Ajoutez à cela un ventre très-rondelet et une face lunaire qu'il a rapportés de son voyage, et vous trouverez qu'il n'a pas tout-à-fait perdu son temps sur les grands chemins. Mais je crains bien que le plus précieux de ces avantages, la santé,

TAYLOR INST. OXFORD

ne soit pas de longue durée. Tout à l'heure, vous saurez pourquoi je le présume. *Rendez-vous* pris chez moi encore, pour le lendemain, c'est ce jour-là que je lui ai remis le tablier de la boutique, avec un volume de papiers effrayant. Nous en lûmes ensemble quelques-uns; j'avais choisi les plus amusans; malgré cela, le peu d'attention qu'ils exigeaient, lui avait coloré les pommettes des joues d'un incarnat de fâcheux augure; la chaise de paille le tuera, s'il ne prend garde. Je lui demandai en grâce de ménager la pacotille que je lui remettais, de manière à vivre quelque temps là-dessus. C'était en effet la meilleure récompense que je pusse obtenir de ce pénible travail; il me l'a promise; me tiendra-t-il parole? j'en doute. Il a vu sa mère qui a quatre-vingt-cinq ou six ans passés, et qui jouit de la plus belle santé et de toute sa raison. Il a vu des frères, des neveux, des nièces dont il est enchanté. Au milieu de toutes ces agréables distractions-là, il a eu la bonté de se ressouvenir de mademoiselle Diderot, et de lui apporter un fardeau de musique imprimée des auteurs les plus renommés, et aussi belle que de la musique gravée. J'allai hier voir ma femme et ma fille; je comptais passer la journée en tête à tête avec elles, et je suis tombé dans une cohue de vingt-deux personnes. Nous avions fait la partie d'aller aujourd'hui au Grandval, mais nous en

avons été détournés par une compagnie qui avait choisi le même jour. Nous y allons demain mardi; nous passerons ensemble deux heures et demie en allant, et deux heures et demie très-douces en revenant; voilà ce que nous nous sommes dit, et ce qui est vrai; mais ce qui ne l'est pas moins, et ce que nous ne nous sommes pas dit, c'est que le Baron s'emparera de moi. Et vous, Mesdames, quand me restituerez-vous les autres absens qui me sont chers? Voilà de beaux jours que je maudis de bon cœur; je mène la vie la plus retirée; j'y suis si bien fait, qu'il m'est arrivé une fois de m'habiller et de me déshabiller tout de suite.

Je vous salue, et vous embrasse de tout mon cœur. Si mademoiselle Voland voulait être sincère, elle m'avouerait qu'elle avait oublié le jour de ma fête.

LETTRE CXXIX.

Paris, le 2 novembre 1769.

Je vous ai écrit deux fois, bonne amie, avant que de faire mon petit voyage du Grandval. Je vous ai parlé du retour de Grimm. Je crois vous avoir dit que sa tournée avait été d'environ deux

mille cinq cents lieues; qu'il n'avait pas perdu tout son temps sur les grands chemins, quoiqu'il se fût refusé aux propositions les plus avantageuses; qu'on lui avait donné à Gotha un titre honorifique avec une pension de douze cents livres; que le duc d'Orléans lui avait permis d'accepter l'un et l'autre, et qu'enfin il était riche, s'il était modéré dans ses désirs. Je vous ai priée de remercier mon amoureuse de son baume, dont le sédiment délayé avec un peu d'eau-de-vie de lavande, m'a guéri d'un bobo au sein, qui commençait à m'inquiéter par son retour opiniâtre.

Le Baron m'a témoigné tant d'humeur de ce qu'après lui avoir promis d'aller vivre avec lui à la campagne, je lui avais manqué de parole; il menait une vie si déplaisante, sa femme, ses enfans, sa belle-mère me désiraient si fort, qu'il a fallu céder. J'ai donc passé dix jours au Grandval; comme on les y passe: dans la plus grande liberté, et la plus grande chère.

Je me suis presque engagé à y retourner jusqu'à la Saint-Martin, que nous reviendrons tous ensemble à Paris; à moins que je n'exécute un projet proposé de folie, dans un de ces momens où l'on est si content d'être les uns à côté des autres, qu'on se sent pressé du désir d'y rester, c'est de passer une bonne partie de l'hiver à la campagne. Je me débarrasserais là d'une multi-

rude de besognes importunes qui me pèsent sur les épaules, et peut-être en entamerais-je quelques importantes qui me rendraient honneur et profit, et qui me conduiraient jusqu'à la fin de ma carrière; elle est bien plus avancée que je ne croyais, à moins que je ne veuille la mesurer par la santé; je suis vieux, mais il est sûr qu'il n'y paraît pas; on ne le croirait jamais, à moins que je ne révèle mon secret, ce que je ne fais pas volontiers avec les femmes que j'aime et dont je veux être aimé aussi long-temps que je pourrai leur en imposer. Mademoiselle, n'allez pas commettre cette indiscrétion-là avec mon amoureuse; elle a, je crois, la meilleure opinion de moi; je ne veux pas la perdre; laissez-lui tout le mérite qu'elle peut avoir à me résister. Vous voyez bien qu'il n'est bon ni pour elle, ni pour moi, de savoir qu'en renonçant à moi, elle ne renonce à rien.

Voilà donc maman gaie comme moi, se portant bien comme moi; libre de toute indisposition, comme moi; jeune comme moi? Dites-lui, en lui présentant mon respect, que je m'en réjouis autant que vous.

J'ai rêvé au motif du voyage de Vialet, et voici ce qui m'a passé par la tête. Le projet de M. Desparcieux d'amener les eaux de la rivière d'Ivette au haut de l'Estrapade, est arrêté. M. Perronet

qui en est chargé, n'ayant plus pour Vialet une aversion dont la cause ne subsiste plus, et sentant le besoin qu'il a de ses talens, le fait-il venir pour lui succéder dans la conduite de cette entreprise, ou mieux encore, pour remplacer Chésy à l'École, tandis que celui-ci conduira les travaux de l'Ivette? Mais alors, une autre chose qui pourrait bien arriver, c'est que le beau-frère, qui n'a pas plus de religion qu'il ne faut, trouvera plus d'avantage à lui donner sa fille qu'à Digeon, qui n'a que des espérances, et que Digeon fût éconduit.

Je suis veuf; j'arrive du Grandval; et aussitôt ma femme et ma fille partent pour aller à la campagne; elles y resteront jusqu'à dimanche prochain, que j'irai les rechercher. Si je me détermine lundi à aller passer la semaine, et faire la Saint-Martin avec le Baron, au Grandval, je ne manquerai pas de vous en informer.

Le tablier de la boutique de Grimm me reste encore pour jusqu'à ce qu'il soit délivré des embarras que son absence de cinq mois lui a accumulés. Ajoutez à cela que tout mon temps au Grandval, s'en va à blanchir les chiffons des autres.

Je vous salue, vous embrasse, et vous présente à toutes trois les sentimens du plus sincère et du plus tendre respect. A Paris, le lendemain de la Toussaint.

LETTRE CXXX.

Bourbonne-les-Bains, le 15 juillet 1770.

MADEMOISELLE, ce n'est pas à vous que je dis, c'est à celles qui m'aiment.

Je ne suis pas venu en province pour mon amusement : je m'y attendais à beaucoup d'affaires déplaisantes, et j'y en ai trouvé plus que je n'en espérais. Nous partîmes, Grimm et moi, le même jour que vous; mais il y a toute apparence que vous n'étiez pas à la moitié de votre route, que la nôtre était achevée. Ç'a été l'affaire de trente-cinq heures. Grimm a dîné et soupé une fois avec nous; le lendemain de notre arrivée, il est parti pour Bourbonne; il y a passé cinq jours sans moi, trois jours avec moi; et moi, cinq jours sans lui. Je ne vous dirai rien de la santé de madame de Meaux et de madame sa fille, que vous ne connaissez point, et qui ne peuvent vous inspirer un grand intérêt. Mais je puis vous dire des nouvelles bien positives de celle de M. et de madame de Solières; je n'ai pas manqué un seul jour de les aller voir : c'était un si grand plaisir pour eux et une si bonne œuvre de ma part! Madame de Solières est fort bien;

elle a de la gaieté autant que sa position lui en permet. Je ne me suis point aperçu, en comparant son visage et son humeur de Paris, avec le visage et l'humeur que je lui ai vus à Bourbonne, que l'un ou l'autre eût souffert de son voyage. M. de Solières est à peu près tel qu'il était; il prétend que son bras a pris un peu plus de liberté; mais en vérité on le dispenserait volontiers de la preuve qu'il en donne; cela fait une peine infinie à voir; il lui faut deux bonnes minutes au moins pour porter sa main jusqu'à son menton, et c'est un long voyage pour cette main. Sans les douleurs de sa jambe et de sa cuisse, il en ignorerait l'existence. Ces douleurs sont pourtant moins aiguës; il peut monter un escalier; mais c'est une si terrible corvée que de le descendre, que s'il arrive en visite à l'heure de la promenade, on prend son parti, on le laisse par égard et l'on s'en va. Madame de Solières ne sort point : je ne l'ai aperçue hors de chez elle qu'une seule fois, c'était au jardin des Capucins, qui est ouvert à tous les malades. Quand je quittai Bourbonne, M. de Solières se disposait à s'abandonner à toutes les ressources des eaux, en les prenant à la fois en boisson, en bains et en douches. Ce qui me fâche, c'est que son embonpoint se soutient. Sa maladie est, je crois, une de celles qui ne guérissent point sans empirer. Je voudrais qu'il s'élevât subitement

dans cette masse de liqueurs et de chairs une fièvre violente qui le secouât fortement. Bourbonne est un séjour triste, le jour par la rencontre des malades, la nuit par le fracas de leur arrivée; et puis, nulle promenade, un pavé détestable, des environs arides et déplaisans; des habitans que cinquante mille écus ne peuvent enrichir tous les ans, parce que les denrées de consommation en emportent les deux tiers au loin; point de vivres, même pour de l'argent; des logemens très-chers; des hôtes avides qui regardent les malades comme les Israëlites regardent les cailles et la manne dans le désert. J'ai passé là une partie de mon temps à m'instruire des eaux, de leur nature, de leur ancienneté, de leur effet, de la manière d'en user, des antiquités du lieu, et j'en ai fait une lettre (1) à l'usage des malheureux que leurs infirmités pourraient y conduire; et puis il ne fallait pas que des mille et une questions que le docteur Roux et mes amis ne manqueraient pas de me faire, je n'eusse réponse à aucune. Mon dessein était de ne voir personne; malgré que j'en eusse, il a fallu voir tout le monde. J'ai passé mes premiers jours à Langres dans ma famille et celle de mon gendre futur. Je disais, en arrivant, à Grimm : « Je crois que ma

(1) Voir ce *Voyage à Bourbonne*, à la suite de la *Correspondance*.

sœur sera bien caduque; » jugez de ma surprise, lorsqu'elle s'est élancée vers notre voiture, avec une légèreté de biche, et qu'elle m'a présenté à baiser un visage de Bernardin. Toute la ville était en attente sur l'entrevue des deux frères, qui ne se sont pas encore aperçus; ce n'a pas été la faute d'allées, de venues, de pourparlers, de négociateurs mâles et femelles. La fin de tout cela c'est que les deux frères ne se sont point raccommodés, et que la sœur et le frère, qui étaient bien ensemble, seront brouillés. Cela me peine beaucoup; je n'ai trouvé qu'un moyen de m'étourdir là-dessus, c'est de travailler du matin au soir; c'est ce que je fais et continuerai de faire. Votre douce solitude pourrait bien être troublée par une compagnie nombreuse : si l'abbé Lemonnier me tient parole, nous mettrons pied à terre à votre grille en même temps. Je prendrai la liberté de vous demander asile pour mon conducteur. M. et madame de Solières sont dans le dessein de vous aller voir. Je ne sortirai point d'ici sans avoir arrangé mes affaires. J'ai promis à madame de Meaux et à M. de Solières de les visiter encore une fois; ils comptent peu sur ma parole; cependant je la tiendrai : c'est le sacrifice de deux jours. Je reviendrai à Langres dans le commencement de septembre, me rasseoir un moment au milieu des miens; et le 9 ou le 10, je me mettrai en chemin pour ma

grande tournée. Je n'ai point oublié que c'est après-demain la fête de mademoiselle..... Je joins, Mesdames, mon hommage à vos souhaits, et je vous supplie de le faire agréer. Si madame de Blacy est persuadée de mon sincère attachement, elle ne doutera pas de l'inquiétude que j'ai sur le dérangement de sa santé : je vous prie de dire à mon amoureuse que je ne me ferai jamais à ces sortes d'alarmes; il faut pour mon bonheur, ou qu'elle se porte bien, ou que j'ignore qu'elle se porte mal. L'honneur de sa guérison serait bien capable d'abréger mon séjour ici; mais je ne croirai pas aisément que ma personne fasse un miracle que celles d'une bonne sœur et d'une maman comme je n'en connais point, ne sauraient faire; elle sera guérie quand j'arriverai, et je n'aurai qu'à jouir de sa bonne santé. Croiriez-vous bien qu'au milieu de mes soucis, je n'ai pas cessé de souffrir de l'incertitude des récoltes? Il faisait des pluies continuelles; je voyais des champs couverts, et je ne savais pas si l'on recueillerait un épi. Joignez à cette idée le spectacle présent de la misère. Je commence à me rassurer depuis que je vois la terre se dépouiller; et, à en juger par le soulagement que j'éprouve, il fallait que la crainte de la disette pour mes semblables entrât considérablement dans mon malaise. Maman, consolez-vous de vos mauvaises récoltes; nous

aurons la soupe et le bouilli, nous boirons de la bière, et nous serons contens. Le bon dîner est celui qu'on fait avec ceux qu'on aime; et je vous aime autant que je vous respecte. Vous seriez bien aise, Mademoiselle, de trouver ici un mot doux; mais votre lettre m'a fait trop de peine, pour n'en pas avoir de ressentiment: je vous aime bien; mais, par Dieu! je ne vous le dirai pas. M. Le Gendre n'est donc plus! s'il avait voulu finir un ou deux ans plus tôt, il aurait été plus regretté. Voilà sa fille sortie du couvent et bien mariée; et son fils, sur le point d'être claquemuré dans un collège. Comme tout se retourne!

Bonjour, Mesdames et bonnes amies. Je vois arriver avec joie le moment de vous embrasser. Recevez toutes trois mon respect.

LETTRE CXXXI.

Paris, le 12 octobre 1770.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Il faut pourtant vous rendre compte de ma mauvaise conduite. Je me remets à ce vendredi matin où je fus enlevé d'Isle entre dix et onze heures. Nous arrivâmes à Châlons sur les six

heures du soir. Madame Duclos entend des chevaux, une voiture qui entre dans sa rue; elle accourt sur la porte; elle croit aller embrasser madame de Meaux et madame de Prunevaux, qu'elle attendait : jugez de son étonnement, lorsqu'elle me vit, moi qu'elle n'attendait pas. Je n'en fus pas moins bien reçu.

Je croyais madame de Meaux à Bourbonne, retenue sur son lit par une maladie de femme; elle m'avait écrit à Langres que le docteur Juvet l'avait condamnée à y rester jusqu'au 25; j'allais sans savoir sa marche; elle, sans savoir la mienne; et la chose n'aurait pas été mieux quand elle aurait été concertée. A sept heures, une heure après moi, autre postillon, autres chevaux, autre voiture : c'est madame de Meaux, madame de Prunevaux, et un M. de Foissy, écuyer de M. le duc de Chartres, homme de trente ans, mais avec la raison, le jugement de quarante-cinq; plein d'égards, de douceur, de politesse, d'agrémens et de gaieté; il avait été conduit à Bourbonne par une sciatique gagnée au service des grands. Là, il avait connu ces dames; il avait pris pour elles beaucoup de goût, elles pour lui; il avait retardé son retour pour les accompagner; il avait cédé sa chaise de poste à une des femmes de chambre; il avait pris la place vacante dans la voiture de madame de Meaux; elles l'avaient mené à Vandœuvre

chez M. de Provenchères, qu'il ne connaissait point, et dont il n'était pas connu, et où il avait été accueilli comme il le méritait; il arrivait à Châlons chez M. Duclos, qu'il ne connaissait point, et dont il n'était point connu davantage, et qui ne l'en accueillit pas moins bien.

Nous voilà donc tous à la fois à Châlons, chez M. Duclos; sa femme était vraiment folle de nous avoir. Je n'ai pas vu de ma vie une créature plus heureuse; tout ce qu'il est possible de faire pour vous rendre sa maison agréable, elle l'a fait, et avec une ame et des démonstrations qui ne se rendent pas; cela était à voir. J'ai passé à Châlons le samedi et le dimanche; j'en suis parti le lundi matin; madame de Meaux et les autres y sont restés deux jours de plus. Le dimanche, c'était la clôture du théâtre, nous allâmes à la comédie. Celui qui fit le compliment me savait au spectacle, et me régala publiquement d'un compliment qui n'était pas trop mal fait. Vous me connaissez; jugez de mon embarras; je m'étais baissé, baissé, baissé dans la loge; peu s'en fallait que je ne fusse perdu, par pudeur, sous les cotillons des dames.

Tandis que tout dormait encore, excepté la maîtresse de la maison, on mit nos chevaux; nous déjeunâmes et nous prîmes congé; la bonne Duclos fondait en larmes; son mari en faisait autant; je pleurais aussi; et mon petit gendre était

sorti, de peur que la même envie ne le prît. J'ai su que la même scène douloureuse s'était renouvelée en se séparant d'avec madame de Meaux. Je suis arrivé ici le 26 septembre à la chute du jour; j'y serais arrivé pour dîner, si notre postillon, au sortir de Château-Thierry, n'avait pas pris la route de Soissons au lieu de prendre celle de Paris. Nous partîmes de Château-Thierry à huit heures et demie du matin, et grace à cette erreur, forcés de revenir trois lieues sur nos pas, nous nous retrouvâmes, à quatre heures du soir, à Château-Thierry.

Je ne manque pas d'embarras journaliers et d'affaires courantes; jugez de ce que j'en ai trouvé d'accumulées après deux mois d'absence. Ma femme était en bonne santé, ma fille avait été malade, mais très-malade, elle l'était encore; elle va mieux. Pour moi, j'ai déjà perdu tout ce que j'avais ramassé d'embonpoint, de force et de gaieté sur les grands chemins. Les trois premiers jours, il me semblait vivre dans une atmosphère infecte. Je me suis donné tant de peine et de mouvement, que la machine s'est dérangée; j'ai été malade trois jours sans pouvoir sortir; cela s'est passé, et trois jours après cela m'a repris; c'est l'estomac qui périclite; ce sont les intestins qui font mal leurs fonctions. Ma fête est venue, il a fallu, pour l'amusement des autres, se prêter à une petite débauche de table.

J'allai voir, tout en arrivant, M. et madame Digeon. Je ne trouvai que madame avec l'habit de deuil et le visage de la gaieté et de la santé. J'y causai environ deux heures. Hier, je rencontrai M. Digeon; nous nous embrassâmes fort tendrement. Je lui dis tout le bien que je pensais et que vous pensiez de lui. Quelques jours auparavant, j'étais allé faire visite à madame Bouchard; j'y passai la soirée fort gaiement; nous fîmes là, elle, l'abbé, de La Chaux et moi, de la philosophie très-folle et très-solide. Je lui trouvai bon visage. Notre arrangement pour les papillons, s'ils viennent, est tout convenu: autant de baisers que de papillons; mais pas un baiser à la même place; et comme il y aura beaucoup de papillons, j'espère qu'il n'y aura pas la largeur de l'ongle sur toute ma personne qui ne soit baisée plusieurs fois; à moins que la dame n'aime mieux racheter tant de baisers à donner pour un seul qu'elle recevra et que je placerai à mon choix. J'ai été à La Briche, où M. Grimm et madame d'Épinay se sont réfugiés contre les maçons qui démolissent le pignon sur la rue de la maison qu'occupe ou qu'occupait madame d'Épinay, rue Sainte-Anne. A force de travailler, je suis au courant de mes affaires; ma santé et ma gaieté reviendront; quand? quand vous reviendrez. J'ai et je donne à tout le monde l'espérance que ce sera

incessamment; cette espérance est si douce, que tout le monde la prend tout de suite. Je vous embrasse toutes de tout mon cœur; je commence par maman. Ne m'accusez pas ni elle non plus d'avoir oublié le jour de ma naissance; ce jour-là ce fut celui de sa fête, et celui où on lui préparait au loin un joli enfant qui l'aimera, la respectera, lui restera attaché toute sa vie. Après maman, de droit, c'est mon amoureuse. Si je voulais, je ne lui dirais pas la moindre petite douceur, parce qu'elle me connaît, qu'elle est sûre de moi, et que mon éloignement, mon silence, mon absence, ne peuvent lui donner aucun souci sur mes sentimens. Pour vous, mademoiselle Voland, rendez-vous justice à vous-même, et tout sera dit; et puis vous prenant toutes les trois à la fois, je vous réitérerai ce que je vous ai promis mille fois, que vous m'êtes infiniment chères autant que jamais; que vous ne pouvez cesser de me l'être, et que j'ai résolu; oh! non; ce n'est pas une résolution, c'est un penchant très-vrai, très-ancien, toujours le même, qui me presse vers vous, auquel je ne résiste ni ne cherche à résister. Revenez, revenez, et vous me trouverez tel peut-être que vous ne me supposez pas, mais tel que j'ai toujours été.

Bonjour, mes bonnes, mes tendres amies; bonjour.

LETTRE CXXXII.

Au Grandval, le 2 novembre 1770.

Rendons à mes amies un petit compte de ma conduite. Vous savez, Mesdames et bonnes amies, ce que je suis devenu depuis le 9 d'octobre, jour de ma fête. La veille, joli concert et grand souper; j'ai fait des miennes tant qu'on a voulu; j'ai réconcilié, par occasion, deux êtres qui se méprisaient injustement, et qui, pour s'estimer, n'avaient qu'à se mieux connaître; c'est mademoiselle Bajon et le petit maître de ma fille. Je fis jouer un concerto à celui-ci; l'autre l'entendit, et trouva qu'il jouait comme un ange. Je fis jouer et chanter la demoiselle, à présent dame; elle chanta et joua comme un ange, et l'autre en convint. Kohaut, ce luth que je vous ai nommé quelquefois, y fut conduit par sa curiosité maligne qui fut trompée, en ne trouvant pas de quoi s'exercer. Il comptait bien boire du bon vin la veille, et faire de moi et de mes convives un bon conte le lendemain; il n'y eut pas moyen, car tout alla bien. Je me couchai à trois heures du matin; j'étais levé à six heures et demie; à onze heures, j'avais

environ cinq heures de travail par devers moi; et j'étais à la Comédie Italienne à une répétition à laquelle j'étais invité. Ma petite bonne est moins tourmentée de ses vomissemens; ils se passent, ils reviennent; avec tout cela je n'en suis pas moins inquiet. Philidor me vint voir, il y a quelque temps; je fus curieux de savoir ce qu'il penserait de son talent harmonique; il l'entendit préluder pendant une demi-heure et plus; et il me dit qu'elle n'avait plus rien à apprendre de ce côté; qu'il ne lui restait qu'à manger tout son soûl; qu'à se repaître sans fin de bonne musique. Quelques jours après la Saint-Denis, je suis parti pour le Grandval, où j'ai apporté une besogne immense, et où j'en ai trouvé de la bien plus difficile à faire. J'ai commencé par celle sur laquelle je ne comptais pas. Il est impossible que l'on ne soit heureux où l'on fait le bien. J'ai fait retirer vos volumes de la chambre syndicale, avant que de quitter la ville. Je n'ai vu qu'une fois l'abbé; je ne sais s'il vous aura écrit la lettre en question; mais de retour à Paris, soyez sûres que j'y veillerai. Nous reviendrons le lendemain de la Saint-Martin tous ensemble. A présent que je suis hors de danger, et que je me porte bien, il faut que vous sachiez que j'ai pensé mourir d'une indigestion de pain; cela ne pouvait ni remonter ni descendre; j'ai gardé sur mon estomac pendant plus de quinze

heures un poids effroyable qui m'étouffait, et qui ne se laissait pas ébranler par l'eau chaude, de quelque côté que je la prisse. J'en suis encore à vivre de régime, chose difficile ici, où les repas sont énormes, et où l'on désoblige sérieusement la maîtresse de la maison, quand on n'use pas de la bonne chère qu'elle vous fait, d'aussi bonne grace qu'elle y en met. J'ai profité de l'extrême liberté de cette indisposition qui m'a affranchi de toutes les petites servitudes de bienséance, pour me renfermer davantage dans mon appartement, et pour travailler davantage. J'ai mis au net, pour la seconde fois, le *Traité d'harmonie* du petit-maître de ma fille (1). Je vous dirai en passant que le petit Allemand, pour avoir voulu me suivre le jour de ma fête, et faire les honneurs de ma table et de son pays, en a pensé mourir. Je suis après *la Mère jalouse* de M. Barthe, comédie nouvelle. J'ai encore deux ou trois autres petits projets pour lesquels il me faudrait plus de temps qu'il ne m'en reste. Je m'étais si bien fait à la vie de

(1) Bemetzrieder. Ses *Leçons de clavecin et principes d'harmonie* furent imprimés en 1771, in-4°. C'est un des nombreux ouvrages que Diderot a composés et dont il disposait libéralement en faveur du premier venu. En effet, il suffit d'en lire les premières pages pour être convaincu que son rôle ne s'est pas borné, comme il l'annonce dans l'avertissement, à corriger le *français tudesque* de l'auteur.

province que je l'ai regrettée. Je suis si bien fait à la vie de campagne, qu'il ne m'en coûterait rien pour renoncer à la ville, à présent surtout que vous n'y êtes pas; combien on y a de temps, et comme on l'emploie! De ce temps que j'ai ici à profusion, j'en ai donné à Grimm quelques momens. Nous recevons de temps en temps des transfuges de Paris : l'abbé Morellet nous est venu; oh! le plaisant corps! comme je vous en amuserais, si j'en avais le temps. Il m'a laissé le seul exemplaire de son ouvrage, qui a été supprimé, contre les Dialogues de l'abbé Galiani; je ne l'ai pas encore ouvert; le Baron, qui l'a parcouru, m'a dit qu'il était plein d'amertume.

Adieu, mes amies, mes bonnes, tendres et respectables amies; ne soyez inquiètes ni de ma santé, ni de mon amitié. Écoutez bien : je ne suis ni injuste, ni fou; je vous aime et vous aimerai toute ma vie, toute la vôtre. Il faudrait pour le mieux, mourir tous le même jour; mais comme il ne faut pas s'y attendre, je jure de rester aux deux qui auront le malheur de survivre; je jure de rester à celle qui survivra. Bonjour, mademoiselle Voland, mon cœur est le même; je vous l'ai dit, et je ne mens pas.

LETTRE CXXXIII.

Paris, le 20 novembre 1770.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

J'ai fait un second voyage au Grandval. J'y ai passé la vie la plus agréable; des jours partagés entre le travail, la bonne chère, la promenade et le jeu; et puis cette liberté illimitée qu'accorde la maîtresse de la maison à ses hôtes, et qu'en vérité l'on n'a pas chez soi.

Je suis revenu à Paris quatre ou cinq jours après la Saint-Martin, l'ame pleine d'inquiétude. Si j'étais homme à pressentimens, je vous dirais que j'en avais. Il est inouï tout ce que j'ai souffert depuis mon retour; sans la distraction d'un travail forcé, je crois que j'en serais devenu fou. Premièrement, une scène violente entre le Baron et moi; scène dans laquelle le tort était de mon côté. Secondement, toutes sortes de commissions déplaisantes du prince de Galitzin, de Grimm et d'autres. Troisièmement, mes attaques de néphrétique, plus faibles, mais toujours fort incommodes. Quatrièmement, et cela est à la lettre, le

remords continuel de me dire perpétuellement: il faut écrire à mes amies, elles sont inquiètes; ce silence les trouble; et d'arriver d'un jour à l'autre au lendemain sans l'avoir fait. Cinquièmement, le désagrément d'avoir donné tout mon temps, tous mes soins, toute ma peine à l'ouvrage de l'abbé Galiani, et de n'en recueillir que chagrin par une petite femme tracassière qui se mêle de tout et qui brouille tout, parce qu'elle se croit bonne à tout, et que dans le vrai, elle n'est bonne à rien. Sixièmement, l'indisposition de ma fille, qui est tourmentée par un vomissement opiniâtre, qui me désespère. Septièmement, d'avoir tout fait au monde pour prévenir un grand malheur et de n'avoir pu l'empêcher: l'homme que j'estimais s'est, il y a huit jours, cassé la tête de deux coups de pistolet; et la mienne n'en est pas encore remise.

Je pourrais ajouter un huitièmement, c'est une alarme terrible qu'on ignore ici, parce que j'ai pu seul remédier à tout: je travaille la nuit, comme vous savez; je travaillais donc, et j'étais si las de fatigue et de peine, que je me suis endormi la tête sur mon bureau; tandis que je dormais, soit que ma lumière soit tombée sur mes papiers, ou autrement, le feu a pris à tout ce qui m'environnait; la moitié des livres et des papiers qui étaient sur ma table ont été brûlés; heureusement je n'ai

rien perdu d'essentiel. Je me suis tû de cet accident, parce qu'un mot indiscret là-dessus aurait suffi pour ôter à jamais le repos à ma femme. J'ai si bien pris mes précautions, qu'il n'est pas resté le moindre indice de l'accident qu'elles ont couru et moi aussi.

Pardonnez-moi; recevez mes respects, plaignez-moi, et revenez toutes trois, si vous voulez voir combien vous êtes sincèrement respectées, et tendrement aimées.

LETTRE CXXXIV.

La Haye, le 22 juillet 1773.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Plus je connais ce pays-ci, mieux je m'en accommode. Les soles, les harengs frais, les turbots, les perches, et tout ce qu'ils appellent *waterfish*, sont les meilleures gens du monde. Les promenades sont charmantes; je ne sais si les femmes sont bien sages; mais avec leurs grands chapeaux de paille, leurs yeux baissés, et ces énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse. Les hommes

opt du sens; ils entendent très-bien leurs affaires; ils sont bien possédés de l'esprit républicain; et cela depuis les premières conditions jusqu'aux dernières. J'ai entendu dire à un bourrelier-bâtier : « Il faut que je me hâte de retirer mon enfant du couvent; je crains qu'elle ne prenne là un peu de cette bassesse monarchique. » C'était une fille qu'il faisait élever à Bruxelles.

Je ne m'étendrai pas sur ce pays-ci; je veux avoir à vous en parler à mon aise au coin de votre foyer, lorsque j'aurai le bonheur de vous y retrouver; car j'espère que vous voudrez bien vous conserver pour vos amis; pour moi qui ai bien résolu de vous aimer toute votre vie et toute la mienne, et qui, par cette raison et beaucoup d'autres, la désire fort longue.

La princesse est revenue de son voyage. C'est une femme très-vive, très-gaie, très-spirituelle, et d'une figure assez aimable; plus qu'assez jeune, instruite et pleine de talens; elle a lu; elle sait plusieurs langues; c'est l'usage des Allemandes; elle joue du clavecin et chante comme un ange; elle est pleine de mots ingénus et piquans; elle est très-bonne : elle disait hier à table, que la rencontre des malheureux est si douce qu'elle pardonnerait volontiers à la Providence d'en avoir jeté quelques-uns dans les rues. Nous avions un butor qui se repentait de ne s'être pas fait peindre

à Paris; elle lui demanda s'il n'y était pas au temps d'Oudry (1). Elle est d'une extrême sensibilité; elle en a même un peu trop pour son bonheur. Comme elle a des connaissances et de la justesse, elle dispute comme un petit lion. Je l'aime à la folie, et je vis entre le prince et sa femme, comme entre un bon frère et une bonne sœur.

C'est ici qu'on emploie bien son temps; point d'importuns qui viennent vous prendre toutes vos matinées; le malheur est qu'on se couche fort tard, et qu'on se lève de même. Notre vie est tranquille, sobre et retirée.

J'ai vu ici deux vieillards qui ont eu jusqu'à présent qu'ils sont un peu sous la remise, où ils se trouvent mal et avec raison, la plus grande influence dans les affaires du gouvernement. A leur air grave, à leur ton sentencieux et sévère, en vérité il me semblait que j'étais entre les Fabius et les Régulus; rien ne rappelle les vieux Romains comme ces deux respectables personnages-là: ce sont les deux Bentink, l'un Charles Bentink, et l'autre Bentink, comte de Rhoone.

J'ai fait deux ou trois petits ouvrages assez gais. Je ne sors guère; et quand je sors, je vais toujours sur le bord de la mer, que je n'ai encore vue ni calme ni agitée; la vaste uniformité accompagnée

(1) Célèbre peintre d'animaux.

d'un certain murmure incline à rêver; c'est là que je rêve bien.

J'ai cherché des livres très-inutilement; les étrangers ont enlevé tous ceux dont j'espérais me pourvoir.

Je commence à sentir la mauvaise pièce de mon sac; c'est, comme vous savez, mon estomac; pendant le premier mois je me suis cru guéri.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Je présente, mes complimens et mon respect à M. et madame Bouchard, à M. et madame Digeon, à M. Duval, à qui je dois de la reconnaissance pour l'intérêt qu'il prend à vos affaires et celui qu'il a bien voulu prendre aux miennes. Ne me laissez pas oublier par M. Gaschon, lorsqu'il vous apparaîtra. Je vous souhaite une prompte et heureuse fin d'affaires domestiques. Je vous suis attaché pour tant que je vivrai; et en quelque lieu que le ciel me promène, je vous y porterai dans mon cœur.

LETTRE CXXXV.

La Haye, ce 13 août 1793.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Est-ce que vous avez résolu de me désespérer? Il y a un siècle que je n'ai entendu parler de vous; par hasard, est-ce que vous n'auriez pas reçu ma dernière lettre? Mademoiselle, si vous saviez toutes les visions cruelles qui m'obsèdent, vous vous garderiez bien de les laisser durer; dites-moi seulement que vous vous portez bien, et que vous m'aimez: que je voie encore une fois de votre écriture.

Eh bien, mes amies, le sort est jeté: je fais le grand voyage; mais rassurez-vous.

M. de Naritskin, chambellan de Sa Majesté Impériale, me prend ici à côté de lui dans une bonne voiture, et me conduit à Pétersbourg doucement, commodément, à petites journées, nous arrêtant partout où le besoin de repos ou la curiosité nous le conseillera. M. de Naritskin est un très-galant homme, qui a pris à Paris pour moi beaucoup d'estime et d'amitié; il s'est fait, dans une

contrée barbare, les vertus délicates d'un pays policé: elles lui appartiennent. Ce n'est pas tout; au mois de janvier prochain, une autre bonne voiture où je m'assiérai à côté du frère du prince Galitzin et de sa femme qui font le voyage de France, me déposera au coin de la rue Taranne. J'aurais peut-être un jour du regret d'avoir négligé un voyage que je dois à la reconnaissance.

Bonjour, madame de Blacy; je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Bonjour, madame Bouchard; je vous salue et vous embrasse aussi. Adieu, bonne amie; adieu, mademoiselle Voland. Dans quatre jours je serai en chemin pour Pétersbourg. Faites des vœux pour vous et pour moi. La différence des degrés de latitude ne changera rien à mes sentimens; et vous me serez chère sous le pôle, comme vous me l'étiez sous le méridien de Cassini.

Ne vous inquiétez point; ne vous affligez pas; conservez-vous. Nous serons un peu plus éloignés que quand vous partiez de Paris pour Isle; mais notre séparation sera moins longue; et nos cœurs ne cesseront pas de se toucher. Accordez à des circonstances importantes, ce que vous accordiez à la nécessité d'accompagner une mère chérie dans une terre qui faisait ses délices. Je sais qu'il est dur d'être privé à la fois de tous ceux que nous aimons; mais, ma bonne, ma tendre amie,

nous nous reverrons! Si vous m'écrivez, adressez, à La Haye, vos lettres au prince de Galitzin, qui me les fera passer à Pétersbourg.

Je vous salue; je vous serre entre mes bras; j'ai l'ame pleine de douleur; une seule espérance me soutient, c'est celle de retrouver une femme que j'aime, et de lui ramener un homme dont elle a toujours été tendrement aimée. Madame Bouchard, je vais dans une contrée où je songerai à votre goût pour l'histoire naturelle, et à la douceur des baisers en croix; j'en aurai quelques-uns si Dieu me prête vie; mais ce ne sera pas dans les premiers huit jours; j'espère que vous voudrez bien abandonner mes joues à mademoiselle Voland et à madame de Blacy: elles seront si aises de me revoir!

Bonjour, toutes; songez toutes à moi; parlez-en; dites-en du bien, dites-en du mal: pourvu que vous en parliez avec intérêt je serai satisfait. Je vous réitère mes tendres et sincères amitiés. Ne vous attendez, de Pétersbourg, qu'à des généralités. Nous ferons le carnaval ensemble: je vous le promets. Adieu, adieu.

J'espérais trouver Grimm à Pétersbourg, à la suite de la princesse d'Armstadt dont une des filles va épouser le grand-duc; tout a été dérangé, et le temps de cette fête et le voyage de Grimm; je n'ai pas appris cette nouvelle sans chagrin.

LETTRE CXXXVI.

Pétersbourg, le 29 décembre 1773.

MADEMOISELLE ET BONNE AMIE,

Après avoir été tourmenté des eaux de la Néva pendant une quinzaine, j'ai repris le dessus; je me porte bien. Je suis toujours dans la même faveur auprès de Sa Majesté Impériale. J'aurai fait le plus beau voyage possible quand je serai de retour. Nous partirons, Grimm et moi, dans le courant de février. Je vous salue et vous embrasse aussi tendrement que jamais. Mille tendres compliments à madame de Blacy, mon amoureuse, et à M. et madame Bouchard, à l'abbé Le Monnier et à M. Gaschon. Combien nous en aurons à dire au coin de votre foyer!

Pétersbourg, le 29 décembre 1773, c'est la veille du jour de l'an. Le reste s'entend.

LETTRE CXXXIII.

Paris, le 20 novembre 1770.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

J'ai fait un second voyage au Grandval. J'y ai passé la vie la plus agréable; des jours partagés entre le travail, la bonne chère, la promenade et le jeu; et puis cette liberté illimitée qu'accorde la maîtresse de la maison à ses hôtes, et qu'en vérité l'on n'a pas chez soi.

Je suis revenu à Paris quatre ou cinq jours après la Saint-Martin, l'ame pleine d'inquiétude. Si j'étais homme à pressentimens, je vous dirais que j'en avais. Il est inouï tout ce que j'ai souffert depuis mon retour; sans la distraction d'un travail forcé, je crois que j'en serais devenu fou. Premièrement, une scène violente entre le Baron et moi; scène dans laquelle le tort était de mon côté. Secondement, toutes sortes de commissions déplaisantes du prince de Galitzin, de Grimm et d'autres. Troisièmement, mes attaques de néphrétique, plus faibles, mais toujours fort incommodes. Quatrièmement, et cela est à la lettre, le

remords continuel de me dire perpétuellement: il faut écrire à mes amies, elles sont inquiètes; ce silence les trouble; et d'arriver d'un jour à l'autre au lendemain sans l'avoir fait. Cinquièmement, le désagrément d'avoir donné tout mon temps, tous mes soins, toute ma peine à l'ouvrage de l'abbé Galiani, et de n'en recueillir que chagrin par une petite femme tracassière qui se mêle de tout et qui brouille tout, parce qu'elle se croit bonne à tout, et que dans le vrai, elle n'est bonne à rien. Sixièmement, l'indisposition de ma fille, qui est tourmentée par un vomissement opiniâtre, qui me désespère. Septièmement, d'avoir tout fait au monde pour prévenir un grand malheur et de n'avoir pu l'empêcher: l'homme que j'estimais s'est, il y a huit jours, cassé la tête de deux coups de pistolet; et la mienne n'en est pas encore remise.

Je pourrais ajouter un huitièmement, c'est une alarme terrible qu'on ignore ici, parce que j'ai pu seul remédier à tout: je travaille la nuit, comme vous savez; je travaillais donc, et j'étais si las de fatigue et de peine, que je me suis endormi la tête sur mon bureau; tandis que je dormais, soit que ma lumière soit tombée sur mes papiers, ou autrement, le feu a pris à tout ce qui m'environnait; la moitié des livres et des papiers qui étaient sur ma table ont été brûlés; heureusement je n'ai

rien perdu d'essentiel. Je me suis tû de cet accident, parce qu'un mot indiscret là-dessus aurait suffi pour ôter à jamais le repos à ma femme. J'ai si bien pris mes précautions, qu'il n'est pas resté le moindre indice de l'accident qu'elles ont couru et moi aussi.

Pardonnez-moi; recevez mes respects, plaignez-moi, et revenez toutes trois, si vous voulez voir combien vous êtes sincèrement respectées, et tendrement aimées.

LETTRE CXXXIV.

La Haye, le 22 juillet 1773.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Plus je connais ce pays-ci, mieux je m'en accommode. Les soles, les harengs frais, les turbots, les perches, et tout ce qu'ils appellent *waterfish*, sont les meilleures gens du monde. Les promenades sont charmantes; je ne sais si les femmes sont bien sages; mais avec leurs grands chapeaux de paille, leurs yeux baissés, et ces énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse. Les hommes

ont du sens; ils entendent très-bien leurs affaires; ils sont bien possédés de l'esprit républicain; et cela depuis les premières conditions jusqu'aux dernières. J'ai entendu dire à un bourrelier-bâtier : « Il faut que je me hâte de retirer mon enfant du couvent; je crains qu'elle ne prenne là un peu de cette bassesse monarchique. » C'était une fille qu'il faisait élever à Bruxelles.

Je ne m'étendrai pas sur ce pays-ci; je veux avoir à vous en parler à mon aise au coin de votre foyer, lorsque j'aurai le bonheur de vous y retrouver; car j'espère que vous voudrez bien vous conserver pour vos amis; pour moi qui ai bien résolu de vous aimer toute votre vie et toute la mienne, et qui, par cette raison et beaucoup d'autres, la désire fort longue.

La princesse est revenue de son voyage. C'est une femme très-vive, très-gaie, très-spirituelle, et d'une figure assez aimable; plus qu'assez jeune, instruite et pleine de talens; elle a lu; elle sait plusieurs langues; c'est l'usage des Allemandes; elle joue du clavecin et chante comme un ange; elle est pleine de mots ingénus et piquans; elle est très-bonne : elle disait hier à table, que la rencontre des malheureux est si douce qu'elle pardonnerait volontiers à la Providence d'en avoir jeté quelques-uns dans les rues. Nous avions un butor qui se repentait de ne s'être pas fait peindre

fera quelques questions ; au bout d'un autre mois, tu iras prendre congé d'elle, et tu reviendras. Ne convenez-vous pas, bonnes amies, que ce serait ainsi que les choses se seraient passées dans toute autre cour que celle de Pétersbourg?

Là, tout au contraire, la porte du cabinet de la souveraine m'est ouverte tous les jours, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à cinq, et quelquefois jusqu'à six. J'entre; on me fait asseoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez; et en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'ame d'un esclave dans le pays qu'on appelle des hommes libres, et que je me suis trouvé l'ame d'un homme libre dans le pays qu'on appelle des esclaves. Ah! mes amies, quelle souveraine! quelle extraordinaire femme! On n'accusera pas mon éloge de vénalité, car j'ai mis les bornes les plus étroites à sa munificence; il faudra bien qu'on m'en croie, lorsque je la peindrai par ses propres paroles; il faudra bien que vous disiez toutes que c'est l'ame de Brutus sous la figure de Cléopâtre; la fermeté de l'un et les séductions de l'autre; une tenue incroyable dans les idées avec toute la grace et la légèreté possible de l'expression; un amour de la vérité porté aussi loin qu'il est possible; la connaissance des affaires de son empire, comme vous l'avez de votre maison : je vous dirai tout cela, mais quand?

Ma foi, je voudrais bien que ce fût sous Lautaine, car il en faut moins pour arriver de La Haye à Paris du train dont je suis revenu de Pétersbourg à La Haye; mais Sa Majesté Impériale et le général Betzky, son ministre, m'ont chargé de l'édition du plan et des statuts des différens établissemens que la souveraine a fondés dans son empire pour l'instruction de la jeunesse et le bonheur de tous ses sujets. J'irai le plus vite que je pourrai, car vous ne doutez pas, bonnes amies, que je ne sois aussi pressé de me restituer à ceux qui me sont chers, qu'ils peuvent l'être de me revoir. Sachez, en attendant, qu'il s'est fait trois miracles en ma faveur; le premier, quarante-cinq jours de beau temps de suite, pour aller; le second, cinq mois de suite dans une cour, sans y donner prise à la malignité; et cela, avec une franchise de caractère peu commune et qui prête au *torquet* des courtisans envieux et malins; le troisième, trente jours de suite d'une saison dont on n'a pas d'exemple, pour revenir, sans autre accident que des voitures brisées: nous en avons changé quatre fois. Combien de détails intéressans je vous réserve pour le coin du feu! Je commence à perdre les traces de vieillesse que la fatigue m'avait données; il me serait si doux de vous retrouver avec de la santé, que je me flatte de cette espérance. Je compte beaucoup sur les soins de madame de

Blacy, et sur ceux de madame Bouchard; je les salue et les embrasse toutes deux. Madame Bouchard, qui ne pardonne pas aisément une bagatelle, me permettra apparemment de garder un long et profond ressentiment d'un mal qui ne m'a pas encore quitté. La première fois que vous verrez M. Gaschon, dites-lui que si son affaire n'est pas faite, ce n'est pas que je l'aie oubliée; les circonstances n'étaient guère propres au succès dans un pays où la souveraine calcule. J'ai vu Euler, le bon et respectable Euler, plusieurs fois; c'est l'auteur des livres dont votre neveu a besoin. J'espère qu'il sera satisfait. La princesse de Galitzin en avait fait son affaire avant mon départ, et depuis mon arrivée, le prince Henri s'en est chargé. Vous me direz, pourquoi se reposer sur d'autres de ce qu'on peut faire soi-même? C'est que l'édition d'un des volumes publiés à Pétersbourg est épuisée, et que l'édition de l'autre volume s'est faite à Berlin, où je n'ai pas voulu passer, quoique j'y fusse invité par le roi (1). Ce n'est pas l'eau de la Néva qui m'a

(1) Ceci contredit formellement le fait rapporté par la *Biographie universelle*, où l'on donne à supposer que Frédéric accueillit Diderot avec indifférence et froideur. C'est là une des nombreuses inexactitudes volontaires que l'on remarque dans cet ouvrage quand il s'agit des philosophes du dix-huitième siècle, qui y sont traités toujours avec la partialité la plus révoltante.

fait mal, c'est une double attaque d'inflammation d'entrailles en allant; ce sont des coliques et un mal effroyable de poitrine causés par la rigueur du froid à Pétersbourg, pendant mon séjour; c'est une chute dans un bac à Mittau, à mon retour, qui ont pensé me tuer; mais la douleur de la chute et les autres accidens se sont dissipés; et si votre santé était à peu près aussi bonne que la mienne, je serais fort content de vous. J'avais laissé Grimm malade à Pétersbourg; il est convalescent et au moment de son retour; il revient l'ame navrée de douleur : la Landgrave de Darmstadt, qu'il avait accompagnée, son amie, la mère de la Grande-Duchesse, vient de mourir. Je ne saurais vous dire l'étendue de la perte qu'il fait en cette femme. Ma fille m'apprend que, pendant mon absence, vous avez eu quelque bonté pour elle; je vous en fais bien mes remerciemens. Ne craignez rien pour ma santé; nous nous retirons de bonne heure, nous ne soupons presque pas. Je n'ai pas encore le courage de travailler; il faut laisser le temps à mes membres disloqués, de se rejoindre; c'est l'affaire du sommeil; aussi, depuis mon retour, je dors huit à neuf heures de suite. Le prince a son travail politique; la princesse mène une vie qui n'est guère compatible avec la jeunesse, la légèreté de son esprit, et le goût frivole de son âge; elle sort peu; ne reçoit

presque pas compagnie, a des maîtres d'histoire, de mathématiques, de langues; quitte fort bien un grand dîner de cour pour se rendre chez elle à l'heure de sa leçon, s'occupe de plaire à son mari; veille elle-même à l'éducation de ses enfans; a renoncé à la grande parure; se lève et se couche de bonne heure, et ma vie se règle sur celle de sa maison. Nous nous amusons à disputer comme des diables; je ne suis pas toujours de l'avis de la princesse, quoique nous soyons un peu férus tous deux de l'antiquomanie, et il semble que le prince ait pris à tâche de nous contredire en tout: Homère est un nigaud; Pline, un sot fieffé; les Chinois, les plus honnêtes gens de la terre, et ainsi du reste. Comme tous ces gens-là ne sont ni nos cousins, ni nos intimes, il n'entre dans la dispute que de la gaieté, de la vivacité, de la plaisanterie, avec une petite pointe d'amour-propre qui l'assaisonne. Le prince, qui a tant acquis de tableaux, aime mieux avouer qu'il ne s'y connaît pas, que d'accorder le mérite de s'y connaître à aucun amateur.

Bonjour, mes bonnes amies; agréez mon tendre respect, et me croyez tout à vous, comme j'étais et je serai toute ma vie.

LETTRE CXXXIX.

La Haye, le 3 septembre 1774.

MESDAMES ET BONNES AMIES,

Mes caisses ont été embarquées hier pour Rotterdam; il ne me reste ici de butin que ce qu'on enferme dans un sac de nuit pour un voyage de cinq à six jours.

Le prince et la princesse de Galitzin font tout leur possible pour me retenir jusqu'à la fin du mois; ils prétendent que je devrais attendre, à côté d'eux, la dernière résolution de la cour de Russie, sur un projet dont l'Impératrice même a fixé l'accomplissement dans le courant de ce mois; mais il n'en sera rien; l'édition de son ouvrage n'est pas encore achevée; j'ai accordé dans ma tête une huitaine à l'imprimeur; passé ce terme, finira la besogne qui voudra. Malgré toutes les attentions de mes hôtes, malgré la beauté du séjour de La Haye, je sèche sur pied; il faut que je vous revoie tous. Qui m'aurait dit, lorsque je partis de Paris, qu'un voyage que j'imaginais de cinq à six mois, serait presque trois fois plus long?

Je lui aurais bien répondu qu'il en aurait menti par sa gorge. Enfin, je vais regagner mes foyers pour ne les plus quitter de ma vie : le temps où l'on compte par année est passé, et celui où il faut compter par jour est venu; moins on a de revenu, plus il importe d'en faire un bon emploi. J'ai peut-être encore une dizaine d'années au fond de mon sac. Dans ces dix années, les fluxions, les rhumatismes, et les restes de cette famille incommode en prendront deux ou trois; tâchons d'économiser les sept autres, pour le repos et les petits bonheurs qu'on peut se promettre au-delà de la soixantaine. C'est mon projet dans lequel j'espère que vous voudrez bien me seconder. J'avais pensé que les fibres du cœur se racornissaient avec l'âge; il n'en est rien; je ne sais si ma sensibilité ne s'est pas augmentée : tout me touche, tout m'affecte; je serai le plus insigne *pleurnicheur* vieillard que vous ayez jamais connu. Adieu, Mesdames et bonnes amies; encore un petit moment et nous nous reverrons. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Madame de Blacy, on dit que, pendant mon absence, quelqu'un m'a coupé l'herbe sous le pied. Si vous êtes restée ce que vous étiez, vous auriez tout aussi bien fait de me garder. Si vous vous êtes départie de la rigidité de vos principes, je vous félicite de votre perversion et de votre inconstance. Comme

je vais être baisé de madame Bouchard, si elle a conservé son goût pour l'histoire naturelle! J'ai des marbres, et tant de baisers pour les marbres; j'ai des métaux, et tant de baisers pour les métaux; des minéraux, et tant de baisers pour les minéraux. Comment fera-t-elle pour acquitter toute la Sibérie? Si chaque baiser doit avoir sa place, je lui conseille de se pourvoir d'amies qui s'y prêtent pour elle : mes baisers, comme vous pensez bien, seront les plus petits que je pourrai; mais la Sibérie est bien grande. Vous auriez fait la même faute que moi, si vous m'aviez laissé oublier de M. et madame Digeon. Dites encore un petit mot de moi à M. Gaschon, si vous le revoyez avant moi. Il n'aura pas encore résigné sa charge de satellite du plaisir, la plus excentrique de toutes les planètes, qui le promène avec elle sur toutes sortes d'horizons. Adieu, mes bonnes amies; adieu; je reparaîtrai bientôt sur le vôtre, et pour ne plus m'en éloigner.

VOYAGE
A BOURBONNE
ET A LANGRES.

1770.

VOYAGE
A BOURBONNE.

QUAND on est dans un pays, encore faut-il s'instruire un peu de ce qui s'y passe. Que diraient le docteur Roux et le cher Baron (1), si des mille et une questions qu'ils ne manqueront pas de me faire, je ne pouvais répondre à une seule? Épargnons à mes amies le reproche déplacé d'avoir occupé tous mes momens, et préparons à quelque malheureux que ses infirmités conduiront à Bourbonne, une page qui puisse lui être utile.

J'allai à Bourbonne le 10 août 1770, après avoir donné quelques jours au plaisir de revoir mon amie, madame de Meaux, qui avait accompagné là sa fille malade d'une énorme obstruction à un ovaire, suite d'une couche malheureuse, et reçu les adieux de mon ami, M. Grimm avec lequel j'avais fait le voyage de Paris à Langres et qui m'avait précédé de quelques jours à Bourbonne, tandis qu'une mère tendre s'occupait de la santé

(1) Le baron d'Holbach, qui, depuis le voyage de Diderot, a visité Bourbonne et y a laissé des traces de sa bienfaisance. (*Les notes sur le Voyage à Bourbonne nous ont été fournies par un compatriote de Diderot.*)

de son enfant, le philosophe allait s'informant de tout ce qui pouvait mériter sa curiosité. Disons d'abord un mot de la malade qui m'intéressait le plus. En très-peu de temps l'usage des eaux en boisson diminua presque de moitié le volume de la partie affectée. Le docteur Juvet chantait victoire; et si madame de Prunevaux ne s'en retourne pas tout-à-fait guérie, peut-être n'est-ce pas la faute des eaux dont le succès dépend quelquefois d'une grande tranquillité d'esprit.

Mon père a fait deux fois le voyage de Bourbonne; la première, pour une maladie singulière, une perte de mémoire dont il y a peu d'exemples. Quand on lui parlait, il n'avait aucune peine à suivre le discours qu'on lui adressait : voulait-il parler, il oubliait la suite de ses idées, il s'interrompait; il s'arrêtait au milieu de la phrase qu'il avait commencée; il ne savait plus ce qu'il avait dit, ni ce qu'il voulait dire, et le vieillard se mettait à pleurer. Il vint ici, il prit les eaux en boisson; elles lui causèrent une transpiration violente, et en moins de quinze jours il reprit le chemin de sa ville, parfaitement guéri. Ni sa fille qui l'avait suivi, ni son fils l'abbé, ni ses amis ne purent lui faire prendre un verre d'eau de plus que le besoin qu'il crut en avoir. Il aimait le bon vin. Il disait : Je me porte bien; j'entends vos raisons; je raisonne aussi bien et mieux que vous; qu'on ne me parle

plus d'eaux; qu'on me donne du bon vin: et quoiqu'il eut la soixantaine passée, temps où la mémoire baisse et le jugement s'affaiblit, il n'eut jamais aucun ressentiment de son indisposition.

Son second voyage ne fut pas aussi heureux. Le docteur Juvet (1) avait dit très-sensément que les eaux n'étaient pas appropriées à sa maladie. C'était une hydropisie de poitrine. Il se hâta de le renvoyer; et cet homme, que les gens de bien regrettent encore, et qu'une foule de pauvres, qu'il secourait à l'insu de sa famille, accompagnèrent au dernier domicile, mourut ou plutôt s'endormit du sommeil des justes, le lendemain de son retour, le jour de la Pentecôte, entre son fils et sa fille

(1) Le docteur Juvet (Hugues-Alexis), né à Chaumont en 1714, était alors médecin de l'hôpital militaire de Bourbonne; il avait publié, en 1750, une *Dissertation contenant des observations nouvelles sur les eaux de Bourbonne-les-Bains.*

Notre savant et courageux compatriote, M. P. A. Laloy, conventionnel aujourd'hui plus qu'octogénaire, que la seconde révolution française vient de rendre à son pays après quinze années du plus douloureux exil, nous racontait il y a peu de jours que la ville de Chaumont, préservée par les soins de Juvet d'une maladie contagieuse des plus graves, lui avait décerné une médaille sur laquelle on lisait cette ingénieuse inscription :

Nil ni juvet.

Juvet est mort à Bourbonne même, le 8 janvier 1789. Il

qui craignaient de réveiller leur père qui n'était déjà plus. J'étais alors à Paris. Je n'ai vu mourir ni mon père, ni ma mère; je leur étais cher, et je ne doute point que les yeux de ma mère ne m'aient cherché à son dernier instant. Il est minuit. Je suis seul, je me rappelle ces bonnes gens, ces bons parens; et mon cœur se serre quand je pense qu'ils ont eu toutes les inquiétudes qu'ils devaient éprouver sur le sort d'un jeune homme violent et passionné, abandonné sans guide à tous les fâcheux hasards d'une capitale immense, le séjour du crime et des vices, sans avoir recueilli un instant de la douceur qu'ils auraient eu à le voir, à en entendre parler, lorsqu'il eut acquis par sa bonté naturelle et par l'usage de ses talens, la considération dont il jouit : et souhaitez après cela d'être

avait composé sur la *fontaine chaude* un distique qui lui avait été demandé pour être gravé sur le marbre :

Auriferas dives jactet Pactolus arenas,
Ditior hæc affert mortalibus unda salutem.

Ce distique était entièrement oublié. On nous pardonnera d'avoir essayé de le traduire :

Quand le Pactole avec fierté
Roule des sables d'or, ta source salutaire
Coule plus riche, et du sein de la terre
Au malheureux qui souffre apporte la santé.

père! J'ai fait le malheur de mon père, la douleur de ma mère tandis qu'ils ont vécu, et je suis un des enfans les mieux nés qu'on puisse se promettre! Je me loue moi-même; cependant je ne suis rien moins que vain, car une des choses qui m'ait fait le plus de plaisir, c'est le propos bourru que me tint un provincial quelques années après la mort de mon père. Je traversais une des rues de ma ville; il m'arrêta par le bras et me dit: *Monsieur Diderot, vous êtes bon; mais si vous croyez que vous vaudrez jamais votre père, vous vous trompez.* Je ne sais si les pères sont contens d'avoir des enfans qui vaillent mieux qu'eux, mais je le fus, moi, de m'entendre dire que mon père valait mieux que moi. Je crois et je croirai tant que je vivrai, que ce provincial m'a dit vrai. Mes parens ont laissé après eux un fils aîné qu'on appelle Diderot le philosophe, c'est moi; une fille qui a gardé le célibat, et un dernier enfant qui s'est fait ecclésiastique. C'est une bonne race. L'ecclésiastique est un homme singulier, mais ses défauts légers sont infiniment compensés par une charité illimitée qui l'appauvrit au milieu de l'aisance. J'aime ma sœur à la folie, moins parce qu'elle est ma sœur que par mon goût pour les choses excellentes. Combien j'en aurais à citer de beaux traits si je voulais! Ses bonnes actions sont ignorées; celles de l'abbé sont publiques.... Et

VOYAGE
A BOURBONNE
ET A LANGRES.

1770.

Des bains renfermés dans ce dernier bâtiment, il y en a deux qui sont de source et deux autres qui sont fournis par le puits. Ils ont tous quatre environ trois pieds de profondeur.

La quantité et la chaleur des eaux du puits et des bains de source sont constantes. La quantité ne s'accroît point par les pluies et ne diminue pas par les sécheresses. Les grands froids et les grands chauds ne font rien à sa chaleur.

On trouve sur le chemin du bâtiment carré vers l'hôpital, un bain séparé qu'on appelle le bain Patrice. Il est de source, il est fréquenté. C'est aux environs de ce puits dont le nom marque assez l'ancienneté, qu'il y avait autrefois des salines que le temps a détruites.

Les bains de sources sont pour la douche. La douche se donne de trois pieds de haut. La colonne d'eau est d'environ huit lignes de diamètre. La peau rougit un peu sous le coup du fluide.

Les bains qui viennent du puits sont moins chauds que les bains de source; cependant on ne les peut point supporter au-delà de vingt minutes.

On m'a dit que les paysans des environs venaient s'y jeter les samedis et qu'ils en étaient délassés.

Les habitans d'un village éloigné de quelques lieues, appelé la Neuvelle-les-Coiffy ont le droit

d'user des eaux de toute manière sans rien payer.

Ces eaux passent pour très-énergiques. On s'y rend de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers pour un grand nombre de maladies, les obstructions de toute espèce, les rhumatismes goutteux et autres, les paralysies, les sciatiques, les maux d'estomac, les affections nerveuses et vaporeuses, la colique des potiers, les entorses, les ankiloses, les luxations, les suites des fractures, les suites des couches et plusieurs maladies militaires. Leur effet est équivoque dans les suites de paralysies et d'apoplexies. Le paralytique éprouve un léger soulagement, souvent avant-coureur d'un grand mal.

Je n'ai garde de disputer l'efficacité constatée de ces eaux; mais en général les eaux sont le dernier conseil de la médecine poussée à bout. On compte plus sur le voyage que sur le remède. A cette occasion, je vous dirai qu'un Anglais hypocondriaque s'adressa au docteur Mead, homme d'esprit et célèbre médecin de son pays. Le docteur lui dit : « Je ne puis rien pour vous, et le seul homme capable de vous soulager est bien loin. — Où est-il? — A Moscou. » Le malade part pour Moscou; mais il était précédé d'une lettre du docteur Mead. Arrivé à Moscou, on lui apprend que l'homme qu'il cherchait s'en était allé à Rome. Le malade part pour Rome, d'où on l'envoie à Paris,

d'où on l'envoie à Vienne, d'où on l'envoie je ne sais où, d'où on l'envoie à Londres où il arrive guéri. Les eaux les plus éloignées sont les plus salutaires, et le meilleur des médecins est celui après lequel on court et qu'on ne trouve point.

Si le voyage ne guérit pas, il prépare bien l'effet des eaux par le mouvement, le changement d'air et de climat, la distraction. Celui des eaux de Bourbonne est quelquefois très-prompt; quelquefois aussi il est lent, et ne se fait sentir que plusieurs mois après qu'on en a quitté le lieu. C'est un espoir qui reste à ceux qu'elles n'ont pas soulagés. Ils se flattent de rencontrer au coin de leur foyer la santé qu'ils sont venus chercher ici. Que les hommes s'en imposent facilement sur ce qui les intéresse ! Les eaux de Bourbonne commencent souvent par accroître le malaise, un malade perd et recouvre alternativement l'espoir de guérir.

Elles se prennent en boisson, en douches et en bains. On use aussi des boues tirées du fond des bains.

Combien un homme éclairé sous la direction duquel seraient ces bains, et les autres du royaume y tenterait d'expériences ! On fait à l'imitation de nature des bains purement artificiels. Combien l'art et la nature combinés n'en fourniraient-ils pas par l'intermède des sels mêlés aux eaux et par

la variété des plantes qu'on y ferait pourrir! Combien de qualités diverses ne pourrait-on pas donner aux boues! Mais il faudrait que l'art cédât à la nature tout l'honneur des guérisons. Les bains seraient décriés, si l'on venait à soupçonner que l'industrie de l'homme eût quelque part à leur effet. On croirait ne quitter un médecin qu'on aurait à sa porte, que pour en aller chercher un plus éloigné. O hommes! O race bizarre!

Les eaux de Bourbonne prises en boisson, passent pour purgatives, et le sont, pour fondantes, pour altérantes et pour stomachiques.

Quand elles cessent de purger, on les aide par un purgatif approprié à la maladie. On ordonne la panacée mercurielle dans les obstructions. La manne simple suffit dans d'autres cas.

On les boit le matin; leur effet est de provoquer la sueur; mais c'est, je crois, en qualité d'eaux chaudes.

Si l'on s'endort après les avoir bues, il est ordinaire qu'il s'élève de la chaleur dans le corps et qu'il survienne de la fièvre. Les eaux veillées sont innocentes; les eaux assoupies sont fâcheuses. Quelle est la cause de cet effet? Nature veut-elle tuer ou guérir? Nature ne veut rien. Elle indique un remède salutaire; elle pousse ensuite à un sommeil léthifère. Et sur ce, vous dirait Rabelais, croyez à la Providence et buvez frais.

La quantité de verres d'eau ordonnée varie. On prend chaque verre à quelque intervalle, l'un de l'autre. Cet intervalle est ordinairement d'un quart d'heure. Le buveur est debout ou couché, selon la nature de la maladie.

On se rend à ces bains en tout temps, même en hiver; mais il y a des précautions à prendre dans la saison rigoureuse. Le voyage s'en fait communément dans le courant de mai, et le séjour dure jusqu'à la fin d'octobre.

On boit quelquefois les eaux sans interruption; plus ordinairement on en coupe l'usage par des repos de vingt à trente jours. Les médecins du lieu disent que plus les repos sont longs, plus les eaux sont salutaires. Est-ce à la santé du malade? est-ce à la pauvreté du lieu? Il faut se méfier un peu d'un aphorisme qui s'accommode si bien avec l'intérêt de ceux qui le proposent. Le temps de l'usage du remède s'appelle une saison, la durée d'une saison est de vingt-sept jours.

On les distribue du puits en bouteilles. La bouteille contient deux livres d'eau, se paie deux sous, le bain dix sous dans le quartier d'en bas, seize sous dans le quartier d'en haut; le salaire du doucheur et de la doucheuse est de quinze sous. Je n'entrerais pas dans ces détails minutieux, si j'avais beaucoup de choses importantes à dire, et puis il y a des questionneurs sur tout. Le prix des

eaux est peut-être la seule chose que La Condamine m'eût demandée.

On boit depuis un verre d'eau par jour jusqu'à huit, plus souvent on s'en tient à six; et ces six verres font la pinte et demie de Paris.

La durée de la douche est de vingt à trente minutes, le malade le plus vigoureux ne la supporte pas plus d'une demi-heure. On prend le bain à la suite.

La durée du bain après la douche est de demi-heure au plus.

La plus longue durée du bain qui n'a pas été précédée de la douche est d'une heure.

Le bain excite la transpiration qui s'y condense sous la forme de glaires ou de blanc d'œuf légers. Je ne sais rien de plus sur la nature et la qualité de ces glaires, qui mériteraient peut-être d'être examinés de plus près. Leur quantité, leur qualité varient-elles selon l'état des malades et la nature des maladies? Mieux connues, ne fourniraient-elles pas de prognostics au médecin? Je l'ignore.

Le premier jour de la saison est de deux verres; puis les autres jours de trois, de quatre, de cinq, de six. On se tient plus ou moins de temps à chacune de ces doses, dont la plus forte se prend pendant les derniers des vingt-sept jours de la saison.

Pour les obstructions, la saison est quelquefois de quarante jours sans interruption.

Le repos entre une saison et une saison varient. L'intervalle d'une saison à la saison suivante est communément de quinze à vingt jours selon les forces ou la fatigue du malade.

Pendant l'usage des eaux le régime est austère; il est ordonné de dîner de bonne heure, de souper de bonne heure, de se coucher de bonne heure, parce qu'il faut prendre les eaux de bonne heure. Il y a des mets ordonnés, il y en a de proscrits. Pendant le repos, on traite les malades avec un peu d'indulgence; on se relâche un peu de la sévérité sur les heures des repas, de la veille et du sommeil, et l'on fait mal, car je sais qu'on en abuse.

Pendant que j'étais aux eaux, on y douchait un cheval. L'animal malade prêtait sans peine son épaule infirme à la douche; il léchait l'eau. Quant à son épaule saine, il la refusait au remède. Le coup du fluide qui blessait celle-ci, était peut-être moins sensible sur l'autre paralysée.

Le nombre courant des douches est de neuf à douze.

Les eaux présentent à ceux qui entrent dans les bains une odeur de foie de soufre assez forte; mais y a-t-il ou n'y a-t-il point de soufre? C'est une autre question. Voici des faits qui semblent con-

tradictoires et sur lesquels on ne peut également compter.

M. Chevallier, chirurgien du lieu, homme véridique et instruit (1), m'a assuré qu'une cuillère d'argent suspendue à la vapeur du puits ne se noircissait pas, et qu'un nouet de litharge et de céruse ne s'y ternissait pas.

Ma sœur m'a assuré qu'au retour des bains, les eaux qu'elle avait apportées en bouteilles, et qu'elle réchauffait au bain-marie, dans un gobelet d'argent, noircissaient fortement ce gobelet; et l'on peut compter sur son témoignage.

Au reste il n'est pas rare que des eaux exhalent une très-forte odeur de soufre, sans qu'on en puisse obtenir un atome. Ce gaz subtile, ainsi que beaucoup d'autres, s'échappe même à travers le verre; c'est un caractère qu'il a de commun avec la lumière. La lumière est sensible à la vue; le gaz à l'odorat; tous deux sont incoercibles. Combien d'agens ignorés dans la nature! Combien de causes de phénomènes sensibles, qui n'ont pas même de rapports avec nos sens! Autre animal, autre chimie, autre physique. Ce que l'un écrivait ne serait pas même intelligible pour l'autre, et puis soyez bien dogmatiques.

(1) Le docteur Chevallier a publié en 1772, *Mémoires et observations sur les eaux thermales de Bourbonne-les-Bains.*

La boue des bains noircit l'argent et la céruse; mais sans aucun autre caractère sulfureux.

Cette boue est un mélange de sable fin, ferrugineux, et de débris de végétaux; séchée, l'aimant la met en mouvement. Le fer y est si sensible que l'acide vitriolique ou nitreux en dissout une assez grande quantité, ainsi que d'une terre absorbante qui y abonde.

MM. Venel et Monnet ont fait séparément et à plusieurs années d'intervalle l'analyse des eaux. Je ne connais point ce dernier; on le dit honnête homme. J'ai eu une liaison intime avec le premier, qui est maintenant professeur de chimie à Montpellier où il se promettait de faire les plus belles choses et où il végète amplement. C'est un homme d'un rare mérite, excellent chimiste, le plus grand amateur des aises de la vie, le contempteur le plus insigne et le plus vrai de la gloire et de l'utilité publique, et le moraliste le plus circonscrit que je connaisse. Le gouvernement l'employa à l'examen des eaux médicinales du royaume. Il y travailla pendant dix ans. Mais tant payé, tant tenu; les travaux cessèrent du moment où cessa la finance. Avec un grain d'enthousiasme et d'amour du genre humain, car il en faut, il eût poursuivi ses voyages et ses analyses à ses dépens; et il eût complété un ouvrage dont les fragmens précieux sont aujourd'hui abandonnés à la pâture

des rats. Mais qu'est-ce que cela lui fait ? Il boit, il mange, il dort; il est profond dans la pratique de la morale de Salomon, la seule qui lui paraisse sensée pour des êtres destinés à n'être un jour qu'une pincée de poussière. Sans l'amour de ses semblables, sans la folie sublime d'en être estimé, sans le respect pour la postérité, sans la belle chimère de vivre après la mort on ne fait rien. L'on dit avec le poète Piron :

Bien fou qui se propose,
De rien venu s'en retournant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose.

Les analyses des eaux de Bourbonne faites par MM. Venel et Monnet se sont exactement rapportées.

Une attention qui n'est pas à négliger, c'est d'y employer des vaisseaux de verre. Les vaisseaux vernissés de terre, de plomb, se laissent attaquer, et les produits ne sont plus exacts.

Sur une livre d'eau l'analyse a donné 63 grains de sel marin à base alkaline,

4 3/4 grains de sélénite (1),

2 grains de terre absorbante.

Nul vestige de fer, si ce n'est dans les boues où ce fer peut provenir de végétaux pourris; point

(1) Ancienne dénomination du gypse, ou chaux sulfatée.

de sel de Glauber, pas plus de sel marin à base terreuse (1).

Renfermées dans un vase clos hermétiquement, ces eaux se gardent inaltérées. Exposées à l'air libre, elle se putréfient et prennent l'odeur d'œuf pourri.

J'ai demandé pourquoi on n'usait pas à Bour-

(1) Plusieurs analyses, dont l'exactitude a dépendu du plus ou moins de perfection de nos moyens de connaître, ont été faites depuis cette époque. La plus récente, celle que MM. Desfosses et Roumier ont été portés à faire par suite de la découverte du brôme dans les eaux-mères des salines et dans l'eau de la mer, a donné, sur un litre d'eau thermale, les résultats suivans, qui ont été communiqués le 15 septembre 1827 à l'Académie de Médecine.

Chlorure de sodium	5,352
—— de calcium	0,081
Sulfate de chaux	0,721
Sous-carbonate de chaux	0,158
Bromure, et peut-être chlorure de potassium	0,069
	6,381

Plus un peu d'hydrochlorate de magnésie et de matière extractive.

L'examen des substances gazeuses a donné à la température de + 15, et à la pression atmosphérique de 0^m 755, à une fraction près,

Oxigène	3	cent. cubes.
Azote	13	id.
Acide carbonique	13	id.

bonne des bains de vapeurs. On m'a répondu qu'ils donnaient des vertiges sans aucun soulagement. Mais il y a quinze à vingt ans. Qui sait si la nature des eaux est aujourd'hui précisément la même? Si les vapeurs seraient aussi infructueuses? Si les premières tentatives ont été bien faites? Rien de plus difficile qu'une observation, une expérience dont on puisse conclure quelque chose. On ignore le nombre des essais nécessaires pour en constater la généralité et la constance. Le phénomène qui a lieu dans un instant, n'a pas lieu dans l'instant qui suit.

Lorsque j'allai à Bourbonne il y avait un assez grand nombre de malades de tout âge et de toute condition. Madame Rouillé, l'intendante de la province, le grand M. de Vaux, notre dernier commandant en Corse, le président de Gasq, l'abbé de La Rochefoucault et sa sœur, madame de Pers avec son nombreux cortège, madame l'abbesse de Troye avec son jeune aumônier de vingt-neuf ans. J'aurais bien de quoi dire si j'étais louangeur, mais je me tais. Je ne saurais cependant refuser un mot à madame l'intendante, à qui des malins m'ont accusé de faire la cour en tapinois. Le ciel sembla l'avoir envoyée au secours des malheureux habitans pour les sauver des horreurs de la disette. Le blé arriva lorsqu'on s'y attendait le moins; et tout le lieu retentit de ce

cri : Voilà du blé, voilà du blé. Qu'elle dut être heureuse en ce moment! Je me mets à sa place, et mon cœur en tressaillit de joie. Elle fit cette bonne œuvre avec encore plus de modestie que je n'en parle.

Avec la ferme résolution de ne voir que ce bon et cette bonne madame de Sorlières, mon ancien camarade d'école le prévôt de maréchaussée Maillardet, nos amies madame de Meaux et son enfant, j'ai presque vu tout le monde. Si je tenais beaucoup à ma parole, M. de Foissy, écuyer de M. de Chartres, me consolerait d'y avoir manqué. Nous étions porte à porte avec un parent de madame l'intendante, appelé M. de Jarrière, honnête, aimable et gai. On accordait beaucoup d'esprit à M. de Gasq, et ce n'était pas lui faire grace. Il visita nos amies qui ne lui trouvèrent point, comme vous pensez bien, cette liberté de propos que d'autres femmes lui reprochaient. Au moment où je dis des autres, les autres disent de moi. Je défraie mon prochain par mes ridicules et par mes bonnes qualités; et cela est juste, car je suis défrayé avec l'avantage d'un contre cent.

Il y avait une madame de Nocé qui s'est fait doucher elle et son chien, ce que Naigeon ne croira pas, non plus que madame de Pers se soit fait doucher elle et son singe boiteux. Cette ma-

dame de Nocé est une voisine d'Helvétius.... Elle nous apprit que le philosophe était l'homme du monde le plus malheureux à sa campagne. Il est environné là de voisins et de paysans qui le haïssent. On casse les fenêtres de son château; on ravage la nuit ses possessions; on coupe ses arbres, on abat ses murs, on arrache ses armes des poteaux. Il n'ose aller tirer un lapin sans un cortège qui fasse sa sûreté. Vous me demanderez comment cela s'est fait? Par une jalousie effrénée de la chasse. M. Fagon, son prédécesseur, gardait sa terre avec deux bandoulières et deux fusils. Helvétius en a vingt-quatre avec lesquels il ne saurait garder la sienne. Ces hommes ont un petit bénéfice par chaque braconnier qu'ils arrêtent, et il n'y a sorte de vexations qu'ils ne fassent pour multiplier ce petit bénéfice. Ce sont d'ailleurs autant de braconniers salariés. La lisière de ses bois était peuplée de malheureux retirés dans de pauvres chaumières; il a fait abattre toutes ces chaumières. Ce sont ces actes de tyrannie réitérés qui lui ont suscité des ennemis de toute espèce, et, comme disait madame de Nocé, d'autant plus insolens qu'ils ont découvert que le bon philosophe est pusillanime. Je ne voudrais point de sa belle terre de Voré, à la condition d'y vivre dans des transes perpétuelles. Je ne sais quel avantage il a retiré de sa manière d'adminis-

trer sa terre; mais il y est seul; mais il y est haï, mais il y a peur. Ah! que notre dame Geoffrin était bien plus sage lorsqu'elle me disait d'un procès qui la tourmentait : « Finissez mon procès; ils veulent de l'argent? J'en ai. Donnez-leur de l'argent. Et quel meilleur emploi puis-je faire de mon argent que d'en acheter le repos ? » A la place d'Helvétius, j'aurais dit : « On me tue quelques lièvres, quelques lapins; qu'on tue. Ces pauvres gens n'ont d'asile que ma forêt, qu'ils y restent. » J'aurais raisonné comme M. Fagon, et j'aurais été adoré comme lui.

Les médecins des Eaux sont tous charlatans, et les habitans regardent les malades comme les Israélites regardaient la manne dans le désert. La vie et le logement y sont cher pour tout le monde, mais surtout pour les malades, oiseaux de passage dont il faut tirer parti.

Il y a environ cinq cents feux et trois mille habitans à Bourbonne.

Les malades y dépensent une année dans l'autre cinquante mille écus, cependant les habitans sont pauvres. C'est que de ces cinquante mille écus, il y a plus de cent mille francs qui sortent du finage; c'est que l'argent qui tombe dans un endroit ne l'enrichit point, lorsqu'il fait un bond pour aller trouver ailleurs les denrées de consommation; ceux qui apportent à Bourbonne ces den-

rées, s'en retournent avec l'argent des malades dans leur bourse. L'argent ne reste pas où il est déboursé. Les terres rapportent peu. Celles qui entourent les eaux ne sont pas la propriété du village, qui est un lieu nouvellement fait. C'est cependant un gros marché à grains. Je ne m'en suis pas aperçu, parce qu'on ne vend point de grains, quand il n'y a point de grains.

C'est le prévôt de maréchaussée de Langres qui fait la police à Bourbonne pour le gouvernement. C'est une affaire de vingt-cinq louis pour lui, et il est aux ordres du ministre de la guerre. Il peut servir pour le logement et pour les vivres. C'est à lui qu'il faut s'adresser : mon condisciple Maillardet est un galant homme qui cherche à se rendre agréable et qui y réussit.

Il y a un hôpital militaire tenu par des religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, une paroisse et des Capucins.

Le jardin des Capucins est ouvert aux malades de l'un et de l'autre sexe, et sous ce prétexte il est public. Les femmes traversent le monastère pour s'y rendre. Ces pauvres moines envoient des fleurs et quelques fruits aux étrangers ; manière simple d'appeler une aumône honnête. C'est leur métier.

Bourbonne, ainsi que tous les autres lieux où se rassemblent des malades, est une demeure triste

le jour par la rencontre des malades; la nuit, par leur arrivée bruyante.

La souffrance et l'ennui rapprochent les hommes. Il est d'étiquette que le dernier venu visite les autres. Il va dire de porte en porte : Me voilà. On lui répond de porte en porte : Tant pis pour vous. Dans les visites qu'on se rend la demande est : Comment vous en trouvez-vous? et la réponse : Tant pis ou tant mieux. Dites d'un malade qui ne se communique pas aux eaux qu'il est insociable. La morgue du rang est la première maladie dont on y guérit; mais la rechute est sûre quand on les quitte. Rien n'apprend à l'homme qu'il est homme, comme la maladie qui l'abandonne à la direction de tout ce qui l'environne. Deux malades sont frères.

Bourbonne est située dans un fond. Ceux qui s'y rendent de Paris, ne l'aperçoivent que par l'extrémité du clocher de la paroisse qui perce au-dessus des montagnes, se montre et disparaît vingt fois, trompe le voyageur sur la distance et le fait donner au diable.

Le séjour en est déplaisant : nulle promenade. Point de jardins publics. Point d'ombre dans la saison la plus chaude. Une atmosphère étouffante. Quand on en est sorti, il est rare qu'on y revienne. Si les habitans entendaient un peu leur intérêt, ils n'épargneraient rien pour l'embellir;

ils planteraient une promenade (1), ils aplaniraient les chemins aux collines; ils en décoreraient les sommets; ils feraient un lieu dont le charme pût attirer même dans la santé. C'est ainsi que les Anglais l'ont pratiqué à Bath et à Cambridge où les hommes vont se distraire de la maussaderie de leurs femmes, les femmes de la maussaderie de leurs maris, et où, tout en buvant des eaux, on

(1) Le vœu de Diderot a été en partie réalisé. A l'époque où il écrivait, en 1770, et probablement par suite de ses avis, l'intendant de Champagne, M. Rouillé d'Orfeuille, fit planter, dans le voisinage des bains, la promenade qui porte aujourd'hui son nom. D'autres promenades mieux situées ont été depuis ouvertes aux baigneurs.

La plupart des inconvéniens qu'a signalés Diderot dans le cours de cet ouvrage, et qui provenaient surtout de la manière dont les eaux étaient administrées autrefois, ont entièrement disparu depuis que le Gouvernement est devenu propriétaire des bains civils et qu'on a renoncé à l'ancien mode de fermage.

Ainsi, par exemple, généralement on ne prend plus les bains à domicile, et le malade le plus impotent aime mieux se faire transporter à l'établissement thermal, qui existe aujourd'hui, parce que le service y est exécuté avec une régularité dont on trouve peu d'exemples autre part. Aussi est-il considéré comme un des établissemens thermaux français qui soient le mieux administrés.

Quant au séjour de Bourbonne, s'il faut convenir qu'il offre peu d'agrémens aux personnes qui se rendent aux eaux par partie de plaisir, on ne peut du moins contester qu'il ne soit devenu supportable pour ceux que la nécessité y amène.

le jour par la rencontre des malades; la nuit, par leur arrivée bruyante.

La souffrance et l'ennui rapprochent les hommes. Il est d'étiquette que le dernier venu visite les autres. Il va dire de porte en porte : Me voilà. On lui répond de porte en porte : Tant pis pour vous. Dans les visites qu'on se rend la demande est : Comment vous en trouvez-vous? et la réponse : Tant pis ou tant mieux. Dites d'un malade qui ne se communique pas aux eaux qu'il est insociable. La morgue du rang est la première maladie dont on y guérit; mais la rechute est sûre quand on les quitte. Rien n'apprend à l'homme qu'il est homme, comme la maladie qui l'abandonne à la direction de tout ce qui l'environne. Deux malades sont frères.

Bourbonne est située dans un fond. Ceux qui s'y rendent de Paris, ne l'aperçoivent que par l'extrémité du clocher de la paroisse qui perce au-dessus des montagnes, se montre et disparaît vingt fois, trompe le voyageur sur la distance et le fait donner au diable.

Le séjour en est déplaisant : nulle promenade. Point de jardins publics. Point d'ombre dans la saison la plus chaude. Une atmosphère étouffante. Quand on en est sorti, il est rare qu'on y revienne. Si les habitans entendaient un peu leur intérêt, ils n'épargneraient rien pour l'embellir;

ils planteraient une promenade (1), ils aplaniraient les chemins aux collines; ils en décoreraient les sommets; ils feraient un lieu dont le charme pût attirer même dans la santé. C'est ainsi que les Anglais l'ont pratiqué à Bath et à Cambridge où les hommes vont se distraire de la maussaderie de leurs femmes, les femmes de la maussaderie de leurs maris, et où, tout en buvant des eaux, on

(1) Le vœu de Diderot a été en partie réalisé. A l'époque où il écrivait, en 1770, et probablement par suite de ses avis, l'intendant de Champagne, M. Rouillé d'Orfeuille, fit planter, dans le voisinage des bains, la promenade qui porte aujourd'hui son nom. D'autres promenades mieux situées ont été depuis ouvertes aux baigneurs.

La plupart des inconvéniens qu'a signalés Diderot dans le cours de cet ouvrage, et qui provenaient surtout de la manière dont les eaux étaient administrées autrefois, ont entièrement disparu depuis que le Gouvernement est devenu propriétaire des bains civils et qu'on a renoncé à l'ancien mode de fermage.

Ainsi, par exemple, généralement on ne prend plus les bains à domicile, et le malade le plus impotent aime mieux se faire transporter à l'établissement thermal, qui existe aujourd'hui, parce que le service y est exécuté avec une régularité dont on trouve peu d'exemples autre part. Aussi est-il considéré comme un des établissemens thermaux français qui soient le mieux administrés.

Quant au séjour de Bourbonne, s'il faut convenir qu'il offre peu d'agrémens aux personnes qui se rendent aux eaux par partie de plaisir, on ne peut du moins contester qu'il ne soit devenu supportable pour ceux que la nécessité y amène.

le jour par la rencontre des malades; la nuit, par leur arrivée bruyante.

La souffrance et l'ennui rapprochent les hommes. Il est d'étiquette que le dernier venu visite les autres. Il va dire de porte en porte : Me voilà. On lui répond de porte en porte : Tant pis pour vous. Dans les visites qu'on se rend la demande est : Comment vous en trouvez-vous? et la réponse : Tant pis ou tant mieux. Dites d'un malade qui ne se communique pas aux eaux qu'il est insociable. La morgue du rang est la première maladie dont on y guérit; mais la rechute est sûre quand on les quitte. Rien n'apprend à l'homme qu'il est homme, comme la maladie qui l'abandonne à la direction de tout ce qui l'environne. Deux malades sont frères.

Bourbonne est située dans un fond. Ceux qui s'y rendent de Paris, ne l'aperçoivent que par l'extrémité du clocher de la paroisse qui perce au-dessus des montagnes, se montre et disparaît vingt fois, trompe le voyageur sur la distance et le fait donner au diable.

Le séjour en est déplaisant : nulle promenade. Point de jardins publics. Point d'ombre dans la saison la plus chaude. Une atmosphère étouffante. Quand on en est sorti, il est rare qu'on y revienne. Si les habitans entendaient un peu leur intérêt, ils n'épargneraient rien pour l'embellir;

ils planteraient une promenade (1), ils aplaniraient les chemins aux collines; ils en décoreraient les sommets; ils feraient un lieu dont le charme pût attirer même dans la santé. C'est ainsi que les Anglais l'ont pratiqué à Bath et à Cambridge où les hommes vont se distraire de la maussaderie de leurs femmes, les femmes de la maussaderie de leurs maris, et où, tout en buvant des eaux, on

(1) Le vœu de Diderot a été en partie réalisé. A l'époque où il écrivait, en 1770, et probablement par suite de ses avis, l'intendant de Champagne, M. Rouillé d'Orfeuille, fit planter, dans le voisinage des bains, la promenade qui porte aujourd'hui son nom. D'autres promenades mieux situées ont été depuis ouvertes aux baigneurs.

La plupart des inconvéniens qu'a signalés Diderot dans le cours de cet ouvrage, et qui provenaient surtout de la manière dont les eaux étaient administrées autrefois, ont entièrement disparu depuis que le Gouvernement est devenu propriétaire des bains civils et qu'on a renoncé à l'ancien mode de fermage.

Ainsi, par exemple, généralement on ne prend plus les bains à domicile, et le malade le plus impotent aime mieux se faire transporter à l'établissement thermal, qui existe aujourd'hui, parce que le service y est exécuté avec une régularité dont on trouve peu d'exemples autre part. Aussi est-il considéré comme un des établissemens thermaux français qui soient le mieux administrés.

Quant au séjour de Bourbonne, s'il faut convenir qu'il offre peu d'agrémens aux personnes qui se rendent aux eaux par partie de plaisir, on ne peut du moins contester qu'il ne soit devenu supportable pour ceux que la nécessité y amène.

rit, on cause, on danse, et l'on arrange d'autres amusemens plus doux.

Le doyen d'Is, village peu distant de Bourbonne, y avait projeté un établissement utile; mais le succès de ses vues exigeait plus de fortune et plus de sens que le bon doyen n'en avait. Il avait acquis une maison. Il voulait qu'il y eût dans cette maison une chambre de bains où l'on réunirait l'effet de l'électricité à celui des eaux; un cabinet d'optique où l'on se promènerait dans toutes les contrées du monde, à l'aide de verres et de cartons, qui représenteraient les plus beaux édifices et les points de vue les plus étonnans que les verres montrassent de leur grandeur naturelle, un cabinet de physique expérimentale, muni des principaux instrumens, où il ferait un cours d'expériences; une bibliothèque des meilleurs auteurs de la langue en tout genre; un salon de jeux et un salon de musique. Il destinait toutes ces choses à l'amusement et à l'instruction des malades.

J'ai vu l'homme. C'est, ou je me trompe fort, une tête étroite. Il n'a recueilli jusqu'à présent de ses dépenses que du ridicule. C'est qu'il fallait garder le secret; c'est qu'il fallait ordonner sa maison, comme pour soi seul, sauf à ouvrir ensuite la porte à tous les honnêtes gens qui auraient sollicité cette faveur; et il s'en serait présenté plus qu'il n'en aurait voulu recevoir.

Je ne sais si c'est l'effet de l'air ou de l'eau, mais pendant mon séjour à Bourbonne, j'ai peu senti l'appétit; mes intestins se sont resserrés d'une manière très-incommode; ma sœur, qui y a séjourné plus long-temps, m'a dit avoir éprouvé les mêmes choses dont d'autres qu'elle se sont également plaints. A mon retour à Langres, tout s'est remis dans l'état naturel.

Je conseille à tout malade qui vient ici, de se pourvoir d'un maître Jacques, valet, cuisinier, maître d'hôtel, intendant, etc., s'il a quelque usage du pays; on en sera mieux et à moins de frais.

Le système le plus raisonnable sur les eaux thermales en général, c'est que ce sont des eaux courantes ordinaires qui sont conduites dans leur cours sur de grands amas de substances pyriteuses, ou peut-être sur d'immenses débris de volcans souterrains où elles excitent la chaleur qu'elles prennent et conservent en entraînant avec elles une portion des matières qu'elles ont dissoutes.

Combien de vicissitudes dans l'espace immense qui s'étend au-dessus de nos têtes? Combien d'autres dans les entrailles profondes de la terre? Une rivière nécessaire au mouvement des moulins à sucre, à l'arrosement des terres plantées de cannes et à la subsistance des habitans, vient de disparaître à la Martinique dans un tremblement de

terre, et de rendre une contrée à l'état sauvage. Les mers et la population marchent. Un jour il y aura des baleines où croissent nos moissons, des déserts où la race humaine fourmille. Les volcans semblent communiquer de l'un à l'autre pôle. Lorsque l'un mugit en Islande, un autre se tait en Sicile ou parle dans les Cordillières. Les entrailles de la terre sont fouillées de cavités immenses où des masses énormes d'eau vont ou iront s'engloutir. Le feu a creusé des réservoirs à l'eau; ces réservoirs un temps vides, un autre temps remplis, ou sont à découvert comme nos lacs, ou attendent que la croûte qui les couvre se fonde, se brise et les montre. Les extrémités de notre demeure s'affaissent, l'équateur s'élève par une force qui va toujours en croissant. Ce que nous appelons notre globe tend sans cesse à ne former qu'un mince et vaste plan. Peut-être qu'avant que d'avoir pris cette forme, il ira se précipiter dans l'océan de feu qui l'éclaire, à la suite de Mercure, de Mars et de Vénus. Qui sait si Mercure sera la première proie qu'il aura dévorée? Que diront nos neveux, lorsqu'ils verront la planète de Mercure se perdre dans ce gouffre enflammé? Pourront-ils s'empêcher d'y prévoir leur sort à venir? Si, du milieu de leur terreur, ils ont le courage d'agrandir leurs idées, ils prononceront que toutes les parties du grand tout s'efforcent à s'approcher,

et qu'il est un instant où il n'y aura qu'une masse générale et commune.

On demande d'où viennent les eaux thermales de Bourbonne : qui le sait? Qui sait à quelle profondeur de terre elles s'échauffent, à quelle distance nous sommes de leur foyer, ce qu'elles ont duré, ce qu'elles dureront, quelles qualités elles prendront successivement (1)?

Une observation assez générale, c'est que par-

(1) Aujourd'hui même que toutes les parties des sciences naturelles ont fait tant de progrès, on ne sait rien encore sur la cause de la formation des eaux thermales qui jaillissent des terrains secondaires ou de sédiment inférieurs. Cependant il est à espérer que, d'une part, les beaux travaux de l'immortel Fourier et les expériences de M. Cordier sur l'accroissement de température des couches de la terre à mesure qu'on descend à de plus grandes profondeurs, et de l'autre, la direction positive que les études géognostiques ont suivie depuis vingt années, la connaissance précise des terrains qui forment l'écorce du globe, et l'observation rigoureuse de certains faits tels, par exemple, que les phénomènes thermo-électriques dont nous sommes parvenus à apprécier les principaux effets dans nos laboratoires, permettront bientôt d'expliquer plus rationnellement qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour un des phénomènes géologiques les plus dignes de l'attention des savans.

Nous nous occupons depuis long-temps de recherches et d'expériences à ce sujet, et nous nous proposons d'en publier prochainement les résultats, dans une *Notice géologique sur Bourbonne et ses environs.*

tout où il y a des eaux thermales, on trouve des carrières de gypse, et que les meilleurs chimistes attribuent la formation du gypse à l'acide vitriolique séparé de substances pyriteuses décomposées, et absorbé par des couches calcaires, je crois, qui se sont trouvées au-dessous.

Comme les eaux de Bourbonne sont très-énergiques, on ne les croit pas indifférentes; et le préjugé est qu'elles font du mal, quand elles ne font pas du bien. Ce n'est pas l'avis du docteur Juvet, qui prétend qu'on s'y baignerait, comme dans l'eau commune; ce qui peut être vrai. J'en ai bien bu. Elles ne sont pas désagréables au goût. Ce qu'on y remarque le plus sensiblement, c'est le douceâtre onctueux d'une eau salée, avec un soupçon de goût bitumineux sur la fin.

J'en pris après dîner un bon gobelet qui ne me fit rien; seulement le lendemain matin, je crus trouver sur mes lèvres le douceâtre salin de la veille.

Ceux qui ont habité les bords de la mer, reconnaissent à l'évaporation qui s'attache à leurs lèvres, la même saveur qu'aux eaux de Bourbonne.

On attribue aux cochons de la Neuvelle-les-Coiffy la découverte des sources de Bourbonne, et à cette découverte le privilège des habitans de

ce village. Quand je pense que ce sont les mêmes animaux qui ont trouvé les sources salutaires de Bourbonne, auxquels nous devons les truffes excellentes qu'on nous envoie encaissées dans des poules d'Inde,

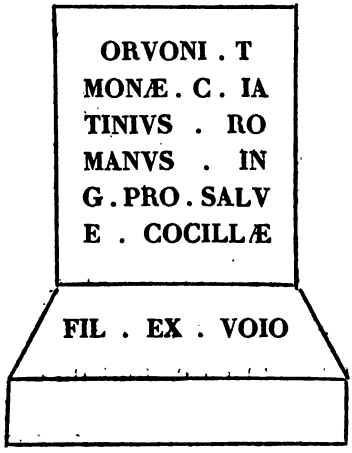
Aux bons cochons je porte révérence
Comme à des gens de bien par qui le ciel voulut
Que nous cussions un jour et plaisir et salut.

Bourbonne fut presque entièrement incendiée en 1717. Le château, dont les ruines, vues le soir de la hauteur du prieuré, font un effet assez pittoresque, était bâti sur les débris d'un temple ancien consacré au dieu Orvon et à la déesse Orvone (1).

A un des bastions de ce château construit au troisième siècle sous Théodebert et Thierry, et appelé Vervona, il y avait une pierre de deux pieds de haut sur quinze pouces de large, avec

(1) Ce temple, construit par les Gaulois, a été détruit par le vandalisme des chrétiens qui, après avoir brisé les statues en marbre des divinités qu'on y adorait, en jetèrent les têtes dans des puits d'où elles ne furent retirées qu'au commencement du dix-septième siècle. Il a été reconnu que l'une de ces têtes représentait une déesse. Elle est couronnée d'une branche de laurier, et deux tresses cannelées, qui tombent derrière les oreilles, devaient pendre sur le haut des épaules.

l'inscription suivante plus exactement prise qu'on ne la trouve dans les autres auteurs.



Les caractères de cette inscription sont du troisième siècle, ainsi il y a au moins quinze cents ans que ces eaux sont renommées (1).

(1) La pierre sur laquelle cette inscription est gravée, se trouve aujourd'hui placée dans le petit monument que Diderot a décrit au commencement de ce Voyage. Mais il est à regretter que les curieux ne puissent l'examiner facilement, et qu'elle y soit exposée continuellement à la vapeur de l'eau thermale, qui la dégrade au point qu'on peut prévoir le temps où elle sera complètement détériorée. Il serait à désirer qu'on la plaçât plus convenablement, et que du moins la conservation en fût assurée. Nous exprimerons aussi le vœu que l'inscription du docteur Juvet, que nous venons de rapporter, soit gravée sur l'une des façades du monument.

Le dieu de la fontaine s'appelait Orvon, Vervon, Vorvon, Borvon, la lettre faible V changée dans la forte B. C'est la marche générale des langues; les consonnes faibles deviennent fortes; plus souvent les fortes deviennent faibles, et disparaissent du commencement des mots, tant nous sommes économes de peines dans les choses usuelles.

Il y a des eaux thermales dans plusieurs lieux qui portent les noms de Bourbon, ou Bourbonne; comme Bourbonne-les-Bains, Bourbonne-les-Boues, Bourbon-Lancy, Bourbon-l'Archambault, l'Abbaye de Boulbon ou Bourbonne sur l'Arige, Boulbon ou Bourbon en Provence. Peut-être en fouillant trouverait-on des eaux chaudes dans les endroits qui n'en ont point et qui ont le même nom. D'où il paraît que ce sont les eaux qui ont nommé ces lieux. Mais comment? Le voici.

Berv, *overv*, *orv*, *ourv*, signifie en bas-breton ou langue celtique, slavone, *Bouillant. Tom* signifie *chaud. Ona* signifie *fontaine.* La traduction de l'inscription est donc:

Consacré à *Orvon*, ou bouillant; et à *Tomona*, fontaine chaude. *Caïus Jatinius* dans la Gaule pour le salut de sa fille *Cocila.*

Il n'est pas difficile de concevoir comment de Borvoni on a fait Borboni, Bourbon et Bourbonne.

On reconnaît au bout de la rue Vellonne ou Bellonne des restes d'une voie romaine. C'est le commencement d'une ancienne chaussée de Bourbonne à Langres. Cette chaussée traverse les bois.

Je ne dis rien des tombeaux qu'on a trouvés en faisant des fouilles; par les enquêtes que j'ai faites, il m'a semblé qu'ils étaient vides, et qu'il n'y avait ni lampes sépulcrales, ni médailles, ni armes, ni marques de dignité.

Je me tais aussi sur les médailles ou monnaies romaines. Ceux qui sont curieux de les voir, s'adresseront à Langres au médecin Chevallier ou à son frère le chanoine qui en possède un assez grand nombre.

En 1763, lorsqu'on creusa les fondemens des bains, on découvrit un ancien bassin de construction romaine. Il était fait de briques larges d'un pied, en carré, épaisses d'un pouce, et liées comme on le voit aux ouvrages de ces maîtres du monde. Ce bassin était octogone. Les fondemens et le pourtour étaient à la romaine. Il se vidait par le fond, à l'aide d'un canal creusé sur sa circonférence, et aboutissait à un aquéduc qui versait les eaux de ce bassin dans la rivière d'Apance qui traverse la prairie hors de Bourbonne et qui se rend dans la Saône.

Le ruisseau qui passe dans ce lieu s'appelle le

ruisseau de Borne. Il est constant qu'il y a eu à Bourbonne des fontaines salantes. Il y a dix-sept ans que des particuliers de la rue des Bains les rencontrèrent en creusant un puits. Elles parurent en abondance, et très-chargées de sels. En un instant elles atteignirent le haut du puits et se répandirent. Les habitans se hâtèrent de combler ce puits, dans la crainte qu'un établissement de salines n'entraînât la destruction de leurs forêts et une surcharge d'impôts.

Dans une fouille qu'on fit, il y a environ quinze ans, derrière l'hôpital, on tomba dans de petits appartemens pavés en mosaïque de faïence, avec des murs ornés de peintures; les habitans d'un village sont trop ignorans pour qu'on puisse leur reprocher de n'avoir mis aucun prix à cette découverte.

Il y avait au milieu d'un de ces petits appartemens, bains ou autre chose, à terre, des ustensiles de cheminée, pelle, pincettes, chenets, crémaillère avec un vase d'airain.

Il y a sur le chemin de Coiffy une belle carrière de gypse. On en tire des quartiers assez gros pour en faire des chambranles de cheminées, et des colonnes de douze pieds de haut sur quinze à seize pouces de diamètre. Ce gypse prend le poli. Il est en très-belles aiguilles. On en trouve des morceaux qui ont une sorte de transparence.

Cette carrière commence non loin de Langres; c'est un banc qui s'élève, s'enfonce, touchant ici à la surface de la terre, descendant ailleurs à une très-grande profondeur, et suivant sans interruption jusqu'à Bourbonne-les-Bains et par-delà la suite et la pente des montagnes, circonstance qui me paraît soumettre le gypse à la formation des mines à charbon et autres de la même nature. Le gypse de Paris est en grains, à ce que je crois; celui-ci est en masse cristallisée. Calciné, on en obtient un plâtre excellent dans l'usage et d'un blanc éclatant. La pluie et l'humidité ne prennent point sur le gypse de Bourbonne.

Un bourgeois de l'endroit et le directeur de l'hôpital ont établi ici une manufacture de faïence. La terre qu'ils emploient résiste bien au feu, et l'émail s'y attache facilement. On n'y fait encore que des ouvrages communs; et tant mieux pour les entrepreneurs s'ils s'en tiennent là.

Bourbonne fit autrefois partie du domaine royal. L'aliénation date de 1674. Le premier seigneur fut un M. Colbert de Terron. Celui d'aujourd'hui est président à mortier au parlement de Dijon. Il s'appelle M. Chartraire de Bievre.

En 1314, les eaux payaient six livres pour tout droit seigneurial. Elles sont à présent affermées quinze cents francs, et rendent environ deux mille

quatre cents livres (1) aux fermiers qui sous-louent aux distributeurs d'eau qui y trouvent apparemment leur compte.

Ce 18 août 1770.

Il y a ici un M. Juvet, bon homme, expérimenté, un peu sourd et fort distrait; c'est le médecin que je préférerais; et un M. Chevallier qui a fait à Paris ses cours de chimie, d'anatomie et de chirurgie; il est jeune, instruit et fort bon à voir.

J'ai vu à Bourbonne, avec un attendrissement et une commisération que je ne saurais vous ex-

(1) On sera peut-être curieux de rapprocher de ces données les produits actuels de l'établissement thermal de Bourbonne. C'est en 1812 que le gouvernement se rendit acquéreur des bains civils, et l'ancien mode de fermage fut continué jusqu'en 1819, époque à laquelle ils ont été mis en régie.

La *ferme* rapportait en dernier lieu au gouvernement un revenu annuel de 6000 fr.; dès 1819 la *régie* en produisit plus de 12,000 fr.; en 1820 les recettes furent de 16,000 fr.: en 1825 et 1826, de 18,000 fr., et enfin, pendant l'année 1829, elles se sont élevées à 20,000 fr.

Une aussi notable augmentation dans les produits ne doit pas moins être attribuée à l'efficacité des eaux, qui chaque jour est de plus en plus reconnue, qu'à la manière dont l'établissement thermal est régi depuis plus de dix années.

primer, ce pauvre abbé Boudot de la Bibliothèque Royale. Je le regardais et je me disais en moi-même : voilà donc ou mènent l'excès des femmes, de la table et de l'étude ! En effet, c'est ici que Vénus, et Bacchus et Comus envoient leurs meilleurs serviteurs. L'abbé avait une main gantée. Je lui ôtai son gant, et je vis avec peine une main noire, desséchée et morte. Je souffris beaucoup. Cependant l'abbé a sa vivacité, sa tête et sa gaieté. Il avait tant de joie à me voir ! Il me serrait la main ; ses yeux se remplissaient de larmes et les miens aussi. Je lui offris tous les services qui dépendaient de ma sœur et de moi. Il me récita des vers que l'abbé Mangenot, privé de l'usage de sa main droite, écrivit un jour que cette main avait repris quelque mouvement. Voici ces vers ; ils sont jolis :

Revenez sous mes doigts, instrument que j'adore,
Plume que je tirai de l'aile de l'Amour.
Trop heureux si ce dieu daignait sourire encore
Comme il sourit au premier jour.

Nous nous séparâmes sur le soir ; je lui inspirai de l'espoir, et je le laissai avec la promesse de le revoir à Paris (1).

J'étais à peine revenu de chez l'abbé que voilà

(1) L'abbé Boudot mourut à Paris l'année suivante, 6 septembre 1771.

madame de Nocé qui arrive, et qui m'appelle au secours d'une pauvre désespérée. C'était une dame de Propriac, la femme d'un receveur des domaines à Dijon, qui s'arrachait les cheveux à côté de son mari agonisant. J'arrive. J'arrache cette femme au plus affreux des spectacles. Elle criait, elle ne pouvait pleurer. Je commençai à faire couler ses larmes; ensuite je l'amenai à s'occuper un peu des suites de sa situation. Je crois ne lui avoir pas été inutile. Mais, mon ami, écoutez et vous frissonnerez des embûches que le destin nous tend. Il y a deux ou trois ans que M. de Vaine m'avait dit que si l'apoplectique receveur de Dijon venait à manquer, il aurait les prétentions les mieux fondées à lui succéder. C'est une place de vingt-cinq à trente mille francs. J'apprends le matin l'accident de M. de Propriac, et sur-le-champ j'écrivis à M. de Vaine. Le soir je me trouve à côté de M. de Propriac mourant et de sa femme. Madame de Propriac me confie qu'elle part pour Paris et qu'elle va solliciter la place de son mari pour un de ses parens, et une pension pour elle et pour ses enfans. A présent, imaginez-vous qu'elle apprenne, en arrivant à Paris, qu'elle a pour concurrent M. de Vaine; que ce M. de Vaine est mon ami, et que c'est moi seul qui l'ai instruit de la mort de M. de Propriac. Imaginez quel abominable homme je deviens tout à coup. J'ai l'art

de consoler la femme, j'apprends ses projets, et c'est pour en profiter, pour les croiser, pour servir un autre. Imaginez tout ce que cette aventure peut devenir dans la bouche des méchans; et puis voilà ce qu'on appelle un philosophe. Heureusement ma lettre du matin me vint à l'esprit; nos amies, madame de Meaux et madame de Prunevaux, m'accompagnèrent à la Poste; nous arrivâmes comme on allait fermer le paquet, et je pus encore retirer cet avis que j'avais donné si innocemment, et qui m'aurait diffamé à jamais. Je ne suis pas si robuste que vous, et j'avoue que le tribunal de ma conscience ne me suffit pas. Je veux encore paraître aux yeux des autres ce que je suis.

Je quitte mes amies pour rentrer un moment dans le sein de ma famille, et chemin faisant je songe combien nous sommes peu maîtres du bonheur ou du malheur de notre vie. L'amitié m'appelle à Bourbonne, et peu s'en faut que je n'y trouve le déshonneur.

VOYAGE

A LANGRES.

Après avoir dit un mot de *Bourbonne-les-Bains*, vous trouveriez étrange si je gardais le silence sur Langres, le lieu de ma naissance et le séjour de mes parens.

Tout le monde sait que cette ville est située sur une haute montagne, qu'elle est très-ancienne, que ce fut la patrie de Sabinus, et que César fait mention du courage ferme de ses habitans.

La ville d'aujourd'hui n'est qu'une petite portion de la ville ancienne qui s'étendait, à ce qu'on prétend, jusqu'à Bourg, petit village situé à plus d'une grande lieue vers le midi.

Il est constant que Langres moderne est assise sur les ruines d'une Langres ancienne. Il est rare qu'on fasse une fouille un peu profonde sans trouver des caveaux, des colonnes, des lieux pavés en mosaïque, des restes d'édifices.

Si les officiers municipaux eussent rassemblé à l'Hôtel-de-Ville les statues, les bustes, les médailles, les bas-reliefs, les inscriptions qu'on y a

trouvés en différens temps, ils formeraient une galerie très-précieuse.

Les particuliers se sont emparés de ces antiquités, et il n'en reste pas une seule dans la ville.

Lorsqu'on y réédifia, il y a quelques années, le portail de l'église cathédrale, on arriva, en creusant les fondemens, à un chemin pavé où l'on discernait les traces des roues de voitures.

On a trouvé et l'on trouve tous les jours au loin dans la campagne, et surtout du côté de Bourg, des tombeaux et des médailles.

On ouvrit, il y a cinq ou six ans, à Saint-Geomes, autre petit village à une demi-lieue de la ville, deux de ces tombeaux où l'on trouva des coupes de verre et autres vases sépulcraux. Ces coupes et ces vases ont été envoyés à Paris, au dernier évêque de Montmorin. Il y en avait un où les circonvolutions d'un serpent formaient une inscription. Ils étaient tous d'une espèce de verre coloré.

Langres, placée sur les frontières de la Lorraine, de la Franche-Comté, de la Bourgogne et de l'Alsace, a été long-temps un lieu d'importance.

Un éloge, qu'on ne saurait lui refuser, c'est, dans les différens troubles qui ont agité le royaume, de n'avoir jamais abandonné le parti de ses rois.

Les malheurs du règne de Charles VI livrèrent,

comme on sait, la France aux Anglais. Charles de Poitiers, alors évêque de Langres, se déclara pour l'ennemi, et se retira chez le Bourguignon son allié. Langres resta fidèle.

Les Anglais, désespérant d'emporter cette place de vive force, s'y ménagèrent des intelligences. Un nommé Jean Maréchal, chanoine, leur livra une des portes, et les conduisit dans la partie de la ville qui dépend de la seigneurie du chapitre. Ils s'y établirent, et s'y maintinrent quelque temps; mais après une action sanglante, où ils essuyèrent une perte considérable, ils furent obligés de se retirer.

Charles VII voulut qu'en l'absence des lieutenans-généraux de la province, les clés de la ville dont l'évêque et le chapitre partageaient la garde, fussent confiées aux habitans seuls, et que le chef de la commune y commandât seul au fait des armes.

Pendant les entreprises de la Ligue, la situation des Langrois devint difficile. Le duc de Guise avait ses créatures dans l'enceinte de leur ville; ses troupes occupaient Chaumont, Joinville, Saint-Dizier, Bar-sur-Aube, Troyes. Toute la contrée voisine était hérissée de châteaux défendus par des garnisons ennemies ou suspectes. Environnée des forces de la Ligue, Langres était encore exposée aux promesses insidieuses des Guises

et aux pratiques sourdes de leurs partisans. On a dans les archives de la ville les lettres de ces chefs, et à côté celles de Henri III et de Henri IV qui marquent toute la confiance que ces rois avaient dans nos officiers municipaux.

Sur le refus de prendre des engagemens contraires à leur devoir, le duc Charles de Lorraine tenta, la nuit du 19 au 20 août 1591, de surprendre la ville. Il s'en approcha à la tête d'un corps de troupes; le pétard allait faire sauter une des portes, lorsque la trahison qui avait favorisé son entreprise fut découverte, et le Lorrain repoussé. La mémoire de sa déroute se perpétue par une procession annuelle qui se fait le jour de la Saint-Bernard.

Louis XIII trouva les Langrois tels que ses prédécesseurs les avaient éprouvés. Ils défendirent eux-mêmes leur ville et chassèrent les rebelles du plat pays.

Sous la minorité de Louis XIV, la guerre des Princes fut une occasion aux habitans de signaler leur zèle. Le comte de Rouai avait livré la nuit, du 6 au 7 août 1650, la ville et le château d'Aigremont au Lorrain. Ce prince y avait mis sous les ordres du sieur de Linville une garnison dont les courses et les ravages s'étendaient d'un côté jusqu'à Dijon, de l'autre jusqu'à Bar-sur-Aube. Les Langrois, avec l'agrément de Gaston, gouverneur

de Champagne, s'imposent une contribution, forment un corps de cavalerie et d'infanterie, donnent le commandement de cette milice à un nommé Du Cerf, un des leurs dont la bravoure et l'intelligence s'étaient montrées en différentes circonstances. Du Cerf occupe le château de Rançonnières d'où il contient la garnison d'Aigremont. Il fait plus. Le Lorrain venait d'entrer dans le Bassigny; il le harcèle, il l'inquiète; il tente le siège d'Aigremont avec succès. La nuit du 10 au 11 janvier 1651, il emporte la ville par escalade, et force le château de se rendre à discrétion.

De cette multitude de châteaux qui couvraient le pays, presque tous furent pris et rasés; les uns sous le règne de Charles VII, les autres pendant la Ligue, les troubles du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV.

Voilà l'origine des privilèges de la ville et de son affranchissement de toute taille et subside, privilèges confirmés par Henri IV et Louis XV, dont les dernières lettres patentes sont datées du 3 mai 1721, et ont été enregistrées au Parlement, à la Chambre des Comptes et à la Cour des Aides, le 9 août, le 13 septembre et le 15 janvier suivans.

Les habitans sollicitent à présent la continuation de ces privilèges. Je crains bien que le malheur des temps ne les en dépouille à jamais.

La ville s'est accrue, depuis une vingtaine d'an-

nées, de plus de deux mille habitans. Ils y sont au nombre de quatorze mille.

L'unique commerce qu'il y eût, celui de la coutellerie, y est tombé par la jalousie des ouvriers des autres provinces, et surtout de Paris, qui gâtent de propos délibéré les ouvrages en coutellerie de Langres.

Langres est assez riche. Ceux qui occupent les places de la magistrature y sont aisés. Plus les années sont mauvaises, plus les chanoines sont riches ; leur bénéfice va de 2400 à 5000 livres de revenu. Celui de l'évêque est de 95 à 100,000 liv. Il est duc et pair.

J'ai onze lustres passés, et j'ai vu quatre évêques, M. de Clermont-Tonnerre, M. Dantin, M. de Montmorin et M. de La Luzerne, ce qui évaluerait à vingt ans la vie moyenne d'un évêque.

La campagne n'est ni abondante, ni stérile. Elle pourrait exporter, année commune, un douzième de ses grains.

Les vins d'Aubigny et de Rivière sont connus.

Les terres sont affermées et le fermier paie le propriétaire en denrées; ce fermier vit au jour la journée; d'où il arrive que si le monopole vide les greniers du propriétaire, le fermier sent tout aussitôt toute l'horreur de la disette.

En plusieurs endroits, les finages sont trop étendus; d'où il arrive que les terres trop éloi-

gnées du séjour de l'agriculture sont mal cultivées. Ce serait un beau problème d'économie politique à résoudre, que celui de la distance la plus avantageuse des confins au lieu de l'habitant de la campagne; ou plus généralement, l'étendue d'une campagne étant donnée, le nombre des chefs-lieux qu'il y faut distribuer: problème très-compliqué.

Les habitans de Langres ont de l'esprit, de l'éducation, de la gaieté, de la vivacité, et le parler traînant.

Ils ont des livres, ils lisent et ne produisent rien.

Leur ville est bien murée. Ils ont la commodité, hiver et été, d'en faire le tour sous des remparts couverts.

S'ils sablaient, et fermaient l'entrée des voitures aux allées qui conduisent à l'endroit qu'ils appellent Blanche-Fontaine, ils auraient une des plus belles promenades qu'il y ait en aucune ville de province.

C'est une fontaine couverte dont les eaux abondantes et saines remplissent une coquille, d'où elles tombent dans un canal qui les conduit à un premier, un second, un troisième bassin. Ces trois bassins sont placés à une assez grande hauteur les uns au-dessous des autres. Le dernier est entouré d'arbres; et il s'élève un jet d'eau de son milieu.

Les autres sont couverts de vieux tilleuls plantés pêle-mêle, le lieu est frais, ombragé, délicieux; la vue en est romanesque; c'est une longue chaîne de montagnes qui s'interrompt vers la droite, et laisse là une échappée illimitée. Entre les montagnes et la fontaine ce sont des prairies et un ruisseau, le ruisseau baigne le pied de la prairie; et les montagnes recèlent par-ci par-là quelques maisons de campagne. C'est là, mon ami, s'il vous en souvient, que nous avons passé quelques heures, causant de vous, de moi, de ma bonne sœur, de mon bizarre frère; nous rappelant ma fille et jetant un coup d'œil vers les douces amies que nous allions chercher.

On pourrait faire une Histoire de Langres assez intéressante; mais je n'ai ni le temps, ni la capacité pour tenter et sortir avec succès de cette entreprise que mes concitoyens m'ont proposée.

Je ne vous dis rien des édifices; il n'y en a point de remarquables. En général, les maisons bâties de pierre dure du pays sont très-solides. Le faste n'a point encore gagné l'intérieur, qui ne se remarque que par une extrême propreté.

Il y avait un collège célèbre où les pauvres envoyaient leurs enfans de tous les endroits de la province, de la Bourgogne, de la Lorraine, de la Franche-Comté. Il était tenu par des Jésuites. De-

puis leur expulsion il est tombé. Aux Jésuites ont succédé des gens sans mœurs et sans lumières; et les habitans font étudier leurs enfans à Metz.

A l'expulsion des Jésuites, nous croyions toucher au moment de la restauration des bonnes études; mais les magistrats qui nous ont débarrassés de mauvais instituteurs, n'ont pas songé à nous en donner de meilleurs. C'est que ce n'est pas le zèle du bien public, mais de petites haines particulières qui les ont dirigés.

Le célèbre procureur-général de Rennes est le seul qui nous ait donné un Traité d'éducation publique où l'on voit qu'avec tout son génie, faute de s'être demandé ce qu'il fallait faire, il n'a rien fait qui vaille. Il a pris pour modèle de son instruction un enfant comme il s'en trouverait à peine un seul sur cinq cents; au lieu que le vrai représentant de la généralité des enfans n'est ni un imbécile, ni un aigle.

Une autre règle de police, c'était de visiter chaque année les écoles et d'en exclure les ineptes; ce qui ne se pratique point : en conséquence, une foule d'enfans qui auraient rempli les conditions subalternes, arrivent à l'âge de quinze, seize, dix-sept, dix-huit ans sans aucun état, condamnés à l'inutilité, à l'oisiveté et au libertinage, fléaux de la société, désespoir des parens.

J'oubliais de vous dire qu'il y a dans la pro-

vince des forêts et nombre d'usines ou grosses forges.

On vient, en dépit du privilège exclusif de la manufacture de Saint-Gobin, d'établir à Rouelle, petit village à trois lieues de Langres, une manufacture de glaces. Les premiers entrepreneurs s'y sont ruinés; leurs successeurs seront-ils plus heureux? J'en doute. Cette manufacture est protégée par le Parlement de Dijon.

Il y a une vieille prophétie sur Langres et sur cette dernière ville; elle dit: *Lingones ardebunt; Divio Susone peribit.* Les Langrois seront brûlés; Dijon périra par Suson. Suson est un torrent qui coule aux environs de Dijon. La dernière partie en a été accomplie. Un seigneur de Dijon, appelé Dijon, commit, à l'instigation de sa maîtresse appelée Suson, un crime pour lequel il perdit la vie. Puisse la première partie de la prophétie n'avoir qu'un accomplissement allégorique! Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville, où l'hiver est très-rigoureux, est très-sujette aux incendies. Son hôpital vient d'être brûlé cette année 1770.

L'air de la montagne est sain. Les eaux des fontaines qui sont autour sont bonnes; cependant il règne, depuis une vingtaine d'années, dans cette ville une maladie épidémique qui s'apaise, qui se renouvelle avec fureur, et qui paraît ne point cesser tout-à-fait; c'est une fièvre qui vous prend

subitement. Elle est accompagnée d'un grand mal de tête. La putréfaction des humeurs est si rapide qu'on a des vomissemens et des déjections vermiculaires. La dernière année de sa violence, les hirondelles qui s'étaient montrées au commencement du printemps s'éloignèrent, et ne reparurent pas; ce qui inclinerait à faire penser que la contagion vient de l'air.

CORRESPONDANCE

AVEC FALCONET;

LETTRES

SUR LE DÉSIR DE TRANSMETTRE SON NOM A LA POSTÉRITÉ.

Nous n'avons point les lettres de Falconet qui donnèrent lieu à l'énergique défense de la postérité. Elles sont d'autant moins à regretter que Diderot a soin dans ses réponses de reproduire les argumens de son adversaire. Nous donnons, en note d'ailleurs, les répliques de Falconet aux réponses de Diderot; elles serviront à faire connaître la manière de discuter des deux amis.

Quelques-unes de ces Lettres sont toutes personnelles; Diderot y parle de sa famille, de son projet de voyage en Russie et du plan qu'il méditait pour cet empire d'un *Vocabulaire général et philosophique*, comprenant, comme exemples, dans les différentes acceptions d'un mot, tous les principes de morale et de goût, et qui, par ce moyen, formerait très-rapidement l'esprit et la manière de voir de la nation. C'est ainsi qu'il avait conçu le plan exécuté en partie dans l'*Encyclopédie*.

Ces Lettres furent écrites pendant le séjour de Falconet en Russie où Catherine l'avait appelé comme le statuaire le plus habile de l'époque pour exécuter la statue équestre de Pierre-le-Grand. Diderot avait été chargé de négocier les conditions de son voyage. Il écrivit à cette occasion au maréchal Betzki, ministre des arts, une lettre remarquable qui renferme des détails curieux sur la personne de Falconet. Nous avons pensé qu'à ce titre on ne la lirait pas sans intérêt à la tête de cette Correspondance.

LETTRE

AU GÉNÉRAL BETZKY,

SUR FALCONET

ET SON CONTRAT POUR LA STATUE DE PIERRE I^er^.

Paris, 1765.

MONSIEUR,

Je suis très-honoré des marques de confiance que vous avez eu la bonté de me donner, et j'ai tâché d'y répondre avec tout le zèle et toute l'activité possible; mais Son Excellence le prince de Galitzin a su si bien gagner mon Falconet qui, de son côté, a apporté tant de facilité à nos vues, qu'il ne me reste presque aucun mérite dans le succès de cette affaire. L'affabilité charmante du prince et le désintéressement singulier de l'artiste ont tout fait. Je perds un bon ami que le prince de Galitzin m'enlève; et l'honneur d'être appelé par la plus grande des souveraines, et de travailler à la gloire du plus grand des monarques, ravit à la nation un homme excel-

lent qu'elle regrette. Il n'y a qu'une voix sur le choix de votre artiste.

Falconet partira le 15 du mois de septembre prochain. Il n'y a aucune sorte d'intérêt qu'il n'ait sacrifié à l'empressement flatteur que vous avez de le posséder. Permettez, Monsieur, à l'amitié de vous révéler ce que la hauteur d'ame de mon artiste vous aurait certainement laissé ignorer.

Il s'éloigne d'un pays où il est honoré; il quitte à cinquante ans son foyer, la maison qu'il a lui-même bâtie, les arbres qu'il a plantés, le jardin qu'il cultivait lui-même de ses mains, des amis qui lui sont chers; il renonce à la méditation, à l'étude, à toutes les douceurs d'une retraite délicieuse; avec une ame bonne et sensible, telle que Votre Excellence l'a reçue de la nature, elle concevra toute la force de ces sortes de liens, et combien il en doit coûter pour les rompre. Falconet les a rompus, et ce n'est ni la soif de l'or, ni l'ambition d'une plus grande fortune qui l'ont déterminé. Il méprise l'or, il est âgé, et il a la fortune du sage; mais il est entraîné par le talent et le désir de s'immortaliser par une grande et belle chose.

Il avait un état de maison tel qu'il convenait de l'avoir à un homme qui est dans l'aisance. A peine son voyage a-t-il été arrêté que tous ses effets ont été donnés, dissipés ou vendus.

M. le prince de Galitzin vous dira qu'il n'a réservé du prix de la location de sa maison, qu'une pension annuelle très-modique qu'il faisait à une de ses parentes dont il est le bienfaiteur et le soutien.

On a disposé de la place qu'il occupait à la manufacture de Sèvres, et qui lui rendait deux mille quatre cents livres par an.

Il a renoncé à la place de professeur, aux grades académiques et aux honoraires qui y sont attachés.

Il avait seize cents livres de pension de la cour; et il est d'autant plus incertain que ces seize cents livres lui restent, qu'on a refusé d'accepter en paiement d'un bloc de marbre qui lui avait été fourni, mille écus qu'on lui redevait sur cette pension.

Il a confié à un autre sculpteur, qui a bien voulu s'en charger, le soin d'achever à ses dépens la statue de saint Ambroise qu'il travaillait pour les Invalides.

Je n'entre dans tous ces détails que pour supplier Votre Excellence d'épargner à mon ami toute sorte de regrets, de lui accorder votre protection entière, et de lui procurer un travail facile et un séjour heureux. Je mourrais de chagrin, si j'avais jamais à me reprocher les conseils que je lui ai donnés et les assurances que je lui ai faites. Vous

avez à remplir avec mon ami toutes les promesses que je lui ai faites.

Le duc de Wurtenberg a permis que les deux statues qu'il avait entreprises pour lui, et qui étaient presque finies, appartinssent à Sa Majesté Impériale à qui, soit dit sans offense, elles conviendraient beaucoup mieux. L'une représente la Souveraineté appuyée sur son faisceau, l'autre la Gloire qui entoure d'une guirlande un médaillon où l'image de Catherine sera très-bien placée.

Une troisième, qui montre une femme assise, qui enveloppe d'un pan de sa robe des fleurs d'hiver, semble avoir été projetée pour la Russie. Les deux premières figures sont très-belles; mais cette dernière est de position, de caractère, de simplicité, de mouvemens, de draperie, un chef-d'œuvre à placer à côté de l'antique.

Les trois caisses qui renferment ces trois morceaux, sont accompagnées de dix-sept autres, dont cinq contiennent quelques effets appartenant à l'artiste; les autres sont pleines de dessins, de plans, d'estampes, d'outils, en un mot, de choses relatives à l'étude et à la pratique de l'art; et le projet de Falconet est de les abandonner à l'usage de l'Académie.

Il est à propos que Votre Excellence veille à la sûreté de ces caisses, et empêche qu'elles ne soient ouvertes avant l'arrivée de l'artiste : il se-

rait fâcheux que des choses précieuses qui auraient échappé aux périls du voyage, fussent brisées par des ouvriers maladroits.

Jusqu'à présent je n'ai pas dit un mot à Votre Excellence du traité fait avec Falconet; ç'a été l'ouvrage d'un quart d'heure, et l'écrit d'une demi-page.

Nous nous sommes informés de ce que de pareils monumens exécutés avaient produit à Paris aux artistes qu'on en avait chargés, à Bouchardon, à Pigal, à Lemoine, et nous avons su que leurs honoraires avaient été évalués à cent mille écus, sans compter une infinité de petits gains malhonnêtes, connus dans tous les métiers sous le nom de *tour du bâton.*

Votre Excellence imagine bien que nous avons laissé là ces gains qui ne nous convenaient pas, et qui ne devaient convenir à aucun honnête homme; nous avons même négligé des considérations plus justes, telles que la nécessité de s'expatrier, et toutes les peines qu'elle cause, et toutes les pertes qui en sont la suite nécessaire, et nous avons proposé cent mille écus à Falconet. Notre artiste nous a répondu qu'il ne lui fallait que deux cent mille francs, que celui qui ne savait pas être heureux avec deux mille livres de rente, ne l'était pas avec cent mille, et que, quant aux autres cent mille francs, dont il se

départait sans peine, on les lui rembourserait en bons procédés, ce qui ne coûterait rien à personne. Je supplie Votre Excellence de juger à ce trait mon ami.

Le traité ne porte donc que deux cent mille francs, il a fallu en passer par-là. Nous n'avons jamais pu vaincre là-dessus l'opiniâtreté de notre statuaire; ainsi ce n'est pas économie de notre part, c'est refus de la sienne. C'est lui-même qui a réduit son honoraire à ce prix modique, malgré que nous en eussions, et au grand scandale de tous nos artistes qui ont su son procédé honnête et qui ne le lui pardonnent pas.

Les monumens de cette espèce coûtent ici des millions, et durent un temps infini. Si tout répond aux vues de notre artiste, qui ne pense pas qu'il soit plus permis de voler un souverain qu'un particulier, Sa Majesté Impériale saura combien il en faut rabattre et pour le temps et pour la dépense, quand on a affaire à un honnête homme et à un habile homme.

Il est à présumer que moins un artiste pense à lui-même, plus il pense à ses ouvriers; Falconet avait son intérêt à les choisir excellens, c'est ce qu'il a fait. Et Votre Excellence verra qu'il ne leur a presque rien accordé au-delà de ce qu'ils gagnent dans les ateliers de Paris.

Que Votre Excellence me permette de lui re-

présenter que le travail de mon ami lui rend environ dix mille francs à Paris, et qu'en ajoutant à ces dix mille francs son honoraire annuel de la manufacture de Sèvres, ses pensions, ses honoraires académiques et le reste de son revenu, son traité avec la cour de Russie n'ajoute presque rien à sa fortune. Comblez donc d'honneurs mon Falconet, rendez-le donc heureux, faites qu'il jouisse du repos, faites qu'il ne trouve aucun dégoût, aucun obstacle qui le retardent dans ses opérations, et l'empêchent d'exécuter pour vous une grande et belle chose; et il aura obtenu la récompense dont il fait cas. Je vous demande son bonheur avec mille fois plus d'instance que je n'oserais vous demander le mien. Qu'il m'écrive incessamment qu'il est heureux, et qu'à son retour il puisse m'embrasser avec joie. C'est à ces conditions que je vous l'envoie.

Il part avec un de ses ouvriers, et une jeune personne âgée de dix-neuf ans (1). Il sera suivi d'un second ouvrier, et il en prendra un troisième à Berlin.

Le ministre précédent avait accordé au peintre Lagrenée, dix mille francs pour son voyage. Mon statuaire, qui se distingue jusque dans les plus

(1) Mademoiselle Collot, son élève qui, plus tard, épousa son fils: ce fut à elle que Falconet confia l'exécution de la tête de Pierre Ier.

petites choses, a pensé que la même somme suffirait pour cinq personnes, et il n'en a pas demandé davantage.

Je ne vous dis rien des autres articles du traité; j'espère que Votre Excellence reconnaîtra que l'intérêt n'en a dicté aucun, et que tout y a été dirigé à l'économie, à la célérité et au succès.

Il n'est pas indifférent que vous sachiez que les ouvriers qui accompagnent ou suivent mon ami, ont la plupart femme et enfans qu'ils laissent dans ce pays, et à la subsistance desquels il est juste qu'ils pourvoient.

Tout en arrivant, mon statuaire vous présentera son ébauche. C'est un homme qui pense et sent grandement; son idée m'a paru neuve et belle, elle est sienne, il y est singulièrement attaché, et je pense qu'il a raison. Avec le talent le plus distingué il a encore la modestie de ne pas trop présumer de lui-même; cependant je ne doute point qu'il n'aimât mieux s'en revenir en France, après avoir supporté la fatigue d'un long et pénible voyage, que de se soumettre à faire une chose ordinaire et commune. Le monument sera simple, mais correspondra parfaitement au caractère du héros. On pourrait l'enrichir sans doute, mais vous savez mieux que moi que dans les beaux-arts, la richesse est presque toujours l'ennemie mortelle du sublime. Nos artistes sont accourus

dans son atelier; tous l'ont félicité de s'être affranchi de la route battue, et c'est la première fois que j'aie vu une idée nouvelle aussi universellement applaudie, et des gens de l'art, et des gens du monde, et des ignorans, et des connaisseurs. Un de ses ouvriers lui dit à l'aspect de son modèle: N'est-ce pas vous qui avez fait cela? C'est le czar.

Je relis le traité à mesure que j'ai l'honneur de vous écrire, et je n'y vois rien que Sa Majesté Impériale ne puisse approuver. Si cependant, contre notre attente, il se trouvait, soit dans la forme, soit dans quelques autres points, quelque chose qui ne s'arrangeât pas pourtant avec les coutumes, les mœurs, les usages du pays, on peut attendre du bon esprit de mon ami qu'il se prêtera à toutes les rectifications qui ne croiseront ni la célérité ni le succès de son entreprise.

Il ne me reste plus qu'à remercier Votre Excellence de toutes les choses obligeantes qu'elle a la bonté de me dire. Il est naturel que dans la seule occasion que j'aurai peut-être de ma vie de lui témoigner mon respect et mon dévouement, je souhaite ardemment que ma conduite ait été bien conforme à ses intentions. J'espère qu'elle ne dédaignera pas de m'en instruire, afin que je puisse m'excuser, si j'ai failli; ou jouir de la satisfaction la plus douce, si j'ai eu le bonheur de la contenter.

Surtout que Votre Excellence ne confonde pas mon artiste avec la foule des artistes communs. C'est un homme qui a des idées, et qui sait penser par lui-même. J'ignore sur quelle entreprise plus intéressante Votre Excellence pourrait avoir dans la suite à me consulter; mais quand mon Falconet sera à côté du général Betzky, il n'aura plus besoin de personne. Qu'on le laisse faire, et il fera de grandes choses.

Cependant Votre Excellence peut disposer de moi en toutes circonstances, elle doit connaître mon dévouement. S'il est vrai que ce soit le cœur qui rende disert, ce sera surtout quand il sera question de la servir et de célébrer Sa Majesté Impériale, que je suis très-sûr de trouver du génie, s'il est vrai que la nature m'en ait départi quelque étincelle.

Vous avez déjà un sculpteur à Pétersbourg, et même de notre Académie. Pour peu qu'il ait d'ame, il est difficile qu'il voie arriver un autre artiste, pour exécuter un monument qu'il ne doit pas juger au-dessus de son talent ou de sa médiocrité : les hommes ne se rendent pas cette justice. Il est naturel qu'il regarde l'artiste avec un œil jaloux, et l'ouvrage d'un œil critique; qu'il examine, qu'il censure, qu'il inquiète, et qu'il suscite des difficultés et des argumens; il est tout simple que Sa Majesté Impériale et vous, Monsieur, qui êtes

son ministre, interposiez votre autorité, et disiez les mots graves qui font taire. Il ne faut pas que notre artiste, qui aura besoin de toute la tranquillité de sa tête, soit importuné et distrait dans une grande opération par le bourdonnement et la piqûre des guêpes.

Il espère trouver dans les écuries de Sa Majesté, ou des seigneurs de sa cour, de beaux modèles de chevaux, et quelques bons écuyers à son service.

Quant à la suite des opérations, la construction des ateliers, la préparation du petit modèle, et l'exécution du grand, elles se succéderont, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer dans la précédente lettre à laquelle Votre Excellence a fait une réponse que je regarde comme un témoignage précieux de son estime et de sa bienveillance.

Un jeune comédien russe qui voyage aux dépens de Sa Majesté, sachant que c'était au général Betzky que mon Falconet était adressé, s'écria avec une naïveté qui me remplit de joie : Le général ! c'est le plus honnête homme de la Russie. M. Falconet ne sera pas plus tôt arrivé, qu'il sera son enfant.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire à Votre Excellence : le projet de Sa Majesté serait-il d'appeler dans ses États des Français ? le moment est

favorable. Mais oserais-je vous représenter, Monsieur, que ce soient surtout des jeunes gens. Il faut les prendre, lorsque leur éducation est faite, leur tempérament fort et vigoureux, et leur talent bien décidé, entre vingt à trente ans. Ce n'est qu'à cet âge qu'on n'a point de patrie, et qu'on en prend une. C'est dans cet intervalle qu'on épouse une contrée, et qu'on l'épouse si bien qu'on n'imagine plus qu'on puisse subsister heureusement sans un vitchoura. C'est alors que les passions se développent, et qu'on sent le besoin d'une compagne. Le vieillard arrive, rend les services qu'on lui demande, forme quelques élèves qui s'abâtardissent, reçoit les honoraires qu'on lui a promis, s'en retourne; le jeune homme prend femme, a des enfans, et fait une famille qui reste.

CORRESPONDANCE

AVEC FALCONET.

LETTRE PREMIÈRE.

Ce 10 décembre 1765.

Oui, je veux vous aimer toujours; car je ne vous en aimerais pas moins, quand je ne le voudrais pas. Je pourrais presque vous adresser la prière que les Stoïciens faisaient au Destin. « O Destin, conduis-moi où tu voudras, je suis prêt à te suivre: car tu ne m'en conduirais et je ne t'en suivrais pas moins, quand je ne le voudrais pas. »

Vous sentez que la postérité m'aimera, et vous en êtes bien content; et vous sentez bien mieux qu'elle vous aimera aussi, et vous ne vous en souciez pas. Comment pouvez-vous faire cas pour un autre d'un bien que vous dédaignez pour vous? S'il vous est doux d'avoir pour ami..... Je m'arrête là, je crois que j'allais faire un sophisme qui aurait gâté une raison de sentiment.

Il est doux d'entendre pendant la nuit un concert de flûtes qui s'exécute au loin et dont il ne

me parvient que quelques sons épars que mon imagination, aidée de la finesse de mon oreille, réussit à lier, et dont elle fait un chant suivi qui la charme d'autant plus, que c'est en bonne partie son ouvrage. Je crois que le concert qui s'exécute de près a bien son prix. Mais le croirez-vous, mon ami, ce n'est pas celui-ci, c'est le premier qui enivre. La sphère qui nous environne, et où l'on nous admire, la durée pendant laquelle nous existons et nous entendons la louange, le nombre de ceux qui nous adressent directement l'éloge que nous avons mérité d'eux, tout cela est trop petit pour la capacité de notre ame ambitieuse, peut-être ne nous trouvons-nous pas suffisamment récompensés de nos travaux par les génuflexions d'un monde actuel. A côté de ceux que nous voyons prosternés, nous agenouillons ceux qui ne sont pas encore. Il n'y a que cette foule d'adorateurs illimitée qui puisse satisfaire un esprit dont les élans sont toujours vers l'infini. Les prétentions, direz-vous, sont souvent au-delà du mérite. D'accord, mais n'y voyez-vous pas un hommage merveilleux, vous me l'avez dit, et certainement vous êtes trop éclairés tous tant que vous êtes, pour que l'avenir soit jamais assez osé pour penser autrement que vous?

Vous voyez, mon ami, que je me moque de tout cela, que je me persifle moi et toutes les

autres mauvaises têtes comme la mienne : eh bien, vous l'avouerai-je, en regardant au fond de mon cœur, j'y retrouve le sentiment dont je me moque, et mon oreille, plus vaine que philosophique, entend même en ce moment quelques sons imperceptibles du concert lointain.

O curas hominum ! O quantùm est in rebus inane (1) !

Cela est vrai, mais réduisez le bonheur au petit sachet de la réalité, et puis dites-moi ce que ce sera. Puisqu'il y a cent peines d'opinions, dont il est presque impossible de se délivrer, permettez à ces pauvres fous de se faire, en dédommagement, cent plaisirs chimériques. Mon ami, ne soufflons point sur ces fantômes, puisque notre souffle n'écarterait que ceux qui nous suivraient toujours, d'un peu plus près ou d'un peu plus loin.

O le joli moment ! comme la tête allait s'exalter, si j'avais le temps de la laisser faire ! Mais il faut que je vous quitte pour aller à des êtres qui ne vous valent pas, sans flatterie, et pour dire des choses dont la postérité ne s'entretiendra pas.

En vérité, cette postérité serait une ingrate si elle m'oubliait tout-à-fait, moi qui me suis tant souvenu d'elle.

Mon ami, prenez garde que je ne fais nul cas

(1) Pers., Sat. I, 1.

de la postérité pour les morts, mais que son éloge, légitimement présumé, garanti par le suffrage unanime des contemporains, est un plaisir actuel pour les vivans, un plaisir tout aussi réel pour vous que celui que vous savez vous être accordé par le contemporain qui n'est pas assis tout à côté de vous, mais qui parle de vous quoiqu'il ne soit pas entendu de vous.

L'éloge payé comptant, c'est celui qu'on entend tout contre, et c'est celui des contemporains. L'éloge présumé, c'est celui qu'on entend dans l'éloignement, et c'est celui de la postérité. Mon ami, pourquoi ne voulez-vous accepter que la moitié de ce qui vous est dû?

Ce n'est ni moi, ni Pierre, ni Paul, ni Jean qui vous loue; c'est le bon goût, et le bon goût est un être abstrait qui ne meurt point: sa voix se fait entendre sans discontinuer, par des organes successifs qui se succèdent les uns aux autres. Cette voix immortelle se taira sans doute pour vous, quand vous ne serez plus; mais c'est elle que vous entendez à présent, elle est immortelle malgré vous, elle s'en va et s'en ira disant toujours: Falconet! Falconet!

LETTRE II.

Janvier 1766.

Je ne crains pas *le compas de la raison* (1), mais je crains sa partialité qui change de poids et de mesure selon les objets. Tu te repais d'opinions du matin jusqu'au soir, et puis après tu te mets à faire la petite bouche. Eh ! mon ami, le tissu de nos maux et de nos peines est ourdi de chimères où l'on n'aperçoit de loin en loin que quelques fils réels. La comparaison du concert n'est pas seulement *agréable*, elle est juste. Quel concert plus réel que celui que j'entends et dont je suis en état de chanter toute la mélodie et tous les accompagnemens ? Cela est noté. Quand ce ne serait que *la douceur d'un beau rêve ?* Et n'est-ce rien que la douceur d'un rêve ? Et n'est-ce rien qu'un rêve doux qui dure autant que ma vie, et qui me tient dans l'ivresse !

L'éloge de nos contemporains n'est jamais pur. Il n'y a que celui de la postérité qui me parle à

(1) Les passages soulignés sont extraits des lettres de Falconet.

présent, et que j'entends aussi distinctement que vous, qui le soit. L'envie meurt avec l'homme, ou si elle existe encore après lui, c'est pour continuer son rôle. On t'objecte Phidias à toi qui vis, quand tu ne seras plus elle t'objectera à ceux qui te suivront.

Je ne sais *si les femmes riraient;* mais elles auraient tort. Qu'est-ce que fait une belle femme qui va chez La Tour multiplier ses charmes sur la toile, ou dans ton atelier les éterniser en bronze ou en marbre. Elle y porte la prétention de plaire où elle n'est pas, et quand elle ne sera plus. Dès ce moment elle entend ceux qui sont à cent lieues et à mille ans d'elle s'écrier : Oh! qu'elle est belle! Et son bonheur et son orgueil redoublent. Se trompe-t-elle dans son jugement? Non. Si elle ne se trompe pas elle est heureuse, et quand elle se tromperait elle le serait encore.

Point d'injures. Il n'y a point de plaisir senti *qui soit chimérique,* le malade imaginaire est vraiment malade. L'homme qui se croit heureux l'est. Il faut faire entrer en ce calcul, lorsqu'il s'agit du prix de la vie, jusqu'au plaisir momentané du crime; Ixion est heureux quand il embrasse sa nuée, et si la nuée lui présente sans cesse l'objet de sa passion et ne s'évanouit pas entre ses bras, il est toujours heureux.

A l'application; j'avoue que

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro (1).

Mais les grands noms sont maintenant à l'abri de ces ravages, et tu subsisteras éternellement, ou dans un fragment de marbre, ou plus sûrement encore dans quelques-unes de nos lignes; il n'y a plus qu'un bouleversement général du globe qui puisse éteindre les sciences, les arts, et ensevelir les noms des hommes célèbres qui les ont cultivés avec succès. La lumière de l'esprit peut changer de climat, mais elle est aussi impérissable que celle du soleil. Il y a deux grandes inventions; la poste qui porte presque en six semaines une découverte de l'équateur au pôle, et l'imprimerie qui la fixe à jamais.

J'aime bien à entendre dire à un homme *qu'il ne met pas à la loterie*, et qui a un billet dans sa poche. Tu n'es pas sourd, tu contrefais le sourd, et si personne fut jamais dans le cas du proverbe, c'est mon ami Falconet. *Les pires de tous les sourds, sont ceux qui ne veulent pas entendre.*

La crainte du mépris, de la honte, de l'avilissement, sont des petits motifs qui empêchent de faire mal; mais qui, incapables d'exalter l'ame,

(1) Horat., lib. IV, od. IX.

vi
que
malg
jours : I

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro (1).

Mais les grands noms sont maintenant à l'abri de ces ravages, et tu subsisteras éternellement, ou dans un fragment de marbre, ou plus sûrement encore dans quelques-unes de nos lignes; il n'y a plus qu'un bouleversement général du globe qui puisse éteindre les sciences, les arts, et ensevelir les noms des hommes célèbres qui les ont cultivés avec succès. La lumière de l'esprit peut changer de climat, mais elle est aussi impérissable que celle du soleil. Il y a deux grandes inventions; la poste qui porte presque en six semaines une découverte de l'équateur au pôle, et l'imprimerie qui la fixe à jamais.

J'aime bien à entendre dire à un homme *qu'il ne met pas à la loterie*, et qui a un billet dans sa poche. Tu n'es pas sourd, tu contrefais le sourd, et si personne fut jamais dans le cas du proverbe, c'est mon ami Falconet. *Les pires de tous les sourds, sont ceux qui ne veulent pas entendre.*

La crainte du mépris, de la honte, de l'avilissement sont des petits motifs qui empêchent de [illegible] qui, incapables d'exalter l'ame,

ne feront point tenter de grandes choses. Ce n'est pas assez pour la plupart des choses difficiles de ne vouloir point être blâmé. Le repos et l'obscurité suffisent à ce but, il faut vouloir être loué, faire un cas infini de ses semblables qui sont, de ses semblables qui seront, et brûler d'une soif inextinguible de leur louange. Voilà le sentiment qui fait haleter; voilà le sentiment qui foule aux pieds l'envieux; voilà le sentiment qui fait reprendre la lyre, la plume, le pinceau, le ciseau.

Vous me dites toujours que *vous comptez pour rien l'éloge qui est à cent pas de vous*, et vous n'osez pas assurer nettement que vous fassiez aussi peu de cas de celui qu'on vous accorde à votre insu, à Londres ou à Pékin. Mon ami, si nos productions pouvaient aller dans Saturne, nous voudrions être loués dans Saturne, et je ne doute point que si elles étaient de nature à voyager dans toutes les parties de l'univers, comme elles sont de nature à voyager sur tous les points de notre globe, et à passer à toute la durée successive, l'émulation ne s'étendît avec cette sphère, et que l'artiste ne fît plus pour l'espace immuable, immense, infini, éternel, que pour un point de cet espace.

Et que me dites-vous *de cette comète qui vient frapper notre globe!* S'il arrivait jamais que l'orbe des comètes se connût assez bien pour qu'on dé-

montrât que dans mille ans d'ici un de ces corps, se rencontrera avec notre terre dans un point commun de leur course, adieu les poëmes, les harangues, les temples, les palais, les tableaux, les statues. Ou l'on n'en ferait plus, ou l'on n'en ferait que de bien mauvais. Chacun se mettrait à planter ses choux, et vous tout aussitôt qu'un autre. Si l'on peignait encore des galeries, c'est qu'on supposerait que l'astronome a fait un faux calcul. Ce serait bien la peine d'embellir une maison qui n'aurait plus qu'un moment à durer. En un mot, mon ami, la réputation n'est qu'une voix qui parle de nous avec éloge, et n'y aurait-il pas de la folie à ne pas mieux aimer son éloge dans la bouche qui ne se taira jamais que dans une autre?

Malgré que nous en ayons, nous proportionnons nos efforts au temps, à l'espace, à la durée, au nombre des témoins, à celui des juges; ce qui échappe à nos contemporains, n'échappera pas à l'œil du temps et de la postérité. Le temps voit tout; autre germe de perfection. Cette espèce d'immortalité est la seule qui soit au pouvoir de quelques hommes, les autres périssent comme la brute. Pourquoi ne vouloir pas que je sois jaloux et que je prise cette distinction particulière à quelques individus distingués de mon espèce? Que suis-je? des rêves, des pensées, des idées, des sensations, des passions, des qualités, des

défauts, des vices, des vertus, du plaisir, de la peine. Quand tu définis un être peux-tu faire entrer dans ta définition autre chose que des termes abstraits et métaphysiques? La pensée que j'écris c'est moi; le marbre que j'anime c'est toi. C'est la meilleure partie de toi, c'est toi dans les plus beaux momens de ton existence, c'est ce que tu fais, c'est ce qu'un autre ne peut pas faire. Quand le poète disait :

Non omnis moriar; multaque pars mei
Vitabit Libitinam (1),

il disait une vérité presque rigoureuse. J'ai bien peur que tu n'aies prêché cette maudite philosophie meurtrière à ton fils, et que tu n'en aies fait un pourceau du troupeau d'Épicure.

Vous avez tout perdu en me faisant écrire ces chiffons-là; mon projet était de faire un discours en forme, avec toute l'élévation, l'enthousiasme, la raison que je crois avoir, et Dieu merci m'en voilà quitte. Le feu s'est évaporé, et je n'y reviens plus que pour vous tracasser. Bonjour, mon cher ami. Bonjour; vous voyez bien qu'en vous disant cela, je vous baise sur les deux joues.

(1) Horat. lib. III, od. XXIV.

LETTRE III.

Janvier 1766.

Vous n'êtes point bête, je vous le jure; vous avez fait seulement un petit pas du côté du vrai; si j'en fais un autre, nous pourrons bien nous donner la main.

Je ne méprise pas le comptant, ni vous non plus; je ne serai pas embarrassé de vous montrer que l'idée présente que j'ai du jugement favorable de la postérité, est du comptant puisque j'en jouis et que je suis heureux. Vous en jouissez vous-même, moins que moi peut-être, quoique vous y ayez plus de droit; c'est une affaire de caractère. Mais vous en jouissez, puisque vous convenez assez franchement qu'après tout, il vaut mieux être préconisé par une voix qui loue sans cesse, que par une bouche qui se tait quand nous n'avons plus d'oreilles. Il faudrait que vous fussiez fou ou peu vrai, si vous n'avouiez du moins que l'idée actuelle en est plus flatteuse.

Vous m'accusez *de n'avoir pas répondu à tout, et d'avoir fait l'aveugle, quand je vous accusais*

de faire le sourd. Je n'ai pas mon griffonnage tout présent, mais je ne crois pas votre réponse bien fondée.

Je ne tiens point votre dernière lettre pour répondue. Au demeurant, ayez la bonté de considérer, mon ami, que c'est vous qui défendez le paradoxe, et que par conséquent c'est, à la vérité, le côté vrai qui est pour moi, mais que c'est vous qui avez le côté amusant.

Vous plaisantez tant qu'il vous plaît, et il faut, moi, que je sois toujours sérieux. Diable! il n'est pas question de plaisanter quand il s'agit de la vapeur qui repaît les narines des dieux, de la fumée odoriférante qui embaume nos temples, et du bonheur de mâcher la feuille sacrée qui fait les prophètes.

A propos; pourriez-vous bien me dire, mais là, en votre ame et conscience, comme si vous étiez devant Dieu, que la trompette sonnât, que nous l'entendissions tous deux, et que je pusse lire au fond de votre cœur; pourriez-vous me dire si tandis que moi qui ne regretterais ni un louis, ni deux, ni trois, ni quatre (voilà mes moyens) pour rendre votre *Pygmalion* et plusieurs de vos ouvrages invulnérables par la main du temps, vous ne donneriez pas tant, vous qui êtes le père et qui devez avoir des entrailles, un écu pour assurer la même prérogative à ces pré-

cieux enfans-là ? Si je vous fais une fois lâcher un écu, prenez garde.

Et vous aurez bien de la peine à ne pas lâcher le premier écu, car il serait, pardieu, aussi fou de tenir les cordons de sa bourse serrés pour ce que je vous demande, qu'il le serait de ne pas vendre au même prix l'immortalité, avec toute la fraîcheur de la jeunesse, à des enfans de chair et d'os à l'éducation desquels on aurait donné des soins infinis, et qui feraient un honneur universel à l'institution paternelle.

Est-ce que tu n'es pas père? est-ce que tes enfans ne sont pas de chair? Est-ce que quand tu t'es épuisé sur un morceau qui te satisfait, après le souris d'approbation, ne te vient-il pas un soupir de regret sur la lèvre en pensant que, passé le présent tribut précaire du jour, tout sera fini demain pour l'ouvrier et pour l'ouvrage?

Et certes regardant et voyant ces pieds, ces mains, ces têtes, ces membres si délicats, je me suis quelquefois écrié douloureusement: Pourquoi faut-il que cela finisse? et c'était du plus profond de mon cœur. Pourquoi le même sentiment, la même peine n'aurait-elle pas été au fond du tien, plus ou moins fortement sentie et prononcée?

J'ai dit de ton ouvrage ce que j'ai quelquefois dit de Voltaire même, de l'homme, lorsque son poëme m'enchantait; et que je pensais à la cadu-

cité qui le touche (et la caducité a un pied sur le tombeau, et l'autre pied sur le goufre): Pourquoi faut-il que cela meure! Allons, mon ami, là, avoue-moi que tu es, que tu as été et que tu seras, un peu plus que tu ne dis. Si tu avais fait une mauvaise chose sur laquelle on eût écrit : *Falconet fecit*, qu'elle fût placée de manière à rester après toi, et que tu apprisses qu'elle est brisée, certes tu t'en réjouirais. A l'application.

Avez-vous le diable au corps, M. Falconet, de me faire saboter comme un pot, et d'enfourner dans un courant d'étude ma tête que d'autres êtres appellent? Au premier instant de loisir et de bonne humeur, et puis je reprends mon Olinde. Bonjour, sophiste.

LETTRE IV.

Février 1766.

J'ai suivi le conseil que vous m'avez donné. J'ai repris vos lettres : je les ai placées devant moi, et j'ai écrit à mesure que je les lisais. Si je n'ai pas répondu à tout, ce n'est ni dissimulation, ni finesse, ni même insuffisance; c'est inadver-

tance pure. Si vous connaissiez mes amis, avec qui je ferraille sans cesse, ils vous diraient tous que personne n'avoue plus franchement que moi une bonne botte bien appliquée. Je vous présenterai mes idées isolées les unes des autres, parce que ce sera vous épargner la peine de les découdre. Je vous les présenterai d'une manière courte, sèche et abstraite, parce que, sous cette forme, elles en donneront peut-être moins de prise à votre subtilité. Je les dépouillerai de tout le faste oratoire, parce que vous êtes ombrageux, et que ma cicéronnerie pourrait vous mettre en méfiance. Il n'y en a presque aucune qui n'eût échauffé mon ame et pris une teinte de pathétique; mais on risque de vous faire rire, en cherchant à vous faire pleurer. Vous êtes le plus maudit adversaire qu'on puisse avoir en tête. J'ai voulu essayer ce qu'on obtiendrait de vous en s'abandonnant à votre discrétion, et si vous auriez la lâcheté de battre un homme qui se couche à terre; car c'est se coucher à terre que de s'assujettir à la méthode scholastique et sentencieuse dans une affaire de verve, de sentiment et d'enthousiasme.

Tout ce qui tend à émouvoir le cœur et à élever l'ame, ne peut qu'être utile à celui qui travaille. Or, le sentiment de l'immortalité; le désir de s'illustrer chez la postérité; de faire l'admira-

tion et l'entretien des siècles à venir; d'obtenir après sa mort les mêmes honneurs que nous rendons à ceux qui nous ont précédé; de fournir une belle ligne à l'historien, d'inscrire aussi son nom à côté de ceux que nous ne prononçons jamais sans verser une larme, sans pousser un soupir, sans éprouver le regret; de nous assurer les bénédictions que nous avons tant de plaisir à donner aux Sulli, aux Henri IV, à tous les bienfaiteurs du genre humain, tend à émouvoir le cœur, à enflammer l'esprit, à élever l'ame, à mettre en jeu tout ce que j'ai reçu d'énergie. Donc, etc.

Archimède ordonna que l'on gravât sur son tombeau la sphère inscrite au cylindre.

On ne porte guère en soi le sentiment de s'immortaliser sans la conscience de quelque talent rare. Ce sentiment est grand; il est honnête, même dans l'homme médiocre. *Il est naturel au grand homme; c'est une portion de son apanage, qu'il ne peut négliger sans un mépris cruel de l'espèce humaine.*

Parmi toute cette canaille qui est à naître, et qui naîtra toutefois votre égal, votre supérieur, peut être au moins un juge, un poète, un artiste, un ministre, un souverain digne de vous.

Lorsque, sur la garantie de tout un siècle éclairé qui m'environne, je puis m'écrier aussi : *Non omnis moriar*, que je laisse après moi la

meilleure partie de moi-même, que les seuls instans de ma vie dont je fasse quelque cas sont éternisés; il me semble que la mort en a moins d'amertume.

Parmi tant d'idées superstitieuses dont on a entêté les hommes, je suis toujours surpris qu'on ne leur ait pas persuadé qu'ils entendraient sans cesse sous la tombe le jugement qu'ils auraient mérité; l'homme de bien, la voix de la louange et du regret; le méchant, la voix de l'anathème et de l'exécration.

Ma comparaison du concert lointain est douce, dites-vous, *mais elle n'est pas juste; pour la faire juste, il aurait fallu dire, j'entends un concert lointain.* Eh bien! soyez content, je l'entends. Tous les grands hommes l'ont entendu; il ne tient qu'à moi de vous le faire entendre. Écoutez, Falconet, lorsque votre *Pygmalion* aura passé aux siècles à venir, voici ce qu'ils en diront... (1), mon éloge est celui du présent et de l'avenir.

Vous continuez: *quoi n'y a-t-il que cette foule d'adorateurs futurs et illimités qui puisse vous satisfaire?* Je ne dis pas cela, je n'en exclus aucun, et pourquoi exclurais-je ceux qui ne sont pas? Est-ce que si vous avez fait un ouvrage aussi parfait que *le Gladiateur*, ce n'est pas l'éloge de la

(1) Il y a ici une lacune dans le manuscrit.

postérité que vous entendez dans celui d'Agasias ? Agasias n'est plus, mais son ouvrage achevé, était-il ridicule qu'au milieu des acclamations des Athéniens, il discernât la voix de Falconet qui n'était pas encore ?

On savait assez de son temps qu'Agasias avait fait *le Gladiateur*, et soyez sûr, mon ami, que ce n'est pas pour son siècle qu'il écrivit au pied de sa statue : ΑΓΑΣΙΑΣ ΕΠΟΙΕΙ. Voilà l'ame, voilà la grande ame. Comme l'œil et l'esprit qui s'élancent jusqu'aux étoiles fixes, elle se porte dans la durée et dans l'espace à des intervalles immenses. Si vous connaissiez alors sa joie, son tressaillement, son ivresse ! Mais vous la connaissez.

On plaignait Épaminondas de mourir sans enfans : Que dites-vous ? répliqua-t-il d'une voix moribonde ; et *Leuctres et Mantinée mes deux filles !* Voilà, mon ami, la famille dans laquelle il avait vécu, et dans laquelle il se voyait survivre avec joie.

Je vous prie, mon ami, *de lire cela à des femmes, et vous me direz si elles ont ri.* Je sais bien que dans leurs plus grands écarts d'orgueil, leur imagination ne va point au-delà de leur vie. Vous avez très-bien dit : *Les femmes en général, ainsi que bien des hommes, ne laissent rien à la postérité. Quand elles ne sont plus c'est* omninò.

Sur quoi diable compteraient-elles dans ce pays-là?

Pourquoi ne vous êtes-vous pas toujours chargé de répondre vous-même à vos objections? Vous ne m'auriez rien laissé à dire.

Insatiables philosophes, nous dites-vous, *appréciateurs simulés des vrais biens, vous jouissez de Junon, et vous courez encore après la nuée.* Hélas! mon ami, laissez faire l'homme, il fait bien; c'est son fort que d'être plus heureux en embrassant la nuée qu'entre les bras de Junon. Je dispose de la nuée; et Junon dispose de moi. Pensez-y bien, et vous verrez que la nuée est aussi réelle et plus douce que la Déesse.

Eh! combien de fois le rêve du matin ne m'a-t-il pas été plus doux que la jouissance de l'après-midi? Ne me détachez pas de la meilleure partie de mon bonheur. Celui que je me promets est presque toujours plus grand que celui dont je jouis. Ce n'est pas chez moi, c'est dans mon château en Espagne, que je suis pleinement satisfait. Aussi quelque événement le renverse-t-il? je me hâte bien vite d'en rebâtir un autre. C'est là que je me sauve des fâcheux, des méchans, des importuns, des envieux. C'est là que j'habite les deux tiers de ma vie. C'est là que vous pouvez m'écrire, quand vous ne pourrez pas venir.

Voilà la différence qu'il y a entre un Zoïle et

son successeur. Croyez-vous que pour peu que ce successeur eût une ame douce, honnête et sensible, cette cérémonie ne l'affectât pas, du moins pour le moment; qu'il ne se mît pas par la pensée à la place du mort; qu'il ne se dît pas à lui-même: Un jour, qui sera peut-être demain, je serai exposé comme celui-là; c'est ainsi qu'on parlera de moi? Je suis sûr que Henri IV se serait écrié: *Ventre saint gris! qu'ainsi ne soit.*

La postérité ne commence proprement qu'au moment où nous cessons d'être; mais elle nous parle long-temps auparavant. Heureux celui qui en a conservé la parole au fond de son cœur!

Mais qu'est-ce que la voix du présent? Rien. Le présent n'est qu'un point, et la voix que nous entendons est toujours celle de l'avenir ou du passé. Demain n'est pas plus pour vous que l'année 99999. Il vous serait plus doux, et il ne vous serait pas plus difficile d'entendre le concert lointain de 99999 que celui de demain. Le ton est donné et il ne changera pas.

Mais je vous entends... *Tant de grands noms oubliés! tant de grands hommes dont les ouvrages sont perdus ou détruits! tant d'autres dont les ouvrages sont attribués à ceux qui ne les ont pas faits!....* Vous m'objectez un péril auquel vous n'êtes et ne serez jamais exposé; il n'y a plus à craindre pour les ouvrages, les actions et les

noms des hommes illustres, que la rencontre d'une comète. Il faut que tout subsiste ou périsse à la fois. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité, n'ont jamais été plus vifs qu'en les âges où vos réflexions auraient eu quelque force. L'illustration à venir n'a perdu sa valeur que depuis que la durée éternelle du monde entier lui est assurée. C'est que les ames ont moins d'énergie, c'est qu'il est plus court et plus aisé de mépriser que d'obtenir le suffrage des temps à venir. Cherchez bien au fond de ce sac, et vous y trouverez l'insuffisance et la paresse.

Il fut un temps où un littérateur, jaloux de la perfection de son travail, le gardait vingt ans, trente ans dans un porte-feuille. Cependant une jouissance idéale remplaçait la jouissance actuelle dont il se privait. Il vivait sur l'espérance de laisser après lui un ouvrage et un nom immortel. Si cet homme est un fou, toutes mes idées de sagesse sont renversées.

Mais, dites-moi, quelle est la ressource et quel jugement vous portez d'un de mes amis? Il s'est préparé pendant vingt années, et il a travaillé pendant dix à un des plus beaux ouvrages, à mon sens, qui existent; de la philosophie la plus vraie, la plus solide, la plus franche, et qu'assurément il n'oubliera jamais. Sa préface commence par

ces mots : *Ami, quand tu me liras, je ne serai plus; mais dans ce moment où je suis, je pense que tu ne pourras refuser une larme à ma mémoire, et mon ame en tressaillit de joie.*

Cher Falconet, l'ouvrage que vous avez fait et qui passera à la postérité, est une lettre que vous écrivez à un ami qui est aux Indes, qui la recevra sûrement, mais que vous ne reverrez plus. Il est doux d'écrire à son ami, il est doux de penser qu'il recevra notre lettre, et qu'il en sera touché.

Votre postérité est une loterie que je ne verrai jamais tirer. Je n'y mets point..... Vous y mettez malgré vous; et votre billet est bon, et vous ne sauriez l'ignorer. Je vois seulement que vous dédaignez une portion de votre lot. Avez-vous raison?

Si vous aviez exécuté pour Londres, ou votre statue de *l'Amitié*, ou celle de *saint Ambroise*; ou celle qui étend un pan de sa robe sur des fleurs d'hiver, l'admiration des Français ne vous garantirait-elle pas l'admiration générale des Anglais? Ne jouiriez-vous pas de leur suffrage avant que de l'avoir obtenu, et ne seriez-vous pas injuste envers les Français et les Anglais, si le succès de votre ouvrage était douteux pour vous? Eh bien! Londres où vous avez envoyé un chef-d'œuvre dont vous ne recevez pas de nouvelles, c'est la postérité.

Appellerons-nous postérité deux ou trois siècles? Il nous faut une pérennité bien et duement constatée. Encore une fois, elle l'est. La lumière peut changer de contrée, mais elle ne peut plus s'éteindre.

Et les tyrans et les prêtres, et tous ceux qui ont quelque intérêt à tenir les hommes dans l'abrutissement, en frémissent de rage.

C'est un rêve que votre postérité..... Ce n'est point un rêve; ou les espérances fondées sur le mérite de nos productions, ou la comparaison de ces productions avec celles des anciens, ou l'éloge égal que nos contemporains font des unes et des autres, ou les lumières et le bon goût de ces contemporains, ou les lumières et le bon goût des autres artistes, vos envieux et vos rivaux, ou la constance de la nature que vous avez imitée, ou tout ce qui peut aujourd'hui garantir à un habile homme le succès et la durée de son nom et de son ouvrage, sont aussi des rêves.

Entassez suppositions sur suppositions; accumulez guerres sur guerres; à des troubles interminables faites succéder des troubles interminables; jetez sur l'univers un esprit de vertige général, et je vous donne cent mille ans pour perdre les ouvrages et le nom de Voltaire: vous ne réussirez qu'à en altérer la prononciation.

Et puis, qu'a de commun le nom que je porte avec la sensation délicieuse que j'éprouve à penser que mon Iphigénie (1) *fera pleurer à jamais les hommes? les hommes*, entendez-vous, *à jamais*, entendez-vous? c'est ainsi que Racine se parlait à lui-même.

Je reçois des éloges éclairés et sincères. Je les distingue... sans en être affecté... Avec une pareille surdité pour ceux qui crient à mon oreille, comment voulez-vous que j'entende des sons lointains? Si le fait est vrai, il est sans réplique. Que je vous plains! Vous n'êtes pas heureusement né. L'éloge de votre propre cœur est le seul qui vous reste, et cet éloge n'enivre pas. Vous n'aimez donc, n'estimez donc personne? Combien de voix qui n'arrivent point à mon ame sans la troubler! et celle de mon ami, et celle de mon amie, et celle de mon concitoyen, et celle de l'étranger, et celle de la postérité qui me console de toute la peine que j'ai soufferte pendant vingt ans.

Qu'est-ce qui soutenait les Roger et François Bacon, tant d'autres qui ont été persécutés dans des âges éclairés, tant d'autres qui ont consumé leur vie parmi des contemporains incapables d'apprécier leurs travaux, tant d'autres que la nature condamnait au malheur, en leur accordant un

(1) Statue de Falconet.

génie précoce pour leur siècle ? Ils étaient ou ignorés, ou méprisés, ou calomniés, ou pauvres, ou tourmentés. Ils voyaient que de long-temps ils ne seraient compris, évalués, estimés. Cependant ils continuaient de souffrir et de travailler. Parmi une infinité de motifs de leur constance, vous n'en exclurez pas du moins le seul qu'ils aient unanimement allégué : c'est que le temps de la justice viendrait. Il est venu ce temps qu'ils avaient prédit, et justice s'est faite. Rien de si commun et de si sincère que l'appel à la postérité, et quand il est légitime, il n'est point mis au néant.

Et tous ceux qui ont consacré leur vie à des ouvrages posthumes, et qui n'ont espéré de leurs travaux que la bénédiction des siècles à venir ; voilà les hommes que vous appelez des fous, des insensés, des rêveurs; les plus généreux des hommes, les ames les plus fortes, les plus élevées, les moins mercenaires. Envierez-vous à ces mortels illustres leur unique salaire, la pensée douce qu'ils seraient un jour honorés ?

Et ces philosophes, et ces ministres, et ces hommes véridiques qui ont été la victime des peuples stupides, des prêtres atroces, des tyrans enragés, quelle consolation leur restait-il en mourant? C'est que le préjugé passerait et que la postérité reverserait l'ignominie sur leurs ennemis.

O postérité sainte et sacrée ! soutien du malheureux qu'on opprime, toi qui es juste, toi qu'on ne corrompt point, qui venges l'homme de bien, qui démasques l'hypocrite, qui traînes le tyran ; idée sûre, idée consolante, ne m'abandonne jamais. La postérité pour le philosophe, c'est l'autre monde de l'homme religieux.

« Mes amis, le ciel nous a réservés pour donner « un exemple mémorable à l'avenir. » Voilà les premiers mots de la harangue d'un soldat romain, résolu de se tuer plutôt que de mettre bas les armes, et exhortant ses camarades à l'imiter.

Sans doute, cet atôme qu'on appelle le génie est un élément incoercible. *Sans doute il y a dans l'objet même de son attention un germe d'émulation.* Peut-être travaille-t-il malgré lui. Mais comptez que l'homme précoce vit, boit, mange avec les stupides qui l'environnent, mais converse avec l'avenir. C'est à ceux qui ne sont pas encore qu'il adresse toujours la parole.

Vous craignez le mépris, la honte, l'avilissement, et moi aussi. *Vous êtes plus sensible aux reproches qu'à l'éloge ;* je vous ressemble encore en ce point. Mais il est un sentiment que je porte bien plus loin que vous, et qui est-ce qui me blâmera de ne vouloir être blâmé ni du présent, ni de l'avenir? De redouter le mépris et de ceux

qui sont et de ceux qui ne sont pas? L'avilissement, dans un temps où je me transporte? De rougir par anticipation, d'entendre la réclamation de nos neveux? Eh quoi! parce que l'idée que les hommes fouleraient un jour aux pieds ma cendre exécrée, briseraient des monumens usurpés, substitueraient aux lignes sacrilèges de la flatterie, la vérité cruelle: parce que cette idée me tourmente, me révolte, m'est insupportable; parce qu'elle me fait sauter de dessus mon fauteuil, et dire avec transport : Non, cela ne sera pas, j'aime mieux être déchiré par des bêtes féroces qui m'environnent; j'en appelle à la postérité! vous m'appellerez fou, insensé. Ah! mon ami, puisse cette race de fous se multiplier à l'infini! Tout ce que les siècles passés ont eu de braves gens en ont été; ils l'ont dit, ils l'ont écrit.

Mais cette attente est bien incertaine..... Elle n'a jamais été trompée. L'eût-elle été autrefois, elle ne le sera plus. Il faut remonter jusqu'aux temps fabuleux, aux siècles qui ont précédé la guerre de Troie, pour y supposer des noms célèbres ignorés... *Elle est bien creuse.* Moins vous lui accordez de valeur, plus il est généreux de s'en contenter. Mais il faut voir comment Cicéron, Démosthène, Alexandre, tout ce qu'il y a eu d'hommes extraordinaires s'en sont enivrés. Dites-moi, pourquoi

plus une ame antique fut héroïque, plus je la trouve pleine de cet enthousiasme?

Je reviens à cet ami qui a adressé son ouvrage à ceux qui viendront après lui. A qui cet homme pensait-il en écrivant sa préface? De qui s'est-il occupé dans le cours de son ouvrage? A qui a-t-il parlé? Avec qui a-t-il conversé? Avec la postérité, mon ami; avec nos neveux. Auriez-vous eu le front de dire à cet auteur qu'il était fou? L'auriez-vous pensé? Mais je voudrais que vous le vissiez, lorsque je suis seul avec lui dans son *muséum*, me montrer du doigt ses posthumes et me dire : *ils les auront un jour*. Je voudrais que vous vissiez la joie qui éclate sur son visage, lorsqu'il ajoute, *les scélérats hypocrites, les abominables tyrans en seront réduits à frémir autour de ma tombe!* Cette joie n'est-elle pas réelle? Ce sentiment n'est-il pas juste, noble, naturel, honnête, sensé? Pour être sage, à votre avis, fallait-il que cet homme restât dans l'oisiveté? Exigeriez-vous qu'il demeurât indifférent, stupide, vis-à-vis de ses productions? Et le blâmerez-vous de se repaître d'avance du bien qu'elles feront, et du jugement qu'on en portera?

Est-ce que vous ne voyez pas que le jugement anticipé de la postérité est le seul encouragement, le seul appui, la seule consolation, l'unique ressource de l'homme en mille circonstances mal-

heureuses? Permettez donc que je m'écrie encore une fois : ô postérité sainte, à combien de maux les hommes refuseraient de s'exposer sans toi! Combien de grandes actions ils ne feraient point, à combien de périls ils se soustrairaient! C'est ton cri perçant qu'ils ont entendu qui les a élevés au-dessus des travaux, des dégoûts, des supplices, des terreurs de toute espèce. Combien de fois n'ont-ils pas méprisé l'éloge de leurs contemporains pour s'assurer du tien!

Non, non, Monsieur, vous vous trompez. *Que le grand artiste astronome sache tout seul, ou sache avec toute la nation, qu'il est un moment fixe où la terre sera rencontrée dans un point de son orbite par un corps céleste qui la dispersera en mille pièces*, et cette découverte flétrira son ame, et je ne me persuaderai jamais qu'elle n'opère pas sourdement en lui et que la perfection de son ouvrage n'en souffre. C'est une cause de dégoût; quelque légère que vous la supposiez elle aura son effet.

Je vous l'ai dit et je vous le répète : notre émulation se proportionne secrètement au temps, à la durée, au nombre des témoins. Vous ébaucheriez peut-être pour vous : c'est pour les autres que vous finissez. Or, tout étant égal d'ailleurs entre vous et moi, même sensibilité, même talent, même amour de la considération actuelle, même

crainte du blâme présent; si j'y joins l'idée de postérité, si j'accrois le nombre de mes approbateurs et de mes détracteurs existans, de la multitude infinie des juges à venir, j'aurai pour bien faire un motif de plus que vous; vous serez l'homme du catafalque qu'on élève aujourd'hui et qu'on détruit demain : je serai l'homme de l'arc de triomphe qu'on bâtit pour l'éternité.

L'énergie de ce ressort particulier n'est bien connu que de ceux qui l'ont. C'est l'homme avec la fièvre, et l'homme de sang-froid. Mais jugez-en par le discours et les actions. Ils ont tenté des choses plus difficiles. Plus ils ont attaché de prix à la vie future, moins ils en ont mis à la vie présente; ils ont été surtout à mille lieues par-delà la petite ambition de surpasser un rival; il s'agit bien *de mieux peindre cette galerie qu'on m'a confiée, que celui qui peint la galerie voisine.* Je ne sais ce qu'il se propose; pour moi, je projette un monument qui m'immortalise, j'aurais fait infiniment mieux que lui que je pourrais être désespéré. J'en veux à l'admiration de mon siècle et des siècles suivans, et si je pouvais imaginer un temps où mon travail sera méprisé, toutes les exclamations de mes concitoyens ne m'étourdiraient pas sur le bruit imperceptible du sifflet à venir.

Le sentiment de l'immortalité, le respect de la

postérité, n'excluent aucune sorte d'émulation; ils ont de plus je ne sais quelle analogie secrète avec la verve et la poésie. C'est peut-être que les poètes et les prophètes commercent par état avec les temps passés et les temps à venir. C'est qu'ils interpellent si souvent les morts; ils s'adressent si souvent aux races futures, que le moment de leur pensée est toujours en deçà ou en delà de celui de leur existence. Espèces d'êtres bien rares, bien extraordinaires, bien étonnans. Ce n'est pas de la maladie, c'est de la poésie qu'il fallait dire le τὸ θεῖον.

Voilà Thomas qui va tenter le czar Pierre, poëme épique. Il est de la santé la plus délicate, il a sur les joues la pâleur incarnate du poitrinaire. L'entreprise sera longue et pénible; il le sent, il le craint; il ne demande qu'autant de vie qu'il en faut pour achever. Cet homme aura à peine le temps de recueillir l'éloge de ses contemporains, s'il l'a. Est-ce là ce qui le séduit? La véritable folie, ce serait de s'immoler, de se consumer pour entendre crier: oh que cela est beau! et passer. Ce n'est pas là ce qui soutient Thomas; c'est pendant toute la durée de son travail, mon éloge qu'il faut bien de saisir par anticipation; car il pourrait aisément ne pas l'obtenir autrement. A chaque beau morceau qu'il produit, il me voit, et il dit: Quel plaisir cela va faire à Diderot, à

Voltaire, à Marmontel!... Je suis la postérité relativement au moment de son transport. Mais il faut l'entendre lui-même, lorsqu'il compare le temps que son ouvrage exige, avec la courte durée qu'il s'accorde; vous verriez si l'espoir d'exposer aux siècles à venir son buste à côté de celui d'Homère et de Virgile n'est rien pour lui; vous verriez s'il ne consentirait pas à cette condition, d'expirer en mesurant le dernier hémistiche de son poëme; il veut en mourant être compté parmi les sept à huit génies rares que la nature a produits depuis la création du monde, il veut laisser un grand nom.

Je n'ai point *esquivé par adresse les flammes de la bibliothèque d'Alexandrie?* C'était un épouvantail à présenter à ceux qui y ont péri, mais non pas à nous. La foudre tombera quelque jour sur la Bibliothèque Royale. Un jour les tourbillons de la fumée et du feu disperseront dans les airs les cendres et les feuillets à demi brûlés des anciens et des modernes qu'on y a rassemblés. Tant pis pour le public, la nation, le monarque; mais Homère, Virgile, Corneille, Racine, Voltaire, n'en souffriront rien. Ils continueront d'être lus en cent lieux de la terre, au moment même de l'incendie. Il ne faut à présent, grace au progrès de l'esprit humain et à l'art de Fournier, rien moins qu'un déluge universel, une déflagra-

tion générale pour détruire ce qui vaut la peine d'être conservé.

Et pourquoi vouliez-vous que je répondisse *à votre émulation machinale, à votre engagement de l'ouvrage avec l'ouvrier?* Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité est souvent préexistant dans l'homme à cet engagement. D'ailleurs je ne nie point la force et la réalité de ces motifs; mais je dis que si le poëme de Thomas devait périr au même instant que lui, il ne le ferait point, et c'est d'après lui que je parle. Je demande quelle était la pensée et la consolation de Milton cherchant à Londres un imprimeur qui voulût bien risquer vingt guinées à la première édition de son poëme, et ne le trouvant point; je demande ce que ce génie étonnant se disait à lui-même lorsque la nation se taisait, ce qu'il disait à son imprimeur lorsque celui-ci se plaignait que tout le poëme restait en pile dans le magasin; ce qu'il pensait lorsqu'il voyait ces piles sortir du magasin et passer sous sa fenêtre pour aller chez le cartonnier, et Dieu, et Satan, et les anges, et l'Enfer, et le Paradis jetés dans le pourrissoir? Il en appelait à Addison qui ne devait être que long-temps après, et il avait raison. Addison est tout homme de goût, et il ne pouvait manquer de paraître.

Encore une fois, il y a mille circonstances où

il ne reste à l'homme généreux, à l'artiste malheureux que la conscience d'avoir bien fait ou de bien faire, et l'espoir d'un avenir plus juste que le présent. Fondez ensemble les ames de Cicéron, de Démosthène, d'Eschine et de Carnéade pour anéantir dans l'homme ce sentiment, on s'amusera ou l'on s'indignera de l'éloquence du rhéteur, mais le sentiment restera. C'est la nature que vous poursuivez à coups de fourche. Plus ce sentiment est isolé, plus l'action nous paraît grande et belle, plus l'ame humaine nous étonne. Mon ami, vous ne voyez que les petites jalousies du tripot académique. Laissez cela : voyez en vous. Placez-vous devant votre ouvrage quand il est fait, et surtout que vous en avez assez du suffrage de vos contemporains.

Laissez-moi en repos, vous dis-je, avec votre petit et mesquin *qu'en dira-t-on?* Le vrai qu'en dira-t-on, c'est le mien. Je ne demande pas seulement qu'en dira-t-on demain et après, mais qu'en dira-t-on dans cent ans? Parbleu, si votre *qu'en dira-t-on demain* peut exalter le génie, apparemment que mon qu'en dira-t-on demain et dans vingt siècles ne le déprimera pas. Plus j'embrasse d'espace, plus j'appelle de juges, plus je suis convaincu de la perfectibilité et de l'homme et de ses ouvrages; plus la tâche que je m'impose est forte. J'ai le même tribunal que vous; et je

m'en suis fait un autre plus sévère encore que celui-ci. Il n'y a point de cause sans effet. Je porte en moi une cause de plus, et si vous voulez être effrayé de la véhémence de cette cause, promenez votre imagination un moment dans l'histoire, et puis voyez si mon silence, si toutefois je me suis tu, *est un hommage rendu* à ce qu'il vous plaît d'appeler la *vérité*.

Le respect de la postérité est-il honnête; le sentiment de l'immortalité appartient-il à une ame folle ou grande?

Vous êtes très-bien *monté* pour la route que vous avez prise, mais il faudrait au défenseur de ma cause une autre *monture* que vous trouveriez bien si vous le vouliez.

Je n'ai pas dit, ou j'ai eu tort de dire que la louange du contemporain ne fut jamais pure; mais je pense qu'il est rare qu'elle le soit.

Voici la différence du jugement que nous portons des vivans et de celui que nous portons des morts : s'agit-il des vivans? Nous glissons sur les beautés, nous appuyons sur les défauts. S'agit-il des morts? C'est le contraire, nous nous épuisons sur les beautés et nous glissons sur les défauts. On se sert des morts pour contrister et déprimer les vivans. Mais, mon ami, si l'on se sert des anciens pour vous faire enrager, songez qu'on se servira de vous pour désespérer nos neveux.

Je vous félicite d'avoir obtenu pleine et entière justice, et d'avoir été loué de vos contemporains sans *si*, ni *mais*, ni *car;* mais souvenez-vous que quand on échappe à la conjonction, c'est une fois, sans conséquence; et que si vous n'avez pas été très-sensible à cette exception, vous êtes un ingrat, et que si vous l'avez vivement ressentie, vous êtes en contradiction.

Moi, *ingrat envers mes contemporains !* Moi ! je fais le plus grand cas de leur estime, quand elle est sincère, éclairée et constante. Où avez-vous pris que cette ambition qui porte mes vues au-delà de mon existence et de la leur, qui est une pointe de plus à mon éperon, et qui dans mille sentiers épineux devient la seule qui lui reste, puisse jamais être attaquée? Pour juger les hommes, il ne s'agit que de trouver leurs vraies voix, et voici la mienne. Je dis à mes contemporains : Mes amis, si je puis vous plaire, sans me mépriser, sans me plier à vos petites fantaisies, à vos faux goûts, sans trahir la vérité, sans offenser la vertu, sans méconnaître la bonté et la beauté; je le veux. Mais je veux plaire aussi à ceux qui vous succéderont et n'auront aucun de vos préjugés; et si je n'avais que vous en vue, je ne plairais peut-être pas à ceux-ci, et je risquerais de ne pas vous plaire long-temps à vous-mêmes. Je n'ai trouvé qu'un moyen de m'assurer la durée de

votre éloge, quand je l'ai mérité; de l'espérer, quand il m'a manqué; de me consoler, quand j'en désespère: c'est d'avoir sous les yeux le grand juge qui nous jugera tous.

Socrate disait aux Athéniens, lorsqu'il oubliait devant eux la cause de sa vie pour plaider celle de leur honneur: « Athéniens, je sais bien com-« ment on vous fléchit, comment on vous touche, « comment on obtient grace de vous; mais j'aime « mieux périr que de recourir à des moyens que « je ne blâme pas dans les autres, mais qui ne « vont point à mon caractère. C'est quand je ne « serai plus que vous vous rappelerez ma con-« duite et mes discours. Athéniens, vous me re-« gretterez. » Est-ce que nous ne sommes pas tous deux dans Athènes? Est-ce que le même dernier exil ne nous attend pas? Est-ce qu'il ne nous est pas doux de jouir par anticipation des regrets d'une patrie ingrate? Heureux celui que cette idée accompagne jusqu'aux portes de la ville!

Je voudrais bien savoir si un homme un peu jaloux de la considération présente, qui aimerait le repos et l'éloge comptant, qui connaîtrait, comme Socrate, le côté faible de ses concitoyens, et le moyen infaillible de jouir de leur suffrage, et qui serait bien net de l'illusion prétendue de la postérité, braverait aussi intrépidement le jugement, le mépris, la haine, les dégoûts qui l'at-

tendent infailliblement, que celui qui se dit fièrement à lui-même : après tout il n'y a que le vrai, le bon et le beau qui subsistent, et j'aime mieux des persécutions présentes qui honoreront ma mémoire que des éloges et des récompenses qui la flétriront. Il y a des hommes qui ont ainsi raisonné avec eux-mêmes et dont les actions n'auraient peut-être pas été conséquentes à leurs principes, s'ils n'avaient envisagé que le moment. Et vous appelez ces hommes-là des fous, des insensés, soit. Mais apprenez-moi du moins la différence de l'insensé et du héros.

Celui qui a bien fait pour la postérité ne peut que gagner aux vicissitudes du présent, et celui qui a mal fait, pour elle, ne peut qu'y perdre.

Ce *billet que vous avez mis à la loterie vient de sortir avec un assez bon lot, et qui peut vous faire une rente perpétuelle*, vous en convenez. Pourquoi donc le réduire à une rente viagère?

Mais j'argumente contre vous, comme si vous étiez le maître de cette réduction. Vous n'en êtes pas le maître, car au moment où vous avez pensé avec complaisance qu'elle était perpétuelle, elle l'est devenue et vous l'avez touchée.

Je ne vous propose pas de vivre après votre mort. Mais je vous propose de penser, de votre vivant, que vous serez honoré après votre mort si vous l'avez mérité.

Et si le billet n'eût pas porté, dites-vous? Qu'est-ce que cela signifie? Ou que l'ouvrage que vous avez exposé était vraiment excellent et qu'il a été mal jugé, ou qu'il était mauvais et qu'il a été jugé tel. Dans ce dernier cas, vous n'eussiez ni mérité, ni obtenu ni rente perpétuelle, ni rente viagère. Dans le premier, vous eussiez emprunté sur l'avenir; c'est la caisse des malheureux. Je vous ai dit plus haut la différence du jugement de la postérité et du jugement présent, et je n'y reviens pas.

Mais il me vient une idée que je ne veux pas perdre. Nous avons peut-être pris l'un et l'autre le parti qui nous convient. Vous êtes sculpteur et moi je suis littérateur. Mille causes physiques menacent votre chef-d'œuvre, et peuvent en un instant le mettre en pièces. Le sentiment de l'immortalité, s'il était vif, deviendrait un supplice pour vous. Mon chef-d'œuvre est à l'abri de tout événement, et il ne peut périr que dans le bouleversement de la nature. Que votre condition devienne la mienne et que la mienne devienne la vôtre, je vois si communément nos opinions, nos jugemens, nos mépris, nos engouemens, nos principes, notre morale même subir la loi des circonstances personnelles, que je ne serais pas étonné que vos prétentions ne s'étendissent d'autant que les miennes se restreindraient. Nous n'avons pas la même certitude d'être jugés au tribunal à venir.

Homère, dites-vous, *a peut-être mendié son pain en chantant dans les rues son poëme divin, et j'ajoute* qu'au même temps peut-être, quelque *Chapelain* grec était assis à la table des rois. Après? qui est-ce qui empêchait Homère dans la rue de penser qu'un jour il serait sous le chevet d'Alexandre et que le Chapelain serait dans la rue? Vous qui parlez, auriez-vous changé la misère et *l'Iliade* contre l'opulence et *la Pucelle*?

Ce n'est point à Homère, comme poète, que Platon et d'autres hommes sages ont refusé leur hommage, c'est à Homère, comme théologien. Platon est son imitateur perpétuel. Horace a dit à la vérité:

....quandoque bonus dormitat Homerus (1);

Mais lisez l'épître:

Trojani belli scriptorem, maxime Lolli,
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi (2).

Et vous verrez qu'il le préfère aux philosophes Chrysippe et Crantor. Lisez l'endroit de son *Art poétique* où il se compare à d'autres poètes, et vous verrez le cas infini qu'il en fait; c'est celui-là, dit-il, qui

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem

(1) Horat., *de Arte poetica*, v. 357.
(2) Ibid., Epist. II, lib. I.

Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque, et cum Cyclope Charybdin(1).

Si vous saviez, mon ami, quelle est l'énorme différence de tous les poètes du monde à celui-là! La langue de la poésie, il la parle comme si c'était la sienne. Les autres me présentent les plus nobles, les plus grandes, les plus savantes académies; lui, il a toutes ces qualités, et jamais rien d'académique. Mais pour rentrer dans notre thèse, Homère, comme Achille, a son talon vulnérable; c'est toujours un lâche qui le trouve.

Prendre la voix de Zoïle pour celle de la postérité, c'est prendre la feuille de Fréron pour le jugement de notre siècle. Est-ce là ce que vous voulez dire? Chaque âge n'a pas son Homère, mais chaque âge a ses Aliborons.

Mais mon rêve est traversé par des amertumes? Et votre journée n'a-t-elle pas les siennes? En ce point, quelle différence entre la vie veillée et la vie rêvée? Aucune. Mais en vérité, plus j'y pense et moins je saisis l'amertume possible du respect de la postérité, du sentiment de l'immortalité fondé sur le témoignage de toute la partie saine et sensée d'un peuple éclairé. Ne sentez-vous pas vous-même le défaut de la comparaison de mon

(1) Horat., *de Arte poetica*, v. 143-145.

sublime rêveur avec le fou du Pirée? Ou l'on n'a pas mon héroïque et bienheureuse illusion, ou l'on ne guérit point. Brutus s'écrie en mourant: O vertu, tu n'es qu'un vain nom! Voltaire s'écriera peut-être en mourant : O sentiment de l'immortalité, tu n'es qu'une chimère! Mon ami, pardonnons au moribond un moment d'humeur.

Il y a par-ci par-là des lignes dans vos lettres qui me feraient brûler mes papiers. Celle-ci, par exemple : *Que l'éloge de nos contemporains nous enivre.* Que l'idée de la postérité se mêle à l'ivresse, à la bonne heure, puisque l'avenir est une conséquence nécessaire du présent. Eh! mon ami, je n'en demande pas davantage. Si vous eussiez engrené par-là, tout était fini.

L'idée du présent et celle de l'avenir sont inséparables, et le rôle que la dernière jouera dans une tête, variera d'énergie comme toutes les autres idées. C'est une affaire de caractère; mais il est constant que son indépendance apparente ou réelle de tout autre intérêt présent, arrache notre admiration; que plus les hommes ont été grands, plus ils s'en sont enivrés, et que plus ils s'en sont enivrés, plus ils ont été grands; que le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité ne s'est jamais développé avec plus de force que dans les beaux siècles des nations, et qu'elles

se sont dégradées à mesure que les deux grands fantômes s'en éloignaient.

Qu'une femme soit enivrée du plaisir de savoir qu'on la voit belle où elle n'est pas; elle est heureuse, elle a raison. Ce sont vos mots, et je les répète.

Qu'un homme soit enivré du plaisir de savoir qu'on le verra grand où il n'est pas; il est heureux, il a raison: et croyez que votre femme et mon homme sont infiniment plus occupés de cette pensée que vous ne l'imaginez. Rien n'est plus empressé à se montrer qu'une belle femme, et elle ne se dispose pas une fois à étaler ses charmes dans quelque assemblée générale et particulière, elle ne place pas un pompon, sans se dire tacitement: Combien de regards passionnés vont s'attacher sur moi! que de soupirs j'entends d'ici s'échapper à la dérobée! combien de cœurs je vais faire palpiter! que je vais renverser de têtes! Qu'un contre-temps la retienne chez elle et rende tous ses apprêts inutiles; le temps de sa toilette en a-t-il été moins doux? Trop heureuse cette femme, si elle avait pu y passer toute sa vie.

Le sentiment de la postérité ne l'occupe guère. D'accord, c'est que ce n'est qu'une caillette. Mais Hélène vous eût paru bien folle, si elle eût dit au statuaire, Prends ton ciseau, et montre à la curiosité des nations à venir cette femme pour la-

quelle cent mille hommes se sont égorgés; fais que les vieillards des siècles futurs, passant devant ton ouvrage, s'écrient comme les vieillards d'Ilion lorsque je passai devant eux: Qu'elle est belle! elle ressemble aux immortelles jusqu'à inspirer, comme elles, la vénération!

Et de quoi, diable, me parlez-vous de vos petites débauchées qui se font peindre à l'insu de leurs pères, de leurs mères, de leurs époux, et qui recèlent dans le dessus d'un étui ou le dessus d'une boîte à mouches, l'image honteuse d'un adultère clandestin? Est-ce que ces ames-là sont faites pour loger le sentiment de la postérité, le zèle de l'immortalité? Est-ce à cela qu'il appartient d'en appeler aux siècles futurs? Cet appel, c'est le cri de la vertu qui succombe sous l'oppression; c'est le cri du génie transporté de son propre ouvrage; c'est le cri de l'héroïsme; c'est le cri de la conscience après une action sublime; et ce cri n'est jamais ridicule ni dans le moment, ni dans l'avenir, lorsqu'il est autorisé par le suffrage d'un peuple éclairé par la vérité, ou lorsqu'il est arraché par la barbarie d'un peuple féroce et stupide.

Ce n'est pas seulement *Pausanias*, ce n'est pas seulement *Pline* qui déposent du talent de Phidias et d'Apelles. C'est l'Hercule de Glycon, c'est l'Antinoüs, c'est la Vénus de Médicis, c'est le Gla-

diateur d'Agasias. Voilà le vrai garant de leur mérite, et ces panégyristes-là ne louent pas platement. L'histoire nous apprend un fait populaire, c'est que tous ces artistes étaient rivaux les uns des autres. C'est que vous témoignerez un jour pour Bouchardon et Pigalle; c'est qu'ils témoigneront dans l'avenir pour vous. Ne sait-on pas que vous faites comme eux? Pour que la postérité fût injuste, il faudrait que le siècle présent mentît sur un fait qui n'est pas ignoré des enfans. Pour qu'elle fût muette, il faudrait que les chefs-d'œuvre et les artistes, et des philosophes, et des poètes, et des orateurs, et des historiens, périssent en un moment; supposition impossible.

Vous m'objectez *les bons ouvrages détraits et les mauvais épargnés par le temps*, et vous ne vous apercevez pas que cette réflexion ne prouve qu'une chose; c'est l'intérêt que l'artiste peut avoir à ne laisser après lui aucune production médiocre, et combien cet intérêt est naturel et légitime. Il est juste, il est naturel qu'il craigne qu'on oppose un morceau défectueux à l'éloge écrit des contemporains, et que l'envie ne fasse d'une pierre deux coups, et la satire de l'artiste et celle du panégyriste. Le vrai panégyriste de Turenne, c'est Montécuculi; de Frédéric, c'est Daun.

Malgré moi, je prends intérêt à mon siècle; et à l'aspect d'une belle chose, je sens qu'elle dis-

tingue l'âge où je vis. Je suis, et nous sommes tous comme le souffleur de l'orgue qui disait : « aujourd'hui nous avons été sublimes. » L'honneur du siècle est un loyer que je partagerai sans qu'il m'en ait coûté, c'est ce sentiment secret qui émousse un peu la pointe de l'envie que l'homme ordinaire porte à l'homme de génie. Mais si j'aime les grands hommes qui m'entourent par la seule pensée qu'ils recommanderont mon siècle aux siècles à venir, pourquoi ces grands hommes mêmes ne se complairaient-ils pas dans la même pensée? Pourquoi leur en disputerais-je le droit?

Le présent est un point indivisible qui coupe en deux la longueur de la ligne infinie. Il est impossible de rester sur ce point et de glisser doucement avec lui, sans tourner la tête en arrière ou regarder en avant. Plus l'homme remonte en arrière, et plus il s'élance en avant, plus il est grand.

Je dirais à l'historien du siècle, Si tu veux louer dignement Frédéric, aggrandis tant que tu pourras les généraux qu'il a vaincus, donne cent coudées de haut à Daun.

Ne dédaignez pas *mes deux lignes*. Ces deux lignes resteront. Le temps anéantira tout, excepté ce que j'écris. S'il est important que l'artiste ne laisse subsister aucune production médiocre, qu'on oppose au témoignage du littérateur; il ne l'est pas moins que le littérateur soit éclairé, soit juste.

Ah! si je pouvais arracher de Racine, l'*Alexandre* et *les Frères ennemis!* Si je pouvais réduire tout Corneille à huit ou dix pièces! Mais heureusement l'idée d'un monde, résultant de la combinaison fortuite d'une matière homogène, est moins folle que la supposition qu'il ne restera de ces grands hommes que la balbutie de leur enfance et de leur décrépitude.

C'est une plaisanterie bien cruelle et bien injuste que de réduire à l'*insipide et froid colossal tout le mérité du Jupiter de Phidias.* Concevez-vous l'abus que vous faites de votre gaieté, et jusqu'où vous en pourriez être la victime? Ce ne fut point, mon ami, pour avoir taillé un Jupiter énorme que Phidias fut admiré de son temps et que la postérité l'a préconisé; ce fut pour avoir donné à Jupiter une tête qui faisait trembler le méchant, ce fut pour avoir bien rendu le Jupiter du catéchisme païen, le dieu qui ébranlait l'Olympe du mouvement seul de ses noirs sourcils. Les beaux pieds de Thétis étaient de foi, les belles épaules d'Apollon étaient de foi, les flancs redoutables de Mars, la large poitrine de Neptune, les fesses rebondies de Ganymède étaient de foi, la tête majestueuse et menaçante de Jupiter était de foi; et si Phidias n'eût pas rendu la menace et la majesté de Jupiter, le bloc de marbre hérétique serait demeuré dans son atelier. Quelque jour,

peut-être, je vous lirai des idées qui ne m'échapperont plus, parce qu'elles sont consignées sur le papier, sur l'influence réciproque de la religion, de la poésie, de la peinture, de la sculpture sur la nature, et de la nature sur les beaux-arts; mais ce n'est pas ici le lieu. Venez me voir.

Vous tournez à tout vent; vous faites flèche de tout bois: vous avez toutes sortes d'armes: vous combattez de toute manière; tantôt vous faites face et tirez votre flèche avec force; tantôt vous avez l'air d'un homme qui fuit et vous retournez votre arc en arrière. Ici le public est une bête qui ne sait ce qu'il dit, et l'homme qui peut avaler son insipide éloge a le palais le moins délicat. Là c'est un juge éclairé, et sa louange, le murmure le plus flatteur. Tâchez de vous accorder.

Le peuple, mon ami, n'est à la longue que l'écho de quelques hommes de goût, et la postérité, que l'écho du présent rectifié par l'expérience.

Je ne sais si *Pline est un petit radoteur*, mais il est sage à vous de n'avoir confié cette rare découverte qu'à l'oreille de votre ami. Connaissez-vous bien ce Pline dont vous parlez si lestement? L'avez-vous visité chez lui? Savez-vous que c'est l'homme du plus profond savoir et du plus grand goût? Savez-vous que le mérite de le bien sentir est un mérite rare? Savez-vous qu'il n'y a que

Tacite et Pline sur la même ligne? Voici comment *le petit radoteur* parle des artistes que la mort a surpris au milieu de leur ouvrage : *In lenocinio commendationis dolor est; manus, cùm id agerent, extinctæ desiderantur* (1) ? Êtes-vous bien sûr de sentir toute la délicatesse de cette ligne? Vous doutez-vous que le coulant de certains contours n'est pas plus difficile à bien saisir que celui de cette expression? Il y a dans son ouvrage mille endroits de cette finesse. Mon ami, je vous souhaite un Pline; mais songez, Falconet, que s'il a fallu vous attendre des siècles, il se passera des siècles avant que le panégyriste digne de vous, et l'égal de Pline soit venu.

Si vous êtes honteux pour les artistes de la Grèce de la manière dont ils ont été appréciés par l'historien latin, vous êtes le plus malheureux mortel qui soit sous le ciel. Vous ne serez jamais mieux célébré ni par aucun de vos contemporains, ni par aucun de nos neveux. Moi qui me mêle quelquefois de parler des productions des arts, je ne sais si je vous contenterais; mais je serais assez content de moi, si j'avais su dire d'un de vos morceaux, comme il a dit du Laocoon: *Opus omnibus et picturæ et statuariæ artis præponendum* (2). Le beau tableau!

(1) Plin., lib. XXXVI.

(2) Ibid.

Si vous n'avez lu que Dupinet (1) et Caylus, vous connaissez Dupinet et Caylus, mais vous ne connaissez pas Pline. Relisez bien le passage que je vous en ai cité, et soyez sûr qu'il y a une musique si fine, que peu d'oreilles l'ont sentie. Mais laissez là pour un moment la musique de Pline, et hâtez-vous de lire ce qui suit.

Eh bien, *Pline n'a pas connu les beautés des arts!*... je le veux. *Il a loué platement des ouvrages sublimes!* j'y consens. *Ce n'est pas ainsi que l'homme du métier en aurait parlé!* je le crois. Mais Pline, qui était un grand homme, qui respectait son siècle, qui respectait la vérité, aurait-il parlé honorablement de ces artistes, s'ils n'avaient eu avec son suffrage celui des âges antérieurs et du sien. C'est un historien qui écrit mal, mais qui dit vrai; c'est Voltaire qui ne se connaît ni en architecture, ni en sculpture, ni en peinture, mais qui transmet à la postérité le sentiment de son siècle sur Perrault, Le Sueur et Puget.

Si je crois que *le pressentiment de l'avenir et la jouissance anticipée des éloges de la postérité sont naturels au grand homme!* Aussi naturels que son talent, et j'aurais bien tort de me refuser à la preuve que vous en donnez lorsque vous dites

(1) Antoine Dupinet. Sa traduction de Pline (1542) a été long-temps la seule qu'il y eût en France.

que le présent est une conséquence nécessaire du passé, et l'avenir une conséquence nécessaire du présent : ce présent est un point indivisible et fluant, sur lequel l'homme ne peut non plus se tenir que sur la pointe d'une aiguille. Sa nature est d'osciller sans cesse sur ce *fulcrum* de son existence. Il se balance sur ce petit point d'appui, se ramenant en arrière ou se portant en avant à des distances proportionnées à l'énergie de son ame. Les limites de ses oscillations ne se renferment ni dans la courte durée de sa vie, ni dans le petit arc de sa sphère. Épicure sur sa balançoire, porté jusque par-delà les barrières du monde, heurte du pied le trône de Jupiter; Horace, dans la sienne, fait un écart de deux mille ans et s'accélère vers nous, son ouvrage à la main, en nous disant : Tenez, lisez et admirez. Je vous marque les deux termes les plus éloignés de l'homme pendule. C'est dans cet immense intervalle que la foule exerce sur ses excursions. Quand le poète lyrique dit à ses amis :

Vitæ summa brevis spem nos vetat
Inchoare longam (1),

il a le verre à la main, il boit, il vit, il chante, il n'est plus seul, la nuit, devant sa lampe obscure; il

(1) Horat., od. IV, lib. I.

ne sent plus ses bras se couvrir de longues plumes et sa forme prendre celle d'un cygne, il ne s'élance plus vers les régions hyperborées, il parle au présent. Mais attendez, il ne tardera pas à changer de ton, à s'écrier :

Exegi monumentum ære perennius (1),

et à s'adresser à l'avenir, également ivre, également heureux, soit qu'il boive à pleine coupe l'immortalité, soit qu'il dédaigne l'ambroisie de l'avenir et qu'il dise :

Nos ubi decidimus.
Quò pius Æneas, quò Tullus dives, et Ancus,
Pulvis et umbra sumus.

C'est à la postérité qu'on destine tout ce que l'on écrit d'éloquent contre elle. Le travail effroyable des injures qu'on lui adresse est une grande marque de respect qu'on lui porte. On l'adore même en l'insultant. Une satire contre elle, qui ne mérite pas de lui être transmise, ne valait pas la peine d'être faite.

Si le fantôme séduisant ne vous a point encore apparu, c'est que vous ne l'avez pas attendu à l'heure des revenans. Ce n'est pas lorsque le génie lutte contre la difficulté de l'ouvrage, lorsque la muse en travail s'agite; lorsque l'artiste, la

(1) Horat., od. XXIV, lib. III.

bouche entr'ouverte, la poitrine haletante, a l'œil fixe sur la nature; ce n'est pas lorsque la Pythie écume, se tourmente sur le trépied,

. . . . . *Si pectore possit*
Excussisse Deum (1),

que les ombres de nos neveux se suscitent, se forment et se montrent; c'est lorsque l'oracle est rendu, que ces feuilles volantes se sont échappées du sanctuaire et que les peuples les ont lues. Ces ombres aiment les instans plus tranquilles; c'est quand le présent a parlé; c'est dans le silence qui succède au bruit de ses éloges, qu'on entend leur murmure. Les douleurs de l'enfantement sont passées lorsqu'on présente à la mère le nouveau-né, le sourire tendre se fond sur son visage avec les vestiges de la peine; sa curiosité ne s'éveille, elle ne le dépose cet enfant, sur un oreiller, devant elle, elle ne forme un pronostic sur ce qu'il deviendra, qu'après que la famille s'est éloignée.

S'il vous arrivait quelque jour, libre de tout soin, d'être conduit par hasard dans une galerie solitaire, et d'y trouver ces deux ou trois morceaux que vous vous estimez d'avoir faits, placés entre quelques-uns des chefs-d'œuvre des anciens sans en être séparés, c'est alors que l'homme

(1) Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 78, 79.

pendule commencerait à osciller; il irait de lui à Agasias, et il serait ramené d'Agasias à lui; l'un et l'autre bientôt attachés à l'extrémité de la même verge, descendus ensemble de deux à trois mille ans, remonteriez ensemble à la même distance dans l'avenir. C'est alors que vous vous surprendriez raisonnant ainsi le compagnon de votre voyage idéal : Tu n'es plus, ô Agasias; mais je suis et je t'admire. Je suis condamné à passer comme toi; mais le tribut que je te paie, un autre me l'accordera; c'est toi-même qui me le garantis. Et qui pourrait m'en frustrer?... Vous ajouteriez : Qui est-ce qui parlerait de la Grèce sans tes semblables et toi? Que serait la France sans mes semblables et moi? Tu fus un des hommes de ta nation, et tu m'attestes que je suis aussi un des hommes de la mienne..... Je pressens aussi la petite pointe d'amertume dont cette douce rêverie pourrait être mêlée. Sans doute il serait fort doux pour le Falconet d'Athènes d'entendre de rechef le Falconet de Paris. Sans doute il serait fort doux pour celui-ci d'entendre de rechef l'Agasias à venir. Mais cela ne se peut; *medio de fonte leporum, surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angit.* L'homme se jette sur ce qui est sous sa main, et son imagination sur ce qui est au-delà de la portée de son bras.

Eh bien, *si vos productions allaient dans Sa-*

turne, vous seriez donc fort aise d'apprendre par la gazette du pays qu'on y est content de vous. Et vous êtes assez bête pour ignorer qu'entre tous ceux qui mettent le pied dans votre atelier, il n'y en a pas un qui n'ait cette gazette dans sa poche!

Eh bien! *il y aurait donc de la folie à ne pas aimer mieux entendre son éloge dans une bouche qui ne finira jamais que dans une autre, à condition qu'on aura des oreilles ou qui puissent entendre ce qu'on dira, ou entendre ce qui ne se dit pas encore.* Et vous êtes assez bête pour ne pas savoir que vous avez ces oreilles-là aux deux côtés de votre tête, ou qu'un beau jour elles y pousseront! Eh! mon ami, si vous vous étiez bien observé, vous les y auriez senti pointer et tinter cinquante fois.

Pour un panégyriste de l'étoffe de Pline, vous l'aurez sans doute, mais consolez-vous-en, ce ne sera pas de votre vivant; c'est un malheur qui est si loin! si loin! En attendant celui-là, je me surprends à tout moment devant l'autre, comme vous devant le Laocoon. Il me confond.

Quelques-uns de vos contemporains, honnêtes gens et éclairés, vous ont assuré que vous ne mourriez pas tout entier. Vous les en avez crus sur leur parole, vous avez été sensible à leur témoignage; vous avez donc assisté à votre oraison funèbre, et vous ne l'avez pas entendue sans plai-

Je crois que vous vous trompez. En fait d'arts et de monumens subsistans, *être du premier mérite ou de la première célébrité*, c'est la même chose; l'avenir répare les torts du présent, et je vous défie de me citer un exemple contraire.

Si j'étais, dites-vous, *du premier mérite vous auriez perdu sur table, et vous verriez un des plus grands sculpteurs se* .... (1) Je n'achève pas. Vous me faites tomber la plume des mains. Je n'ai ni la force de vous croire, ni celle de vous prêcher davantage. Je suis comme Paul sur le chemin de Damas; mais c'est moi qui crie, *Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous* (2)?.... Cela n'est pas vrai, cela n'est pas vrai.... Mais dites-moi pourquoi j'ai tant de peine à vous croire? pourquoi sur cent hommes en trouveriez-vous deux à peine qui vous croient; si ce n'est qu'homme, vous protestez contre un sentiment naturel à l'homme? Quoi! c'est vous qui ignorez le respect de la postérité, vous qui avez l'ame pleine de droiture et d'honnêteté! C'est vous qui bravez le jugement de l'avenir, vous qui vivez solitaire, qui jouissez peu de votre réputation et dont la perfection des ouvrages suppose un travail infini! C'est vous qui abjurez le sentiment de l'immorta-

(1) On lit dans le premier manuscrit; « se f... de la postérité. »

(2) *Actes des Apôtres*, chap. IX, verset 4.

lité; ce sentiment à travers lequel vous devriez toujours apercevoir le marbre que vous travaillez! L'idée la plus douce, la plus consolante, la plus noble avec laquelle vous puissiez converser dans votre retraite, vous l'en chassez. Éloigné du commerce de ceux qui vous admirent, privé de l'entretien de ceux qui vous admireront un jour, il ne vous reste plus qu'à éloigner ceux que vous admirez pour rester seul.

Un jour Fontenelle disait que s'il y avait dans un coffre un mémoire écrit de sa main qui le peignît à la postérité comme un des plus grands scélérats du monde, et qu'il eût une démonstration géométrique que ce mémoire serait ignoré de son vivant, il ne se donnerait pas la peine d'ouvrir le coffre pour le brûler. Ce discours fit peine à tous ceux qui l'entendirent, et personne ne le crut. C'est qu'il vient dans l'esprit qu'un homme aussi indifférent sur la mémoire qu'il laisse après lui, ne balancerait guère à commettre un crime, si ce crime lui était utile et qu'il eût la démonstration géométrique qu'il ne sera pas connu de son vivant. On n'aime pas ces gens-là qui mettent tant d'importance à la date.

Le génie, ce pur don de la nature, est la cause unique des grandes choses. La cause unique! cela est-il bien vrai? Il me semble que si je vous avais demandé, il y a deux mois, qu'est-ce qui avait

conduit les littérateurs et les artistes de la Grèce et de Rome au point de perfection qu'ils ont atteint; vous m'eussiez répondu : « C'est le sentiment de la liberté qui porte l'esprit aux grandes idées; c'est le patriotisme, c'est l'amour de la vertu; ce sont les honneurs nationaux, ce sont les récompenses publiques, c'est la vue, l'étude, le choix, l'imitation constante de la nature, c'est le respect de la postérité; c'est l'ivresse de l'immortalité; c'est le travail assidu; c'est l'heureuse influence des mœurs, des usages et du climat, c'est le génie sans lequel toutes ces causes ne sont rien, sans lesquelles il est peu de chose. Une seule injustice suffit pour assoupir le génie qui veille au centre de la capitale; le bruit seul d'une récompense suffit pour éveiller le génie qui dort à Chaillot. »

S'il y avait des statues pour les grands crimes, comme pour les grandes vertus, vous verriez bien d'autres scélérats. Ce qui me fait chérir le respect de la postérité, le sentiment de l'immortalité, c'est qu'ils ne germent qu'au fond d'une belle ame. Ce n'est pas l'exécration des siècles qu'on ambitionne, c'est leur louange. Le scélérat n'exerce presque jamais toute son énergie. Il est trop lié. Belle générosité de sa part, de renoncer à un lot qui ne fut jamais fait pour lui. Il y a pourtant eu un Érasistrate. Après cent mille honnêtes gens, je trouve encore un coquin pour moi.

Vous me faites l'honneur de m'interpeller sur le ressort des grandes choses; et je vous proteste avec toute la sincérité dont je suis capable, qu'au milieu des persécutions que j'ai souffertes, il était consolant pour moi d'être sûr que la chance tournerait un jour. Je voyais un avenir plus juste. Je me rappelais que le train du monde ne devait pas changer pour moi. Je me répétais ce beau vers d'Horace :

Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis (1).

Mais croyez que mon ame était flétrie; et que cent fois j'ai été tenté de me jeter entre les bras du repos, et de laisser là des aveugles qui frappent de leur bâton ceux qui veulent se mêler de leur rendre la vue.

Les hommes extraordinaires qui se suffisent pleinement à eux-mêmes : je n'y crois pas. Nous tenons tous plus ou moins de la coquette qui met des mouches au fond de la forêt, ou de la dévote qui fait une toilette de propreté, parce qu'on peut trouver un insolent. Pour vos fanatiques qui brûlent le ciel et éteignent l'enfer, je n'y réponds pas; je ne prendrai pas l'essor extravagant et momentané d'un enthousiaste pour l'état naturel de

(1) Lib. II, Epist. 1.

l'ame. Vos athées ont mieux aimé mourir que de vivre déshonorés, c'est ce que les militaires font tous les jours; et puis, qui vous a dit que quelque idée de postérité ne s'y mêlait pas. Il faut un salaire à l'homme, un motif idéal ou réel. Faites mieux; réunissez-les. Accordez-lui le bonheur, tandis qu'il est, et montrez-lui la statue, quand il ne sera plus. C'est le moyen de déployer toute son énergie.

Mais à quoi sert d'élever des monumens à ceux qui ne sont plus? de décorer le marbre qui couvre leurs cendres froides de sublimes inscriptions; de présenter aux citoyens les bustes des défenseurs de leur liberté; de déposer dans des volumes éternels le récit de leurs actions? Est-ce pour les morts que cela se fait? Non, c'est aux vivans qu'on s'adresse. On leur dit: « Si tu fais ainsi, voilà les honneurs qui t'attendent. Tu serviras d'exemple à ceux qui te succéderont, comme ils en ont servi à ceux qui leur ont succédé. Nous ne serons pas plus ingrats envers toi qu'envers eux; méprise la vie, aime la mort. »

La belle liste de héros que l'abbaye de Westminster a créés! Combien ces statues qui peuplaient toute la Grèce ont fait égorger de citoyens! Alexandre pleura sur le tombeau d'Achille. Je ne vois de toute part, que des hommes qui s'immolent aux pieds de mes deux fantômes.

Comment se fait-il, s'il vous plaît, que l'histoire, où l'on voit à chaque ligne le crime heureux, à côté de la vertu opprimée, la médiocrité récompensée à côté du talent persécuté, l'ignorance sous la pourpre, le génie sous des haillons, le mensonge honoré, la vérité dans les fers, ne soit pas la plus funeste des lectures? Si le jugement de la postérité n'était rien, tout homme sensé dirait à l'historien : « Vous parlez à merveille, mais à quoi me serviront vos éloges, quand j'aurai beaucoup souffert et que je ne serai plus? Je vois qu'on en use fort honnêtement avec les morts; mais je vis et je veux vivre heureux, si je puis; et je suis presque sûr de mon fait, en méritant vos exécrations que je n'entendrai pas. »

Si l'on me demandait lequel des deux je préférerais, ou d'obtenir ou de mériter une statue; d'après l'expérience des siècles passés, il serait peut-être sage de répondre, Ni l'un, ni l'autre; — mais il faut opter; — j'aime mieux la mériter; — et si tu la mérites, te flatterait-il de l'obtenir après ta mort? — Sans doute. Qui est-ce qui peut être indifférent à l'espérance, à la pensée d'avoir son buste à côté de celui de Phocion?

Vous prétendez que si votre Démosthène était chargé de votre cause, il la mettrait hors de réplique; je vous jure, mon Phidias, que je ne la plaiderais pas mieux que vous. Vous avez le rai-

sonnement, le style, l'esprit, la logique, l'ironie, la réticence, la subtilité, la raison, le sophisme, les grands mouvemens, les figures hardies, quand vous voulez; que faut-il de plus pour être éloquent? Mais ce serait bien le plus grand abus possible de l'éloquence; et pourquoi m'amuserais-je à briser un des principaux ressorts de l'ame? Pourquoi tarirais-je la source des actions héroïques? Pourquoi attacherais-je l'homme à lui-même, qu'il n'aime déjà que trop? Pourquoi ôterais-je au talent méconnu ou persécuté, à l'innocence opprimée, à la vertu malheureuse son unique consolation, son dernier appel? Pourquoi restreindrais-je la sphère déjà si étroite de nos jouissances? Pourquoi délivrerais-je les tyrans de la frayeur de l'histoire? Pourquoi, le plus furieux des iconoclastes, briserais-je les statues, les monumens, et tout ce qui prêche aux hommes le sentiment de la postérité, le respect ou la crainte du jugement à venir?

Les peines et les plaisirs réels ou physiques ne sont presque rien. Les peines et les plaisirs d'opinion sont sans nombre. Il faut ou que je respecte le sentiment de l'immortalité, l'idée de la postérité, toutes les jouissances idéales, anticipées, ou que j'attaque à la fois tous les plaisirs d'opinion. Est-ce là ce que vous me proposez?

Lorsque vous envoyez votre *Pygmalion* à tous

les diables, vous oubliez qu'il y a autant de détracteurs que d'hommes de goût, qu'il en naît et qu'il en naîtra sans fin; et je ne vois plus en vous qu'un citoyen aussi froid sur la gloire de son siècle et de sa nation que sur la sienne. Je ne vous dis rien ni de l'honneur ni du bonheur de l'espèce humaine; avec vos idées on n'est rien moins qu'un cosmopolite.

Je laisse là toute votre tirade sur la paternité de l'artiste. Elle ne m'effleure pas. Vous avez pris un éloge pour un argument, une caresse pour une égratignure. Quand je vous demandais si vos enfans n'étaient pas de chair, ce n'était pas au philosophe, c'est au statuaire que je m'adressais. Mais je vous dirai en passant, que je pourrais tuer ma fille sans atrocité, et qu'on ne pourrait quelquefois arracher un mauvais arbre de votre jardin sans vous faire peine. Notre attachement aux choses n'est communément fondé que sur nos soins. Ce n'est pas seulement au passe-dix qu'on court après son argent. Vous avez un mauvais poirier dans votre potager; il est couvert de mousse, rongé d'insectes, hérissé de branches mortes. Un jour je jette un œil compatissant sur ce poirier, et je vous dis: Falconet, sauvons la vie à ce malheureux. A l'instant, j'élague les mauvaises branches avec ma serpe; vous déracinez la mousse avec l'ébauchoir, nous écrasons les in-

sectes, nous bêchons, nous enfumons, nous arrosons, continuant notre botanique sollicitude jusqu'à la saison des feuilles. Cette saison venue, nous remarquons quelques signes de convalescence; nous redoublons de zèle. Cependant un coquin, la nuit, franchit les murs du jardin, coupe l'arbre par le pied, et nous voilà tous deux plus affligés de sa perte que du plus bel espalier du jardin. Cependant nous ne nous étions promis ni estime, ni argent, ni considération, ni gloire de notre travail. Qu'eût-ce donc été si toutes ces grandes attentes avaient été attachées à la conservation du triste végétal? si ce poirier eût dû porter l'immortalité pour nous?

Lorsque vous prononcez si vite qu'il est indifférent qu'une main amie détruise, ou qu'une main ennemie et jalouse conserve nos productions médiocres, vous allez au-delà de votre propre système. Ces morceaux qui pourraient honorer un homme ordinaire, déprisent un habile homme. On dit: Il a fait de belles choses: d'accord; mais il en a fait aussi de mauvaises. Sans aucun égard à la considération future, l'éloge précédent ne vaut pas celui-ci: il a fait de belles choses, et il n'en a fait que de belles. C'est que dans la carrière que nous courons l'un et l'autre, tout ce qui n'ajoute pas, diminue.

Encore un moment de patience et je finis. Il ne

faut pas avoir fait un grand pas dans le système intellectuel, pour sentir qu'on est en effet où l'on croit être; puisqu'on y pleure, on s'y venge, on y rit, on y jouit, on y exerce toute sa bonté, toute sa méchanceté morale. On y converse aussi réellement avec les morts qu'avec les vivans, pas plus ni moins réellement avec les vivans qu'avec ceux qui sont à naître; avec le passé et l'avenir, qu'avec le présent; et c'est un évoqueur d'ombres, un poète qui me donne la peine d'écrire ces trivialités? Lorsque votre ame haletait, que votre poitrine s'élevait, que vous pâlissiez, que vous parliez à votre ouvrage, il n'y avait que votre ouvrage et vous. Lorsque incertain si vous laisseriez votre ouvrage dans l'atelier, ou si vous l'exposeriez au salon, vous évoquâtes autour de lui vos contemporains et vos rivaux, il n'y avait encore réellement dans l'atelier que votre ouvrage et vous. Il ne vous en aurait pas coûté davantage pour augmenter votre compagnie idéale, de celle de vos prédécesseurs et de vos neveux. Les juges que vous avez négligés valaient bien les autres.

D'où je conclus que le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité émeuvent le cœur et élèvent l'ame; que ce sont deux germes de grandes choses, deux promesses aussi solides qu'aucune autre, et deux jouissances aussi réelles que la plupart des jouissances de la vie, mais

plus nobles, plus avantageuses et plus honnêtes.

Reprenez mes petits feuillets, placez-les devant vous avec cette lettre, et vous aurez à peu près tout ce que je pense du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité.

N. B. 1° Que lorsque je m'applique à moi-même la meilleure partie des choses que j'avance sur ces deux belles ivresses, c'est que présentées sous cette forme propre et personnelle, elles en deviennent plus énergiques. Autre chose est de parler d'un sentiment qu'on éprouve soi-même, qui vit, qu'on reconnaît au fond de son ame, autre chose est de parler d'un sentiment étranger et qu'on suppose dans l'ame des autres. La certitude que les siècles futurs s'entretiendraient aussi de moi, qu'ils me compteraient parmi les hommes illustres de ma nation, et que j'aurais honoré mon siècle aux yeux de la postérité, me serait, je l'avoue, infiniment plus douce que toute la considération actuelle, tous les éloges présens; mais il s'en manque beaucoup que je l'aie. Si l'histoire des lettres m'accorde une ligne, ce n'est pas au mérite de mes ouvrages, c'est à la fureur de mes ennemis que je la devrai. On ne dira rien de ce que j'ai fait, mais on dira peut-être un mot de ce que j'ai souffert. Adieu, mon ami, bonsoir; vous m'avez fait écrire un jour et une nuit tout de suite.

2° Que les vérités du sentiment sont plus inébranlables dans notre ame, que les vérités de démonstration rigoureuse, quoiqu'il soit souvent impossible de satisfaire pleinement l'esprit sur les premières. Toutes les preuves qu'on en apporte, prises séparément, peuvent être contestées, mais le faisceau est plus difficile à rompre. Quand vous aurez brisé tous mes bâtonnets, je n'en soupirerai pas moins après l'immortalité, je n'en respecterai pas moins la postérité. Je vous dirai toujours ce que Chaulieu se disait à lui-même sur la perte du marquis de La Fare son ami.

Et que peut la raison contre le sentiment?
Raison me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède;
Mais je verse des pleurs dans le même moment,
Et sens qu'à ma douleur il vaut mieux que je cède.

S'il était vrai, comme je le pense, qu'il serait difficile de faire un beau bas-relief avec les natures communes de Greuze, j'aurais peut-être bien de la peine à le prouver. Presque toutes les questions de goût et toutes celles de la morale délicate en sont là, il est facile d'en plaisanter, impossible de n'y pas croire. Le cœur et la tête sont des organes si différens! Et pourquoi n'y aurait-il pas quelques circonstances où il n'y aurait

pas moyen de les concilier? Prouvez-moi bien l'inutilité, la folie de mes regrets, et vous n'obtiendrez de moi, pour prix de toute votre éloquence, que le silence et un soupir. Bonsoir encore.

Je disais à M. de Montamy, occupé de la recherche des couleurs pour la peinture en émail, « Mon ami, vous serez arrêté au milieu de vos travaux. — Eh! qu'est-ce que cela fait? me répondit-il, cela ne sera pas perdu. »

LETTRE V.

Mars 1766.

J'ai reçu, cher ami, votre réponse; si vous avez eu autant de plaisir à l'écrire que moi à la lire, vous devez être assez content de vous.

Il y a tout plein de choses fines, il y en a de fortes, il y en a d'ironiques, il y en a d'agréables; vous êtes un diable de serpent qui vous tortillez autour de moi en cent façons diverses. Mais si je puis une fois prendre le serpent par le cou, je le serrerai si fort, si fort!...

A vue de pays, il y a bien quelques bêtises par-ci par-là dans mon ami Pline; mais puisque vous vous êtes donné la peine de le lire pour l'atta-

quer, il faudra bien que je prenne celle de le lire pour l'abandonner ou le défendre.

Par hasard, n'auriez-vous pas sauté à pieds joints par-dessus une infinité de jugemens très-sains, très-justes, très-délicats, que j'ai quelque mémoire d'y avoir lus, pour appuyer votre furie sur trois ou quatre phrases mal dites, mal tournées?

Pour Voltaire, il est assez impossible de le défendre: il ferait fort bien de se corriger. Quoi qu'il en soit, je suis sûr que quand il prononce sur l'idéal d'un morceau, sur les caractères, les expressions, les passions et quelques autres parties qui ne tiennent point essentiellement au technique, il prononce de manière à ne rien redouter. Tout le technique possible ne supplée pas à ces qualités, sans lesquelles le morceau est froid et maussade. Et ces qualités, quand elles sont dans un morceau, peuvent quelquefois pallier le vice du technique, à moins que ce vice ne soit effroyable. C'est un homme qui dit de belles choses, et qui les dit en mauvais termes: c'est Rouelle qui, en appliquant les principes de l'art aux phénomènes du monde, dit, *je venions*, *j'allions*. J'admire son génie en riant.

Je vous reprendrai, cela est sûr. S'il ne s'agissait que de mettre mes raisons à l'abri de vos insultes, ce serait demain; mais il faut que je

lise, et il y a bientôt vingt ans que je ne lis plus.

Bonsoir, mon ami. Vous devez m'aimer à la folie de vous avoir fait faire le morceau que vous m'avez envoyé. Je ne veux plus que vous écriviez davantage; vous finiriez par avoir toute sorte de supériorité sur moi.

Bonsoir. Ah! si vous saviez de quoi je m'occupe, et dans quelles circonstances je reçois votre papier! J'arrive à onze heures; je vous lis rapidement; je vous relirai une fois, deux fois, trois fois; mais il faut auparavant que j'intercalle des papiers blancs entre vos feuillets afin de jeter mes observations tout contre les vôtres.

Bonsoir, encore une fois. Si je rejette les yeux sur votre lettre, adieu le reste de la nuit.

LETTRE VI.

Mai 1766.

Ce ne fut point le retour des Grecs, mais ce fut le spectacle de la misère des Troyens, après l'entière destruction de leur ville, instant propre à fournir une grande variété d'incidens, scène vraiment déplorable, que Polygnote se proposa de peindre dans son tableau si mal nommé, si

bien décrit par Pausanias, et si mal entendu par le comte de Caylus (1).

Pour faire valoir Polygnote, le comte de Caylus n'avait qu'à se conformer à la description de Pausanias et employer un artiste intelligent; mais il a tout gâté en cherchant à épargner au peintre des inepties qui n'étaient que dans sa tête.

Je ne dirai rien de Polygnote ni comme dessinateur, ni comme perspecteur, ni comme coloriste; mais je ne craindrai point d'assurer, sur son tableau, que c'est une des plus belles imaginations que je connaisse.

Pausanias n'est point un enthousiaste. C'est un homme froid, qui regarde froidement, qui écrit froidement, qui rompt sans cesse sa description par des traits d'érudition qui expliquent le tableau de Polygnote, mais qui en détruisent l'entente. Il ne dit pas un mot des passions, du mouvement, des expressions, des caractères; cependant l'idée qu'il laisse est grande. Si un tableau moderne eût passé par les mains d'un Pausanias, je vous demande ce qui en resterait? Un peintre habile peut sans doute concevoir une belle chose d'après une mauvaise description, mais en revanche une mauvaise description peut réduire à rien un chef-d'œuvre de peinture.

(1) *Histoire de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XXVII, page 34.

Vous dites que l'art était dans son enfance au temps de Polygnote, et vous comparez les éloges de ses contemporains à ceux que nous avons prodigués autrefois à tant de poètes dont on ne parle plus; peut-être avez-vous raison; mais l'art enfant ose-t-il tenter des compositions énormes, et quand il s'en avise, sait-il y garder autant de convenances, y montrer autant de choix, d'intelligence et de goût qu'on en voit dans le tableau de Polygnote? Homère, quand il est beau, n'est ni plus sage, ni plus beau que Polygnote.

Il y a, ce me semble, dans les arts plusieurs choses qui marchent d'un pas égal. Au temps où la partie de l'exécution est misérable, le choix de l'instant est mauvais, les incidens sont pauvres, les actions insipides, les figures et les caractères ridicules. La description de Pausanias ne laisse soupçonner à Polygnote aucun de ses défauts. Quoi qu'il en soit, la voici cette description, plate, froide et rigoureuse comme vous la désirez.

Vous avez cru que Pausanias avait d'abord fixé son œil au centre du tableau, et que de là ses regards et sa description s'étaient répandus à droite, à gauche, sur le devant, sur le fond, sur toute la composition; rien de cela. Il a tout bonnement commencé par la gauche et fini par la droite, comme vous allez voir, et comme je m'en étais douté.

A gauche, oui à gauche, quoique Pausanias ne le dise pas, on voit la mer et son rivage. Au bord de la mer, un seul vaisseau. Ce vaisseau est celui de Ménélas, et Ménélas celui des Grecs le plus embarrassé de son rôle, et le plus empressé de partir. Il avait recouvré sa femme : mais cette femme coûtait bien cher à la Grèce. Il y a du jugement et de la finesse à n'avoir montré que le vaisseau de Ménélas. Celui qui ne le sentira pas, ne sait ce que c'est que l'esprit de la composition.

Sur ce vaisseau, des enfans mêlés avec les matelots; au centre, le pilote Phrontis disposant les rames. Au-dessous du pilote, Ithæmènes avec des nippes; sur la planche qui conduit du rivage au vaisseau, Echœax qui passe et porte une urne d'airain. Première masse.

Et cet Echœax passant sur la planche avec son urne d'airain, vous semble de l'origine de l'art? A la bonne heure.

Non loin du vaisseau, Polités, Strophius et Alphius enlèvent la tente de Ménélas. Amphialus détend une autre tente, et le peintre a assis à terre un enfant aux pieds de ce dernier. Deuxième masse.

Ensuite on voit une femme et une femme qui se pique de beauté, un guerrier et le guerrier le plus ferme des Grecs, avec un jeune homme admirant la beauté d'Hélène. La femme est Briséis,

le guerrier Diomède, le jeune homme Iphis. Briséis est debout. Diomède est derrière elle, Iphis groupe avec eux. Troisième masse.

Hélène est assise, elle est servie par Électre et Panthalis. Panthalis debout la soutenant, tandis qu'Électre accroupie lui rattache sa chaussure. Cependant, elle écoute Eurybates qui lui parle de la délivrance d'Æthra; Æthra, mère de Thésée, et Démophon, fils de Thésée, sont là. Æthra a la tête rase, et Démophon pensif semble s'occuper des moyens de ravir son aïeule paternelle à l'esclavage. Quatrième masse.

Et ce contraste de Briséis avec Hélène assise, et ces suivantes d'Hélène, et leurs fonctions, et la maîtresse qui donne audience tandis qu'on la chausse, tout cela vous paraît de l'origine de l'art? Ainsi soit-il.

Au-dessus d'Hélène, on voit assis à terre un homme plongé dans la tristesse la plus profonde. C'est Hélénus, fils de Priam. Il a près de lui Mégès blessé au bras. Lycomèdes, fils de Créon, blessé à l'articulation de la main droite avec le bras, à la tête et au talon; et Euryalus, fils de Mécistéus, blessé à la tête et à l'endroit où le bras se joint à l'épaule. Tout le groupe est sur le fond, au-delà d'Hélène. Cinquième masse.

Proche de ces blessés, Polygnote montre des captives qui se désolent. Entre ces captives, on

discerne Andromaque, les mamelles découvertes, avec son enfant qui s'attache à elle comme s'il était menacé d'en être arraché; Médésicaste, une des filles de Priam, et Polyxène. Andromaque et Médésicaste ont un voile sur la tête. Polyxène a la chevelure renouée à la manière des filles. Sixième masse.

Mon ami, il ne me faut à moi que ce voile et ces cheveux renoués pour m'apprendre que le grand goût de la peinture était au temps de Polygnote.

On voit ensuite Nestor le casque en tête, et la lance au poing, et proche de lui un cheval en liberté qui s'ébat sur les sables du rivage.

Non loin de Nestor et à l'opposite du cheval qui s'ébat, Néoptolème a égorgé Élassus qu'on voit expirant, et il frappe de son épée Astynoüs qui est tombé sur les genoux. Septième masse.

Songez que ce Néoptolème, le seul qui tue, était fils d'Achille. Voilà des convenances bien profondément réfléchies, de la poésie bien vraie et bien forte, pour un art naissant.

Qu'imaginerait-on de mieux aujourd'hui?

Au-dessus des captives interposées entre Æthra et Nestor, Polygnote a peint Clymène, Aristomaque, Créuse, Xénodice autres captives; et au-dessus de celles-ci, il a répandu sur une couche Déinomé, Métioché, Pisis et Cléodice.

Plus sur la droite et le fond. Épéus, nu, s'occupe à mettre à ras de terre un endroit des murs de Troie. On n'aperçoit au-dessus des ruines que la tête du cheval de bois.

Que voulez-vous que je pense de l'art avec lequel les petits groupes s'entrelacent entre les grandes masses et les lient? Cela me paraît bien savant pour des écoliers? Mais arrêtez-vous un moment sur ce qui suit.

Vers cet endroit on voit et Polypœtès, fils de Pirithoüs, le front ceint d'une bandelette; et Acamas, fils de Thésée, la tête couverte d'un casque à panache; et Ulysse avec sa cuirasse, et Ajax, fils d'Oïlée, le bras passé dans son bouclier. Celui-ci s'avance vers un autel, et se dispose à faire le serment, avant que d'immoler Cassandre qu'on voit renversée à terre serrant le palladium qui était resté entre ses bras lorsque Ajax arracha cette femme de l'autel sur lequel il était posé. Ajax a encore autour de lui et les fils d'Atrée, et Ménélas; les fils d'Atrée le casque en tête, Ménélas, reconnaissable au serpent qui décore son bouclier. Ils déférent le serment à Ajax. Neuvième masse.

Et c'est un artiste commun qui a imaginé et ordonné cette scène?

Sur l'autel vers lequel les généraux s'avancent et qu'un tout jeune enfant tient embrassé, le peintre a placé une cuirasse antique. Mon ami

comme cela est simple et noble! Plus je médite le fond et les accessoires de ce morceau; plus l'intelligence de la composition pittoresque me paraît avancée.

Au-delà de cet autel Laodice est debout, et au-delà de Laodice, mais tout proche d'elle, on voit un grand bassin ou lavacre sur un piédestal de pierre; Méduse, fille de Priam, tout-à-fait renversée, serre le piédestal de ses deux mains. Il y a près d'elle une vieille femme, ou peut-être un eunuque, la tête rase. Cette figure tient un enfant sur ses genoux, et cet enfant effrayé se couvre les yeux de ses deux mains. Dixième masse.

C'est sur le reste de l'espace que le peintre a disposé des cadavres; on y voit celui de Pélis, nu et couché sur le dos. Au-dessus celui d'Eïonée et celui d'Admète, qu'on n'a point encore dépouillés. Au-dessus, d'autres cadavres. Proche du piédestal de pierre, au-dessous du lavacre, celui de Léocritus qu'Ulysse avait égorgé. Au-dessus d'Eïonée et d'Admète, celui de Corœbus, fils de Mygdon, et celui d'Erétus. Vers le cadavre de Corœbus, on voit Priam, Axion et Agénor. Proche d'eux, Sinon compagnon d'Ulysse, et Anchialus traînant le cadavre de Laomédon. Onzième masse.

Vous avez beau dire, mon ami, cela effraie. Le peintre termine sa composition par montrer le vestibule et la porte de la maison d'Anténor. On

voit encore à la porte la peau de léopard suspendue, signe dont il convint avec les Grecs pour que ses foyers fussent reconnus et épargnés. C'est là que le peintre a placé Théano avec ses enfans Glaucus et Eurymachus, l'un assis sur une cuirasse, l'autre sur une pierre. Proche d'eux Anténor et Criuo sa fille. Crino tient son enfant entre ses bras, l'expression de la douleur n'est aussi forte dans aucune autre figure; c'était par la trahison de son père que Troie avait été prise et saccagée. Des domestiques d'Anténor chargent sur un âne une cruche couverte d'osier, et d'autres bagages; ils ont assis entre la cruche et le bagage un jeune enfant. Douzième masse.

Toutes ces scènes se passent à la fois entre le rivage de la mer et les ruines de Troie.

Si vous voulez vous en donner la peine, nous ne tarderons pas à voir ce tableau peu différent de la manière dont Polygnote l'exécuta (1). Les lois du technique ne laissent guère aux figures d'un groupe, et de différens groupes, qu'un seul plan, une seule place à remplir. Essayez seulement et ne soyez plus surpris que Polygnote jouît de son temps de la plus grande réputation, et qu'il l'ait conservée jusqu'au temps de Pausanias.

(1) Voyez la *Description de la Grèce de Pausanias*, traduite par M. Clavier, livre X, ch. XXV, XXVI et XXVII.

LETTRE VII.

Juillet 1766.

Ecce iterum Mathanasius.

Je reviens à Polygnote, et je reprends la baguette du moine qui montre aux badauds le trésor de Saint-Denis.

Le lieu de la scène est entre les ruines d'une grande ville et la mer; c'est, ce me semble, un assez beau site.

On voit au bord de la mer un seul vaisseau, et c'est celui de Ménélas; j'ai dit qu'il y avait de la finesse à avoir imaginé cet incident; et je vous demande à vous-même, si vous l'eussiez trouvé, si vous eussiez senti que Ménélas devait être entre tous les Grecs le plus embarrassé de son rôle et le plus pressé de partir; et si vous vous fussiez servi de cet idéal pour désigner l'instant de votre composition? Soit que vous me répondiez, oui, soit que vous me répondiez, non, je n'en estimerai pas moins Polygnote.

Sur la planche qui joint le vaisseau au rivage, on voit passer Echœax portant une urne d'airain entre ses bras. Je vous ai demandé si cette figure

vous semblait de l'origine d'un art naissant et grossier? A cela que me répondez-vous? Que vous ne savez ni où ni quand cela vous a semblé; ce qui ne signifie rien. Vous ajoutez que mon observation n'est pas d'un artiste: tant pis pour l'artiste, s'il arrive qu'elle soit d'un homme de goût. Partout où il y a des urnes, et des urnes d'airain, des lavacres élevés sur des piédestaux, des trépieds soutenus par des enfans, des casques décorés de serpens, des boucliers enrichis de bas-reliefs, des coiffures de têtes élégantes, le goût de la décoration a fait des progrès. Cependant ce goût étant le reflet des beaux-arts perfectionnés sur les ustensiles communs de la vie, il doit être, et il est le dernier qui se produise; d'ailleurs, cet Echœax passant et portant son urne entre ses bras, est une figure élégante, noble, et liant bien la composition.

Amphialus, détendant seul une tente à côté de Polités, de Strophius et d'Alphius occupés à une pareille fonction, eût été mesquin. Qu'a fait le peintre? Il a assis à terre à côté de lui un des enfans de ce soldat.

Je reviens sur les admirateurs d'Hélène. C'est Briséis, maîtresse d'Achille et belle femme sans doute; c'est le féroce Diomède, c'est le jeune Iphis; pouvait-on s'y mieux prendre, pour me donner une haute idée des charmes d'Hélène, que

d'attacher sur elle les regards du désir, de la férocité et de la jalousie. Cela n'est-il pas du meilleur goût? Est-il possible que l'artiste ait su si bien choisir ses admirateurs, sans avoir conçu trois sortes d'admiration, et sans s'être occupé de les rendre. C'est une absurdité que de le dire.

Le groupe d'Hélène est charmant, et l'Albane n'a rien inventé de plus noble, de plus gracieux. Elle est assise; une suivante la soutient, une autre prosternée relie sa chaussure, cependant elle donne audience à un envoyé d'Agamemnon. Ne reconnaissez-vous pas là jusqu'à la petite impertinence d'une belle femme.

Eurybates redemande à Hélène Æthra, une de ses esclaves; et cette demande donne à cet incident le caractère général du sujet.

Et ce Démophon pensif, qui au milieu des scènes de douleurs qui l'environnent, songe au moyen d'enlever à l'esclavage son aïeule paternelle à côté de laquelle il est assis, prouve, ce me semble, que Polygnote s'entendait en choix d'actions, de caractères, d'expressions et de passions. Il serait bien singulier que vous aimassiez mieux vous en rapporter au jugement suspect d'un littérateur qu'à la composition même de l'artiste.

Mais que voit-on ensuite? C'est Hélénus, un des fils de Priam, plongé dans une tristesse profonde. C'est Pausanias qui le dit. Est-ce que la

tristesse n'est pas une passion? Est-ce qu'elle n'a pas son expression? Le fils d'un roi! le successeur à un trône renversé conduit à l'esclavage! il avait bien raison d'être profondément affligé.

De qui cet Hélénus est-il entouré? de ceux qui ont exposé leur vie pour la défense de son père, de Mégès, de Lycomèdes, d'Euryalus, tous blessés.

Hélénus, fils de Priam, se discerne entre les captifs; Andromaque, femme d'Hector, Polyxène et Médésicaste, filles de Priam, se discernent entre les captives.

Et vous comparez une composition aussi sagement raisonnée à une de nos tapisseries gothiques? Comparez, mon ami, comparez; vous me ferez sourire, et puis c'est tout.

On n'a point donné d'action à Nestor. C'est un vieillard qui se repose sur sa lance; mais à côté duquel le peintre a placé un cheval en liberté, qui s'ébat sur le sable. Vous n'êtes pas homme à n'être pas touché de ces convenances. Ayez donc la bonne foi d'en convenir.

Mais à côté de ce vieillard en repos et de cet animal qui s'ébat, que nous a montré Polygnote? Néoptolème qui vient d'égorger Elassus et qui égorge Astynoüs; Elassus expirant, Astynoüs tombant sur ses genoux. Vous n'êtes pas homme à n'être pas touché de ce contraste. Ayez donc la bonne foi d'en convenir.

Mon ami, c'est une belle idée que ce Néoptolème seul qui tue; c'est un enfant violent qui poursuit la vengeance de la mort de son père. Son père dit, dans le poète, à un fils de Priam qui lui demande grace: *Patrocle est bien mort, et tu crains de mourir.* Néoptolème dit à un autre enfant de Priam. Achille, mon père, est bien mort, et tu crains de mourir. Voilà la peinture luttant contre la poésie, et contre la plus forte poésie qui ait encore existé.

Polygnote avait assis à terre des captives; s'il en forme un autre groupe, il les assied sur une couche, sur un matelas du temps. Voilà de la vérité, je crois, et de la variété.

Mais quel est cet homme nu que je vois seul? C'est Epéus qui achève de renverser un endroit des murs de Troie. Autre fonction qui achève aussi de fixer le sujet et l'instant.

C'était une vilaine chose à peindre qu'un cheval de bois. Qu'a fait l'artiste? Il cache cet objet entre les ruines, il n'en laisse apercevoir que la partie supportable, la tête. Quoi? le goût aurait fait tant de chemin, et la partie du dessin et de l'expression serait demeurée en arrière! Cela se peut, mais cela ne se croit pas. Une tapisserie gothique ne manquerait pas de montrer tout le cheval.

Depuis le vaisseau de Ménélas, jusqu'à cet en-

droit du tableau, l'intérêt marche en croissant. Parvenus au centre de la compositon qu'y verrons-nous? Huit à dix guerriers debout, s'avançant vers un autel et se disposant à une cérémonie terrible et solennelle.

C'est Polypœtès, fils de Pirithoüs, le front ceint d'une bandelette.

C'est Acamas, fils de Thésée, la tête couverte d'un casque à panache.

C'est Ulysse avec sa cuirasse.

C'est Ajax, fils d'Oïlée, le bras gauche passé dans son bouclier.

Ce sont les fils d'Agamemnon avec leurs armes.

C'est Ménélas avec le serpent qui décore les siennes.

Que dites-vous de ce groupe! que dites-vous de ce front ceint de bandelettes! que dites-vous de toute cette variété d'ajustemens!

Mais que font-ils là ces guerriers? Ils défèrent le serment et le sacrifice de Cassandre, au fils d'Oïlée.

Sur quoi va-t-il jurer? sur une cuirasse antique.

Et que fait Cassandre? Où est-elle? Elle est renversée à terre tenant entre ses bras les dieux tutélaires de Troie.

Je vous laisse le choix entre tous les tableaux que vous connaissez, pour me trouver l'exemple d'un pareil groupe.... Encore une fois, est-ce l'art

naissant qui imagine et qui ordonne une pareille scène?

Credat Judæus Apella;
Non ego (1).

Avant cette masse principale Epéus arrasant les murs de Troie. Petit groupe de repos.

Avant Néoptolème égorgeant Élassus et Astynoüs, Nestor appuyé sur sa lance, et un cheval qui s'ébat. Autre petit groupe de repos.

Autour d'Hélène donnant audience à Eurybates, les blessés, les captifs et autres groupes de repos.

Suivez la composition depuis Phrontis ou le vaisseau jusqu'aux ruines; et vous sentirez bien mieux que moi, avec quel art les actions et le repos sont mélangés, le bruit et le silence se succèdent.

Après la grande masse des guerriers, Laodice debout devant le lavacre, le pied du lavacre embrassé par Méduse, fille de Priam; proche de Méduse une vieille ou un eunuque tenant sur ses genoux un enfant effrayé. Autre groupe de repos.

Mais me trompai-je? Est-ce que ce lavacre n'est pas noble? Est-ce qu'il n'y a pas une variété et une entente singulière dans ce groupe? Est-ce que vous n'en ferez pas un bas-relief admirable?

(1) Horat., sat. v, lib. I.

Sur l'espace le plus voisin des ruines, le peintre a disposé des cadavres; celui de Pélis nu et couché sur le dos, ceux d'Eïonée et d'Admète qu'on n'a point encore dépouillés; celui de Léocritus sous le lavacre, plus loin ceux de Corœbus et d'Erésus.

Cette composition est énorme; c'est un assez plat homme qui nous l'a transmise; comment se fait-il qu'on n'y remarque ni monotonie, ni embarras, ni obscurité, ni vide, ni contradiction.

C'est ici que le peintre a placé les vieillards Axion, Agénor et Priam (1).

Voyez quelle est la position du vieux et malheureux Priam; il est sous les ruines de sa capitale, et il a sous les yeux le cadavre de son père qu'on traîne, le cadavre de son beau-frère, sa fille prête à être immolée; l'un de ses enfans expirant, un autre égorgé. Imaginez, si vous l'osez, quelque chose de plus effroyable.

Cependant un vestibule conduit à travers les ruines, à la maison d'Anténor. On la reconnaît à la peau de léopard suspendue à la porte.

C'est là qu'est le petit groupe de Théano et de

(1) Diderot commet ici une étrange erreur; ce sont les cadavres des trois vieillards qui sont représentés dans le tableau de Polygnote : tout ce qu'il dit de la position de Priam est un effet de son imagination. Au reste il reconnaîtra lui-même sa méprise que Falconet ne pouvait manquer de lui reprocher. (Voir ci-après, lettre IX.)

ses deux enfans, Glaucus et Eurymachus, l'un assis sur une cuirasse, l'autre sur une pierre.

On voit proche d'eux le traître Anténor et Crino sa fille. Crino tient son enfant entre ses bras, et Pausanias dit que l'expression de la douleur n'était aussi forte dans aucune autre figure. Avoir pensé à nous montrer une femme plus sensible au déshonneur qu'à l'esclavage ou à la mort, c'est une idée sublime, ou il n'y en a point.

La composition se termine par des domestiques d'Anténor qui chargent sur un âne une cruche couverte d'osier et d'autres bagages, entre lesquels ils ont assis un jeune enfant.

C'est donc entre Phrontis qui dispose le vaisseau de Ménélas à partir, et les domestiques d'Anténor qui chargent sur un âne une cruche et du bagage, que Polygnote a renfermé son sujet. Comme cela est bien entendu ! comme cela est sage !

Prenez votre parti là-dessus, ou il y avait eu avant Polygnote une infinité de peintres dont les noms sont tombés dans l'oubli, ou Polygnote est dans son genre un homme presque aussi étonnant qu'Homère.

Consultez l'histoire des beaux-arts chez toutes les nations, et vous y verrez l'architecture, la peinture et la sculpture devancer de bien loin dans leurs progrès l'éloquence et la poésie : or, la

Grèce avait de grands poètes avant Polygnote. Concluez.

Il y a dans Homère des descriptions de trépieds, d'ustensiles, soit à l'usage des temples, soit à l'usage des camps, soit à l'usage des maisons, de la plus grande richesse d'ornemens et de goût; or, le progrès de la décoration n'est que le dernier reflet des beaux-arts sur les choses d'un usage commun. Concluez.

Je passe maintenant aux réflexions que vous avez faites sur ma pauvre traduction littérale de Pausanias.

J'ai dit qu'un voile bien jeté, des cheveux renoués avec élégance me désignaient suffisamment le goût d'une nation soit en peinture, soit en sculpture, soit en poésie; vous me répondez, qu'à vous, il faut bien autre chose; c'est que vous n'avez pas assez senti tout ce que ces bagatelles apparentes entraînent, et lorsque vous convenez qu'au temps de Polygnote, l'élégance des vêtemens, des ustensiles et de la décoration pouvait être de mode, j'en aurais plutôt conclu que les beaux-arts tombaient vers leur déclin, que d'en être à leur origine. De bonne foi, lorsqu'une nation a produit un chef-d'œuvre d'éloquence et de poésie, croyez-vous qu'elle puisse admirer une sottise en peinture? Quand on a les scènes, les images et les imitations d'Homère dans la tête,

croyez-vous qu'on puisse se contenter des figures du portail de Notre-Dame? Nous n'avons pas, vous et moi, la même idée du talent de bien peindre. Je pense très-sérieusement qu'un tableau est capable de produire la sensation la plus violente, sans la magie de la couleur, et sans celle de la lumière et des ombres; et il me semble qu'un statuaire devrait être de mon avis.

Je ne me suis point proposé d'élever aux nues le tableau de Polygnote. Je n'ai point l'antiquomanie; je n'ai rien imaginé, et je vous défie de citer un mot qui soit de supposition gratuite.

Il est bien singulier que vous ne vous soyez pas plutôt servi de la composition de Polygnote pour donner un coup de fouet de plus à Pline, que de m'objecter son autorité dont vous ne faites aucun cas.

Êtes-vous bien sûr d'entendre ce que Plutarque a voulu dire par, *savoir peindre les ombres*. Pourquoi Plutarque n'aurait-il pas dit une sottise en peinture? Pourquoi le traducteur n'aurait-il pas fait dire une sottise à Plutarque? Si je vous objecte le témoignage des hommes de lettres, ce sont des sots; si vous me les objectez, ce sont des gens d'esprit. On ne saurait avoir plus d'adresse et moins de bonne foi. Si j'en avais le temps, je vous dirais, Laissons-là tous ces bavards, et faisons l'histoire des beaux-arts depuis Homère

jusqu'à Polygnote, par les monumens; et j'entends par les monumens, l'éloquence, la poésie, les mœurs, les usages, les coutumes, le goût, les vêtemens, la décoration, les édifices, les ustensiles, la raison. Il ne me faut qu'une pierre gravée; le plus mauvais tableau qui se fasse aujourd'hui démontre qu'il y a long-temps qu'on en sait faire de beaux.

Polygnote a conservé sa réputation en peinture jusque sous les plus beaux temps des arts en Grèce. Ses tableaux subsistaient, et s'ils eussent été mauvais, les Grecs ne les auraient pas plus admirés que nous n'admirons des tapisseries gothiques auxquelles vous les comparez. Qui est-ce qui s'avise aujourd'hui de mettre Jean Cousin sur la ligne de Lesueur ou du Poussin? Eh! plût à Dieu que les préjugés populaires ne fussent pas plus tenaces en morale qu'en peinture.

Il est aussi aisé de faire un tableau sublime sans couleur, sans tons savans, sans clair-obscur, que d'en faire un sot, avec tout cela.

Allons donc, vous faites mille fois trop d'honneur aux poètes, lorsque vous dépouillez Polygnote de ses idées, pour les leur accorder. Vous verrez que le groupe de ses guerriers dèvant l'autel n'est pas de lui; que c'est un autre qui a imaginé de faire traîner sous les yeux du vieux Priam le cadavre de son père Laomédon, etc.

Je n'ai rien prêté, je n'ai rien ôté à Polygnote, j'ai écarté des détails d'érudition qui obscurcissaient l'entente de son tableau.

Il y a des misères dans l'original, dites-vous; hé bien! je vous prie de m'en citer une.

Il ne s'agit pas, cher ami, de transformer en une composition sublime une tapisserie gothique, par une description artificieuse, mais de faire trouver sublime cette tapisserie à ceux qui ont actuellement sous les yeux les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Carache, de Corrège, de Guide, de Titien. Voilà le cas des Grecs par rapport à Polygnote.

Tout homme qui sent vivement et qui est digne de regarder des tableaux, des statues, et de lire des poètes, s'expose à faire le rôle de Mathanasius, et il est toujours honnête à son ami de l'en avertir.

Il ne s'agit pas de savoir si Polygnote a fait un trait de génie de ne montrer sur le rivage que le vaisseau de Ménélas, mais si celui qui trouve que l'artiste a senti finement, et qu'il a montré un goût, un esprit peu commun en hâtant le départ de Ménélas et de sa belle exécrable, est aussi plat que le commentateur de *Catho*, *belle bergère*, *dormez-vous*, et c'est ce que je vous demande afin de savoir si je dois m'appeler *Mathanasius*, ou *Dionysius* Diderot *Halicarnassensis*.

Eh! mon ami, je ne confonds point la pensée

d'un tableau avec son exécution; et il y a long-temps que je sais que l'une de ces choses est à l'autre comme la versification à la poésie.

Sans technique, point de peinture, il est vrai; mais que m'importe la peinture sans idées; et à tout prendre j'aime encore mieux des idées que la couleur; en prenant les mots dans toute leur rigueur, il me semble que vos bas-reliefs se passent plus aisément de couleur que les compositions de Robert (j'écris le premier qui me vient) ne se passent d'idées.

Vous m'exhortez de relire Pausanias pour savoir à qui appartient l'idée de Néoptolème continuant le massacre des Troyens après la ruine de leur ville. Je relis, et je vois qu'elle appartient à Polygnote, et qu'il y a là quelque platitude du traducteur qui vous en a encore imposé.

Ce que vous dites sur la bêtise du traducteur latin de Pausanias, sur la bêtise du traducteur français de la traduction latine de cet auteur, sur les inepties du comte de Caylus, est d'une modération dont on doit vous savoir gré.

Vos dernières lignes sur la manière dont il convient à d'honnêtes gens de discuter les questions problématiques, en quelque genre que ce soit, sont admirables; mais, mon ami, nos opinions sont nos maîtresses; et où est l'amant qui souffre patiemment qu'on lui dise que sa maîtresse est

laide ? Je ne connais que la haine théologique qui soit aussi violente que la jalousie littéraire.

Voilà mes répliques aux observations que vous avez faites sur les endroits de ma description qu'il vous a plu d'attaquer.

Adieu, portez-vous bien; je vous aime de tout mon cœur; mais laissez-moi respirer : si vous n'y prenez garde, vous me tuerez.

LETTRE VIII.

(AVEC DES OBSERVATIONS DE FALCONET.)

Septembre 1766.

Voici des observations sur votre réponse à quelques-unes de mes pensées sur le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité.

J'ai dit : « Tout ce qui tend à émouvoir le cœur et à élever l'ame ne peut qu'être utile à celui qui travaille. Or le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité tendent à émouvoir le cœur et à élever l'ame. » Ce que j'ai prouvé par l'énumération des vues principales dont ce sentiment et ce respect étaient accompagnées. Or parmi ces vues principales, il n'y a pas un mot *du mépris*

de l'espèce humaine. Je n'en ai donc pas fait une conséquence de mon principe, mais vous avez brouillé ensemble deux raisonnemens, ce qui n'est pas d'une bonne logique.

J'ai dit : « L'éloge de la postérité est une portion de l'apanage de l'homme bienfaiteur de l'espèce humaine. » D'où j'ai conclu que l'homme bienfaiteur qui dédaignait cette portion de son apanage, avait *du mépris pour l'espèce humaine;* parce que le dédain de l'éloge supposait le mépris du panégyriste. Pour bien répondre au raisonnement, il fallait nier la *mineure*, et nier la *conséquence* pour bien répondre au second. Vous n'avez fait ni l'un ni l'autre. Donc ces deux raisonnemens restent sans réponse ; et voilà de la logique (1)?

Permettez, mon ami, que je m'arrête un moment sur la différence des syllogismes de l'orateur

(1) « J'avais promis de ne vous plus répondre et je le croyais; mais vos deux dernières lettres me poursuivent jusqu'au fond du nord; la persécution est violente ; je n'y puis pas tenir. Il faut au moins que je jette quelques notes à travers vos répliques.

« Vous avez dit : *Tout ce qui tend à émouvoir le cœur et à élever l'ame ne peut qu'être utile à celui qui travaille.* Vous avez ajouté au paragraphe suivant. *Le sentiment de s'immortaliser..... est naturel au grand homme ; c'est une portion de son apanage qu'il ne peut négliger sans un*

et du philosophe; le syllogisme du philosophe n'est composé que de trois propositions sèches et nues, de l'une desquelles il se propose de prouver la liaison ou la vérité par un autre syllogisme pareillement composé de trois propositions sèches et nues, et ainsi de suite pendant tout le cours de son argumentation. L'orateur, au contraire, charge, orne, embellit, fortifie, anime, vivifie chacune des propositions de son syllogisme, d'une infinité d'idées accessoires qui leur servent d'appui. L'argument du philosophe n'est qu'un squelette; celui de l'orateur est un animal vivant, c'est une espèce de polypè. Divisez-le, et il en naîtra une quantité d'autres animaux. C'est une hydre à cent têtes. Coupez une de ces têtes, les autres continueront de s'agiter, de vivre, de menacer. L'animal terrible sera blessé, mais il ne sera pas mort, prenez garde à cela (1).

mépris cruel de l'espèce humaine. Moi qui, dites-vous, n'entends rien en logique, j'ai cru que ces deux propositions ne se contredisant point, je pouvais rapporter l'une en présumant l'autre, et vous demander si en conséquence, celui qui n'aurait pas la postérité pour point de vue, aurait un mépris cruel de l'espèce humaine. Mais je n'entends rien en logique. »

(1) « J'ai tant de plaisir à écouter mon maître, que je le remercie même de cette leçon; si elle n'est pas neuve, elle est bien faite. »

Vous me demandez *si celui qui marie deux ou trois cents filles sans rien laisser pour marier leurs enfans peut être accusé d'un mépris cruel de l'espèce humaine.* Je vous réponds que cette comparaison a quelque chose de louche pour moi; que celui qui marie les mères s'occupe de la postérité, que celui qui serait assez généreux pour assurer la dot des enfans, s'en occuperait davantage (1).

Si pour mieux mériter l'éloge de tous ceux qui pourront voir mes ouvrages, ajoutez-vous, *je veux égaler ou surpasser des rivaux que j'admire; si la pensée du présent remplit assez mon ame, pour qu'elle ne voie point actuellement l'avenir, j'ai un mépris cruel pour l'espèce humaine?*

Ce n'est point précisément sous ce coup d'œil que j'ai cru que l'espèce humaine était méprisée. Il y a des idées d'où le mépris de l'espèce humaine se conclut; et il y en a d'autres d'où il ne se conclut pas. Il y a des momens où le grand homme ne pense point au jugement des siècles à venir, sans le dédaigner; il y en a d'autres aussi où ce jugement redoutable lui est présent. Ce n'est pas là le seul mobile de ses actions. Il n'exclut ni l'émulation, ni la considération actuelle, et puis il

(1) « Il n'est pas encore démontré que celui qui marie des filles s'occupe actuellement de leur postérité, quoique, très-assurément, il travaille pour elle. Mais la comparaison ne vous plaît pas, laissons-la. »

ne s'agit pas de vous seul dans la question qui nous occupe. Il s'agit de l'homme en général, d'un peuple, d'une nation, de l'espèce entière; il s'agit de savoir si le sentiment de l'immortalité est utile; si le respect de la postérité peut jamais être nuisible; car que nous importe à l'un et à l'autre la singularité réelle ou prétendue d'un individu (1).

C'est quelquefois l'éloge de ses contemporains qu'on méprise et qu'on doit mépriser. Phocion, applaudi d'un peuple insensé, demande si par hasard il aurait dit une sottise. C'est d'une critique mal fondée qu'appellera souvent tout homme rare qui devance son siècle.

Si Agasias écrivit son nom au Gladiateur, c'était, dites-vous, *premièrement pour son siècle.* Qu'en savez-vous? Mais en accordant sa première inten-

(1) « Je vous avais dit quelque part : *Nourrissez le génie de ce qu'il vous plaira, postérité, honneurs, émulation, récompenses, vertu, il sera dans toute sa force, il aura toute son activité.*

« Pourquoi me demander encore si le sentiment de l'immortalité est utile? Un homme dans sa fièvre chaude arrive au sommet d'une montagne en franchissant des précipices qu'il n'eût pas osé regarder dans son bon sens. Où est l'autre fou qui nie la hardiesse et le courage du fébricitant? D'ailleurs, il s'agit d'un individu, parce que les peuples, les nations, ne sont composés que d'individus. »

tion, n'avouez-vous pas qu'il en avait une seconde (1)?

Je suis sûr que vous avez ri vous-même de la comparaison de l'horloge à la statue; de Julien Leroy à Agasias, de Ferdinand Berthoud à Falconet ou Pigalle, de l'enseigne du marbrier suspendue à la porte du statuaire; si vous en avez ri, permettez que j'en fasse autant (2).

Vous avez très-bien expliqué l'usage des inscriptions, mais il n'est pas adroit d'avoir ajouté, *et c'est autant de fait pour la postérité.*

Et que me fait à moi et à vous la méprise réelle ou simulée d'un particulier étranger dans sa patrie, qui prend votre Christ dans Saint-Roch pour un morceau de Pigalle? Je dis la méprise réelle ou simulée, parce qu'il n'est pas impossible que ce ne fût une manière délicate de vous mettre tout

(1) « Mon ami, ceci a tout l'air d'une subtilité: je ne sais ni la première, ni la seconde intention d'Agasias. Je sais seulement que son nom qu'il écrivit au bas de sa statue, était *premièrement* pour son siècle; il est démontré que c'était autant de fait pour la postérité, je vous défie de prouver le contraire. Quant à l'homme rare, plus il le sera, plus il en appellera à un autre tribunal qu'à celui de la postérité. »

(2) « Je n'ai point ri en faisant cette comparaison, parce que, proportion gardée, la réputation est aussi nécessaire au faiseur de fagots qu'elle peut l'être au talent le plus distingué. Pour cette fois vous rirez seul, ou je suis bien trompé. »

d'un coup sur la ligne du premier sculpteur. Vous voyez que je suis aussi sophiste, quand il me plaît. Mais moi, j'ai la bonne foi d'en convenir; et je pense qu'en effet la bévue de votre homme est celle d'un bon bourgeois de la rue Saint-Denis qui n'en savait pas davantage; je pense que vous fîtes bien de mettre votre nom à la figure, parce que ce fut autant de fait pour la postérité (1).

Épaminondas sur le champ de bataille, pensait-il au jugement de l'avenir? Quelle question! votre allure de côté m'amuse toujours. Qu'Épaminondas fût ou ne fût pas occupé sur le champ de bataille du respect de la postérité, qu'est-ce que cela fait à la réalité, à l'utilité, à la noblesse de ce sentiment?

Je dis qu'Épaminondas brûla de cet enthousiasme, et cela est vrai. Je dis que ce feu sacré échauffait son cœur, avant que de se présenter dans les plaines de Leuctres et de Mantinée, et cela est vrai. Je dis qu'il agissait sourdement en lui-même dans la chaleur du combat, et cela est vraisemblable. Je dis qu'en mourant il avait les

(1) « Vous avez raison, mais c'était bien alors pour le compte de ma vanité que je mis mon nom. L'efface à présent qui voudra, je ne m'y intéresse plus; je vous défie d'en savoir là-dessus plus que moi. »

regards attachés sur la postérité, et c'est sa réponse à ses amis qui l'atteste (1).

Si un sentiment habituel, bon ou mauvais, s'est emparé de notre ame, il y subsiste et nous dirige même à notre insu.

Du paragraphe d'Épaminondas vous sautez tout de suite à l'endroit où je dis : « mes contemporains m'apportent avec leur éloge celui de la postérité, etc. » et conviennent sans tergiversation, sans restriction, de la vérité de mon raisonnement. Vous cherchez la différence essentielle entre votre sentiment et le mien : eh bien, soit. Nous sommes du même avis, mais nous étions d'avis fort différens au commencement de la dispute, et je suis resté dans le mien (2).

Je vous écrivais, « Dites à un homme, si tu fais ainsi, tu seras béni dans tous les siècles; et ses entrailles en tressailleront de joie. Ajoutez, et si tu fais autrement, ton nom sera exécré, et il frémira. »

Que me répondez-vous? Que je vous tends un piège, que je vous prends pour une ame équivoque, que je vous prêche le catéchisme des

(1) « Comme je ne vous ai pas dit le contraire, je vous demande à qui vous répondez. »

(2) « J'ai dit en commençant et en continuant la dispute que l'avenir est une conséquence nécessaire du présent, je le dis encore : cela s'appelle-t-il changer d'avis. »

enfans. Je le donne en cent au meilleur esprit à deviner la liaison qu'il y a entre mon objection et votre réponse (1). Le piège que je vous tends, mon ami, est celui que tous les grands hommes se sont tendu à eux-mêmes dans tous les siècles, chez toutes les nations, et dans lequel je vous crois digne d'être pris; c'est le caractéristique des ames les plus héroïques, si souvent soutenues, encouragées dans les circonstances difficiles, par ce motif le plus désintéressé de tous; c'est la réflexion nécessaire et la pensée consolante d'un esprit juste qui voit ce que les choses deviendront dans l'avenir; c'est le catéchisme du patriote par excellence.

Je vous embarrasse pourtant, dites-vous; c'est que je soulève votre ame noble et grande, contre votre esprit rétif; c'est que je parle à votre cœur; c'est que je vous intéresse et vous touche. Vous ne craignez pas les gibets de la postérité? Vous mentez, traître que vous êtes; et la preuve, c'est

(1) « Vous demandez la liaison qu'il y a entre votre objection et ma réponse. La voici cette liaison. Si je veux obtenir quelque chose d'un enfant mal élevé ou d'un valet intéressé, je promets une pomme à l'un ou je le menace du fouet, je montre une récompense ou une punition à l'autre. Eh bien! voyez-vous cette liaison? Voulez-vous que j'ajoute qu'un honnête homme n'aurait besoin ni de ma menace ni de ma promesse? »

que vous avouez que l'intrépidité de Fontenelle vous répugne. D'ailleurs, mon ami, il y a quelques différences entre fouler aux pieds le blâme de la postérité et mépriser son éloge; on peut être jaloux de mon approbation, et insensible à ma menace, c'est une affaire de caractère (1).

Quant à l'opinion que vous avez de ce que vous appelez mon *sermon égyptien*, j'en appelle à toute ame honnête et tendre. J'en appelle à vous-même. Relisez-le, et dites-moi si vous n'aimez pas, si vous n'estimez pas davantage mon Henri IV versant des larmes, que mon Falconet insultant durement à tout un peuple et à la plus auguste de ses cérémonies (2).

Ne pourrions - nous être grands que quand on

(1) « Je vous avais dit: Je brûlerais le mémoire que Fontenelle aurait laissé après lui, parce qu'il affligerait les miens. Je voudrais ne causer aucun mal à ceux qui seront après moi : et c'est Diderot qui tracasse un sentiment si honnête et si doux ! Je l'aurais respecté, ou je l'aurais encouragé. »

(2) « Si en français le mot *vain* signifie quelquefois une chose inutile et dont on peut se passer, si je m'en suis servi dans cette acception, je n'ai *insulté durement* à qui que ce soit, j'aurais respecté les larmes d'Henri IV; mon ame est peut-être aussi tendre que l'était la sienne; mais, mon ami, un sentiment n'est point un raisonnement. Si j'eusse vu la cérémonie, j'aurais fait comme Henri; revenu dans mon cabinet, j'aurais raisonné et je vous aurais écrit : *Il faut bien compatir à la faiblesse humaine. Ad populum phaleras.* »

nous regarde? Mais, mon ami, vous n'y pensez pas. C'est à moi à vous parler ainsi; la bonne portion de votre honoraire est dans les regards et les acclamations de ceux qui vous entourent; je suis seul, au contraire, ou je n'entends que la voix du blâme, quand je fais le bien. Je ne serai plus, on ne me regardera plus, je n'entendrai plus, quand j'obtiendrai l'éloge que je mérite (1).

Vous rencontrez fort bien pourquoi les posthumes ne se publient point, mais il s'agit de savoir pourquoi ils ont été faits. Mon ami, vous êtes, ce me semble, à côté (2).

(1) « Avant les regards et les acclamations de ceux qui m'entourent, je vous ai dit, assez net, que je connaissais un autre tribunal. J'ajoute qu'il est si redoutable que je ne m'y présente jamais qu'en tremblant. Ce tribunal, c'est moi. Prenez-le comme il vous plaira; c'est ma juridiction naturelle, je m'y tiens, et j'y pense, je vous assure. Ainsi, mon ami, si je croyais avoir fait un bon ouvrage qui dût être effacé de la mémoire des hommes, et que votre ame compatissante me plaignit de mon infortune, je vous répondrais, *je m'en souviens et c'est assez.* Voyez Bélisaire, chapitre 1er, et dites mal de moi, si vous pouvez.

« Quoi? Diderot n'entend que la voix du blâme quand il fait le bien, et c'est Diderot qui ose le dire? Il n'entend donc pas l'éloge des hommes sages, des hommes honnêtes qui aiment, ainsi que lui, le règne de la raison? Diderot est bien sourd. »

(2) « Il est plus aisé de dire vous êtes à côté que de le démontrer. »

Il est plus doux de recevoir la réponse de son ami que de lui écrire. Cela se peut, mais il est donc doux de lui écrire, sans quoi il ne serait pas plus doux de lui répondre; vous êtes, ce me semble, encore à côté : pour faire un pas, il fallait prétendre et prouver que l'un de ces bonheurs était ou nul ou exclusif de l'autre.

C'est vous, mon ami, qui *sophistiquez* la nature, si vous croyez que quand l'homme peut légitimement tirer deux moutures d'un sac, il n'y manque jamais. S'il fallait opter entre le blâme du présent, l'une des moutures, et l'éloge de l'avenir, c'est certainement celui qui préférerait l'éloge de l'avenir que nous appellerions le grand homme (1).

De votre aveu, ceux qui se sont occupés d'ouvrages posthumes sont sages; de votre aveu, ils

(1) « Eh! mon ami, que me dites-vous? Si j'ai la première mouture, l'autre viendra sans que je la demande; sans même que j'y pense. Vous me la donnez bonne avec votre grand homme. Tous les siècles ont eu des hommes qui ont fait de grandes choses sans avoir l'avenir pour objet; il y en a eu, il y en a, il y en aura toujours. S'ils sont rares, c'est qu'en tout le meilleur n'est pas commun.

« N'allez pas me parler d'institution dont le but est uniquement l'avenir. Ne m'objectez pas ces enfans ramassés dans la plus vile populace, dont on fait des hommes et des femmes honnêtes, des sujets libres et reconnaissans. Disons, avec M. Cochin à qui je l'écrivais, que dans ces tulipes de graine il en pourra panacher quelques-unes, et qu'on a lieu d'es-

ont remis leur lettre à un porteur fidèle. Voilà en deux mots, l'éloge du présent et de l'avenir; je ne vous en demande guère davantage.

Si quelque homme a ambitionné l'épitaphe,

Dulce et decorum est pro patriâ mori (1),

vous l'admirez; mais vous le trouvez moins sage que celui qui a esquivé cet honneur. Quoi, parce que j'aurais compté pour rien la vie en comparaison de l'utilité publique, parce que j'aurais pensé que le plus noble usage d'un effet périssable, c'était le sacrifice avantageux que j'en ferais à la patrie, je suis moins sage que vous? Rêvez-y mieux, mon ami, et vous verrez que le véritable héroïsme ne peut jamais contrarier la sagesse (2).

pérer que celles qui ne seront que de couleur simple seront pures et d'une belle conformation. Venez les voir à Saint-Pétersbourg, venez aussi verser les larmes délicieuses de la tendre humanité, avec Catherine qui embrasse ces heureux enfans devenus dignes de lui appartenir. Amenez-y Henri IV, il s'y trouvera mieux qu'à votre parade égyptienne. Quand je vous parle de grandes choses faites sans la vue de la postérité, celle-ci et d'autres encore qui sont le fondement du bonheur futur d'un grand empire, sont exceptées. »

(1) Horat., Od. II, lib. III.

(2) « Un philosophe pendu n'est plus bon à rien. S'il se conserve, s'il travaille, il est utile. Voilà comme j'y rêve, c'est de mon mieux. »

Il ne faut que souffler sur tout ce que vous dites de Démosthène, d'Alexandre et de Cicéron. Est-ce comme honnête homme que Démosthène a prétendu à l'immortalité? Nullement, c'est comme le premier orateur du monde, et il avait raison. Est-ce comme honnête homme qu'Alexandre a prétendu à l'immortalité? Nullement, c'est comme le plus grand et le plus vaillant capitaine qui eût existé, et il avait raison. Est-ce comme honnête homme que Cicéron a prétendu à l'immortalité? Nullement, c'est comme prodige d'éloquence et de patriotisme et il avait raison (1).

Mais supposons qu'ils eussent tous trois été jaloux de l'éloge de la postérité, tant pour leurs caractères que pour leurs talens, qu'auriez-vous à leur objecter? rien. Tel qu'Épaminondas, ils auraient voulu être grands hommes et gens de bien; ils auraient craint la tache pour cette image qu'ils nous ont transmise. Le malheur, c'est qu'il y a des statues pour les grands talens, et qu'il n'y

(1) « Mon ami, conservez vos poumons, vous souffleriez trop long-temps. Démosthène, Alexandre, Cicéron avaient, entre autres faiblesses, la fureur de vouloir qu'on parlât d'eux. Je ne me suis étendu sur les défauts des deux orateurs, que pour vous démontren combien ils étaient loin de la vraie philosophie, et qu'ainsi leur autorité (si les autorités sont ici recevables) était mal choisie. »

en a point pour la probité; et c'est un grand défaut des législations.

Vous n'avez pas bien pris l'endroit de Cicéron; vous avez traité de bassesse, de délire, d'amour-propre exorbitant, ce qui est finesse, grace et délicatesse. Comment Cicéron pouvait-il avouer avec plus de gaieté qu'il ne valait pas la peine d'occuper une ligne dans l'histoire, qu'il serait bien petit si on ne le montrait à la postérité que de sa hauteur naturelle, qu'il fallait ou se taire de lui, ou l'exagérer, et beaucoup, et le plus qu'on pouvait, et que puisqu'on avait eu le front de s'écarter en sa faveur des limites rigoureuses de la vérité, et de se résoudre à mentir, il fallait faire son devoir de bien mentir : plaisanterie charmante dont il faut rire, pincée de ce sel qu'il avait apporté d'Athènes; car en général les Romains, et peut-être les républicains, sont bons panégyristes et mauvais plaisans (1).

(1) « La *Lettre à Lucius* est entre les mains de tout le monde; ni vous ni moi n'en serons juges, s'il vous plaît. D'ailleurs, qu'ai-je inféré de là? Que Cicéron avait une vanité insupportable, que le désir de la louange était chez lui jusqu'au délire. Qui est-ce qui l'ignore? Et quand la lettre serait une plaisanterie, ne serait-ce pas l'envie d'être loué présentée sous le masque de la gaieté? Cette lettre a-t-elle un autre but que d'obtenir du consul une place dans l'ouvrage de Lucius? A propos, savez-vous que Cicéron a bien

Vous croyez quelquefois m'avoir réduit en poudre lorsque vous m'avez à peine effleuré. Il ne s'agit pas de savoir si l'envie de faire du bruit est le caractéristique du grand homme. Tout le monde veut faire du bruit; mais le grand homme, s'il en veut faire, c'est par des faits qui étonnent son siècle, et dont l'admiration retentisse jusque dans les siècles les plus reculés. Le coquin, à votre avis, brave-t-il ou respecte-t-il la postérité? Ce sentiment de l'immortalité dont nous disputons, est-ce l'éloge ou l'exécration de l'avenir? Il y a eu et il y aura sans doute des scélérats fameux; mais il n'y a qu'un Érasistrate, un fou, qui ait préféré un opprobre éternel à l'oubli; je n'en saurais comparer le délire qu'à celui d'un chrétien qui aimerait mieux être damné qu'anéanti.

Le coquin d'Érasistrate disait: Si on m'exècre, on parlera de moi, je n'en demande pas davantage; du reste, je m'en moque, je n'y serai plus. Le chrétien dit: Je sentirai physiquement les douleurs de la damnation; j'y serai, je ne m'en moque pas. Ainsi, votre comparaison n'est pas raison. Vous savez que

Nil agit exemplum, litem quod lite resolvit (1).

fait de venir plusieurs siècles avant vous, et de ne pas vous chercher noise; il y a gagné l'interprétation. »

(1) Horat., Sat. III, lib. II.

Je relis vos feuilles, il y a de l'esprit, de la finesse, de la force, de l'originalité, mais une incohérence qui désespère. Garde-t-on un ouvrage posthume qui compromettrait la fortune, la liberté et la vie, on est sage. Différe-t-on de le publier, on oublie ses contemporains ; on est faible, lâche et pusillanime. Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée (1).

Junon, c'est le présent ; le fantôme d'Ixion, ou la nue, c'est l'avenir, et vous allez voir comment Junon dispose de moi, et comment Ixion Diderot dispose de la nue. La considération présente dont je peux jouir est une quantité connue et donnée qu'il n'est presque pas en mon pouvoir d'agrandir et d'étendre, quelque carrière que je veuille donner à mon imagination orgueilleuse. Mais je fais du témoignage de l'avenir tout ce qu'il me plaît ; je multiplie, j'accrois et je fortifie les voix futures à ma discrétion. Je leur prête l'éloge qui me convient le plus ; elles disent ce qui me touche principalement, ce qui flatte le plus agréablement mon esprit et mon cœur, et je suis cet écho d'âge en âge depuis l'instant de mon illusion

(1) « Il faudrait ici quelque chose de mieux, il faudrait m'entendre. Ce n'est pas de l'incohérence, mon ami, c'est une omission qu'il fallait relever. J'ai oublié d'écrire *plaisanterie* à côté de cette phrase : avouez pourtant que ce n'est pas aimer le genre humain. »

jusque dans les temps les plus éloignés : mais c'est assez ou trop sur une comparaison qui ne signifie rien.

Ce que vous avez écrit dans vos feuillets sur la sculpture est juste, et vous ne manquerez pas d'en user toutes les fois que vous aurez pour vous le bon goût et la vérité, contre vous le préjugé courant de vos contemporains. Mais, ou je n'y entends rien, ou c'est un beau et bon appel à la postérité. Ah! ah! vous vous enivrez aussi de mon vin (1).

Socrate et Aristide étaient deux hommes de bien, deux bons citoyens; mais l'un s'en allait en exil, l'autre au supplice, circonstances bien propres à mettre quelque différence dans leurs discours. Le premier oublie sa propre vie pour s'occuper de l'honneur de ses contemporains. S'il insiste sur quelque chose, c'est sur l'ignominie dont ils vont se couvrir : c'est leur cause et non la sienne qu'il plaide. La préférence que vous donnez aux adieux d'Aristide sur ceux de Socrate, bien ou mal fondée, laisse mon raisonnement entier. L'induction que j'aurais tirée du propos de l'un, je l'aurais également tirée du propos de l'autre. Il ne me faut qu'un généreux exilé

(1) « Si cela était vrai, ce que je pourrais faire de mieux serait de le boire à votre santé. Mais soyez tranquille ; vous verrez plus loin que je vous le laisse tout entier. »

qui emporte l'espoir d'un meilleur jugement jusqu'aux portes de la ville. Que cette ville soit Athènes ou le monde; que le lieu de l'exil soit l'Asie, la Thrace ou le tombeau, je n'en reste ni moins vrai, ni moins solide, ni moins pathétique.

Je vous ai demandé « Si un homme bien net de l'illusion de la postérité, et bien jaloux de l'estime de ses contemporains, braverait aussi fortement les préjugés de son pays que celui qui aurait l'œil attaché sur les siècles, et qui en redouterait le jugement. » D'abord vous présentez l'invraisemblance de votre réponse. Puis, tout à coup, prenant votre parti, vous dites, au hasard de n'être pas cru, que vous êtes cet homme-là (1).

1° Je ne doute point que vous ne bravassiez plutôt le mépris de vos contemporains que celui de vous-même; mais je vous demanderai toujours si ce serait avec autant de fermeté que si vous attendiez justice de l'avenir, et que vous fissiez quelque cas de ce tribunal: c'est ce que je ne

(1) « Vous êtes bien honnête, bien sage, point sophiste. N'ayant aucune raison à donner vous n'en donnez point. Vous oubliez seulement que ce n'est pas une *invraisemblance* que je vous présente; ce sont ces mots d'une de vos lettres, *cela n'est pas vrai*, que je vous rappelle; après quoi, je tranche net sur mon compte. »

crois pas, parce que cela ne peut être. Celui qui joint cet espoir et ce respect au témoignage de sa conscience, tout étant égal d'ailleurs, est plus fort que vous (1).

2° Je vous parle d'un homme en général, et vous vous citez; c'est-à-dire que d'une question importante, tenant au bonheur de l'espèce humaine, à sa nature, à la législation, vous en faites une petite question particulière et individuelle. Et que m'importe qu'il y ait sur la surface de la terre deux ou trois monstres comme vous? Il ne faut qu'un instant pour rendre à la vérité de ma proposition toute son universalité (2).

3° Mais êtes-vous bien sûr d'être un de ces monstres-là? Qu'on relise l'endroit que vous avez vous-même cité de votre écrit sur la sculpture, et qu'on juge *si l'artiste s'éloigne de quelque sys-*

(1) « Oui, si celui à qui il faut deux appuis est plus fort que celui à qui il n'en faut qu'un. »

(2) « Vous avez raison; d'une question générale, j'en ai fait une petite question particulière. C'est une grosse faute de logique. Cependant effacez de ma lettre, *je connais cet homme*, lisez, *je connais un homme*, et vous verrez qu'en conscience je ne pouvais pas mieux dire, puisqu'il ne m'est pas possible de répondre, tout au plus que de moi, dans cette affaire. Vous daignez m'associer un ou deux autres monstres, à qui, dites-vous, il ne faut qu'un instant pour les anéantir. Mon ami, de leurs cendres il en naîtra d'autres; c'est une génération éternelle. »

tème particulier, qu'il ait le courage de travailler pour tous les temps et pour tous les pays. Cela est fort bien dit, vous répondra le contempteur des temps et des pays. Je suis, je suis ici, et je veux jouir. En m'asservissant à ce mauvais système, on me louera; en m'en écartant, je serai blâmé..... Mais la chance tournera..... Oui, quand je serai mort (1).

Depuis que Voltaire a rempli un de ses hémistiches du nom de Pigalle, si cet artiste se dit à lui-même: Que la main du temps sévisse à présent sur mes ouvrages tant qu'elle voudra; qu'il n'en reste pas une pièce qui atteste à l'avenir mon habileté, *non omnis moriar* (2). Je suis immortalisé, je vivrai dans la mémoire des hommes aussi long-temps que la ligne du poète classique; et le temps ne peut rien sur cette ligne. Pigalle raisonnera bien (3).

(1) « Quand on a le courage de braver les modes et de ne s'attacher qu'au système de la nature, on travaille indubitablement pour tous les temps et pour tous les pays, sans penser à aucun temps, ni à aucun pays. Si on en est blâmé, ce n'est que par les caillettes; et les caillettes sont de tous les temps et de tous les pays. »

(2) Horat., Od. xxx, lib. III.

(3) « Quelque plaisir qu'il y ait à voir son nom dans un hémistiche du poète, Pigalle raisonnera autrement, il dira, s'il aime à vivre dans les siècles: Un bras, une jambe de mon *Citoyen;* la tête de mon Mercure, échappés aux ravages des

Dire que les ouvrages du sculpteur sont plus exposés aux injures du temps, c'est avouer que le sculpteur en est d'autant plus intéressé à la ligne impérissable de l'homme de lettres (1).

Pourquoi ôter à l'artiste persécuté son unique consolation, l'appel à la postérité? Pourquoi ôter au persécuteur la terreur de ce tribunal (2)?

Il n'y a point de contradiction à se promettre

temps, démontreront bien autrement qu'un hémistiche, fût-il d'Homère, comment j'étudiais mes ouvrages. Interrogez Apelles et Agasias, demandez au premier s'il préfère les lignes de Pline à l'existence de son meilleur tableau. Demandez si son *Gladiateur* serait mieux dans Pline que dans la ville de Borghèse? Ce n'est point aller à la postérité que d'y passer par un nom seulement ou par un éloge dans un livre, il faut des ouvrages ou des débris d'ouvrages quand on est littérateur, poète, artiste, etc. Comparez l'idée que vous avez du poète dont l'ouvrage est perdu, et le nom conservé, à l'idée du poète que vous lisez. La statue dont je vous parle vous frappe-t-elle comme celle que vous voyez? »

(1) « Vous venez de voir comme il est intéressé. »

(2) « Celui qui a dit : *Traité comme les hommes persécutés et désespérés qui réclament la postérité, je serais comme eux peut-être ;* celui-là ôte-t-il à l'artiste son unique consolation? Pour le persécuteur, c'est un méchant; nous lui appliquerons l'*oderunt peccare mali formidine pœnæ* (*).

(*) Imitation de ces deux vers d'Horace :

Oderunt peccare boni virtutis amore ;
Tu nihil admittes in te formidine pœnæ.

Epist. XVI, lib. I.

l'éternelle vision béatifique dans les cieux, et une mémoire impérissable sur la terre. On peut être récompensé de Dieu et admiré des hommes : malheureusement l'une de ces sublimes attentes laisse peu de valeur à l'autre (1).

J'ai voulu lire l'article Achille de Bayle ; mais, mon ami, je vous en demande pardon, c'est un bavardage que je n'ai pu soutenir. J'ai fermé l'énorme volume, et je me suis mis à dire à haute voix :

Je chante la colère d'Achille, fils de Pélée ; cette colère qui fut si fatale aux Grecs, qui attira sur eux une infinité de maux, qui précipita aux enfers les ames généreuses de tant de héros, et qui abandonna leurs cadavres en proie aux oiseaux du ciel et aux animaux voraces de la terre ; car c'est ainsi que s'accomplissait la volonté de Jupiter, du moment où la division s'éleva entre Achille et Agamemnon, Agamemnon, roi des hommes, Achille, descendant des Dieux.

Puis, me rappelant successivement différens

(1) « J'ai cru qu'on ne pouvait servir ces deux maîtres à la fois ; vous n'êtes pas de mon avis, à la bonne heure. Pour moi, j'ai de la peine à croire qu'un bon logicien puisse diriger en même temps ses vœux vers la béatitude éternelle et vers la postérité. Mais on peut, dites-vous, être récompensé de Dieu et admiré des hommes ; où ai-je dit le contraire ? Vous êtes à côté. »

endroits du poète sublime, je dis encore à haute voix :

Dieu puissant, Dieu glorieux, Dieu fort, toi qui habites au haut des airs, toi qui rassembles les orages, fais qu'avant que le soleil ne descende sous l'horizon, et que les ténèbres couvrent la face de la terre, je renverse les murs de Troie, que j'enfonce les portes du palais de Priam, que ma main brise la cuirasse d'Hector sur sa poitrine, et que ses amis mordent la poussière autour de son cadavre.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, et craint même des dieux (1).

Et puis tout à coup j'ai pris en pitié tous ces gens qui, au lieu de se laisser pénétrer de l'enthousiasme du poète, s'occupent pauvrement à relever les fautes qui lui sont échappées, parce qu'il était homme, et sans respecter ni Bayle, ni Rapin, ni Scaliger, ni ce Voltaire, qui a la bonté de se mettre sur la ligne des Zoïles, des Terras-

(1) Boileau, traduction de Longin, chap. VII.

son, j'ai jeté le gros volume que j'avais fermé, dans son coin, et j'ai persisté dans mon jugement; libre à mon ami de revenir, s'il lui plaît, à une seconde cérémonie expiatoire.

Mais ce Voltaire, cet ennemi juré de tous les piédestaux, tant anciens que modernes, a pourtant dit, je ne sais où, qu'il y avait plus à profiter dans deux beaux vers d'Homère que dans toutes les critiques qu'on a faites de ses poëmes.

Lisez-le cet Homère, et essayez vous-même si vous serez libre de le critiquer. Mais puisqu'*une page de plus ou de moins n'est pas une affaire quand on cause avec son ami*, je vous dirai qu'un jour le fils de Chardin, et quelques élèves en peinture, considéraient ensemble un tableau de Rubens. L'un disait, mais voyez donc comme ce bras est contourné; un autre, appelez-vous cela des doigts? celui-ci, et d'où vient cette jambe? celui-là, comme ce col est emmanché! mais toi, Chardin, tu ne dis rien. Pardonnez-moi; je dis qu'il faut être f....bête pour s'amuser à relever des guenilles dans un chef-d'œuvre où il y a des endroits incompréhensibles, à dégoûter à jamais de la palette et du pinceau. Voilà le spectateur qu'il faut à Rubens, et le véritable lecteur d'Homère (1).

(1) « Ce que vous dites en faveur d'Homère et contre ses critiques ne me regarde point, puisque je vous ai bien dûment déclaré que, malgré ses défauts, je m'en tiens à l'admi-

Vous me citez des *caillettes;* je vous objecte Hélène. Je ne sais ce que vous me répondez; mais je suis sûr que s'il existait au loin un buste fidèle et de grandes mains de cette funeste beauté, vous l'iriez voir, et que j'irais avec vous; et puis, si Hélène veut passer à la postérité comme furie, elle a tort; si c'est comme héroïne d'un grand poëme, et mieux encore comme femme d'une incomparable beauté, elle a raison, parce que la beauté est un don rare de la nature (1).

Si un tronçon de figure suffit pour vous donner une juste idée de l'art sublime du statuaire; si une belle ligne ne périt point, votre gloire est donc en sûreté (2).

Votre jugement de Bouchardon, de Pigalle et de Falconet est un modèle d'impartialité. Je suis tenté de croire que la justice est votre qualité

rer autant que je puis l'entendre. Le fils de notre Chardin a fort bien vu Rubens. Mais ce qui n'est pas aussi bien vu, peut-être, c'est de croire son jugement assez rare pour le citer. Eh bien, Bayle a donc *bavardé*, et Pline n'aurait pu radoter! »

(1) « Il y a un moyen facile de savoir ce que je réponds touchant Hélène; c'est de le lire où j'irais avec vous voir son buste s'il était bien. J'en ferais autant pour celui de Cartouche. Que cela a-t-il de commun avec leur personne que je déteste? »

(2) « J'en accepte l'augure; il serait trop malheureux de le refuser. »

dominante, et la justice est la base de toutes les autres vertus (1).

Je vous en demande pardon, mais ce ne sont point les artistes qui m'ont appris, à moi, à préférer le *Citoyen*, malgré sa tête ignoble, aux deux autres figures, et je sentais très-bien, en regardant sa poitrine et ses jambes, que le bronze était chaud (2).

Je plaide donc votre cause, en recommandant aux littérateurs d'être instruits, afin que, dans

(1) « J'accorde la majeure de ce grand argument; je voudrais en savoir tirer toutes les conséquences. »

(2) « Je vous fais une assertion générale, et vous vous citez; vous me faites une réponse particulière et individuelle. Comme je n'ai pas dit, C'est moi qui l'ai fait connaître aux gens du monde; je n'ai pas dit non plus, Ce sont les artistes qui l'ont fait connaître à Diderot. Mais j'ai écrit : *c'est nous qui vous l'avons dit*, à vous les gens du monde; et je ne crois pas avoir besoin de rétractation. Mon ami, une belle preuve que vous l'avez vu sans aucun artiste, c'est que vous nommez la poitrine de préférence aux bras (*). »

(*) Il s'agit ici de la statue pédestre de Louis XV, que Pigalle avait exécutée pour la ville de Reims. Au-dessous de la figure du roi et autour du piédestal, on voit, d'un côté, un artisan nu, assis sur des ballots et se reposant de sa fatigue, et de l'autre une femme vêtue conduisant un lion par la crinière.

Lors de l'exposition, à Paris, de ce monument, Falconet, qui n'aimait pas Pigalle, lui dit, après avoir bien vu son ouvrage : « M. Pigalle, je ne « vous aime pas, et je crois que vous me le rendez bien; j'ai vu votre « *Citoyen;* on peut faire aussi beau, puisque vous l'avez fait; mais je ne « crois pas que l'art puisse aller une ligne au-delà. »

l'avenir, on n'oppose pas de beaux éloges à de mauvais ouvrages? Cela se peut, mais je ne l'entends pas; il me semble, au contraire, que si le littérateur méprise la postérité, mon conseil est en pure perte (1).

J'en viens à votre examen du Jupiter Olympien de Phidias; ici, vous êtes le maître, je suis le disciple, et j'ose n'être pas de votre avis. Si j'ai ma façon de sentir, si je veux être instruit, il faut que je parle et que vous m'écoutiez avec indulgence. Je vous avouerai donc que tout ce que vous dites sur la disproportion de la figure et du lieu ne me touche point du tout. Et que m'importe s'il prend envie au Dieu d'abandonner son temple, qu'il brise la voûte de sa tête, que les murs et les combles soient renversés de deux coups de coude, et que tout l'édifice ne soit plus qu'un amas de décombres: je ne sais comment il est entré là, et je me soucie fort peu de savoir ce que le temple deviendra s'il en veut sortir. Le point important, c'est que, tandis qu'il y est, il frappe, il épouvante, il effraie; qu'il soit grand

(1) « Vous ne voyez donc pas qu'il est question du littérateur qui fait passer nos éloges à la postérité, et de l'artiste jaloux d'y parvenir dont l'ouvrage ne répondrait pas à l'éloge? C'est ce que vous avez dit; c'est à quoi j'ai répondu: vous ne l'entendez pas; que voulez-vous que j'y fasse? Relisez encore une fois, vous l'entendrez peut-être. »

de position, de caractère, d'expression; que j'y reconnaisse ce Dieu du poète qui ébranle l'Olympe du seul mouvement de ses noirs sourcils; que je voie sa chevelure s'émouvoir sur sa tête immortelle, et que je sois incertain qui a le mieux connu Jupiter, ou de Phidias, ou d'Homère: peut-être même que, tandis que je suis prosterné devant le Jupiter de Phidias, l'idée que, s'il vient par hasard à se remuer, je suis enseveli sous des ruines, ajoute à ma terreur et à mon respect. Il n'y a peut-être pas de logicien qui ne raisonne comme vous; mais il n'y a pas de poète qui ne sente ici comme moi. Si j'osais, ou si je ne craignais que notre dispute n'eût point de fin, je vous confierais ici quelques-uns de mes paradoxes; je vous demanderais quelle était l'espèce d'hommes qui remplissait les temples, pour qui et pour quoi sont faites les statues des Dieux, et quel est l'artiste d'église que j'appellerai homme de génie (1)?

(1) « Je vous répondrais, c'est celui qui sait le mieux en imposer aux hommes qui remplissent les temples; et je reprendrais dans mon autre lettre ce que tout logicien dirait comme moi, parce que je ne connais d'autres moyens d'en imposer, tout étant bien d'ailleurs, que la proportion entre une statue et l'édifice qui la contient.

« Quant au mérite propre de la statue de Phidias, souve-

La page de Quintilien sur les peintres et les sculpteurs est donc belle et judicieuse? Il est donc possible à un littérateur de bien parler peinture et littérature? Il peut donc être un garant sûr de l'estime générale et publique? Cela suffit (1).

Il peut arriver aussi qu'un littérateur soit grand poète, grand historien, écrivain merveilleux, et que l'affaire des beaux-arts soit lettres closes pour lui; il peut arriver qu'il en juge, et qu'il en juge mal; mais plus son témoignage aura de poids sur la postérité, plus il s'élèvera de voix qui réclameront contre ses jugemens; on creusera la

nez-vous bien que je n'ai dit nulle part que ce fût un mauvais ouvrage. Mais quelqu'un serait-il assez inconséquent pour assurer que le *Jupiter de Phidias et la Junon de Polyclète sont les deux plus parfaites statues de l'antiquité que l'on connaisse?* Il semble que pour être en état de porter ce jugement, il faudrait connaître la perfection de ces statues ailleurs que dans les livres anciens, et pouvoir les comparer avec l'Apollon, le Torse, le Gladiateur, dont les livres anciens ne parlent pas. »

(1) « Oui vraiment, la page de Quintilien est judicieuse. Mais aussi ce n'est qu'une page, et qui ne contient que des éloges généraux sans détailler aucun ouvrage. Au seul endroit où il ait parlé d'une statue, il a, ce me semble, fait un mauvais raisonnement. Je vous l'ai dit ailleurs, c'est le Jupiter Olympien. »

terre, on confiera son ignorance aux roseaux, et les roseaux répéteront (1) :

Auriculas asini Mida rex habet (2).

Quand je parle de la voix publique, il s'agit bien de cette cohue mêlée de gens de toute espèce, qui va tumultueusement au parterre siffler un chef-d'œuvre, élever la poussière au salon, et chercher sur le livret si elle doit admirer ou blâmer. Je parle de ce petit troupeau, de cette Église invisible qui écoute, qui regarde, qui médite, qui parle bas, et dont la voix prédomine à la longue, et forme l'opinion générale; je parle de ce jugement sain, tranquille et réfléchi d'une nation entière, jugement qui n'est jamais faux, jugement qui n'est jamais ignoré, jugement qui reste lorsque tous les petits intérêts particuliers se sont tus, jugement qui assigne à toute production sa juste valeur, jugement sans équivoque et sans appel, lorsque la nation, d'accord avec les plus grands artistes sur le mérite reconnu et senti des productions anciennes, se montre compétente dans la sentence qu'elle porte des productions modernes. C'est qu'en fait d'arts, quand on y regarde bien, on voit que la sentence publique

(1) « Vous avez raison jusqu'à un certain point. Vous dites la même chose plus bas, j'y répondrai alors. »

(2) Persius, Satira I.

est celle même des artistes qui donne le ton; c'est qu'en fait de littérature, c'est celle des littérateurs que la foule a souscrite (1).

Encore une fois, indulgence plénière sur tout ce que j'opposerai à votre critique de Pline. Si je crains de dire une sottise, par une mauvaise honte qui me retienne, la sottise restera dans ma tête; il vaut mieux qu'elle en sorte. La présomption est ici tout entière de votre côté, et je n'aspire qu'à l'honnête et louable franchise d'un enfant qui ose n'être pas de l'avis de son maître, et lui dire :

Ah! mon cher maître, *Pline un petit radoteur!* Pardonnez-moi le mot, mais jamais l'indécence, et peut-être l'injustice d'une pareille expression, adressée à un des hommes les plus rares qui aient fait honneur à l'espèce raisonnable, ne sera supportée. *Pline un petit radoteur!* Et pourquoi? Parce qu'à travers une multitude incroyable de jugemens qui montrent le tact le plus fin, le goût le plus délicat, il s'en trouve quelques-uns de répréhensibles; passons, passons vite là-dessus (2).

(1) « Eh bien! ne vous voilà-t-il pas encore de mon avis? Vous dites en maître ce que j'ai balbutié en écolier; il n'y a que cette différence entre votre paragraphe et le mien; je vous en remercie. *C'est nous qui vous l'avons dit.* »

(2) « Non pas, s'il vous plaît; vraiment, monsieur ne demanderait pas mieux que j'eusse l'indulgence de passer vite :

Apelles peignit un Hercule par le dos, dont on voyait le visage, ce qui est très-difficile, dit-

arrêtez-vous un moment, s'il vous plaît; j'ai encore vos coups d'escourgée sur le cœur : il faut que justice soit faite, et nous verrons après à vous le pardonner. Je regarde ma seconde lettre et j'y trouve : *Pline un petit radoteur à cet égard*, c'est-à-dire à l'égard de la peinture et de la sculpture. Pourquoi supprimez-vous les derniers mots; si vous y eussiez pris garde, vous auriez aussi trouvé dans ma quatrième lettre, *Pline était un petit radoteur dans quelques-uns de ses jugemens sur la peinture et la sculpture*. Allez, je vous pardonne, mais n'y revenez plus. Quant à la qualification d'indécence qu'il vous plaît de donner à mon jugement sur Pline, vous me permettrez de vous observer que Pline est pour moi un livre que j'ai acheté de mon argent chez un libraire. Si Pline était vivant, je mériterais votre censure, que je regarde, je vous proteste, comme un épouvantail à dindons. La personne de Pline n'est rien, absolument rien pour moi. Prenez garde, je ne confonds pas la mémoire avec la personne. Un livre, vous aurez beau faire, sera toujours à la merci du premier animal qui aura six francs dans sa poche. L'honnêteté est pour les hommes, et l'entière liberté pour les livres. Vous dites, *le plat Pausanias;* je ne vous contredis pas. Ailleurs, *pourquoi Plutarque n'aurait-il pas dit une sottise?* J'y donne les mains très-volontiers. Il sera donc permis au littérateur de traiter un livre du haut en bas, tandis que le statuaire n'osera dire son avis sur son métier, ni voir dans un livre qui en parle, des bévues que tout le monde y voit. Oh parbleu! messieurs, cela ne serait pas juste : servez-vous de vos yeux, nous en sommes fort contens; mais laissez-nous la liberté des nôtres. »

Pline (1). Supposons que cet Hercule fût courbé sur le bûcher, que le peintre l'eût montré renversé en arrière, les bras tendus vers le ciel, et le visage et toute la figure vus de raccourci, croyez-vous que l'exécution eût été l'ouvrage d'un enfant? Vous faites vos suppositions, je fais aussi les miennes (2).

Pline dit qu'Amulius fit une Minerve qui regardait de quelque côté qu'on la vît; Claudius Pulcher, un toit qui trompait les corbeaux; Apelles, un cheval devant lequel les chevaux, oubliant la présence de leurs semblables, hennissaient, etc. Il me semble que Pline n'est là qu'historien; et si le tour de Pline m'est familier, et que j'entende un peu la valeur de la phrase latine, ces mots: *Idque postea semper illius experimentum artis ostentatur* (3), indiquent l'opinion populaire et même le peu de cas qu'il en fait; du moins si c'eût été mon dessein de rendre ces deux vues, je ne me serais pas expliqué autrement (4).

(1) Liv. XXXV, ch. x.

(2) « Bravo; je vois bien qu'il en faudra venir à l'indulgence. »

(3) Lib. XXXV, cap. x.

(4) « Plus haut vous le donniez en cent au meilleur esprit, et moi je lui donne en mille pour trouver le rapport de cet *idque postea* avec la Minerve d'Amulius, dont Pline ne parle que deux grandes pages in-folio après, et avec les corbeaux de Pulcher, qui sont sept pages avant. J'entends trop peu le

Pinxit et quæ pingi non possunt (1) dit de l'éclair, de la lumière, du tonnerre, du silence, de la fraîcheur, de l'air, lorsque l'art fait illusion, loin de me paraître bourgeois, est à mon goût tout-à-fait laconique et juste. Je reçois en quatre mots une idée nette de l'esprit, de la vérité et de la hardiesse de l'artiste. Lorsqu'il s'agira du goût et de la valeur d'un tour latin, je demande que

latin pour en disputer avec vous; mais, cher Diderot, vous ne persuaderez à personne que l'*idque postea semper* ait le sens que vous lui donnez. Oui, mon ami, dans la Grèce, aux beaux jours de la peinture, on pensait que les bêtes s'y connaissaient, pour le moins, autant que les hommes. Et ce n'était pas seulement l'*opinion populaire;* il se trouvait des gens d'esprit qui ne s'en moquaient pas, et Pline était du nombre. Et cet autre (*) qui dit très-sérieusement, il ne faut pas s'étonner que les bêtes soient trompées par un art qui représente si parfaitement la nature, s'en moquait-il? trouvait-il rien là de populaire? Trop faible pour disputer, je m'en tiens à prouver : c'est un pis aller que je vous prie de me passer. Croyez au reste que les bêtes ne sont pas difficiles à tromper; la plus grossière image, une découpure barbouillée à peu près leur fait prendre le change. Que dites-vous de ces hommes de paille mis dans un champ pour faire peur aux oiseaux, et de ces pigeons de plâtre mis sur un colombier pour en faire venir d'autres? Et puis glorifiez-vous, peintres, sculpteurs, imitateurs du naturel, parce que quelques bêtes auront éprouvé votre ouvrage. »

(1) Plin., lib. XXV, cap. x.

(*) Val. Max., lib. VIII, cap. xi.

mon avis soit du même poids que le vôtre (1).

Un artiste jaloux de la durée de son ouvrage, *quater colorem induxit subsidio injuriæ vetustatis, ut descendente superiore, inferior succederet* (2). Vous ne comprenez point ce technique; je ne le comprends guère plus que vous; donc il est impossible. Et s'il y avait entre chaque tableau une couche à gouache qui les séparât? Si vous saviez, mon ami, mais vous le savez, combien de fois il est arrivé, et dans des manœuvres tout autrement inconcevables que celles-ci, que le temps et l'expérience ont justifié Pline de mensonge ou d'ineptie; en sorte que, la chose avérée et connue, il n'est plus resté à ses critiques qu'à admirer la précision et la netteté de son discours. La postérité s'en est rapportée à lui, comme à tout autre auteur, à proportion du discernement qu'elle lui a trouvé; mais depuis environ un

(1) « Vous vous moquez, il s'agit bien ici d'un tour latin? Il s'agit de savoir si Apelles, en représentant les éclairs, le tonnerre, la foudre, peignait des objets de la nature qu'il n'est pas possible de peindre : *Pinxit et quæ pingi non possunt.* Aucun peintre n'ignore ces sortes de représentations, et l'effet qu'elles doivent produire dans un tableau, à moins qu'il ne soit dépourvu d'imagination. Chacun y réussit à proportion de son talent. Mais l'estime n'est accordée qu'au plus haut degré de perfection. Eh bien! voulez-vous de l'indulgence? »

(2) Plin., lib. XXV, cap. x.

demi-siècle elle lui a trouvé du discernement à proportion du progrès qu'elle faisait elle-même dans la connaissance des choses (1).

Lorsque vous reprochez à Pline l'écume du chien de Ialyse, les raisins de Zeuxis, la ligne de Protogène, le rideau d'un autre, vous oubliez le

(1) « Vous glissez encore ; je vous pardonne encore. Il viendra peut-être un siècle qui, par de plus grands progrès dans la connaissance des choses, justifiera Pline des vingt ou vingt-cinq extraits que je vous ai envoyés sur d'autres matières que les arts. Croyez-moi, ne vous faites pas le chevalier de Pline, il n'en est pas de son ouvrage comme de celui de Polygnote ; il existe, et vous trouveriez de mauvais garçons qui vous pousseraient sans miséricorde ; or je ne veux pas que mon Diderot soit si rudement battu.

« Pline dit qu'on apprivoise promptement les éléphans avec du suc d'orge. *Capti celerrimè mitificantur hordi succo* (*). Dioscoride dit que l'ivoire devient plus maniable quand il est trempé dans du suc d'orge. Le mot ἐλέφας, qui signifie *ivoire* aussi bien que l'*éléphant*, a trompé Pline et l'a convaincu de légèreté. Le moyen que cela fût autrement? il se faisait lire les grecs en voyageant, en prenant ses repas ; il dictait en même temps. Vous voyez bien, mon ami, que si vous avez quelques lances de réserve, il faut les garder pour une meilleure occasion. En attendant, faites lire Pline à des frères Jacques ; et vous conviendrez de ces *extraits faits en courant pendant le souper*, et vous ne serez pas plus tenace que le neveu de Pline (**). »

(*) Lib. VIII, cap. VII.

(**) Lib. III, let. V.

titre de son ouvrage. Pline vous crie : je ne suis pas peintre, je suis historien. Ce n'est pas des beaux-arts seulement, c'est de l'histoire naturelle que j'écris (1).

(1) « 1° Il ne fallait pas séparer le chien de Ialyse, ni le joindre à d'autres observations qui n'y ont nul rapport. Je vous ai demandé si l'écume de ce chien, faite d'un coup d'éponge, avait les quatre couches ; vous n'avez pas voulu répondre. Je vous demande à présent ce que devint cette écume quand la première couche du tableau tomba? Si vous ne voulez pas avouer que vous êtes pris, je vous conseille de continuer votre silence sur ce portrait que Protogène en sept ans acheva (*), et qui lui coûta plus en lupins qu'en verve et en talent supérieur.

« 2° Que Pline ait écrit des beaux-arts *seulement* ou que ce ne soit qu'une partie de son ouvrage, que m'importe? S'il en raisonne mal, il a tort *ipso facto*. Il m'arrive de dire deux mots sur la vue, et sur la couleur des objets : ces deux mots vous incommodent, il n'y a pas de pauvre diable du coin plus maltraité que je le suis de votre part. Les égards sont oubliés ; il semble ne vous rester que la grosse envie de jeter des pierres. Voyez un peu où nous en serions si je suivais votre exemple. Mais ne craignez rien de semblable : quand on a une maison de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celle de son voisin. Et puis Socrate, et puis la philosophie ; ho! ne craignez rien, je suis trop bien appris.

« Cet endroit de votre réponse et deux ou trois autres encore, où je ne vous reconnais plus, où je trouve une autre touche, me font soupçonner que vous n'étiez pas toujours seul en l'écrivant. Quoi qu'il en soit, Pline devait parler plus

(*) Ælian., l. XII, c. IV. Plut., *In vitâ Demet.*

J'admire l'assurance avec laquelle vous prononcez sur une pratique commune, qu'un auteur juste des beaux-arts. Si un mot selon vous de travers est répréhensible dans une lettre d'ami, que sera-ce des erreurs répandues dans vingt-sept chapitres laissés à l'univers pour son instruction sur la peinture et la sculpture des anciens? Il s'ensuivrait de votre manière de raisonner, qu'un dictionnaire pourrait ne rien valoir, sans qu'il y eût un mot à dire à l'auteur.

« Un artiste *n'est qu'une partie de son ouvrage;* il n'en fait pas son objet principal. Ainsi d'encore en encore, il pourrait se moquer des gens, et leur crier: Ce n'est ni de ceci, ni de cela que j'écris. Seulement, vous oubliez le titre de mon ouvrage; je ne suis ni jardinier, ni poète, ni confiseur, j'ai bien autre chose dans la tête. C'est un dictionnaire universel, c'est l'histoire du monde que je fais. On le laisserait *crier*, on lui dirait: Reprenez votre ouvrage, faites-le mieux, et ne nous bercez plus du moyen de laisser dans un livre toutes les fautes imaginables. Mon maître, si je ne raisonne pas bien, donnez-moi une leçon de logique.

« Aux vingt ou vingt-cinq extraits que je viens de dire, ajoutez en trente, pour le moins aussi curieux; je les renvoie après ma dernière lettre. Le livre de Pline m'était tombé des mains, je l'ai repris; voici pourquoi. Mes observations sur cet ancien sont une affaire bien plus sérieuse pour moi que pour vous; les torts ne sont pas égaux entre nous.

« J'ose attaquer votre idole et celle de bien d'autres; si je ne profite pas de tous mes avantages, je suis perdu sans miséricorde; et si je dois être battu, encore faut-il que ce ne soit pas tout-à-fait comme un sot. Mais pour vous qui tenez au gros du parti, quand vous n'auriez pas raison,

qui a connu les manœuvres, et les manœuvres les plus déliées des arts mécaniques les plus obscurs, a pu savoir mieux que vous. Quoi, vous croyez que Pline aura avancé à l'aventure que les anciens statuaires se passaient de modèle! A cela vous répondez, *mais il est impossible de s'en passer*, et je me tais, après vous avoir avoué ingénument que l'idée du modèle ne me paraît pas de l'art naissant, mais bien de l'art qui a fait des progrès (1).

n'avez-vous pas à votre commandement les vieilles foudres de l'autorité? Jupiter prendrait son tonnerre; ou tout au moins Diderot se tirerait d'affaire avec le petit sourire de dédain. C'est toujours un faux air de triomphe qui en impose quelquefois. Si des bévues que je rapporte de votre ami, vous en pouvez justifier la moitié, les trois quarts même si vous voulez, il en restera encore assez pour prouver qu'il a radoté quelquefois, et bien plus radoté que je ne disais en n'envisageant que la peinture et la sculpture. »

(1) « L'art naissant, mon cher Diderot, s'exprimait par des ouvrages d'argile; et l'art naissant en marbre trouva celui de faire des modèles venus avant lui. Ne savez-vous donc pas que Jupiter fut long-temps d'argile, avant d'être adoré en marbre. Me diriez-vous bien comment la première statue de bronze a été fondue sans modèle? Désabusez-vous; j'en sais plus que Pline sur le mécanisme de la sculpture. Toutes les fois qu'un sculpteur de cinquante ans voudra prononcer sur les manœuvres de son art, les littérateurs l'écouteront s'ils veulent en savoir quelque chose. Demandez à Diderot comment il s'y prenait pour faire de bons articles des arts et

Sur le Cerf de Canachus, Pline, s'attachant au principal mérite de la figure, me dit ce que je dirai quelque jour de votre cheval, *voyez comme il s'élance bien*, et il me semble qu'il n'a pas dû m'en dire davantage (1).

Je passe l'article de *Mermecide;* c'est de la plaisanterie qu'on trouvera bonne ou mauvaise, selon le tour d'esprit qu'on aura. Mon ami Falconet s'amuse, et c'est bien fait que de s'amuser et d'écrire de ces choses-là gaiement, franchement, sans prétention, sans subtilité, sans y mettre ni plus de passion et d'intérêt que l'objet n'en mérite.

Je me souviens que vous vous êtes prosterné pour moi devant Bayle, et il ne tiendrait qu'à moi de faire amende honorable pour vous à Pline et à Euphranor. Pline a dit du Pâris d'Euphranor, il est si bien fait qu'on y reconnaît *judex Dearum, amator Helenæ, Achillis interfector* (2). Vous ajoutez Hélène était dans ses bras; il tenait une pomme et une flèche, et voilà les trois caractères expliqués. Sur l'endroit de Pline, j'aurais

métiers dans l'Encyclopédie, il vous répondra qu'il allait dans les ateliers consulter des livres vivans, qui, après l'avoir instruit, savaient encore leur métier mieux que lui. »

(1) « Ah! ah! la phrase latine est abandonnée. Cette fois-ci vous y substituez la vôtre, qui n'est pas capucine. »

(2) Lib. XXIV, cap. VIII.

juré qu'il y parlait du caractère et de l'expression de la sublime figure d'Euphranor; sur votre commentaire, j'aurais juré que la flèche et la pomme étaient d'Euphranor. J'ouvre Pline, et je suis tout étonné de voir qu'il n'y a ni flèche ni pomme, et que ces rares inventions sont de vous. Mon ami, avec ce secret il n'y a point d'auteur qu'on n'aplatisse, point de compositions qui ne deviennent maussades. Ce trait m'a rendu la plupart de vos citations suspectes; j'ai vu que quand vous aviez résolu qu'un écrivain et un peintre fussent deux sots, vous n'en démordiez pas aisément; j'ai vu qu'en effet vous faisiez peu de cas de l'avenir; car, enfin, quand vous auriez abusé de ma paresse à vérifier des citations; quand vous auriez estropiez, mutilé, tronqué pour moi la description du Cerf de Canachus, elle reste dans Pline telle qu'elle était, et il faut qu'il vienne un moment où quelque érudit me venge de vous (1).

(1) « Mon ami, je passe condamnation, je vais tout avouer. Après avoir rapporté les paroles de Pline sur le Pâris d'Euphranor, j'ai dit de mon chef: *Hélène était dans ses bras; s'il tenait une pomme et une flèche, les trois reconnaissances étaient aisées.* J'aurai malheureusement fait la lettre *s* de *s'il tenait* trop petite, vous ne l'aurez pas vue. Cela m'a valu un traitement qui ne conviendrait pas trop à un homme dont la justice serait la qualité dominante. Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime, que pourriez-vous faire à

Myron n'a pas su rendre les passions humaines, donc il a fait une mauvaise vache; donc, et le peuple qui l'admira et les poètes qui la chantèrent n'eurent pas le sens commun; cette conséquence peut être juste, mais je ne la sens pas, *non liquet;* et vous trouvez qu'on se faisait dans Athènes de grandes réputations à peu de frais. C'est une façon de penser qui peut être juste, mais qui vous est bien particulière et qui ne fera fortune que quand on aura oublié bien des choses dont il ne tiendrait qu'à moi de vous faire une belle énumération.

Voici encore une autre argumentation dont je ne saisis pas bien ni la force ni la liaison. Pline a dit que Myron varia le premier les attitudes, observa mieux les proportions; que Polygnote négligea les cheveux et la barbe; mais il y a dans les bosquets de Versailles une très-belle tête de Jupiter qui n'est pas de Myron, car on ne sait sur quel fondement le P. Montfaucon la lui attribue; et cette tête n'a aucun des défauts que Pline reproche à Myron; donc Pline ne sait ce

vos ennemis? et vous lisez! et vous voulez faire amende honorable pour moi! Ce sont des mains pures qu'il faut lever au ciel. Prenez mon cahier, vous y trouverez, *s'il tenait*, et point *il tenait*, et vous n'aurez que nos noms à changer dans la formule de votre amende honorable, que rien ne vous empêche de faire.»

qu'il dit. En vérité, mon ami, voilà une logique bien étrange (1).

Vous m'avez donné bien de la peine et bien du plaisir : je me suis mis à relire le livre de Pline sur les beaux-arts ; voilà le plaisir : j'ai vu que vos citations n'étaient pas toujours bien fidèles ; voilà la peine. J'ai vu que vous aviez osé appeler

(1) « J'ai beau feuilleter, je ne trouve point l'endroit où j'ai dit que Myron avait fait *une mauvaise vache*, et que le peuple qui l'admira et les poètes qui la chantèrent *n'eurent pas le sens commun*. Il se pourrait fort bien que je n'aie rien dit de semblable. Mais je me suis amusé de la manière équivoque et faible dont Pline juge de Myron. J'ai reproché au P. Montfaucon la preuve insuffisante qu'il donne que le Jupiter des bosquets de Versailles est de ce sculpteur. Enfin après un éloge fort court de cette belle statue que je crois de Myron, j'ai dit, *il faut bien pour l'honneur de Pline qu'elle n'en soit pas*. Mais j'ai oublié d'ajouter, *ceci est une ironie*.

« Oui, Monsieur, certains talens avaient de la réputation à bon marché. Quand la nation n'était pas physicienne, celui qui savait une mauvaise physique avait de la réputation à bon marché ; celui qui disait que les comètes présageaient de grands malheurs, et qui se faisait croire, avait de la réputation à bon marché. Ceux qui dans leurs tableaux ne savaient pas distinguer les sexes, ceux qui ne savaient pas varier la position des têtes, ceux qui ne savaient pas faire des plis, des muscles, des articulations, etc., et qui étaient célèbres : tous ces habiles gens avaient de la réputation à bon marché. Notez que c'est Pline qui les appelle célèbres. *Celebres in eâ arte.* »

petit radoteur l'homme du monde qui a le plus d'esprit et de goût, et que cette grosse injure n'était fondée que sur une demi-douzaine de lignes aussi faciles à défendre qu'à attaquer et rachetées par une infinité d'excellentes choses; et lorsque j'allais à mon tour commencer ma cérémonie expiatoire, l'auguste fantôme m'est apparu; il avait l'air tranquille et serein, il a jeté un coup d'œil sur vos observations, il a souri et il a disparu (1).

Pline suit les progrès de l'art, olympiade par olympiade, il distribue ses éloges selon qu'on y a plus ou moins contribué par quelques vues nouvelles. Pour moi qui pense que tout tient, en tout, à la première étincelle, qu'on doit quelquefois plus à une erreur singulière qu'à une vérité commune, qui compare la multitude des ames serviles au petit nombre de têtes hardies qui s'affranchissent de la routine, et qui connais un peu par expérience la rapidité de la pente générale, je dis : Le premier qui imagina de pétrir entre ses doigts un morceau de terre et d'en faire l'image d'un homme ou d'un animal, eut une idée de génie; ceux qui le suivirent et qui perfectionnèrent son invention méritent aussi

(1) « Il est dans l'ordre qu'un fantôme disparaisse, et que des observations restent quand elles sont justes, et si justes, que vous n'avez démontré la fausseté de pas une. »

quelque éloge. Si vous pensez autrement, c'est moi qui ai tort (1).

Vous êtes artiste, Pline ne l'est pas; croyez-vous de bonne foi que si vous eussiez eu un compte rapide à rendre d'un aussi grand nombre d'artistes et d'ouvrages, vous vous en seriez mieux tiré que lui (2)?

Je vous supplie, mon ami, de ne pas toucher à la latinité de Pline, cela est sacré, et c'est un peu mon affaire, car je suis sacristain de cette

(1) « O mon ami! je ne suis pas le seul qui pense autrement; mais comment faire? Si on est seul, on a *une opinion particulière qui ne fera pas fortune.* Si on est beaucoup, c'est la multitude des ames serviles..... A propos, *le premier qui imagina de pétrir entre ses doigts un morceau de terre et d'en faire l'image d'un homme ou d'un animal, savez-vous ce qu'il faisait? Un modèle.* Vous accordez le génie à bien bon compte; pourriez-vous me dire si ce pauvre pétrisseur inventait la figure d'un homme ou d'un animal? Car à moins d'inventer point de génie. »

(2) « Ou cela n'est pas honnête, ou je ne l'entends pas. Si j'avais eu la besogne de Pline à faire concernant mon art, j'aurais très-assurément mieux jugé et j'aurais mal écrit. Votre question est plaisante. Si au lieu de relever *mon petit radoteur*, vous eussiez dit, c'est principalement à Pline que nous devons la connaissance des artistes anciens, et de leurs ouvrages; passons-lui les fautes indispensables que tout littérateur aurait faites à sa place, je me serais bien gardé d'aller plus loin. Mais, Diderot, c'est toi qui l'as voulu. »

église; les expressions que vous reprenez ne décèlent point le déclin du siècle d'Auguste. Si quelque pédant vous l'a dit, n'en croyez rien.

Les Romains n'ont rien inventé : lorsque sortis de la barbarie ils ont voulu parler arts et sciences, ils ont trouvé leur langue stérile, et pour désigner des choses qui leur étaient étrangères, les bons esprits se sont rendus créateurs des mots. Cicéron même vous offenserait en cent endroits, sans sa pusillanimité qui lui faisait préférer le mot grec à un mot nouveau, et cela en physique, en morale, en métaphysique. Vous vous êtes dit là-dessus une injure que mon amitié et un peu de politesse sur laquelle vous deviez compter, vous auraient certainement épargnée. Vous me trouverez plus indulgent sur une erreur littéraire que vous ne le serez avec moi sur une erreur d'art. Mais c'est une affaire de caractère, ou peut-être m'aimez-vous plus que je ne vous aime, si le proverbe est vrai; je vous aime pourtant bien, ce me semble (1).

(1) « Si vous êtes indulgent sur une erreur littéraire, c'est que je n'ai aucune prétention à ce talent; je veux bien ne pas m'y connaître, surtout à la latinité. Mais de vous, cher seigneur, il n'en est pas ainsi pour la peinture et la sculpture. Quant à l'amitié, disputez-en si c'est votre caractère ; mais je vous préviens que je céderai encore moins de mon côté que de celui de la postérité. Eh ! Diderot le sait bien. »

Si Pline avait donné à tous les morceaux de peinture et de sculpture dont il a jugé, une description et un éloge proportionnés à leur importance, il eût composé un traité exprès de la peinture et de la sculpture, plus ample que l'histoire entière de l'univers, qu'il avait pour objet; vous ne considérez pas que Pline n'est qu'historien, et que la plupart des morceaux dont il nous entretient subsistaient, soit à Rome, sous les yeux de ses contemporains, soit en Grèce, où il n'y avait fils de bonne mère qui ne voyageât (1).

Encore un mot sur Pline, et puis je le laisse, car c'est un homme qui se défend assez bien de lui-même; c'est qu'à proportion que les temps ont été plus ou moins ignorans, on lui a reproché plus ou moins de mensonges et d'inepties. Il y en a sans doute, car où n'y en a-t-il pas?

Verum ubi plura nitent, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura (2).

(1) « Je crois que vous vous trompez ici deux fois. 1° Sans faire un traité de peinture, Pline pouvait parler juste, au moins il le devait: je vous l'ai dit plus haut. 2° La plupart des ouvrages dont il parle étaient détruits de son temps. Ne l'étaient-ils pas? raison de plus pour en mieux juger, s'il eût pu le faire. »

(2) Horat., *de Arte poetica*, v. 349 et seq. Le premier vers doit se lire ainsi :

Verum ubi plura nitent, in carmine, *non ego paucis.*

C'est Horace qui m'en a donné le conseil, et je le suis. Irai-je sur le rivage avec mon bâtonnet et mon écuelle remuer le sable, en remplir mon écuelle, et laisser là les paillettes d'or; oh! que nenni (1).

Quant à l'article de Voltaire, chut; c'est à lui à vous répondre (et il le fera mieux que je ne pourrais faire s'il a raison) ou à effacer de son immortel ouvrage les fautes que vous y reprenez, s'il reconnaît qu'elles y sont (2).

Je vous observerai seulement en passant que

(1) « Quand il sera question d'un poète, j'espère que vous me rapporterez une autorité qui recommande l'exactitude à un historien; puisqu'ici, où il s'agit d'un historien, vous m'objectez l'indulgence d'Horace pour les poètes. Est-ce que deux mots de plus étaient une affaire? Pourquoi avez-vous fait disparaître *in carmine* de votre citation d'Horace? Eh! bien, voyez, ce trait ne me rend point *vos citations plus suspectes;* je suis accoutumé à les vérifier et à les rectifier toutes. »

(2) « Voltaire fera ce qu'il voudra. J'aime et j'admire ses talens supérieurs. J'honore sa personne et je ne crains pas sa férule. S'il me corrige avec raison, je serai plus sage une autre fois, et je l'en remercierai. S'il le fait à tort, on l'en blâmera. Il sait d'ailleurs, que si j'ai relevé quelques erreurs sur la peinture et la sculpture, c'est que *je suis sacristain de cette église.* Si quelque chose en est dérangé, et que je le remette à sa place, personne n'a droit de le trouver mauvais, pas même celui qui l'aurait dérangé; à moins qu'il n'en soit plus que le sacristain. »

la manière dont vous interprétez son jugement des tableaux de la galerie de Versailles, l'un de Le Brun et l'autre de Paul Véronèse, ne me paraît pas assez juste. Il a dit (1) que tout le coloris de Paul Véronèse n'effacerait point la *Famille de Darius*, de Le Brun; il me semble qu'il compare l'attrait de la couleur à l'intérêt de l'expression, et en ce sens il a bien jugé (2).

Eh bien, Voltaire n'a pas entendu la voix de son siècle, j'y consens. Mais cette voix en subsiste-t-elle moins? en est-elle moins juste? mille autres ne se sont-ils pas élevés, ne s'élèvent-ils pas, ne s'élèveront-ils pas, qui en seront des garans plus fidèles? en obtiendrez-vous moins du présent et de l'avenir la justice qui vous est due? et voilà ce dont il s'agit entre nous (3).

(1) Siècle de Louis XIV, art. LEBRUN.

(2) « J'ai tort s'il a bien jugé : j'en demande pardon à vous, à Voltaire et à la logique. Bien entendu que c'est si j'ai tort. Voyez mieux ce que je vous en ai dit. »

(3) « Oui, je conçois que vous avez raison..... Mais pourtant, si en physique, en morale, etc., le premier littérateur de son siècle n'en entendait pas la voix, n'y aurait-il aucun inconvénient parce que *mille autres s'élèveraient qui en seraient des garans plus fidèles?* Non, non, vous avez tort; je le vois bien à présent; car si les plus habiles gens se trompaient ainsi sur différens objets, l'un sur une partie, l'autre sur une autre, comment les siècles à venir connaîtraient-ils l'histoire du nôtre. Voyez l'obscurité que Pline et Pausanias

Je ne reviendrai pas sur *la manière jaune de Jouvenet;* ce fait avait amené une question de métaphysique plus générale et plus importante sur laquelle vous vous êtes bien trompé! On vous l'a fait entrevoir; quel parti avez-vous pris? celui de mépriser la question, et de lâcher en vous retirant un petit mot d'injure aux philosophes qui s'en sont occupés. Il me semble qu'il y avait mieux à faire (1).

Tout ce que vous ajoutez ici sur la manière jaune de Jouvenet, ictérique ou non, prouve que vous n'êtes pas plus avancé que le premier jour, en physique, en métaphysique, en optique. Tant mieux; mais si la question générale était mépri-

répandent sur l'art des anciens en nous le transmettant. Voyez qu'à plus de mille ans ils font battre deux bons amis qui cherchent la voix du siècle à travers la fumée de deux flambeaux mal allumés. Ils ont eu quelques contradicteurs contemporains. Eh bien, ces contemporains ont jeté plus d'obscurité encore par l'embarras où nous sommes de choisir entre le contradicteur et le contredit. Tenez, mon ami, la vraie lumière en cela comme en tout, ce sont les ouvrages qui nous restent: ils sont sous nos yeux. Mettez-vous entre l'Iphigénie de C. Vanloo et la critique et l'éloge qu'on en a faits; vous verrez lequel des trois vous fera mieux connaître le tableau. »

(1) « Vous ne reviendrez pas sur la manière jaune de Jouvenet; je vous approuve fort et vous en fais compliment de tout mon cœur. »

sable, il n'y fallait pas revenir. Si elle ne l'était pas, il fallait y penser davantage pour en parler mieux; vous m'exhortez à vous gronder, et vous voyez que je m'en acquitte assez bien; je ne vous demande pas la même grace que vous m'accorderez bien sans cela (1).

Vous cherchez ensuite à rendre raison d'un coloris vicieux de Jouvenet, et peut-être avez-vous bien rencontré; mais j'ai entendu là-dessus d'autres artistes, et leur explication de ce phénomène n'étant ni locale ni individuelle, mais applicable généralement à toutes les fausses manières de peindre, m'accommode davantage (2).

A vous entendre, on croirait que mon papier, griffonné à la hâte comme celui-ci, est rempli de ces interrogations injurieuses, vaines, *savez-vous ceci? savez-vouscela?* Je n'ai pris ce mauvais ton qu'une seule fois, et c'est trop; mais c'est à propos

(1) « 1° Je ne serais pas revenu à la question, si mes philosophes ne m'y avaient ramené. 2° Je n'ai besoin ni de physique, ni de métaphysique, ni d'optique, lorsque mon œil voit deux corps qui lui paraissent de même couleur. 3° Je ne vous gronderai pas; d'autres en prendront la peine, si j'ai raison. Eh bien! et je ne suis pas votre doux ami? »

(2) « Il ne tiendrait qu'à vous de vous rappeler nos entretiens sur la peinture, où je vous faisais de ces explications qui n'étaient ni locales, ni individuelles. Jouvenet avait de plus une cause pour peindre jaune qui lui était particulière, je vous l'ai dit; elle ne vous convient pas, j'en suis fâché. »

de *ce petit radoteur de Pline.* Je vois qu'on vous impatiente aisément; je vous trouve un peu dur dans la dispute, très-souvent sophiste, niant et avouant alternativement l'excellence du sentiment de l'immortalité; ici respectant l'avenir, là traitant son tribunal avec le dernier mépris, et je ne m'impatiente pas; c'est qu'il faut que vous soyez vous, et que je sois moi. Et que m'importe en effet de quel avis vous soyez, et de quelle manière vous vous défendiez? pourvu que je puisse dire en vous répondant : Mais c'est mon ami, mais c'est un homme du plus grand talent; mais il est d'une probité rare, et quand il écrit, c'est comme le bon et caustique Lucilius...

Flueret lutulentus, erat quod tollere velles (1).

Vous vous trompez, mon ami; ma page n'est pas belle comme vous dites, ce n'est pas en courant de la plume qu'on fait une belle page; mais en revanche, elle ne prouve rien pour vous. Si je me porte à mon ouvrage avec des sentimens élevés; si j'ai une haute opinion de la chose que je tente; si j'ai une noble confiance en mes forces, si je me propose de fixer sur moi l'attention des siècles à venir; quoique la présence de ces différens motifs cesse dans mon esprit, la chaleur

(1) Horat., Sat. IV, lib. I.

en reste au fond de mon cœur; elle y subsiste à mon insu, elle y agit, elle y travaille, même tandis que l'engagement de l'homme avec l'ouvrage s'exerce dans toute sa violence. Voyez ce bel et modeste esclave asiatique qui s'avance à la rencontre de son ami, la tête baissée. Qu'est-ce qui le tient dans cette humble et timide attitude? Le sentiment habituel de la servitude qui ne le quitte point : il semble toujours présenter son cou au cimetère du despotisme. Et ce fier républicain qui passe la tête levée dans la rue? qu'est-ce qui lui donne cette démarche ferme et ce maintien intrépide? C'est le sentiment de la liberté qui le domine; il ne pense pas à son monarque, et il a l'air de le braver (1).

Ici vous dites : *Je ne nie pas que la pensée d'être estimé de nos neveux ne soit douce;* plus haut, vous avez dit : *C'est un feu follet, c'est une chimère;* tantôt, *le sentiment de l'immortalité est du plaisir pur et comptant;* tantôt, *c'est un rêve que je ne ferai point, si la tête ne me tourne;* dans un autre endroit, *cette belle attente ne m'effleure pas*

(1) « Vous vous trompez, mon ami, je n'ai pas dit *une belle page*, quoiqu'elle le soit assurément. J'ai dit que vous aviez fait une bonne page; parce qu'elle rentre assez bien dans mon système, malgré ce que vous dites ici de contraire. A quoi je pense qu'il est de bon sens de ne pas répondre encore. »

et je ne sais ce que c'est. Dans un autre, *vous vous en laissez bercer aussi, et même vous en bercez un peu les autres;* que diable voulez-vous qu'on fasse d'un homme qui passe, comme il lui plait, du blanc au noir et du noir au blanc (1)?

Si le présent est tout à nos yeux, et si l'avenir n'est rien, et si tous les hommes aussi sages que vous, regardent un tribunal à venir avec mépris, et pensent qu'il ne mérite aucun respect de leur part, parce qu'ils n'y seront jamais jugés que comme contumaces, combien d'actions abominables qui se feront? combien de bonnes et excellentes actions qui ne se feront point, surtout si les hommes sont conséquens.

Si j'avais dit au Bernin: Tu croises le Quenois; quand ta basse jalousie te réussirais, tant que tu vivras, prends-y garde, ta mémoire en sera flétrie dans l'avenir: on dira; oui le Bernin était un grand artiste, mais un méchant homme; pour-

(1) « Qu'on le lise avec plus d'attention, qu'on le juge selon ses principes; qu'on lui permette de dire que la pensée de la postérité est douce, même utile; et en même temps, que c'est une chimère; parce qu'il y a des chimères douces et souvent utiles. En un mot, qu'on lui permette de badiner quelquefois, et quelquefois aussi qu'on lui suppose assez de politesse pour se prêter au langage de son ami; bien entendu que c'est toujours *modus loquendi.* »

quoi ne m'aurait-il pas répondu : Je m'en f... (1).

Si j'avais dit à Girardin : Tu tiendras peut-être jusqu'à ta mort les sublimes groupes du Puget dans le grenier obscur où tu les relègues ; mais ils en sortiront, quand tu ne seras plus, et l'on connaîtra l'homme que tu voulais étouffer : pourquoi ne m'aurait-il pas répondu : Je m'en f....

Si j'avais dit au Guide : Tu as beau cabaler, tu n'empêcheras pas que le Dominique ne soit connu pour ce qu'il est ; pourquoi ne m'aurait-il pas répondu : Mais alors je n'y serai plus, et je m'en f....

Même réponse de la bouche des ennemis du Poussin, d'Homère, de Milton, de Descartes, et d'une infinité d'autres.

Si je dis à certains chefs des Hottentots : Infames bêtes féroces, vous arrachez la langue, vous faites couper le poing et la tête, et vous jetez dans les flammes un enfant pour une sottise qui mériterait à peine une réprimande paternelle ! malheureux, vous ne savez pas de quelle ignominie vous couvrez votre mémoire ! quel reproche vous attachez à votre nom ! ce que la postérité

(1) « C'est qu'en qualité d'homme faible et méchant il aurait craint la punition : ainsi que ces autres messieurs marqués à l'f. *Oderunt peccare mali formidine pœnæ.* Peut-être s'ils avaient tenu à des parens, auraient-ils eu l'inconséquence honnête de votre ami. »

dira de vous et de votre nation !... La postérité ? et puis même réponse de la part de ces gens-là.

Pas un méchant qui ne doive parler ainsi, pas un homme de bien qui puisse l'écouter sans horreur.

Vous ne portez pas, dites-vous, *votre opinion jusqu'à l'atrocité qu'y mettait Fontenelle.*

Mais vous avouez que Fontenelle était conséquent et que vous n'avez pas le courage de l'être. Qu'est-ce qu'un sentiment qui, bien poussé, conduit à une atrocité qu'on n'évite que par une inconséquence ?

Les révérences faites à l'avenir sont plaisantes ; *les révérences* faites au présent ne le sont pas moins ; d'où il s'ensuit que la plaisanterie ne prouve rien.

On est soi-même, dans l'un ou l'autre cas, l'objet éloigné de cette courtoisie ; mais n'est-ce pas le cas même de celui qui donne sa vie ? rien à dire de cet égoïsme, il est dans la nature (1).

Si vous me promettiez de ne point confondre celui qui brave la postérité avec celui qui la respecte, je vous défierais de me citer une seule ac-

(1) « Je me suis relu ; j'ai trouvé l'endroit assez fort, assez sérieux et point plaisant, pour vous surtout ; aussi y répondez-vous sérieusement, si c'est répondre que de dire : l'une et l'autre courtoisie a soi-même pour objet. Je l'avais dit, ce me semble, assez nettement, aussi-bien que vous. »

tion répréhensible que ce sentiment ait produite, et je m'engagerais à vous en citer mille d'héroïques qui n'auraient jamais été produites sans lui (1).

Dans les mille actions héroïques que vous me

(1) « Je n'ai aucun intérêt à vous citer des actions répréhensibles faites en vue de la postérité; ce n'est pas de cela dont il s'agit entre nous. Mais puisque vous en voulez voir quelques-unes faites sans intention de la braver, on peut vous satisfaire. Nabonassar détruisit toutes les antiquités babyloniennes, afin que l'histoire ne datât plus que de son ère et par son nom.

« Chi-Hoangti, empereur de la Chine, fit dans la même vue brûler tous les livres qu'il put découvrir. Voilà deux hommes qui ont de la folie, de la sotte vanité, et nul mépris pour la postérité qu'ils font dépositaire de leur nom. La mémoire du Chinois fut exécrée sans doute. Mais qu'est-ce que cela fait à l'opinion qu'il avait de la postérité? Lui et Nabonassar disaient: ô postérité ne m'abandonne jamais! Ils étaient inconséquens et ne s'en apercevaient pas. Omar, qui chauffa pendant six mois les bains publics avec la bibliothèque d'Alexandrie, ne méprisait pas la postérité. C'était un dévot politique, enthousiaste et barbare qui feignait de sacrifier à Dieu les œuvres du diable. Cet acte *répréhensible* lui valait l'applaudissement des croyans contemporains; il goûtait d'avance celui des croyans à venir. Pourquoi n'aurait-il pas dit tous les matins: ô postérité sainte et sacrée, ne m'abandonne jamais! Et ce vil sénat qui ordonna le magnifique tombeau de l'insolent esclave de Claude, ce vil sénat, ne s'adressait-il pas à la postérité; disait-il je m'en f... en

citeriez, vous ne comprendriez pas, sans doute, ces guerres injustes et cruelles que l'imagination du héros et la stupidité féroce croient justifier au tribunal de la postérité; ces massacres horribles faits pour la grande gloire de Dieu et en vue de l'éternité (c'est la postérité de l'homme religieux). Vous n'y comprendriez pas non plus ces clôtures de camp, ces lits, ces rateliers gigantesques laissés dans les déserts de l'Inde par Alexandre, *afin de donner plus d'étonnement à la postérité* (1). Vous ne vous chargerez ni de ces brigan-

gravant sur l'airain son impertinent décret, et le plaçant à côté de la statue de César?

« Si vous n'êtes pas content de ces acteurs, voici un rôle de femme. Vous connaissez Thaïs, une des maîtresses d'Alexandre. La postérité seule, oui, mon ami, le respect pour la postérité lui fit brûler la ville de Persépolis (*). *Elle y mit* elle-même le feu en présence et devant les yeux d'un tel prince comme Alexandre, à celle fin qu'on pût dire au temps à venir, que les femmes suivant son camp avaient plus magnifiquement vengé la Grèce des maux que les Perses lui avaient faits par le passé, que n'avaient jamais fait tous les capitaines grecs qui furent oncques ni par mer, ni par terre.

« Si jamais une mauvaise action s'est faite par le désir de la gloire et par le respect de la postérité, c'est assurément celle-ci. Je n'y pensais pas, pourquoi m'avez-vous défié? »

(1) Quint. Curt., l. IX.

(*) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, chap. LII.

dages ni de ces horreurs, ni de ces extravagances que les insensés appellent *actions héroïques*.

Il faut commencer par avoir du génie, une grande ame, il est vrai; mais il y a mille moyens d'élever et déchauffer l'ame, entre lesquels je ne refuse pas de compter l'envie et le café, pourvu que vous me permettiez de nommer aussi le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité (1).

Sans doute il y a des circonstances où l'homme de bien et le scélérat sont également liés par les lois. Mais si tout est égal d'ailleurs, l'homme de bien montrera plus d'énergie que le coquin, lors même qu'il braverait la vindicte publique. L'un sait qu'il mérite la poursuite des lois, l'autre qu'il ne la mérite pas. Celui-là n'attend que l'exécration du présent et de l'avenir; celui-ci s'est légitimement promis que l'avenir renversera sur ses juges l'ignominie momentanée dont on le couvre. Il ne fallait pas me demander si Catilina avait plus ou moins de ressource et d'activité que Cicéron; mais bien si Catilina, autant intéressé à protéger la république qu'à la renverser, n'aurait pas eu cent fois plus d'énergie qu'il n'en a montré; si Cicéron, autant intéressé à la ruine de la répu-

(1) « Eh! mon ami, ne vous ai-je pas dit: nourrissez le génie de tout ce qu'il vous plaira. Que me demandez-vous encore? »

blique qu'il le fut à sa défense, du plus grand des patriotes qu'on le vit, n'aurait pas été le plus plat des conspirateurs. Pour savoir ce que deux positions ôtent ou donnent d'action à un ressort, il ne faut pas mettre en expérience deux ressorts différens, l'un dans une position, l'autre dans une autre : c'est un essai faux et stérile qui n'apprend rien ; mais il faut donner successivement à l'un ou l'autre de ces ressorts le même obstacle à vaincre, et comparer les résultats. Et puis vous avez une singulière façon d'argumenter ; je vous dis : L'homme de bien a plus d'énergie que le coquin ; et vous me répondez que Cicéron, qui est, à votre avis, une espèce de coquin, a moins d'énergie que Catilina qui en est un autre (1).

(1) « Pour le coup, vous êtes à cent lieues, mon maître. En vous demandant si Catilina, scélérat, n'avait pas autant d'énergie que Cicéron, honnête homme, je fais bien moins pour ma cause que si je mettais l'un à la place de l'autre, ou tous deux dans les mêmes circonstances. Un homme, sans penser qu'il y a une postérité, emploie autant de ressources et d'activité qu'un autre qui, tous les jours, présente un cierge à cette divinité ; je n'en veux pas davantage. Que m'importe ici la scélératesse ou la probité? Parbleu, vous me la donnez belle! mon coquin de Catilina, à la place de Cicéron, eût été un géant effroyable sans doute. Mais, plus mal chaussé que le consul, dans un chemin plus difficile, il court aussi vite ; il est donc meilleur coureur. Eh ! ne vous y trompez pas sans cesse ; la bonne cause (de votre aveu) et

Savez-vous ce qui me passe par la tête, lorsque je vous trouve si souvent hors de la question ou à côté, tantôt en tendant la main, tantôt en tournant le dos, ce n'est pas que vous manquiez de logique, ce n'est pas que vous ignoriez le faible de votre opinion, l'ergo-glu de quelques-unes de vos réponses; mais vous me payez d'esprit, quand vous me devez de la raison; vous calfeutrez de votre mieux un vaisseau criblé qui fait eau de toute part, et vous aimez mieux la pièce à côté du trou que de ne point mettre de pièce.

Par exemple, lorsque je me présente devant vous tenant votre *Pygmalion* entre mes mains, et vous contraignant ou d'avouer le sentiment de la postérité et le respect de l'avenir, ou de le briser vous-même d'un coup de marteau, on sent tout votre embarras, vous êtes louche, entortillé, ce que vous répondez est bon, je le crois; mais j'ai le malheur de n'y rien entendre (1).

La Salle, Dupré, iront sans doute à la postérité,

non pas la postérité, eût produit *cent fois plus d'énergie* chez Catilina qu'il n'en a montré. Que faut-il de plus pour être un grand homme? Il me reste à vous demander en quel endroit j'ai dit ou insinué que Cicéron était *une espèce de coquin*. C'est Démosthène qu'il fallait dire. »

(1) « Prenez courage, mon ami; d'autres l'ont entendu. Votre jour d'entendre aussi viendra sans doute. »

et l'entorse n'y fera rien; mais ils iront comme danseurs, pauvre mérite.

Il est vrai que celui qui fait peu de cas du présent et qui dédaigne l'avenir, est bien seul, bien isolé; mais cette position n'est ni commune ni simple, ni naturelle, ni conséquente à rien, ni louable, ni grande; elle est imaginaire, elle confond l'homme dont la pente invincible est d'étendre son existence en tout sens, avec la brute qui n'existe que dans un point et dans un instant (1).

Montaigne qui, oubliant une infinité de faits héroïques anciens et la protestation expresse de ceux qu'ils honorent aujourd'hui, prétend que la vertu est trop noble pour rechercher d'autre loyer que de sa propre valeur; toujours grand écrivain, mais souvent mauvais raisonneur, il permet pourtant au rhéteur, au grammairien, au peintre, au statuaire, à l'artiste de travailler pour se faire un nom. Puis soupçonnant que le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité pourraient bien servir à contenir les hommes en leur devoir, et à les éveiller à la vertu, il ajoute: « S'ils sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian et abominer celle de Néron,

(1) « Êtes-vous bien le Diderot qui reçoit mes lettres? Le Diderot qui les lit? Le Diderot qui me donne des leçons de logique? »

si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard aultresfois si effroyable et si redoubté, mauldit et oultragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiement (cette opinion) et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra (1). » Mais seigneur Michel, lui répondrai-je, si cette opinion est fausse il ne faut ni la nourrir, ni l'accroître, car c'est un mensonge, et le mensonge n'est jamais bon à rien; utile pour le moment, il nuit toujours dans l'avenir, au rebours de la vérité qui dédommage infailliblement dans l'avenir, de son inconvénient actuel. Comment se fait-il que la raison accuse si clairement la vanité de la gloire, si l'expérience en justifie si clairement l'utilité. Rien de ce qui est utile n'est vain. Le sentiment de la vraie gloire a ses racines si vives en nous que je ne sais non plus que vous, si jamais aucun s'en est pu décharger. Après qu'on a tout dit, et tout cru, pour le désavouer, il produit contre notre discours une inclination si intestine, qu'on ne saurait tenir à l'exécution. Cicéron dit lui-même que ceux qui le combattent, encore veulent-ils que les livres qu'ils en écrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont méprisé la gloire.

(1) *Essais*, liv. II, chap. XVI.

O valeur inappréciable de la gloire! toutes les autres choses tombent en commerce; nous prêtons nos biens et nos vies au besoin de nos amis, mais de communiquer son honneur et d'étrenner autrui de sa gloire, il ne se peut. Si Falconet statuaire devait être traduit à la postérité comme un scélérat, si, par une erreur de nom, il ne devait recevoir en échange des honneurs dus à son talent que des forfaits et des imprécations; comme il tourmenterait sa vie pour garantir sa mémoire! Et ce Michel qui pèse si bien dans sa balance toutes les fumées qui nous enivrent, si jaloux de nous apprendre ce que ses ancêtres ont été, croit-on qu'il se fût oublié, abandonné lui-même (1).

Je dis à la plaisanterie, passez. Pour la raison, je l'arrête et je l'interroge; il est vrai que *plus on*

(1) « Il faut convenir qu'ici vous êtes beau joueur; en citant Montaigne vous me prévenez qu'il est *souvent mauvais raisonneur*. On n'est pas plus honnête; mais on peut être plus conséquent. Si le seigneur Michel est mauvais raisonneur, si même, comme vous auriez pu dire encore, il pense au jour la journée et selon le sentiment actuel qui l'affecte, pourquoi le citer? Si j'avais voulu de son autorité au prix que vous vous en contentez, je m'en serais paré tout aussi-bien que vous. Je vous ai dit à propos de Fontenelle, pourquoi les imprécations de la postérité me feraient de la peine; je ne le répète pas.

« Je n'exige pas que vous ayez le même nez que moi, mais j'exige que vous n'ayez pas un nez de cire. »

a besoin d'appui, moins on accuse de force. Mais est-il moins vrai que plus on a de force et d'appui plus on a de sécurité (1)?

Louis XV est un individu; *Louis XIX* en est un autre: or il ne s'agit pas de comparer le suffrage d'un individu avec le suffrage d'un autre.

Quand Louis XV serait pour vous le représentant unique de son siècle, et Louis XIX le représentant unique de tous les siècles à venir, il ne s'agirait pas encore de comparer leurs suffrages, mais de savoir si l'approbation actuelle de l'un est tout, et si l'approbation légitimement présumée de l'autre n'est rien. Prenez garde que votre nez ne devienne un peu de cire (2).

Les gens de lettres ne sont pas aussi libres que vous le pensez, mon ami; ils ont aussi leurs despotes sans la permission desquels il est défendu de paraître et de réussir.

Vous n'imaginez pas que j'aie un mot à rabattre

(1) « Si deux béquilles m'embarrassent, j'en jette une; si j'ai bonnes jambes, je les jette toutes deux, je n'en marche que mieux après. »

(2) « Quoi, vous avez peur! vous vous sauvez dans les distinctions! Il fallait répondre simplement : vous le pouviez sans doute; je sais le reste; je ne vous le demandais pas. Le bien qu'une nation dit et pense de vous aujourd'hui, ne vous touche-t-il pas un peu plus que le même bien que la même nation en dira et en pensera demain? Ce n'est pas là un individu. »

de tout ce que vous dites du génie nécessaire à votre art, de l'ineptie de certains conseils, de la bassesse de certains artistes, de l'insupportable tyrannie des Lebrun passés, présens et à venir; de la difficulté de la sculpture; de l'ame et du talent qu'elle suppose, sous peine de n'être qu'un tailleur de pierres; du préjugé misérable qui la dégradait, et du mauvais effet des entraves qu'on prétend donner au génie. Notre dispute finirait ici, s'il ne me restait à vous jeter confusément quelques idées dont les unes rentreront dans les précédentes, les autres seront ou nouvelles ou montrées sous un aspect nouveau; toutes sans vérité, si le sentiment de l'immortalité et le respect de la postérité ne sont que deux chimères (1).

1° Le désir de la vraie gloire suppose dans les autres le sentiment de la justice; et la justice s'exige du présent et de l'avenir.

2° L'animal n'existe que dans le moment, il ne voit rien au-delà: l'homme vit dans le passé, le

(1) « Vous êtes de mon avis sur la liberté qu'on doit laisser au génie, mais n'y aurait-il pas un cas particulier où vous feriez bien de n'en pas être? S'il se trouvait des artistes, soit peintres, soit sculpteurs, ou tout ce qu'il vous plaira (pourquoi ne s'en trouverait-il pas?) qui eussent la main excellente et trop peu de tête pour de grandes idées; il conviendrait alors que quelque bon penseur présidât à l'ouvrage et conduisît la main de l'ouvrier. »

présent et l'avenir; dans le passé, pour s'instruire; dans le présent, pour jouir; dans l'avenir, pour se le préparer glorieux à lui-même et aux siens. Il est de sa nature d'étendre son existence par des vues, des projets, des attentes de toute espèce.

3° Tout ce qui concourt à relever l'estime que je fais de moi-même et de mon espèce me plaît et doit me plaire.

4° Si nos prédécesseurs n'avaient rien fait pour nous, et si nous ne faisions rien pour nos neveux, ce serait presque en vain que la nature eût voulu que l'homme fût perfectible.

5° *Après moi le déluge*, c'est un proverbe qui n'a été fait que par des ames petites, mesquines et personnelles. Il ne sera jamais répété par un grand monarque, un digne ministre, un bon père. La nation la plus vile et la plus méprisable serait celle où chacun le prendrait étroitement pour la règle de sa conduite.

6° Oh la belle manie que celle de l'inscription! Qui est-ce qui saura l'inspirer à tous les hommes? Qui est-ce qui saura faire éclore ce germe précieux que la nature a placé dans tous les cœurs? Qui est-ce qui oserait l'y étouffer s'il en avait le pouvoir?

7° Pour bien connaître tout le prix du sentiment de l'immortalité, et du respect de la postérité, voyons quel jugement nous portons de ceux qui l'ont eu, qui ont fait tant de grandes choses

pour nous, qui se sont occupés de notre bonheur avant que nous fussions et qui ont ambitionné notre éloge. Ils ne sont plus; mais qu'en pensons-nous? quels mouvemens s'élèvent dans nos ames, à la vue des bustes des Solon, des Trajan et des Antonin!

8° Il y aurait une étrange contradiction à honorer les hommes d'autrefois qui nous avaient en vue, et de déprécier ceux d'aujourd'hui qui ont en vue la postérité : l'homme jaloux de l'immortalité se trouverait entre le blâme du présent et l'éloge de l'avenir; entre deux voix dont l'une le nommerait vain, ambitieux, pusillanime, insensé, chimérique; l'autre, qui lui donnerait les titres de héros, de grand, de magnanime, de sage. Nous louons ceux qui ne sont plus; puis-je ignorer que la postérité nous imitera? Nos suffrages et ceux de nos neveux ne sont-ils pas également bien fondés? N'est-il pas également beau de les ambitionner et de les mériter. O sages d'Athènes et de Rome, lorsque je rencontre vos statues au détour d'une allée solitaire, et qu'elles m'arrêtent; lorsque je reste devant elles transporté d'admiration; lorsque je sens mon cœur tressaillir de joie à l'aspect de vos augustes images; lorsque je sens l'enthousiasme divin s'échapper de vos marbres froids et passer en moi; lorsque, me rappelant vos grandes actions et l'ingratitude de vos contemporains, des larmes d'attendrissement remplissent

mes yeux, qu'il me serait doux d'interroger ma conscience et d'en recevoir le témoignage que j'ai aussi bien mérité de ma nation et de mon siècle! Qu'il serait doux à ma pensée de pouvoir élever ma statue au milieu des vôtres, et d'imaginer que ceux qui s'arrêteront un jour devant elle éprouveront les transports délicieux que vous m'inspirez!

9° Le sentiment de l'immortalité n'entre jamais dans une ame commune et malhonnête, le méchant inquiet des discours présens ne s'entretiendra jamais avec lui-même du jugement de l'avenir.

10° Parcourez les premiers ordres de la société, et voyez ce que chaque homme tentera dans son état, s'il vise à l'immortalité, s'il respecte la postérité, depuis le monarque jusqu'au littérateur et à l'artiste; il n'y a que l'homme médiocre ou méchant qui les brave.

11° Si les juges d'Athènes avaient redouté le tribunal de l'avenir, s'ils avaient eu quelque respect pour leur mémoire; quelque jalousie de l'honneur de leur nation; s'ils avaient été gens à se demander à eux-mêmes, que dira-t-on un jour des Athéniens et de nous? Jamais le sage n'aurait bu la ciguë.

12° Le sentiment patriotique qui embrasse le bonheur actuel et futur de la cité, la splendeur présente de la ville et sa longue durée, porte ses vues bien au-delà du présent.

13° Qu'est-ce que l'ouvrage d'un poète, d'un orateur, d'un philosophe, d'un artiste? L'histoire de quelques momens heureux de sa vie, qu'il est jaloux de ravir à l'oubli.

14° Qu'est-ce que la vie de celui qui rougit d'être un inutile fardeau de la terre? Une suite de jours consacrés à l'utilité et à l'honneur de l'espèce humaine. L'individu passe, mais l'espèce n'a point de fin; et voilà ce qui justifie l'homme qui se consume; l'holocauste immolé sur les autels de la postérité.

15° Si l'on me promettait la découverte des longitudes à l'extrémité d'une vie laborieuse, serais-je assez lâche pour m'y refuser?

16° Après avoir été un grand exemple aux hommes pendant ma vie, pourquoi dédaignerais-je de leur recommander la vertu, quand je les aurai quittés. Qu'on se hâte donc de m'élever un monument qui parle après moi.

17° Les trois jeunes gens qui disaient au vieillard qui plantait.

> Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
> Autant qu'un patriarche, il vous faudrait vieillir.
> A quoi bon charger votre vie,
> Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?

Le vieillard continuant toujours de planter, leur répondit:

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui (1).

Qui est-ce qui ne méprise les trois jeunes gens ? Qui est-ce qui n'aime le vieillard ?

18° Où en seraient les sociétés, les familles, sans le généreux sentiment qui sème ce que d'autres recueilleront ?

19° Écoutez Achille :

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.

Qui est-ce qui n'envie le sort du vieux Pélée, lorsque son fils ajoute :

Irai-je, trop avare du sang d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse ;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier (2).

Oh ! le bel enfant.

20° C'est ainsi que tout héros se parle à lui-même ; voilà la harangue intérieure de celui que j'exhorte à quelque tentative périlleuse ; c'est la méditation d'Alcide, pensif au sortir de la forêt de Némée. La volupté lui crie : *prends ma coupe*

(1) La Fontaine, liv. XI, fable VIII.
(2) Racine, *Iphigénie*, acte I, scène II.

et bois l'oubli de l'immortalité. La gloire lui crie : *O quanto si parlerà di te!*

21° Sans l'enthousiasme de la gloire, sans l'ivresse de l'immortalité, sans l'intérêt de l'avenir, sans le respect de la postérité, presque plus de ces monumens auxquels les pères, les fils, les petits-fils, se sont successivement consacrés; plus de ces entreprises dont l'avantage est pour l'avenir et la peine pour le présent. Plus d'Achille qui s'immole; les Grecs s'en retourneront, et Ilion restera. Ne vous y trompez pas : Ilion est le symbole de toute grande chose.

22° L'homme mesure à son insu la perfection de ses ouvrages à la durée qu'il s'en promet. Que fera-t-il, s'il ne voit qu'un instant? Un catafalque.

23° Voulez-vous voir les édifices tomber en ruine, la terre se couvrir de ronces, ressuscitez la folie des Millénaires (1). L'homme qui travaille suppose le monde et son ouvrage éternels (2).

24° Interrogez les hommes et comptez les voix : sur vingt mille hommes qui mépriseront le tribu-

(1) Sectaires qui prétendaient que J.-C. devait régner sur la terre pendant mille ans, et que pendant ce temps les saints jouiraient de tous les plaisirs du corps.

(2) « Vous vous trompez, le dernier Slodtz a fait un catafalque qu'il savait bien ne devoir durer qu'un instant; il l'a fait aussi beau qu'un monument éternel. »

nal de la postérité, il y en aura presque vingt mille qui seront méchans; sur vingt mille qui dédaigneront le sentiment de l'immortalité, il y en aura presque vingt mille qui n'ont aucun droit aux honneurs à venir.

25° Calculez le retour d'une comète; prouvez aux hommes que dans cinq à six mille ans la terre et la comète se rencontreront dans un point commun de leurs orbites; et trouvez un poète qui fasse un vers, un monarque qui ordonne une statue.

26° Un héros criait dans une assemblée d'hommes illustres : S'il y en a quelqu'un ici à qui il soit indifférent que son ouvrage et son nom meurent avec lui, ou lui survivent à jamais, qu'il se nomme. Un seul répondit : C'est moi; et personne n'osa lever les yeux sur lui (1).

27° On vous applaudit à présent; mais dans cent ans vous serez maudit... Que m'importe ?... Voilà la réponse du contempteur de la postérité. Qui est-ce qui peut l'entendre ?

28° L'orateur, le poète, le philosophe, l'historien, le peintre, le statuaire, espèces de poètes et d'historiens, proposent tous l'immortalité aux hommes. Et que m'importe votre immortalité?

(1) « Je le crois bien; son ame forte et désintéressée les fit rougir tous. Avec de la pudeur et des torts, on ne regarde pas volontiers ceux qui nous humilient. »

dira le contempteur de ce sentiment, à l'orateur, au poète, au philosophe, à l'historien, au peintre, au statuaire. Que me font ton éloge, ta statue, ton poëme?... Votre opinion resserre, anéantit le but des beaux-arts; elle arrête la reconnaissance du contemporain par le mépris que vous en faites.

29° Mon opinion ne contredit point le sentiment de Caton, qui aime mieux qu'on dise de lui qu'il a mérité le triomphe que de l'avoir obtenu.

30° Qu'on fasse mon buste en argile. Mais pour le bienfaiteur de la patrie, le marbre n'est pas assez dur; le bronze pas assez durable. Je demande à la nature des qualités incompatibles, la mollesse qui rende la matière docile à ton ciseau; l'indestructibilité qui lui fasse braver le temps. Je veux que ma nation soit à jamais honorée et dans le talent de mon statuaire et dans la mémoire de nos héros; je veux qu'on sache à jamais que nous avons eu des grands hommes et des artistes dignes d'eux (1).

31° Comment se fait-il, ô Falconet, que ce soit vous qui fassiez de beaux ouvrages, et que ce soit moi qui fasse des vœux pour leur durée?

(1) « Jusqu'ici vos *idées* disent très-bien que l'homme qui ne fait rien pour les autres, est un lâche. Ajoutons qu'il travaille, autant qu'il est en lui, à détruire la philosophie, les mœurs, les sciences, les arts, la société, tout en un mot. Mais comme il ne s'agit pas entre nous de cet homme lâche,

celui qui a droit à l'immortalité est celui qui la méprise !

Mais vous vous éloignez de votre pays, vous quittez votre foyer paisible, la maison que vous fîtes bâtir, le jardin que vous cultiviez de vos propres mains; vous n'irez plus cueillir le fruit sur ces arbres qui vous doivent leur fécondité; vous ne les offrirez plus à vos amis, vous ne ferez plus un bouquet de ces fleurs que vous aviez arrosées; vous renoncez à la méditation, à l'étude, à toutes les douceurs de la retraite; vous abandonnez ceux qui vous sont chers; vous sacrifiez votre repos; vous oubliez votre santé; vous allez au milieu des glaces du nord élever un monument au plus grand des monarques : est-ce l'intérêt qui vous entraîne? Non. Dans cette circonstance même vous avez montré combien vous étiez au-dessus de l'intérêt. Est-ce la soif de l'or qui vous tourmente? Non, vous méprisez l'or. Ambitionnez-vous une plus grande fortune? Non, vous êtes sage, et vous avez la fortune du sage. Est-ce la gloire qui vous séduit? Non, vous faites peu de cas de la gloire, et quand vous en auriez toute l'ivresse, un travail long et pénible vous conduira

quelques invectives échappées par endroits dans vos observations ne me regardent pas plus que quelques complimens exagérés que je dois à votre amitié. Ce que vous dites, d'ailleurs, rentre dans vos autres lettres. J'y ai répondu. »

presque à la fin de votre carrière, à peine aurez-vous le temps d'entendre nos éloges, et vous ne retrouverez pas sous le pôle d'autres suffrages qui puissent vous en dédommager. Si vous étiez vain, votre statue de *l'Hiver* exécutée à Paris satisferait mieux votre vanité. Dites-moi, qui verra votre Czar? qui le louera? qui l'admirera? presque personne. Est-ce un mouvement d'indignation qui vous fait chercher au loin un emploi qui réponde à votre talent? Ce petit motif serait peu d'une ame stoïcienne telle que la vôtre. Est-ce pour vous, pour votre propre satisfaction que vous allez? Est-ce pour vous dire à vous-même pendant le petit moment qui vous restera, j'ai exécuté une grande chose? Si vous n'aviez pas la conscience de votre capacité, vous n'iriez pas; elle doit vous suffire si vous l'avez, et votre ouvrage achevé vous n'en présumerez pas davantage de vous. Seriez-vous mécontent de l'opinion de vos concitoyens? pensez-vous qu'ils vous aient mal apprécié, et voulez-vous leur apprendre à vous estimer votre prix? Vous le pouviez sans sortir de chez vous, sans quitter ce berceau sous lequel nous ne prendrons plus le frais, nous ne nous entretiendrons plus, nous ne nous épancherons plus, nous ne passerons plus ces heures d'intimité si douces. Aiguisez votre crayon, prenez votre ébauchoir et montrez-leur, *ainsi que vous l'avez*

projeté (1), votre héros sur un cheval fougueux gravissant ce rocher escarpé qui lui sert de base, et chassant la barbarie devant lui ; faites sortir des nappes d'une eau limpide d'entre les fentes de ce rocher, rassemblez ces eaux dans un bassin rustique et sauvage, pourvoyez à l'utilité publique sans nuire à la poésie ; que je voie la barbarie les cheveux à demi épars, à demi nattés, le corps couvert d'une peau de bête, tournant ses yeux hagards et menaçant votre héros, effrayée et prête à être foulée sous les pieds de son coursier ; que je voie d'un côté l'amour des peuples les bras levés vers leur législateur, le suivre de l'œil et le combler de bénédictions. Que de l'autre je voie le symbole de la nation couché à terre et jouissant tranquillement de l'aisance, du repos et de la sécurité. Que ces figures placées entre les masses escarpées qui borderont votre bassin forment un tout sublime, et présentent de toutes parts un spectacle intéressant. Ne négligez aucune vérité, imaginez, exécutez le plus grand monument qu'il y ait au monde. Mais faut-il vous en aller à sept cents lieues de nous pour cela ? Renfermez-vous seulement quelques jours dans votre atelier ; encore une fois, qui est-ce qui peut vous en arracher ? Je vais vous le dire : la gloire, mon ami, le sentiment de l'immortalité, le respect de la pos-

(1) Ces mots ont été ajoutés par Falconet.

térité. Vous vous attendez à votre insu, que l'axe de la terre s'inclinant de siècle en siècle d'une seconde sur le plan de l'écliptique, couvre de glaces les contrées que le soleil brûle à présent de ses regards perpendiculaires, et expose aux rayons perpendiculaires du soleil les contrées qu'ils effleurent à présent. Vous vous promettez sans vous en apercevoir, que dans quelques millions d'années, on tirera des profondeurs de la terre parmi des débris de toute espèces, quelque fragment de bronze que vos mains auront travaillé et sur lequel on lira : *Falconet fecit*, et vous voilà vous adressant aussi à cette postérité que vous regardiez tout à l'heure avec tant de dédain (1).

(1) « Oui, du bronze passe à la postérité. Si vous ne disiez que cela je sourirais. Mais vous me parlez des amis dont je m'éloigne. Diderot! vous qui me l'avez conseillé! Pouvez-vous rappeler *ces heures d'intimité si douces! Mais qui verra votre Czar?* Si vous étiez à Saint-Pétersbourg; si vous saviez quel prix S. M. I. met à son suffrage, vous diriez: Catherine verra votre Czar; et la dispute sur la postérité serait finie. Eh! disputeur éternel, vous le verrez vous-même aussi si vous voulez.

« L'exécution du monument sera simple. La barbarie, l'amour des peuples et le symbole de la nation n'y seront point. Ces figures eussent peut-être jeté plus de poésie dans l'ouvrage; mais dans mon métier, quand on a cinquante ans, il faut simplifier la pièce si on veut aller jusqu'au dernier acte. Ajoutez que Pierre-le-Grand est lui-même son sujet et son at-

Je vous le pardonne

Parcentes ego dexteras
Odi (1).

Si le sentiment de l'immortalité est une chimère; si le respect de la postérité est une folie, j'aime

tribut; il n'y a qu'à le montrer. Je m'en tiens donc à la statue de ce héros, que je n'envisage ni comme grand capitaine, ni comme conquérant, quoiqu'il le fut sans doute. Une plus belle image à montrer aux hommes est celle du créateur, du législateur, du bienfaiteur de son pays.

« Que le sculpteur d'intelligence avec les souverains qui ont bien mérité de leurs peuples n'en montre l'image que de manière à rappeler leurs vertus, et fixer, pour ainsi dire, à un seul point de ralliement les hommages de la reconnaissance. Mon Czar ne tient point un bâton; il étend sa main droite bienfaisante sur son pays qu'il parcourt. Il franchit ce rocher qui lui sert de base; emblème des difficultés qu'il surmonta. Ainsi cette main paternelle, ce galop sur cette roche escarpée, voilà le sujet que Pierre-le-Grand me donne. La nature et les hommes lui opposaient les difficultés les plus rebutantes; la force et la ténacité de son génie les surmontèrent, il fit promptement le bien qu'on ne voulait pas.

« Point de grille autour de Pierre-le-Grand; pourquoi le mettre en cage? S'il faut garantir le marbre et le bronze des fous et des enfans, il y a des sentinelles dans l'empire. Vous savez que je ne l'habille pas plus à la romaine que je n'habillerais Jules-César ou Scipion à la russe. Voilà, ce me semble, une belle complaisance pour votre chère amie la postérité. En attendant son remerciement, je serai con-

(1) Horat., lib. III, Od. XIX.

mieux une belle chimère qui fait mépriser le repos et la vie, une illustre folie qui fait tenter de grandes choses, qu'une réalité stérile, une prétendue sagesse qui jette et retient l'homme rare dans une stupide inertie.

tent si j'ai mérité le vôtre et celui des contemporains qui vous ressemblent.

« Pour le mériter, je me livre entièrement à mon objet, et ma grande inquiétude est de répondre aux bontés inattendues que Sa Majesté daigne avoir pour moi. Diderot, vous n'ignorez pas comment cette femme singulière sait élever le mérite et les talens. Je travaille, je suis tranquille, rien de ce qui m'environne n'est disposé à me causer du découragement. Les beaux-arts ne sont pas encore assez avancés en Russie pour y trouver toutes prêtes de ces ressources qui traversent avec bonne intention une idée simple et grande. Le goût usé et maniéré de certains merveilleux mal instruits bourdonne ailleurs, autour de l'homme qui s'élève. Je n'ai trouvé ici qu'un ou deux Français gens d'esprit, qui aient cherché à me faire de ces observations ineptes sur la statue de Pierre-le-Grand. La Souveraine est bien loin de penser comme un ou deux de ces Français-là.

« Il se peut que dans un pays qui n'était, il y a soixante-quatre ans, que forêts et déserts marécageux, chez une nation alors prodigieusement ignorante et barbare, il y ait des cerveaux encore fermés aux productions du génie et de l'imagination. Il se peut même qu'il y ait déjà quelques goûts blasés. Mais ces derniers sont la très-petite exception; ailleurs l'exception est le contraire.

« Pour l'inconstance, la finesse et quelques autres quali-

32° Virgile ordonna en mourant qu'on brûlât son Énéide; tel fut son respect pour sa propre mémoire et pour le jugement de la postérité, qu'il condamnait aux flammes un chef-d'œuvre qu'il jugeait imparfait.

tés qui, *dit-on*, caractérisent cette nation, je puis bien les entrevoir; mais je parviendrai difficilement à les connaître; l'ignorance de la langue, mes occupations sédentaires et mon peu de besoin de vivre avec les Russes, m'en empêcheront toujours. Si j'avais pris mes degrés sous l'arbre de Cracovie, j'userais du beau et universel privilège d'assurer ce que je ne sais pas. Je vous dirais de belles choses sur la foi d'autrui.

« Le sol produit encore du sauvageon sans doute, mais vaut-il moins que l'arbre dont la sève usée se tourne en gomme, en quelque fruit de mauvais goût, et qui ne forme plus un beau couvert? Si je rencontrais des automates qui ne m'aperçussent pas, je les laisserais passer, ou plutôt je passerais sans chercher vainement à déranger leurs ressorts. S'il se trouvait de ces cerveaux mal timbrés qui ne laissent pas volontiers les gens en repos, je regarderais la lune et je dirais: Le bruit que certains individus lui adressent n'interrompt point son cours: suivons le nôtre. Jamais vérité ne s'est dite, jamais rien de grand ne s'est fait sans plus ou moins d'opposition; Pierre en est une preuve. Ce soleil ne s'est point élevé sans que beaucoup de vapeurs n'aient tâché d'obscurcir sa lumière. Mais, mon ami, vous supposez bien que j'admets toujours la liberté de donner des avis, l'honnêteté de les écouter tous, et la judicieuse docilité de suivre les bons autant qu'il est possible. »

33° Horace satisfait de son travail, s'écrie à la fin de ses odes : Je puis à présent braver le destin ; je ne saurais mourir ; je sens mon corps se couvrir de plumes, de longues ailes naissent de mes épaules ; je suis porté au-dessus de l'atmosphère ; Cigne immortel, mes chants vont émerveiller toutes les nations et tous les âges ; j'irai d'un pôle à l'autre pôle, et les hommes ne se lasseront jamais de m'entendre.

34° Horace avait dit : *Exegi monumentum* (1). Ovide, non moins pénétré du même enthousiasme, de l'excellence de son travail et de l'imbécillité qu'il y aurait à consumer sa vie pour la gloire d'un instant, en appelle aussi à tous les siècles à venir, et termine ses immortelles Métamorphoses par une péroraison où il défie le feu, le fer, le temps et les dieux :

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
Quum volet illa dies quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi.
Parte tamen meliore meî super alta perennis
Astra ferar, nomenque erit indelebile nostrum (2).

Puisque vous avez le même talent, pourquoi dédaignez-vous de boire dans la même coupe ?

(1) Lib. III, Od. xxx.
(2) P. Ovid., Metamorph., lib. XV, 126-130.

35e Mais si entre tous les hommes, les poètes et les héros ont été le plus profondément pénétrés du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité, de leur côté les philosophes les plus sévères en ont reconnu le germe au fond de leur ame, et préconisé la noblesse et l'utilité.

L'un vous dira : Les honneurs rendus à la mémoire des grands hommes suppléent leur présence et leurs exemples qui nous manquent. C'est ainsi qu'à l'aide de l'éloquence, de la poésie et des beaux-arts, ils continuent après leur mort à prêcher la vertu aux vivans. Niez-vous cette utilité des monumens ? Si vous l'avouez, pourquoi la mépriseriez-vous ? l'homme n'est plus, mais à l'aspect de son image,

Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos (1).

Cogita quantum nobis exempla bona prosint, scies magnorum virorum, non minus præsentia, esse utilem memoriam (2).

Eh bien, je veux servir encore ainsi ma patrie, si je puis.

Vous lirez dans un autre, que celui qui concentrerait toute son existence dans un instant différerait peu de la brute, et qu'il est de la nature de

(1) Virg., *Æneid.*, lib. IX.
(2) Seneca.

l'homme de s'entretenir du passé et de l'avenir.

..... *Omnibus curæ sunt, et maxime quidem quæ post mortem futura sint,* SERIT ARBORES QUÆ ALTERI SÆCULO PROSINT, ... *quid spectans, nisi etiam postera sæcula ad se pertinere? Ergo arbores seret diligens agricola, quarum adspiciet baccam ipse nunquam: vir magnus leges, instituta, rempublicam non seret? Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid adoptiones filiorum, quid testamentorum diligentia, quid ipsa sepulcrorum monumenta, quid elogia significant, nisi nos futura etiam cogitare?....*

Quid in hac republica tot, tantosque viros ob rempublicam interfectos, cogitasse arbitramur? iisdemne ut finibus nomen suum, quibus vita terminaretur? Nemo unquam sine magna spe immortalitatis se pro patria offerret ad mortem. Licuit esse otioso Themistocli, licuit Epaminondæ, licuit, ne et vetera et externa quæram, mihi: sed nescio quomodo inhæret in mentibus quasi sæculorum quoddam augurium futurorum: idque in maximis ingeniis, altissimisque et animis exsistit maxime, et apparet facillime. Quo quidem demto, quis tam esset amens, qui semper in laboribus et periculis viveret?... Quid poetæ? nonne post mortem nobilitari volunt?...

Sed quid poetas? opifices post mortem nobilitari volunt. Quid enim Phidias suí similem speciem inclusit in clypeo Minervæ, quum inscri-

here non liceret? Quid nostri philosophi? nonne in his ipsis libris, quos scribunt de contemnenda gloria, sua nomina inscribunt (1)?

Celui-ci a tout rassemblé, et, si je me l'étais rappelé plus tôt, je vous le jetais à la tête, et me retirais (2).

(1) Cic., *Tuscul. quæst.*, lib. I, 14-15.

(2) « Un moment, s'il vous plaît : avant de vous retirer il faut, mon ami, que je me serve pour vous de la même mesure dont vous vous servez pour moi. Après des raisons vous donnez des autorités, c'est la marche des bons disputeurs ; les mauvais s'en tiennent au dernier parti ; je vous dirai donc aussi ce que d'autres ont pensé ; cela délasse.

« Mais avant, j'ai une petite affaire à démêler avec vous, qui en vaut la peine.

« Vous êtes-vous fié à mon ignorance presque entière de la langue de Cicéron, ou, plein de vos idées, les avez-vous vues dans les siennes par la seule force de votre imagination ?

« J'ai lu la première Tusculane, et j'y ai vu vos lacunes remplies par des idées qui dérangent un peu les vôtres. J'ai vu Cicéron, platonicien alors, chercher des preuves de l'immortalité de l'ame, et donner, par exemple, celle-ci : Les pompes et les monumens funèbres ne sont élevés aux morts, que parce que nous les croyons privés des douceurs de la vie. Croyons que leur ame est immortelle, et qu'elles voient ce qui se passe sur la terre, il n'y aura plus de deuil.

« J'ai encore trouvé que Phidias grava son portrait sur le bouclier de sa Minerve, par le sentiment naturel et implicite qu'il avait de l'immortalité de son ame. Phidias n'en savait pas davantage. Mais Cicéron nous apprend que l'ame

du sculpteur, dégagée des liens du corps et placée dans la région la plus pure de l'air, voit et entend infiniment mieux qu'avec des yeux, des oreilles, tous ceux qui disent: Phidias a fait cette belle Minerve.

« Quand on meurt pour la patrie, qu'on plante une loi, un arbre, un enfant; qu'on fait un poëme, qu'on écrit son nom sur la statue qu'on a faite, c'est une preuve de l'immortalité de l'ame. Et c'est là de la philosophie? Comment la trouvez-vous? Au reste, c'est dans les esprits les plus sublimes, c'est dans les ames les plus élevées que ce pressentiment intérieur des siècles futurs et de l'immortalité est le plus vif, et qu'il éclate davantage. (Les ames faibles ne savaient donc pas encore trop qu'elles étaient immortelles.) C'est ainsi, prenez-y bien garde, que ceux qui ont le plus d'esprit et de vertu se donnent le plus de mouvement pour mériter l'estime de la postérité; c'est parce que d'un coup d'œil ils découvriront la terre, et que leur ame, quand elle sera arrivée où naturellement elle tend, sera bien plus en état de juger et de voir les choses absolument comme elles sont. Vous voyez, mon ami, qu'il n'y a point là d'anticipation; tout se passera en présence des intéressés. Voilà Cicéron que je n'ai pas lu par phrases, mais par analogie.

« L'objet de la première Tusculane est de guérir les hommes de la frayeur de la mort et des terreurs d'une autre vie. Si l'ame est immortelle, le jour de sa séparation avec le corps est le jour de sa naissance; alors elle va se réunir aux astres et à la Divinité: c'est donc un bien de mourir. Si au contraire l'ame meurt avec le corps, elle est débarrassée des maux de la vie; c'est donc un bien de mourir. Du premier de ces deux points, l'orateur prouve qu'il faut travailler pour la postérité et l'avoir en vue; parce que notre être étant continué et perfectionné, nous verrons très-bien

d'en haut ce qui se passera sur la terre, et qu'ainsi nous jouirons des éloges de la postérité. Du second point, il conclut que, toute la gloire étant anéantie pour nous après notre mort, il faut faire le bien pendant nos jours, sans y être excité par aucun motif de gloire, et qu'elle résultera nécessairement de nos vertus, sans que nous y ayons même pensé. Par cette seconde supposition, Cicéron nous ramène au système du christianisme qui enseigne que toute gloire humaine sera anéantie, absorbée dans la gloire divine.

« A quatre mots d'ici, je vous ferai voir encore ce Cicéron que vous jetez à la tête des gens.

« En attendant, je vous donne ce petit conseil, ne prenez jamais une épée par la pointe.

« La première Tusculane est simple, son plan est à la portée d'un enfant, aussi l'ai-je entendue sans maître; mais ce qui serait un peu moins aisé à concevoir, c'est que moi, sculpteur pour tout métier, j'eusse mieux entendu Cicéron que le *sacristain de cette église*: n'est-il pas vrai que cela serait original? mais je n'ai pas cette vanité: le sacristain a voulu seulement étourdir le profane.

« Voyons à présent des autorités. J'en ai quelques-unes aussi à vous présenter qui valent bien les vôtres.

« Pythagore enseignait qu'il faut faire le bien pour l'amour du bien même, et non pas à cause de l'estime qui en pourrait revenir; de sorte que, quand bien même une bonne action devrait nous procurer du déshonneur, il faudrait toujours la faire.

« Platon met dans le même rang l'amour de la gloire et l'avidité d'acquérir de l'argent.

« Les stoïciens disaient que l'amour de la gloire est une maladie de l'ame contre laquelle le sage doit se précautionner.

« Sénèque, tout orgueilleux qu'il est, ne veut point qu'on cherche à se faire remarquer; il ne reconnaît point pour vertueux celui qui veut qu'on publie ses vertus: ce n'est, dit-il, qu'un glorieux. Il dit que l'estime et le mépris du peuple doivent être indifférens au sage.

« Marc-Antonin, qui en valait bien un autre, jette un regard sublime sur la gloire, sur la durée, sur ceux qui louent, et sur leurs motifs. O mon ami, comme tout cela est petit aux yeux de ce grand homme!

« Cicéron lui-même, cette ame ivre de gloire, avoue que c'est une faiblesse. Son chapitre xx du premier livre des Offices est un coup de foudre sur lui, sur vous, sur moi, et sur tous les amans de la gloire quelle qu'elle soit; il n'y a pas d'accommodement à faire avec lui; c'est un janséniste outré. Comment! il veut que la vertu seule fasse agir les ames parfaites! nous sommes ses serviteurs, qu'il cherche ailleurs ses ames parfaites.

« Il dit aussi: le bien qu'on fait est lui-même sa récompense.

« Ce qui est bon et louable de soi, dit-il encore, ne l'est pas à cause des louanges publiques, mais à cause qu'il est effectivement tel; en sorte que quand les hommes n'en connaîtraient rien ou n'en diraient rien, il n'en serait pas moins louable et estimable par sa beauté propre.

« Ce Cicéron là n'est pas fort; il en faudrait des Tusculanes, de la première surtout. Écoutez donc. Après avoir supposé que l'ame est mortelle, il dit: Le sage n'en travaille pas moins pour l'éternité, et le motif qui l'anime, ce n'est pas la gloire, car il sait qu'après sa mort elle ne le touchera point; mais c'est la vertu, dont la gloire est toujours une suite nécessaire, sans que l'on y ait même pensé. *Etiam*

tu id non agas consequatur (*). Voilà, mon brave, du Cicéron incommode; il est furieusement pour votre adversaire; ne devriez-vous pas lui répondre?

« Aristide oubliait sa propre gloire; sa règle unique était la justice.

« Q. Fabius refusa le triomphe, et ce n'était pas pour qu'on en parlât.

« Caton d'Utique n'a jamais eu d'autres motifs de ses actions que son devoir. Ce Grec et ces deux Romains étaient-ils de petits hommes?

« Et notre cher Horace que vous me décochez avec tant de plaisir; oubliez-vous le *Quem cepit vitrea fama* (**)? Voilà ces instans lucides, ces instans rares, que l'homme le plus emporté, que vous-même avez eus, ou que vous aurez sans doute, *l'amour de la louange est une bouffissure, une tumeur. La renommée a la fragilité du verre.* Cette dernière sentence est dans la bouche d'un interlocuteur. Oui, mais le poète ne lui fait dire que des choses du plus grand sens.

« Quand Horace écrivait l'épître *prima dicte mihi* (***), la fièvre du jeune homme était cessée; la tumeur de l'*exegi monumentum* était dissipée; Horace avait la santé de l'âge mûr; il était homme fait. Cette épître sent furieusement son Falconet, aussi ne la lui citez-vous pas plus que la satire *sic rarò scribis* (****).

« Enfin, mon ami, si ce qui est beau l'est pour lui-même, si la louange n'ajoute rien à sa beauté, il est indifférent à un homme d'être loué; mais non pas de faire des choses louables.

(*) Cic., *Tuscul. quæst.*, lib. I, 38.

(**) Horat., lib. II, Sat. III.

(***) Lib. I, Epist. I.

(****) Lib. II, Sat. III.

Ajoutez l'inconstance de l'esprit humain, et dites-moi s'il est juste de souhaiter que tous les hommes disent et pensent toujours du bien de nous? Ils ne peuvent être d'accord un seul instant avec eux-mêmes.

« Eh bien! voilà aussi des autorités. Peut-être y en a-t-il moins contre la gloire, la future surtout, qu'il ne s'en trouve en sa faveur; n'en soyons pas surpris. La supériorité d'un système qui fait faire des choses grandes et difficiles, qui ferait même donner sa vie sans aucun intérêt personnel, le rend bien autrement rare que le vôtre.

« Presque tous les hommes ont prévariqué, mais *sunt septem millia virorum qui non curvaverunt genua ante Baal* (*).

« Mon cher Diderot, je n'y puis plus tenir, je veux ici rire de tout mon cœur. Votre sérieux et le mien à citer Cicéron, est quelque chose de trop plaisant : Cicéron l'académicien, le défenseur de toutes les opinions, le prédicateur du pour et du contre : Cicéron qui nous dit tout net, *Qui requirunt quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt quam necesse est* (**); Cicéron qui voulait toutes les gloires, même celle d'écrire contre la gloire; Cicéron, en un mot, que je n'ai traité nulle part de coquin. Puisque nous sommes de si bons charlatans, ayons au moins la franchise honnête d'en rire avant les autres.

Allons plus loin, avouons que ce qui peut s'appeler vraiment un nez de cire, ce sont les autorités. De tirer chacun à soi l'auteur qui nous est propre, ce ne serait rien; le bon de l'affaire, c'est, en nous disputant, de trouver tous deux notre compte dans le même écrivain et de le faire disputer

(*) Bibl. sac., *Reg.*, cap. XIX, v. 18.

(**) Cic., *de Nat. deor.*, lib. I, cap. V.

avec lui-même, en sorte que s'il s'éveillait, il puisse dire : *Cervello mio dove?*

« Je ne sais, quoi qu'il en soit, si vous trouverez votre compte dans celui-ci : c'est le commentateur d'Épictète. Qui? ce bâton d'un philosophe capucin ; je n'en ai que faire, direz-vous. Je le crois bien. Vous n'aurez avec lui d'autre appui que le vrai, le juste, le grand, le sublime; il ne nous faut pas pour si peu. Aussi n'est-ce que pour moi que je transcris Simplicius; c'est pour me bien dire : courage Falconet, les hommes les plus vertueux et les plus sages ont été de ton avis.

« L'amour de la gloire est une passion si adhérente à l'ame, si fort enracinée, qui jette des filets si imperceptibles, que lors même que nous croyons renoncer à la gloire, nous prétendons à celle d'y renoncer (*ceci me regarde-t-il; tant pis pour moi*). Nous ne nous apercevons pas qu'il est honteux de vouloir acquérir la gloire par le bien que nous faisons. Aveugles que nous sommes, nous ne voyons pas qu'elle souille le bien et l'empêche d'être ce qu'il est, et ce qu'il serait, si nous ne l'embrassions que pour lui-même.

« C'est donc la gloire et non la vertu qui est le but de tout ce que nous faisons; nous ne sommes justes que par vanité. Il semble pourtant que l'amour de la gloire est utile à ceux en qui elle étouffe d'autres vices, en qui elle surmonte d'autres passions violentes et dangereuses : elle fait souvent entreprendre des travaux au-dessus des plus cruels supplices; mais l'amour de la gloire, dans l'exacte vérité, ne nous délivre nullement des autres vices et des autres passions; mais l'esprit et l'imagination restent corrompus. Qu'en arrive-t-il? Cette passion, loin de calmer les autres, devient elle-même plus violente par la contrainte qu'elle leur impose.

« La gloire est utile à un jeune homme qui entre dans le

monde, pour réprimer les mouvemens de la jeunesse; mais si elle continue avec l'âge, c'est un grand malheur pour lui; sa perte est assurée. L'ame ainsi béante après la vanité ne peut plus se renfermer en elle-même, et n'embrasse jamais aucun bien parce qu'il est bien, mais toujours pour la réputation qu'il produit. C'est alors une inconséquence visible: on méprise le commun des hommes, et c'est du jugement de ces mêmes hommes qu'on fait dépendre son bonheur; c'est à leur opinion qu'on est si fort attaché (*).

« Dans le discours détestable que La Mettrie a joint au Traité de la vie heureuse de Sénèque, je trouve le système du désintéressement exprimé avec tant de hardiesse, que je ne puis m'empêcher de vous le transcrire. Je suis loin d'adopter toutes les idées de cet écrivain; mais j'aurais eu du plaisir à vous dire, en propre original: « Si le mépris de la « vanité en marque l'excès; si c'est un raffinement de l'a- « mour-propre, c'est dans cette étrange et belle vanité que « je place la perfection de la vertu, et la plus noble cause de « l'héroïsme. S'il est délicat de se juger soi-même, à cause « des pièges que nous tend l'amour-propre, il n'est pas moins « beau d'être forcé de s'estimer, lors même qu'on est méprisé « par les autres. C'est par soi, plutôt que par autrui, que « doit venir le bonheur. Il est grand d'avoir à son service la « Déesse aux cent bouches, de les réduire au silence, de leur « défendre de s'ouvrir, d'en dédaigner l'encens, et d'être à « soi-même sa renommée. Qui serait sûr qu'il vaut lui seul « toute sa ville, pourrait s'estimer et se respecter autant qu'il « pourrait l'être par toute cette ville, et ne perdrait rien à

(*) J'ai pris la liberté, sans en altérer le sens, d'abréger un peu le français de M. Dacier et d'y changer quelques mots. (*Note de Falconet.*) Voyez le *Manuel d'Épictète* et *les Commentaires de Simplicius*, traduits en français par André Dacier. Paris, 1715. 2 vol. in-12.

« tant d'applaudissemens méprisés? Qu'ont au reste de si « flatteur la plupart des louanges, pour les briguer tant? « Ceux qui les prodiguent sont si peu dignes de les donner, « que souvent elles ne méritent pas la peine d'être entendues. « Un homme d'un mérite supérieur n'est obligé de les écou- « ter que comme un grand roi lit de mauvais vers qu'on fait « à son éloge (*). » C'est ici, ou nulle autre part, qu'il faut dire, *aurum ex Ennii stercore colligere.*

« Quoi qu'il en soit, il soutient qu'on peut être grand sans intérêt. Mais c'est peut-être la fièvre chaude qui lui sert d'Apollon. Ecoutez donc celui-ci (**) : « Le moule est-il « cassé de ceux qui aiment la vertu pour elle-même, un « Confucius, un Pythagore, un Thalès, un Socrate?... » Les grands hommes ont été les enthousiastes du bien moral. La sagesse étant leur passion dominante, ils étaient sages comme Alexandre était guerrier, comme Homère était poète et Apelles peintre, par une force et d'une nature supérieure.

« Rayez au moins ces trois hommes du nombre de ces ames antiques, que vous trouvez pleines de l'enthousiasme de la postérité à proportion qu'elles sont héroïques, ou démentez Voltaire.

« Je ne sais de quelle autorité seront pour vous quelques lignes de l'*Essai sur le Mérite et la Vertu*, ouvrage de Diderot... Elles disent (***) « que si les charmes de la vertu « et de l'honnêteté ne sont pas les objets de notre affection, « notre caractère n'est point vertueux par principes..... et « que nous n'avons point acquis cet amour désintéressé de la

(*) Œuvres philosophiques de M. de La Mettrie, *Discours sur le bonheur*, tom. II, p. 124. Édition d'Amsterdam, 1774.

(**) Voltaire, *Dict. phil.*, art. Socrate.

(***) Tome Ier, page 50 des Œuvres complètes de Diderot, édition de Brière.

« vertu qui seul peut donner tout le prix à nos actions. » Voilà encore de belles lignes qu'il ne tient qu'à vous de démentir aussi.

« Vous voyez des hommes du premier mérite qui ont senti que d'autres hommes faisaient de grandes choses sans l'échafaudage de la postérité. De ces trois modernes, les deux derniers iront certainement à toute postérité, sans qu'ils daignent s'agenouiller devant elle, comme vous venez de voir, sans même lui faire un petit compliment. Ils s'en garderaient bien; ils prêchent la vertu désintéressée.

« Enfin, mon ami, cette vertu, ces talens, cette force d'une ame honnête, je les ai balbutiés de mon mieux. Vous m'avez contredit de tout votre cœur; mais je ne m'en plains pas, puisque vous vous servez contre vous-même des flèches que vous me décochez si bien. Nous achetons quelquefois le droit de contredire les autres par celui de nous contredire nous-mêmes. Adieu, Diderot, mon bon ami. »

LETTRE IX.

Septembre 1766.

Je parle d'après une description, et non d'après un tableau. Je vois, d'après cette description, un beau choix de site, de la finesse dans la manière de fixer le lieu, le sujet et l'instant de la scène; de la convenance dans l'invention des incidens, de la vérité et de la variété dans le choix des ac-

tions; de l'entente dans la manière de les distribuer et de les lier; du goût dans les accessoires; partout du jugement et de la poésie, de la chaleur et de la sagesse; et j'en conclus que ces qualités de l'art telles que le dessin et l'expression, dont la naissance est toujours antérieure à celles-là, ne manquaient pas dans le tableau de Polygnote. Si vous m'assurez que je me trompe, je vous en croirai, car personne ne peut savoir mieux que vous apprécier certaines données, et juger par elles des progrès et de l'état nécessaire de l'art (1).

Je vous ai dit *que partout où il y avait des urnes d'airain, des lavacres élevés sur des piédestaux, des trépieds soutenus par des enfans, des casques*

(1) « Vous parlez d'après une description qui vous dit : *ce tableau représente la prise de Troie.* C'est le poète Simonides, d'accord avec le peintre, qui l'a écrit au bas. Ces gens-là savaient au moins le sujet représenté : ils l'avaient vu. Mais Denis Diderot soutient que le peintre n'a pas su ce qu'il peignait, ni le poète ce qu'il écrivait. Vous ne voulez pas non plus croire Pausanias qui vous dit, un mur sépare cette scène d'avec une autre qui représente le départ des Grecs après la prise de Troie (*). Pausanias se trompe. Eh! s'il se trompe, comment osez-vous suivre un guide infidèle? Comment osez-vous croire qu'il vous indique mieux les différens objets et les actions des différens personnages? »

(*) Pausanias ne dit pas qu'*un mur* sépare cette scène d'avec une autre; mais bien : *à partir de là, le reste ne paraît avoir aucun rapport avec la mer.* Voici sa phrase : τὸ δὲ ἐντεῦθεν οὐκέτι ἔοικεν θαλάσσα.

décorés de serpens, des boucliers enrichis de bas-reliefs, des coiffures de têtes élégantes, on était entraîné à reconnaître le reflet des beaux-arts sur les ustensiles communs de la vie, et que cette espèce de luxe était toujours la dernière à se produire chez un peuple. Que m'avez-vous répondu? Que des *urnes*, des *vases*, des *lavacres*, des *boucliers*, des *casques* dorés, des *coiffures de têtes élégantes* pourraient bien être un reflet des beaux-arts perfectionnés. C'est quelque chose que cet aveu. Mais pour que l'absurde comparaison des magots de la Chine avec le goût antique fût moins choquante, qu'avez-vous fait? Vous avez appauvri ma description des objets en la mutilant. Il y a tant d'adresse à cela, que celui qui ne lirait que votre réponse n'aurait presque aucune idée de mon objection (1).

Je vous ai dit que la figure d'Echœax portant une urne d'airain entre ses bras, était une figure élégante, noble, et liant bien la composition: c'est ainsi que je l'ai vu, et je défie un artiste qui n'est pas entièrement dépourvu d'imagination et de goût de le voir autrement (2).

(1) « Si j'ai mal dit, j'ai eu tort; si j'ai bien raisonné, je m'y tiens. »

(2) « Tous les esprits ne sont pas dans une même tête. Rubens, qui n'était pas entièrement dépourvu de goût et d'imagination, quand il plaçait un porteur d'urne auprès

Vous ne voulez pas que le serviteur d'un roi de Lacédémone ait de la noblesse et de l'élégance; c'est votre affaire et non la mienne.

Je sais qu'Amphialus ne fait pas masse avec Polités, Strophius, Alphius et les autres; parce que Pausanias en fait un groupe séparé.

Je ne suppose là ni ustensiles, ni ballots qui fassent liaison, parce qu'il n'en est pas parlé, et que si j'en avais supposé, vous me l'eussiez bien su reprocher (1).

Tout ce que vous m'objectez sur Hélène n'a pas l'ombre de vérité. Hélène était adorée dans la famille de Priam : le bon vieillard l'appelait sa fille. Il ne tenait qu'aux Troyens d'éviter leur perte en la renvoyant; et les infortunés qui survécurent à la ruine de leur patrie étaient et devaient être occupés du sort divers qui les attendait. Et pourquoi auraient-ils regardé avec indignation la seule protectrice qu'ils eussent dans ce moment (2)?

d'un roi, ne donnait pas de noblesse au porte-faix. Vous voulez aussi qu'Echœax liât bien la composition; *vous l'avez vu :* il n'y a rien à vous répondre. »

(1) « Eh, non vraiment! Ce n'est pas vous, c'est moi qui les suppose. Vous allez voir qu'à mon tour, il ne me sera pas permis d'imaginer trois ou quatre méchans ballots. »

(2) « Avez-vous lu une comédie du comte de Caylus, où une demoiselle dit à Valère : Beau f.... consolateur de Job. Eh bien ! votre Hélène était une belle f..... protectrice de

Sans doute le peintre pourrait lui choisir d'autres admirateurs, mais certes ce n'eût été ni Ulysse, ni Anténor. Ulysse avait autre chose à faire qu'à admirer une femme; et je n'ai nul sentiment des convenances, ou le Troyen Anténor, ce perfide méprisé des Grecs et détesté des siens, est mieux dans le recoin où Polygnote l'a caché. Vos conseils, pour cette fois, auraient bien gâté le tableau de Polygnote (1).

Job. Après avoir causé la ruine d'Ilion et la perte de tant de milliers d'ames, qui a-t-elle protégé, je vous prie? cette poignée de Troyens qui se dispersèrent? Encore, le bon génie protecteur de Memnon ne laissait-il souffrir que deux frères. Votre protectrice des Troyens les laissa tous égorger en une nuit. Je vous avais dit quelque part qu'Hélène devait être regardée alors avec indignation. Vous savez que je n'entends pas le grec; voyez donc vous-même ce que signifient deux vers qui sont à la fin de l'Iliade.

Οὐ γάρ τίς μοι ἔτ' ἄλλος ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ
Ἤπιος, οὐδὲ φίλος· πάντες δέ με πεφρίκασιν (*).

« Je crois qu'ils disent, à peu près, *je n'ai plus d'amis dans Troie; tout le monde me hait et me regarde avec horreur.* »

(1) « Je vous remercie de votre errata. Cette faute gâtait une assez bonne observation. En effet, Ulysse et Anténor ne convenaient pas, puisqu'ils n'y sont pas. S'ils y eussent été, que Falconet l'eût trouvé mauvais, vous eussiez vu Diderot trouver mauvais à son tour ceux que son ami eût substitués. *Ils auraient bien gâté le tableau de Polygnote.* »

(*) Hom., *Iliad.*, ch. XXIV, v. 775, 776.

Le plat Pausanias *ne dit rien de l'expression de Nestor;* donc Nestor est sans expression. *Il y a à côté de Nestor un cheval qui s'ébat sur le sable;* donc Nestor s'amuse à regarder ce cheval. Un vieux guerrier décrépit se repose sur sa lance *au moment d'un départ;* donc c'est un personnage bête et postiche. Le poète l'a fait quelquefois pérorer dans l'assemblée des Grecs; donc le peintre est un sot de ne l'avoir pas fait pérorer ici. Voilà, en vérité, une étrange et bien étrange critique (1).

Je vous fais remarquer que Néoptolème égorge, qu'il est le seul qui égorge encore, que ce rôle sanguinaire lui convient, et ne convient qu'à lui; et je veux que vous admiriez ce choix d'incidens. Vous ne le voulez pas, vous; c'est que vous êtes plus difficile que moi, et que vous en avez le droit.

Le Pausanias nous montre six à sept personnages occupés de la même cérémonie religieuse et militaire, sacrifice ou serment n'importe. Il nous les montre sous différens vêtemens qui les désignent; il nous les montre sous les seuls vêtemens qui leur restassent peut-être et qui convinssent à leur état et à leurs fonctions, et vous

(1) « Mon ami, quelle heure était-il quand vous avez lu cet endroit de ma lettre? »

y trouvez à redire tant pis pour vous (1).

Vous revenez encore sur ce pauvre Nestor; et sans égard pour sa vieillesse, vous l'appelez stupide, vous lui reprochez de voir un assassinat de sang-froid. Et qui est-ce qui vous l'a dit? pour le coup, ce n'est plus moi, c'est vous, mon ami, qui recelez dans votre porte-feuille un croquis au moins du tableau de Polygnote. Vous auriez peut-être occupé Nestor à faire des remontrances à Néoptolème, ce qui eût été tout-à-fait contre les mœurs du temps (2).

Je juge d'une composition qui n'est pas sous mes yeux, je ne la connais que par la maussade description d'un voyageur qui ne l'a sûrement pas

(1) « J'aurais bien tort de vous chicaner ici, vous n'avez pas lu le paragraphe entier.

« Vous complimentez, on ne peut plus finement. Vous voulez sans doute me dire que j'ai bien fait de ne point blâmer ces guerriers ainsi coiffés et habillés autour de l'autel. Eh bien! à vous entendre, on croirait que j'y ai trouvé à redire et que vous me le reprochez. Cela est trop subtil pour moi. »

(2) « Qui est-ce qui m'a dit que Nestor voyait un assassinat de sang-froid? C'est Pausanias. Il me conte qu'il a un chapeau sur la tête et une pique à la main. Tout insipide descripteur qu'on soit, s'amuse-t-on à de telles niaiseries quand il y a mieux à dire? et un mieux surtout qui doit être rappant, par l'intérêt qu'il met dans le sujet. »

surfaite; elle présente cependant encore un grand et bel ensemble à mon imagination : je demande si avec un tact fin, une connaissance délicate des choses qui s'enchaînent, d'expérience dans le progrès ordinaire des arts et de celles qui coexistent nécessairement sous un état donné de la société, il ne m'est pas permis, d'après des qualités et des circonstances énoncées, d'en présumer d'autres dont on a négligé de m'instruire ? Voilà proprement l'état de la question généralisée (1).

Un tableau commandé dans un grand détail est à coup sûr un mauvais tableau; c'est presque exiger de l'artiste un autre technique que le sien. Mais si par supposition un peintre pouvait me rendre ou le sac de Troie ou tel autre sujet comme je le verrais dans ma tête; je me trompe fort si, avec beaucoup de défauts, ce ne serait pas encore une belle chose (2).

(1) « J'attaque un tableau qui n'est plus. Vous défendez un tableau qui n'est plus. Je n'ai pour moi que la description de Pausanias. Votre besogne est bien plus aisée que la mienne, vous avez de plus votre imagination vive et brillante; je ne me permets pas d'imaginer. Voilà, ce me semble, comment l'état de la question doit être généralisé. »

(2) « Voilà justement comme vous voyez le tableau de Polygnote. »

Pour apprécier une composition qui n'est plus, vous me renvoyez à la comparaison de deux compositions qui sont. Qu'est-ce que cette comparaison m'apprendra (1)?

Ce n'est pas parce que les Grecs, au temps de Polygnote, ont admiré son ouvrage que je l'admire, c'est qu'il me paraît beau sur la plus insipide des descriptions, et que les Grecs le trouvaient beau au temps où ils avaient les plus grands artistes. C'est que sur les choses où Pausanias ne m'apprend rien, je ne m'arroge pas le droit d'en supposer de mauvaises; c'est que sur celles qui sont excellentes et dont il m'instruit, je me crois bien fondé à juger favorablement du reste; c'est, encore une fois, qu'il y a des données, un progrès connu de l'art, un état des choses usuelles qui m'autorisent dans mes conjectures. Malgré cela, je rends tout hommage à votre chaîne; je ne me propose non plus d'en rompre un anneau que d'arracher un clou à la massue d'Hercule. Mais c'est que je crois aussi sentir juste; c'est que si je ne le croyais pas, je ne vous contredirais pas; c'est que si je ne vous contredisais pas, je resterais toujours ignorant, et que j'aime mieux rembourser une brusquerie qui me pro-

(1) « Rien, si vous savez qu'un tableau dont l'idéal est sublime et l'exécution mauvaise est un mauvais tableau. »

fite, que de garder une erreur qui me nuirait (1).

Vous ne m'entendez pas quand je dis que Polygnote a placé l'intérêt de sa composition au centre de sa toile et qu'il en a jeté les accessoires sur les extrémités. Cela est pourtant clair (2).

Il ne tient pas à vous de réduire le mérite de Polygnote à avoir employé avec jugement des personnages décrits par Homère; d'accord : les personnages de Polygnote sont dans Homère, comme ceux de la sainte famille dans le Nouveau Testament, mais vous me feriez un véritable plaisir de me montrer dans le poète aucun des incidens du peintre, et vous m'en feriez bien davantage de me montrer comment un artiste qui emprunte de l'historien ou du poète ses personnages, perd son mérite, surtout d'après vos principes. Virgile a fait dire à Neptune

Quos ego..... sed motos præstat componere fluctus (3)!

Combien n'en a-t-on pas fait de tableaux et qui n'en sont pas moins estimés (4)!

(1) « Si vous parlez sérieusement, comme je le crois, rien n'est plus honnête. »

(2) « Oui, cela est clair; mais je ne veux pas entendre qu'une composition soit belle et sage, parce qu'elle est entre un vaisseau, un âne et une cruche. »

(3) *Æneid.*, lib. I.

(4) « J'aurais fait une bien grossière sottise si j'eusse

Un beau pied, une belle main, un tronçon qui ne dit rien, n'en sont pas moins des morceaux précieux; je vous l'ai dit ailleurs; mais pour vous faire voir que je ne me contredis point, ces parties d'ouvrages dénuées de pensée ne sont recommandables que pour l'exécution.

Ceux qui ont mis en misérables tapisseries go-

blâmé Polygnote parce qu'il prenait ses personnages dans un poète. J'ai dit que, lisant les poètes de son temps, Homère et d'autres, il y avait trouvé des *convenances* et avait pu les placer dans son tableau. Or une convenance est une pensée. Si celle de mon Czar, par exemple, était à Diderot, je ne pourrais pas accepter les éloges que je reçois de Diderot. Une pensée, une action, une convenance réfléchie, est donc quelque chose. Otez la pensée à certains ouvrages vous en ôtez tout le mérite. Mon ami ne loue ici Polygnote que sur la pensée, moi je ne parle pas de l'exécution. Ainsi, ce que dit ici mon ami s'évanouit comme l'ombre du matin.

« Les bras me tombent quand c'est mon maître de logique qui compare la sainte famille, dont il n'y a aucune donnée dans le Nouveau Testament, avec le tableau de Polygnote dont les personnages, les convenances et les actions sont données dans les poètes. Qu'y a-t-il dans l'Évangile qui ait servi à Raphaël pour son tableau? Rien que le nom des personnages. Ainsi, d'après mes principes, ne vous y trompez plus, le peintre et le sculpteur, dans les sujets où la pensée importe, perdent une partie considérable de leur mérite quand ils en sont réduits à prier les autres de penser pour eux. Ceux qui donnent des idées, des convenances, etc., pour des monumens d'importance le savent bien. »

thiques les sujets d'Homère ne connaissaient Homère que par de misérables traductions gothiques; mais quand ils l'auraient connu dans l'original, en auraient-ils eu les scènes, les images, les imitations de nature dans leurs têtes ? quand cela aurait été, en auraient-ils été beaucoup grands artistes? Vous n'avez pas saisi toute la force de mon objection. Je vous dis: les beaux-arts se tiennent par la main, il est d'expérience qu'ils se tirent et marchent à peu près d'un même pas. Or les Grecs avaient, six cents ans peut-être avant Polygnote, un Homère, un Hésiode, un Orphée, un Linus, un Musée, et leur langue la plus composée, la plus féconde, et la plus harmonieuse de toutes les langues du monde, était parfaite. Quoi? vous croyez que ceux qui avaient faits de si grands progrès dans l'harmonie, l'élégance et la poésie, étaient restés barbares en peinture? Quoi? vous croyez que ceux qui avaient dans leurs têtes les poésies d'Homère, ses figures, ses images, ses imitations de nature, auraient eu assez peu de goût pour se contenter des peintures gothiques? *Pourquoi pas?* me répondez-vous. *Les sujets d'Homère sont en tapisseries gothiques.* Mais vous moquez-vous de me répondre ainsi? Homère était-il Français? Y avait-il environ cinq ou six cents ans que les Français étaient attachés au goût gothique; quoiqu'ils eussent une langue parfaite de

tout point, des poètes d'un goût et d'un génie sublime? La nation avait-elle le tact exquis de la poésie, et demeurait-elle hébétée en peinture? Est-ce qu'en dépit de cette vérité, la poésie est une peinture pour l'esprit, et la peinture une poésie pour les yeux? une nation peut exceller depuis une longue suite de siècles dans un de ces arts et ramper bêtement dans l'autre, ayant commencé à les cultiver en même temps tous deux, et montrer qu'elle avait encore plus de génie pour l'un que pour l'autre? Je vous défie de me citer un seul exemple de ce phénomène : et si vous m'en défiez, je vous montrerai partout la langue et la poésie barbares, et la peinture ayant déjà produit de belles choses (1).

Je dis, Si les tableaux de Polygnote eussent été aussi mauvais que nos vieilles tapisseries gothiques, les Grecs ne les auraient pas plus admirés dans les beaux siècles de l'art que nous n'admirons aujourd'hui nos vieilles tapisseries gothiques. Admirons-nous aujourd'hui nos vieilles tapisseries gothiques? Oui, ou non, il faut répondre un oui ou non; le reste ne signifie rien. Et qu'importe la folie des Grecs ou la nôtre? Que m'im-

(1) « Les premiers Grecs qui disputèrent le prix de la peinture furent Panænus et Timagore; ce pouvait être environ vingt ans après Polygnote. Un art est-il fort avancé quand on établit le prix d'encouragement? »

porte qu'un grand écrivain se connaisse mal en peinture? Que m'importe qu'il transmette à la postérité ses faux jugemens pour ceux de sa nation et des connaisseurs? Par où cela touche-t-il à la question? La question est de savoir si quand on a vu un Raphaël, on admire une tapisserie gothique (1).

Vous vous embarrassez dans les dates de l'histoire de la peinture, avec un air de satisfaction qui me fait plaisir.

Quoi! chez les Grecs d'un goût si exquis, si actifs, si extraordinairement nés pour les beaux-arts, si grands imitateurs de la nature qu'ils voyaient sans cesse, dans la patrie du génie, la peinture avait deux cents ans d'origine lorsque Polygnote parut, et Polygnote ne savait dessiner, rendre, composer, exprimer (2)!

Credat Judæus Apella.
Non ego (3).

(1) « On ne peut pas mieux poser la question. Réponse. Si les Grecs avaient eu Raphaël ils auraient moins admiré Polygnote. »

(2) « Je vous avais dit dans ma dixième lettre, Polygnote a pu mettre dans son tableau un grand caractère de dessin, et de la justesse dans l'idéal et les caractères des figures. On ne s'en douterait pas à la manière dont vous me faites parler ici. »

(3) Horat., lib. I, sat. v.

Quoi? Polygnote avait quatre couleurs, et selon quelques physiciens il en faut moins pour rendre tous les tons de la nature; et Polygnote n'avait point, mais point du tout de couleur! *Credat Judæus Apella, non ego.*

La peinture était déjà parfaite même en Italie, et elle se traînait encore chez les Grecs maîtres en tout des Romains! *Credat Judæus Apella, non ego.* Que mon ami me cite tant qu'il voudra des faits qui paraissent contredire, qui contredisent même ceux-ci, des autorités d'auteurs qui embrouillent l'histoire de la peinture. C'est son affaire que de les accorder. Je ne m'en mêle pas (1).

Cléophante imagina le premier de peindre avec de la brique *pilée*: d'accord. Que s'ensuit-il de là? Qu'il tira le premier de la brique un rouge brun et qu'il introduisit sur sa palette une substance nouvelle (2).

(1) « Votre ami ne s'amuse pas à les accorder ces faits contradictoires; il vous met sous les yeux les paroles de Pline qui prétend que plus de deux cents ans avant Polygnote, il y avait en Italie des tableaux parfaits. Et votre ami se moque doucement de Pline; parce que sous les Tarquins, Jupiter n'étant encore que d'argile, la peinture ne devait pas être fort avancée en Italie. »

(2) « Mon bel ami, ce n'est pas là ce qui s'ensuit. Cléophante imagina de peindre ses camaïeux *monochromes* avec

S'il est vrai que je me trompe de la meilleure foi du monde, j'ai du moins la bienséance qu'il faut avoir dans la dispute, avantage dont je fais quelque cas.

Les tableaux de Polygnote, des *ébauches grossières*, *imparfaites*, *les commencemens d'un art naissant!* Naissant chez les Grecs, après deux cents ans d'origine! Ah! mon ami, un art qui naît après deux cents ans de naissance, et chez une nation qui avait déjà eu quinze peintres de nom (1)!

Vous avez eu beau me crier que Polygnote pouvait être *recommandable pour autre chose que son antiquité;* je ne vous écoute pas.

C'est qu'il y a dans tout ce que vous m'avez écrit, je ne sais quelle incertitude de sentiment qui désespère. D'abord, vous avancez une opi-

de la terre cuite broyée, parce que ce rouge approchait de la carnation. Il en était là pour tout coloris. On peignait avec du noir et du blanc : il imagina d'y ajouter du rouge de brique pour colorier les chairs, ce qui devait être fort désagréable. Voilà ce qui s'ensuit (*). »

(1) « Vous avez mal mis l'adresse; c'est Quintilien qu'il fallait écrire : ceci ne me regarde pas. »

(*) Il s'ensuit aussi qu'au temps de Polygnote, on peignait les chairs avec une seule couleur (monochromate) qui était le cinabre ou le vermillon; et que cette couleur fut laissée à cause de son âcreté lorsque Cléophante imagina, plusieurs années après, la terre rouge pour rendre les carnations plus supportables. Voyez Pline, l. XXX, c. VII, et concluez ce qui s'ensuit pour ou contre la peinture de Polygnote.

nion, et vous l'avancez net; puis, à mesure que la dispute s'engage, vous vous retranchez, vous vous modifiez au point qu'on ne sait plus quel est votre avis (1).

Relisez bien le passage de Quintilien, et vous verrez que ce grammairien n'avait rien vu de Polygnote, ni d'Aglaophon; qu'il ne parlait que d'après un *on dit*, et qu'il ne s'agit dans son passage que de la préférence de quelques amateurs pour le coloris sévère des anciens maîtres sur celui des maîtres modernes; entre nous qu'est-ce que cela décide sur toutes les autres parties de la peinture, et même sur la question du coloris? Je n'imaginerai point, je ne tourmenterai point, je ne lutterai point avec Quintilien que j'admire; mais je vous dirai qu'il y a bien long-temps que je ne suis plus un enfant, et que si je m'en mêlais je saurais très-bien louer Agasias ou tel autre grand statuaire ancien que vous admirez, sans humilier ni blesser un artiste moderne (2).

(1) « J'ai cru qu'en se corrigeant et s'expliquant, on devenait et plus raisonnable et plus clair. »

(2) « Je ne vous ai pas dit que Quintilien avait vu le tableau de Polygnote. Mais comme il avait voyagé en Grèce et que le tableau de Polygnote existait de son temps, j'ai dit seulement qu'il avait *pu le voir*, et que d'ailleurs il rapportait l'*opinion universelle*. Vous voyez que je n'ai pas besoin de relire le passage. Je me suis mal exprimé sans doute, puis-

Eh bien! à votre avis Polygnote pouvait donc produire la sensation violente d'un grand morceau de sculpture, d'un beau dessin, d'une belle estampe, d'un camaïeu bien étendu, mais il n'avait point de couleur, mais point du tout? Mais songez donc que Quintilien vous dément, *quorum simplex color tam sui studiosos adhuc habet* (1), dit-il, la simplicité de son coloris captive les prétendus connaisseurs, et cela dans un temps où la peinture était parfaite en Italie, à cinq cents ans de son origine en Grèce. Je ne m'échauffe pas, comme vous voyez. Je vais tout doucement m'enquêtant, proposant mes doutes, me renfermant dans la question et m'assujettissant à la bonne logique (2).

Il se peut qu'un roi eût eu plus d'or que de goût; mais de Bularque, dont ce roi paya le tableau au poids de l'or, il y a plus de cinq cents ans

que vous ne m'avez pas entendu ici. Je ne vous crois ni l'injustice, ni la maladresse de louer un habile homme aux dépens d'un autre. Je ne vous crois pas écolier de réthorique. J'ai seulement dit que les six ou sept lignes de Quintilien sur Polygnote tiendraient contre toute la réthorique possible. »

(1) Quintil., *Inst. orat.*, lib. XII, cap. x, § 3.

(2) « Mon avis a été, et sera qu'un tableau sans coloris, pour qu'il puisse produire *la sensation la plus violente*, doit avoir, à la couleur près, toutes les qualités qui produisent cette sensation, dans un camaïeu, dans la sculpture, la gravure et le dessin. Si le tableau de Polygnote avait ces qualités, j'ai tort; bonne ou mauvaise, voilà ma logique. »

jusqu'à Polygnote; et long-temps avant Bularque, la nation avait des poètes sublimes. Pardonnez-moi; j'avais déjà fait l'observation judicieuse et commune sur l'harmonie d'imitation dont il passe nécessairement des vestiges d'un grand artiste à un mauvais. Vous lirez quelque part dans mes lettres qu'un peintre du pont Notre-Dame démontre évidemment qu'il y avait eu de grands maîtres avant lui. Allons donc interroger ce qu'on a tiré des peintures des ruines d'Herculanum, et attendons ce qu'on en tirera. Êtes-vous bien sûr qu'il n'y ait aucun morceau qui résolve votre objection?

Sans en être sûr il y a, jusqu'à présent, quelque raison de le croire. Oui, sans doute, vous avez fait l'observation; mais toute commune qu'elle est, vous ne l'avez pas faite où je vous attendais. Je voulais voir comment votre Apollon vous tirerait d'affaire, mais il vous a inspiré précisément comme monsieur le bailly conseillait madame la meunière.

Quoi qu'il en soit, les peintres anciens faisaient donc la peinture à l'instar de la sculpture et du bas-relief? Vous me permettez donc de regarder leurs compositions comme le morceau de Laocoon projeté sur une toile, avec tout ce qu'il y a d'expression et tout ce qu'on y peut supposer de couleur, quand on en a quatre sur sa palette? Si

cela est, dites-moi si l'art, avec toutes ses ressources modernes, a plus acquis qu'il n'a perdu; et si vous refuseriez à une pareille projection le nom d'un grand et magnifique tableau. Le fait est que je n'ai jamais accordé d'autre mérite à Polygnote (1).

Je me suis trompé sur Cassandre; ce que j'en ai dit n'a pas le sens commun; il paraît qu'Ajax, poursuivi par les Grecs pour l'avoir violée dans le temple de Minerve, va par un faux serment ajouter le parjure au sacrilège, et que c'est là le sujet du groupe de Polygnote.

Mais vous êtes charmant! Une fois dans ma vie

(1) « Chanson, mon ami; vous enveloppez tous les peintres anciens avec Polygnote; c'est brouiller les fuseaux. Le reste a été suffisamment débattu et j'y ai fait mon devoir. Voici pourtant un calcul que j'avais oublié. Le tableau de Polygnote était fait vingt ans avant que Zeuxis inventât *le mélange des lumières et des ombres*. Si ce calcul ne vous convient pas, prenez-vous en cette fois à Quintilien. Je ne sais s'il a dit une sottise, ou si c'est son traducteur; en tout cas, voilà son latin :

Zeuxis atque Parrhasius plurimum arti addiderunt quorum prior luminum umbrarumque invenisse rationem (*).

« Que voulez-vous que je fasse? Ce sont vos amis qui donnent des coups de pied dans le tableau de Polygnote. »

(*) Quintil., *Inst. orat.*, lib. XII, cap. x, § 4.

j'ai le bonheur d'avoir raison avec vous, et vous effacez l'endroit (1).

Ce que vous reprenez sur les trois vieillards Axion, Agénor et Priam, est très-bien repris, mais ces sottises-là ne sont pas de Polygnote; elles sont de moi. C'est que n'ayant lu que la ligne de Pausanias où il est fait mention de ces personnages sans égard à ce qui précède, j'ai pris trois cadavres pour trois hommes vivans. Bagatelle (2).

Vous entassez ici question sur question, et je vais y répondre bien précisément. Il pouvait y avoir dans Polygnote, de *coloris*, ce qu'on en pouvait obtenir avec quatre couleurs; d'*ensemble*, ce que le pauvre Pausanias y en a laissé, et c'en est plus que trente peintres modernes, fondus ensemble, n'y en auraient mis; de *dessin*, ce que j'en admire dans les bonnes statues grecques; *le drapé* de son temps et de sa nation, *l'expression*, *l'action et l'entente* du Laocoon; et de *perspective* peut-être ce qu'on en montrait dans les écoles de géométrie, car pourquoi non? Trente peintres modernes! je les réduis à trois qui ont dessiné, drapé, exprimé, etc., aussi bien que le plus bel antique: Raphaël, Carrache et le Dominiquin (3).

(1) « Eussiez-vous voulu qu'il restât? En eussiez-vous accepté les honneurs? »

(2) Voir précédemment, page 286.

(3) « Si vous tenez Polygnote pour plus habile que ces trois

De la poésie et de la peinture sans idées sont deux pauvres choses. Quant au technique des deux arts, ils ont bien leur difficulté l'un et l'autre; et je doute que la magie du clair-obscur soit plus difficile à saisir que les finesses de l'harmonie imitative. Il n'y a aucun peintre qui n'ait plus ou moins de cette magie; on lit des poëmes entiers, on parcourt cent poètes, sans y trouver le moindre vestige de cette harmonie imitative. Le peintre apprend, imite, puise ou dans les autres artistes ou dans la nature l'harmonie et les effets; tous les poètes qui ont précédé ne servent presque de rien à leurs successeurs; c'est un pur instinct de nature qui dicte le poète sans qu'il s'en aperçoive. Tout le monde sent l'harmonie de la nature et d'un tableau, et il y a même des poètes qui n'ont pas la première idée de l'harmonie imitative. Trois ou quatre poètes l'ont possédée au souverain degré, et puis c'est tout. Il y a plus encore de Rubens que d'Homère. Comptez dix mille beaux tableaux pour un beau poëme, mille grands artistes pour un grand poète. La palette du poète, c'est la langue. Jugez combien de fois il arrive que cette palette est pauvre sans qu'il soit au pouvoir du génie même de l'enrichir. Le poète sent l'effet, et il lui

là, je vous tiens, moi, pour le connaisseur en peinture et en sculpture le plus extraordinaire qu'il y ait au monde. »

est impossible de le rendre. Son idiome le condamne à être monotone, malgré qu'il en ait, et quand il a tiré de ses couleurs tout ce qu'il en pouvait tirer, et qu'il vient à comparer sa composition avec quelque composition grecque ou romaine, il trouve qu'il est faible, froid et gris, sans qu'il ait pu se rendre plus vigoureux; les couleurs, qui ne manquent jamais à l'artiste, quelque lieu du monde qu'il habite, ont manqué à mon poète, et il n'y a point de reproche à lui faire, c'est malgré lui qu'il a été mauvais coloriste. La nature lui a donné l'ame et l'oreille, la langue lui refuse l'instrument. Oui, il est peut-être plus facile de faire du premier coup un petit poëme médiocre, que de faire du premier coup un mauvais dessin; mais je ne doute point qu'il ne soit infiniment plus difficile, même avec le temps, l'expérience et le talent, de faire un beau poëme qu'un beau tableau (1).

(1) « Nous sommes d'accord, j'ai pourtant un avantage sur vous : je vous entends, et je vous ai fait faire une belle page. Ce que je vous ai dit n'est point du tout ce à quoi vous me répondez. 1° Un tronc d'arbre, une pierre bien représentée en peinture vous font plaisir à voir : vous en feraient-ils autant en versification ? Voilà ce que j'ai dit. 2° Je sais copier des vers : je vous défie de copier un tableau. Je rendrai ma pensée en poésie, rendez la vôtre en peinture. Il ne s'agit pas de faire un poëme ni un tableau, mais d'écrire à pouvoir être lu, de peindre à pouvoir être regardé. Il est plus aisé

Je ne comparerais point la composition de Polygnote au récit de notre poète. Ce serait une grande bêtise à moi de le faire et de chercher dans une scène tranquille, un départ, la chaleur, le mouvement, le tumulte d'un combat. Mais avez-vous cru trouver l'occasion d'amadouer l'homme et de réparer les coups d'étrivières, les malheureux coups d'étrivières que vous lui avez donnés. Vous l'avez saisie; c'est fort bien fait, mais Dieu veuille que cela vous réussisse (1).

Vous avez beaucoup d'esprit, mon ami, oh beaucoup; pour de la logique, si nature vous en

de dire, *ce héros magnanime*, que de peindre un héros magnanime. Il est plus aisé de dire et *de son front divin l'Olympe est ébranlé*, que de peindre ce front divin qui fait trembler l'Olympe. Voilà ce que j'ai dit. »

(1) « Une scène tranquille; où d'un côté l'on arrache les enfans d'entre les bras des mères, où l'on arrache impitoyablement de l'autre les femmes pour les violer, où l'on égorge, etc. Dieu vous préserve, vous et les vôtres, de pareille tranquillité! Vous croyez donc qu'en rapportant ce tableau, j'ai voulu dorer les bords de la coupe. En conscience je n'y ai pas songé, j'ai cherché dans différens poètes: ce morceau m'a piqué davantage, et je l'ai pris. Je n'ai pas les mêmes craintes que vous. Si Voltaire se fâche, je dirai, Jupiter a tort, il prend son tonnerre. Si, au contraire, il reçoit mes observations en homme honnête et supérieur, Diderot aura mal connu Voltaire. Ailleurs, je me suis prescrit mon devoir, si j'ai tort. »

avait départi à égale mesure, il n'y aurait plus qu'à vous écouter et vous retenir par cœur. Au lieu de me mener sous les charniers des Innocens, il me fallait conduire à votre Académie, et de là à l'Académie Française avec le sujet du récit de Voltaire à la main, et proposer à nos peintres de le mettre en tableau, et à nos littérateurs de le mettre en poésie, et vous auriez vu, à mérite égal d'ailleurs, combien la tâche eût été plus difficile pour mes confrères que pour les vôtres (1).

Vous voulez donc que nous laissions là Polygnote; il est généreux à vous de me le proposer; car vous êtes bien le plus fort et vous battez sur votre palier. J'accepte la trève de bon cœur, surtout après la franchise que vous avez de convenir qu'il n'y a guère de mauvaises compositions que mon imagination n'embellît, guère de bonnes que votre critique ne dégradât. Eh bien! tout est dit, tendez-moi la main, embrassons-nous, donnez-moi une bride, et recevez de moi une paire d'éperons (2).

(1) « Je viens de vous dire plus haut que vous ne m'avez pas entendu, et que vous avez dérangé la question. C'est de l'exécution seule dont il s'agit. Encore un coup, est-il aussi aisé de peindre ou de modeler *le Tout-Puissant*, que d'écrire *le Tout-Puissant*? C'était là ma question. »

(2) « Entendons-nous, s'il vous plaît, avant de nous don-

ner la main. Je ne suis jamais convenu que ma critique sache dégrader les meilleures compositions. Si je me soupçonnais cet affreux talent, je ferais encore quelques pas, j'irais l'éteindre à jamais dans le fond de la Sibérie, et vous n'auriez pas perdu un ami : c'est un monstre qu'il y aurait de moins sur la terre. Mais retenez bien, je vous prie, que mon respect pour les beaux ouvrages de l'antiquité n'est point équivoque. Quant aux faibles productions de ces temps-là, peu m'importe leur date.

« Les tableaux du pont Notre-Dame ne seraient pas meilleurs dans deux ou trois mille ans, s'ils y allaient. Le temps, le pays, la main sont donc indifférens, quand l'ouvrage est beau; la même chose, s'il est mauvais. Si l'artiste n'était que connaisseur ou antiquaire, ou simplement amateur, il aurait d'autres principes, ou n'en aurait aucun; mais il est faiseur, cela est bien différent.

« Eh! mon ami, quand nous avons commencé la dispute sur Polygnote, si j'avais su que dans l'*Encyclopédie* on imprimait que j'ai raison, nous nous serions épargnés, vous des conjectures éloquentes, que j'aime pourtant; moi des calculs qui vous déplaisent. Je vous ai soutenu que Polygnote n'était encore qu'à l'enfance de la peinture, vers la huitième olympiade. Je trouve dans le dictionnaire, article *peinture*, pages 254 et 271, qu'Apollodore d'Athènes *fut le premier qui représenta la belle nature; qu'il fut auteur de la peinture proprement dite; en un mot, qu'il donna naissance au beau siècle de la peinture;* et cela dans la quatre-vingt-treizième olympiade, plus de soixante ans après Polygnote. Ce n'est pas moi, comme vous voyez, qu'il fallait démentir. Mais le chevalier de Jaucourt vous l'eût mieux rendu que moi, c'est-à-dire s'il eût voulu; car il a fait de Polygnote (page 263) un peintre presque parfait, ce qui n'empêche

pas *qu'avant Apollodore, aucun tableau ne mérita*, dit-il (page 250), *d'être regardé, ou de fixer la vue.* Voyez ce que Pline dit: *Neque ante eum tabula ullius ostenditur, quæ teneat oculos* (*). Et ce qu'on lui fait dire quand on n'apporte, en le lisant, que la confiance due à un historien; et très-assurément, comme M. le chevalier de Jaucourt a beaucoup d'esprit et de littérature, et tout autant de philosophie, il voudra bien me pardonner cette petite observation sur l'histoire de mon métier.

« Les littérateurs qui consacreraient une partie raisonnable de leur vie à l'étude d'une science ou d'un art, autant que cela se peut sans l'exercer, en écriraient mieux, et ce qu'ils en diraient serait profitable. A moins de cela, leurs écrits perpétueront des erreurs, et n'instruiront pas. Si un Pline, si un Voltaire, avaient connu la peinture et la sculpture, les peintres et les sculpteurs seraient fous de ce qu'ils en auraient écrit. Je vous avais bien dit que les erreurs d'un homme du premier mérite étaient contagieuses. Ce qu'a dit Voltaire des peintres et des académies de peinture est copié dans l'*Encyclopédie.* »

(*) Lib. LIII, 6-9.

LISTE DES SOTTISES DE DIDEROT ET DES INADVERTANCES DE FALCONET.

Troie prise et pas une maison brûlée et renversée. Cela est faux. On voit sur les confins de la toile à gauche des ruines, et au milieu des ruines la tête du cheval de bois, Pausanias le dit; première inadvertance de Falconet.

« Mon Pausanias ne le dit pas, il se contente de dire : on voit le fameux cheval, mais il n'y a que sa tête qui passe les autres figures. Nulle mention de ruines. »

Dans un aussi grand tableau, après un aussi grand carnage, sept corps morts de compte fait ; puisque Axion, Agénor et Priam sont vivans. La scène de Polygnote se passe dans le camp des Grecs, et non dans la ville prise. Ainsi un grand spectacle de carnage eût été absurde. Il ne devait y avoir que peu de cadavres. Cependant il y en a bien plus que Falconet ne pense. Pausanias s'est contenté d'indiquer ceux qui avaient des noms connus : il dit expressément *parmi les cadavres*, ceux d'un tel et d'un tel : deuxième inadvertance de Falconet.

« Mon Pausanias, après avoir nommé six de sept ou neuf corps morts qui sont dans le tableau, *ajoute, un certain Erésus est aussi parmi les cadavres.* Or, dans tout pays, six et un font sept, comme sept et trois font dix. Il dit aussi : il y en a *d'autres plus haut.* Mais cela est toujours trop maigre pour le sujet. *Axion, Agénor et Priam sont encore vivans ;* non, ils sont morts. Première sottise de Diderot. »

Laomédon parmi les vivans ou les morts, quand il y a cinquante ans qu'il est enterré ! Mais n'y avait-il à Troie d'autre personnage du nom de Laomédon que le père de Priam ? Troisième inadvertance de Falconet.

« Mon Pausanias ne connaît aucun poète qui ait parlé d'un autre Laomédon à Troie que le père de Priam. Ce sera donc une inadvertance de mon Pausanias, à moins que Diderot n'ai dit que Priam a sous les yeux le cadavre de son père Laomédon.

« Ajax qui va tuer Cassandre, c'est un sacrifice pris pour un serment expiatoire. Deuxième sottise de Diderot. »

Epéus nu : et qu'est-ce qu'il y a d'étrange dans une figure antique nue lorsqu'elle est occupée à une fonction pénible, tandis qu'on voit sans nécessité et sans qu'on le reproche, tant de figures modernes nues, et dans des occasions où elles seraient tout aussi convenablement habillées. L'état des Grecs était si misérable à la fin du siège, qu'il fallait qu'Epéus arrasât les murs de Troie en casque et en cuirasse, ou qu'il fût nu. D'ailleurs, *Græci omnia nuda;* mais Falconet n'y a pas pensé. Quatrième inadvertance de Falconet.

« C'est donc une grande faute de n'en avoir représenté qu'un ainsi nu. Permettez-moi de vous demander si le *Græci omnia nuda* signifie *nu sans chemise?* »

Des personnages et des noms inconnus, quand le sujet en fournit de connus : oui, inconnus à mon artiste pour qui le tableau n'a pas été fait, qui n'était pas de l'Archipel, ni le contemporain de Polygnote, mais bien connus dans le siècle du peintre. Cinquième inadvertance de Falconet.

« Inconnus aussi à Pausanias qui en savait là-dessus autant que Diderot et plus que Falconet, et qui trouve les noms de plusieurs personnages inventés par Polygnote. »

Des gens qui massacrent : il n'y a qu'un seul guerrier qui massacre, et ce guerrier c'est le fougueux Néoptolème qui dispose de ses propres prisonniers au gré de son ressentiment. Sixième inadvertance de Falconet.

« *Lisez : un homme qui massacre et d'autres fort tranquilles auprès de lui.* Où sera l'inadvertance? »

D'autres sont tranquilles auprès d'eux : s'ils avaient tous été occupés de ce massacre, ce massacre aurait été le sujet du tableau, et ce n'aurait plus été le départ des Grecs, autre sujet qui demandait la variété d'incidens et de scènes que Polygnote y a introduite. Septième inadvertance de Falconet.

Le massacre ne se fait point sur le lieu de l'embarquement. Un massacre est plus intéressant par l'effroi qu'il cause, surtout par ceux qui sont *auprès*, qu'un embarquement qui s'arrange, et dont ils sont éloignés. Pourquoi voulez-vous que tout le monde soit occupé de ce massacre? Je parle de ceux qui sont auprès; vous répondez comme si je disais, tous les personnages du tableau.

Le traître Anténor non caractérisé par la

tristesse. Le bonhomme Pausanias ne dit rien, je crois, ni de son caractère, ni de son expression. Si c'est moi qui l'ai fait triste. Ce sera, si vous le voulez, ma troisième sottise.

« Mon Pausanias dit qu'il est accablé de tristesse, ainsi point de sottise. Mais une petite inattention seulement. »

Les noms de chaque personnage écrits. C'était, ce me semble, un usage du temps. Cochin voulait désigner ses figures par des lettres au frontispice de notre ouvrage (1). Pour savoir si c'est une sottise, j'en appelle à lui, j'en appelle à Falconet qui, au Salon et ailleurs, par ignorance des sujets et des personnages, s'est trompé plus d'une fois. D'ailleurs, l'immense composition de Polygnote occupait tout un porche. C'était pour le peuple qu'il l'avait faite. Huitième inadvertance de Falconet.

« Quoi? Diderot confond de petites lettres imperceptibles mises à des figures allégoriques, avec des inscriptions placées auprès de chaque figure d'un tableau d'histoire. Ce tableau *était fait pour le peuple :* il était fait pour tous les Grecs. Ceux qui étaient instruits du sujet en instruisaient les autres. A-t-on jamais fait un grand tableau héroïque pour le peuple exclusivement? Si c'était un usage du temps, il me semble que c'était un sot usage. »

Ce qui en était un assurément, c'est le mélange que nous faisions de Vénus et de M. Saint-Jean.

(1) L'*Encyclopédie.*

Ce sont les Travaux d'Hercule et les quatre Évangélistes sculptés en bas-relief sur une porte de la cathédrale de Cambrai. Sottise assez indifférente au temps que Sannazar faisait prédire l'incarnation par Protée, que Pétrarque comparait sa belle Laure à Jésus-Christ, que le Camoëns faisait rencontrer Bacchus avec la sainte Vierge.

« Pourquoi quelques sculpteurs ou quelques marguilliers ineptes n'auraient-ils pas fait trouver ensemble Hercule et les quatre évangélistes? Dans Paris même, où le bon goût est établi, une église fut long-temps décorée de l'histoire d'Hercule en tapisserie. Ce n'est que depuis quinze ou vingt ans que cette tenture scandaleuse n'est plus dans la nef de Saint-Eustache. Les noms de chaque personnage étaient écrits sur sa robe ou à côté comme au tableau de Polygnote.

« J'ai vu pis à Valenciennes, et j'y ai été sensible. J'ai vu la statue d'un monarque *dont la modération et la clémence* font le caractère distinctif; je l'ai vu représenté dans l'attitude menaçante et haïssable d'un tyran. De la main gauche il saisit son épée déjà commencée à tirer du fourreau (1), et le bras droit d'accord avec la tête, semble annoncer par son action raide et forcée les fureurs d'un duc d'Albe. Que m'importe ce qu'on a voulu dire. La postérité ne reconnaîtra pas Louis XV sous la figure ou l'attitude d'un Néron.

« L'inscription dit que la ville de Valenciennes goûtait les douceurs de la paix lorsqu'elle consacra ce monument d'amour éternel. Cette inscription est un discours prononcé par un échevin le jour de son érection; accordez-la, si vous pouvez, avec la statue. Si vous y parvenez, vous serez fort habile.

(1) Voyez *Monumens à la gloire de Louis XV*, pag. 146.

« Je ne dis rien de cette statue comme sculpture. Elle est d'un très-habile homme de notre Académie. Je blâme seulement les convenances mal observées dans la représentation d'un souverain. Chargé de monumens de cette sorte et de la plus grande importance, j'ai quelque droit d'examiner, et, ce me semble, de juger les autres. Si je le dis tout haut, c'est que l'ouvrage est public. Mais je le dis honnêtement, parce que j'honore la personne et les talens de l'auteur, et qu'il est aussi odieux d'insulter qu'il est utile de réprimer le trop de licence. C'est le droit de tous d'observer. C'est celui de quelques-uns de prononcer, et c'est le sort de tout ouvrage public d'être observé et jugé, à proportion de son importance. Lieu commun que vous me passerez, parce qu'il est placé.

« Si je vis assez pour voir une bonne critique de mes ouvrages, j'en remercierai l'auteur. S'il arrive qu'il ait mal vu, je l'éclairerai poliment. Je l'ai déjà fait à Paris à propos de mes ouvrages mal payés de Saint-Roch : cela réussit volontiers. A propos de noms écrits sur les personnages d'un tableau ; de l'Hercule sculpté dans un temple chrétien, etc., vous savez qu'à Londres plusieurs peintres concourent à la perfection d'un portrait, l'un s'empare du visage, l'autre de l'habillement, ainsi du reste. Mais vous ne savez pas qu'à Smolenska, lorsqu'il s'agit d'une fournée d'importance, un savant, un homme de génie à qui l'on s'adresse, propose différens ingrédiens. Ils appellent cela *donner des idées*. Ensuite le boulanger en chef s'enferme pour en composer la pâte : il lui donne la forme, et la met dans un four de glace qu'il a choisi comme plus convenable à cette manière d'enfourner. C'est, dit-on, le seul moyen de faire le bon pain dans cette sorte de four ; surtout quand le boulanger en chef est aussi ingénieux que l'est celui qui préside à Smolenska. Ne blâ-

mons pas cet usage, parce qu'il ne ressemble pas aux nôtres : contentons-nous de le rapporter avec discrétion. Chaque peuple a ses raisons : Polygnote avait bien les siennes que vous trouvez bonnes. Je vous entends dire, quel diable de coq à l'âne me fait-il là, avec son four à la glace et son boulanger en chef? Il est question de peinture et de sculpture, et le voilà qui s'enfourne dans un galimatias inintelligible qui n'y a nul rapport. A la bonne heure, mon ami, mais je n'y suis pas si bien enfourné que je n'en sorte aisément. Si pourtant cet échantillon ne vous donnait pas de goût pour les nouvelles de la Russie, il me serait fort aisé d'en rester là. »

Point de soldats dans une ville prise, dans un départ d'ennemis. C'est ici que je prie Falconet de sentir combien le peintre grec était rigoureux observateur des convenances. On n'est point dans une ville prise, mais dans un camp, et l'absence d'Agamemnon, le général de l'armée, ne dit-il pas que le reste des troupes est ailleurs. Neuvième inadvertance de Falconet.

« Ménélas, Ajax, Nestor, et tous ces autres capitaines étaient là sans soldats; ces autels, cette statue de Pallas que Cassandre tient embrassée n'étaient pas dans la ville. Le corps mort du vieux Priam, tué au pied d'un autel ou devant la porte de son palais, n'était pas dans la ville. Le logis d'Anténor n'était pas dans la ville. Courage, Diderot, mon ami, courage. »

Nestor seul qui ne dit rien. Il prend à la scène la part qu'y devait prendre un guerrier décrépit,

sur l'action et l'expression duquel Pausanias ne s'explique point; et j'ai bien peur qu'on n'accuse mon adversaire d'avoir repris une chose sage et sensée, et qu'on ne me permette de compter sa critique pour une dixième et dernière inadvertance; d'où il s'ensuit que nous nous sommes de temps en temps, Falconet et moi, occupés à défigurer, à frais communs, l'ouvrage de Polygnote.

« Puisque Pausanias ne s'explique pas, il m'est donc permis de souhaiter que Nestor prenne quelque part à l'acte cruel qui se commet auprès de lui. S'il y prend la part qu'il doit y prendre, je me suis rencontré avec le peintre. Où est mon inadvertance? Voilà une dizaine que vous avez comptée sans votre hôte; en vertu du proverbe, vous pourriez bien compter encore une fois, cela fera deux. »

J'aime les arts; vous, mon ami, vous les illustrez. Je vous dis ce que je pense, et je suis un ignorant. Vous, dont le talent et l'habileté sont reconnus, vous vous plaisez à m'instruire, et je tâche de profiter de vos leçons. Nous nous poussons sans ménagement, et la chaleur de la dispute laisse sans altération notre estime et notre amitié réciproques : avis aux artistes et aux littérateurs qui n'en profiteront pas. Mais que nous importe? Adieu, mon ami, nous ne disputerons pas de longtemps. Vous vous en allez. Adieu, mon ami, portez-vous bien. Faites un heureux voyage : souvenez-

vous, entretenez-vous quelquefois d'un homme qui prend l'intérêt le plus vif, le plus sincère à votre santé, à votre repos, à votre honneur, à vos succès; dont l'ame est malade depuis qu'il est menacé de vous perdre, et qui voit le moment de se séparer de vous comme un des plus douloureux de sa vie. J'ai beau me dire, il va exécuter une grande chose; il reviendra comblé de gloire; je le reverrai; je sens que mon cœur souffre. Adieu, adieu, Falconet; adieu, mon ami.

RÉPONSE DE FALCONET A DIDEROT (1).

« Si nous nous revoyons, il est à croire que ce « sera à Saint-Pétersbourg. Les deux monumens « dont je suis chargé ne me laisseront que le temps « de mourir quand je les aurai finis. Et pourquoi « ne nous embrasserions-nous pas chez cette sou- « veraine auguste qui vous souhaite et vous aime? « que je connais mieux que vous, parce que je la « vois, que je l'entends, que je lui trouve les « principes de la plus saine philosophie, jusque « dans ses discours les plus familiers. Ce n'est pas « à moi à narrer ce que ses vertus et son génie « opèrent tous les jours pour le bonheur et la

(1) Cette réponse et les répliques de Falconet sont datées de Pétersbourg, janvier 1767.

« gloire de son empire; cette corde ne rendrait « sous mes doigts ineptes que des sons faibles et « dissonans. C'est à vous, mon ami; c'est au « chantre de Henri, c'est à celui de Pierre Ier qu'il « appartient de s'élever par des chants sublimes. « Je n'ai pour moi que le marbre et le bronze. « Heureux si je puis avec cette ingrate et faible « poésie qui n'a qu'un instant, heureux, dis-je, « si je puis indiquer l'ébauche des vertus et du « génie de mon héros.

« Cher ami, dont l'ame était déjà malade, sou- « viens-toi combien elle était brisée la veille de mon « départ; souviens-toi qu'après nous être quittés au « milieu de ta famille et de quelques amis tu revins « chez moi; que ton ame alors plus faible ou peut- « être plus forte que la mienne, t'empêcha d'en- « trer; tu t'en retournas sans me voir. Fis-tu bien? « Hélas! tu aurais trouvé ton ami sous ce petit « berceau où nous passions ces heures d'intimité « si douces; tu l'aurais vu l'arrosant des larmes « de la tendre amitié..... Et si tu étais ici, tu les « verrais encore couler et tu les aimerais. Adieu, « Diderot, adieu; viens en verser de reconnais- « sance et de plaisir à Saint-Pétersbourg, et Ca- « therine les bénira.

« Je viens de lire *l'Histoire de l'art chez les an- « ciens*. Ouvrage plein de bonnes recherches, de « quelques conjectures et de beaucoup de déci-

« sions. Vous l'avez lu, sans doute, avant moi; « vous aurez admiré cet éloge d'un peintre, ami « de l'auteur.

« Le sommaire de toutes les beautés que les an- « ciens artistes ont répandus sur leurs figures se « trouve dans les chefs-d'œuvre immortels de « M. Antoine Raphaël Meng, premier peintre de « la cour d'Espagne et de Pologne, le premier ar- « tiste de son temps, et peut-être des siècles fu- « turs : semblable au phénix, on peut dire que « c'est Raphaël ressuscité de ses cendres pour en- « seigner à l'univers la perfection de l'art et y at- « teindre lui-même, autant qu'il est possible aux « forces de l'homme (1). Il faut convenir que nos « artistes français qui séjournent à Rome, sont « des animaux bien aveugles ou bien sottement « jaloux du mérite suprême; puisqu'ils ne pu- « blient pas ce prodige, qu'ils ne s'écrient pas « aussi à la face de l'univers : *nous l'avons vu!* Il « est ressuscité!

« J'ai lu dans le même ouvrage (2) que moi, « Falconet, je ne trouve sur les marbres antiques « *que des étoffes très-fines et transparentes.* J'avais « pourtant dit (3) que les anciens sculpteurs font

(1) Tom. I^er^, p. 312.

(2) Tom. I^er^, p. 328.

(3) *Réflexions sur la sculpture*, tome I des OEuvres de Falconet, page 49.

« voir, quelquefois, que les étoffes larges et jetées « de grande manière produisent des beautés dans « la sculpture ; j'avais donné pour exemple le « Zénon du Capitole.

« Je trouve encore que j'ai blâmé la draperie « de la Niobé antique, quoique je n'aie jamais « parlé de la Niobé antique ; j'ai blâmé les plis de « la famille de Niobé, et je les blâme encore parce « que je connais la bonne sculpture, un peu la « nature, et que j'ai le sens commun. M. Winc- « kelmann aurait-il lu, dans ma petite brochure, « *draperie* pour *famille!* Si cet auteur avait lu « les anciens comme il lit les modernes, quel fruit « pourrions-nous tirer de ses savantes observa- « tions ? C'est dommage que dans un livre aussi « intéressant, curieux, utile pour les personnes « qui aiment les beaux-arts, l'auteur semble dire « de temps en temps à son lecteur, *j'écris aussi « bien ce qui n'est pas, que ce qui est.*

« C'est dommage que, dans un siècle poli, on « parle de M. Watelet, recommandable par ses « mœurs honnêtes, ses talens littéraires et ses « connaissances dans les arts, qu'on en parle, « dis-je, à peu près comme d'un homme sans mé- « rite. Cela n'est pas honnête, quel que soit l'é- « crivain.

« Eh bien, la ténacité du philosophe et celle du « sculpteur ont pourtant fourni un volume de

quoi cesserait-elle de sentir juste si elle accroissait en elle-même ce bonheur de celui d'être heureuse, dans des temps où elle n'est pas davantage? Quand elle parcourt l'histoire d'Angleterre, n'est-il pas doux pour elle de pouvoir substituer le nom de Catherine à celui d'Élisabeth?

Nous existons dans le passé par la mémoire des grands hommes que nous imitons. Dans le présent, où nous recevons les honneurs qu'ils ont obtenus ou mérités; dans l'avenir, par la certitude qu'on parlera de nous comme nous parlons d'eux. Mon ami, ne rétrécissons point notre existence, ne circonscrivons point la sphère de nos jouissances. Regardez-y bien; tout se passe en nous; nous sommes où nous pensons être; ni les lieux, ni les distances n'y font rien. A présent vous êtes à côté de moi, je vous vois, je vous entretiens; je vous aime. Et lorsque vous lirez cette lettre, sentirez-vous votre corps? Songerez-vous que vous êtes à Pétersbourg? Non, vous me toucherez, je serai en vous comme à présent vous êtes en moi. Car, après tout, qu'il y ait hors de nous quelque chose ou rien, c'est toujours nous qui nous apercevons, et nous n'apercevons jamais que nous; nous sommes l'univers entier vrai ou faux; j'aime ce système qui m'identifie avec tout ce qui m'est cher; je sais bien m'en départir dans l'occasion.

LETTRE XI.

1767.

Eh bien! mon ami, où en êtes-vous? Profitez-vous de l'absence de la cour et du retour de la belle saison? Ce cheval respire-t-il? s'élance-t-il hardiment et fièrement vers les contrées barbares? Nous offrira-t-il bientôt l'image d'un des plus beaux monumens qu'il y ait dans la nature, un grand espace franchi d'un saut, par un animal qui sent et correspond à son cavalier? Le beau Centaure à faire que le Centaure-czar! Et ce czar? Il me semble que je le vois. Comme il commande! Comme les obstacles disparaissent devant lui! Ils en mourront de rage tous ces petits talens jaloux qui vous condamnaient, en dépit de l'ange et du prophète de Saint-Roch, à la sculpture délicate, au madrigal, à l'idée ingénieuse et fine. Je t'en prie, mon ami, tue-les. Qu'ils soient écrasés sous les pieds de ton cheval. Bonne amie, il n'a que vous et son génie: point de ménagement; jugez-le à la rigueur. Si vous craignez de le contrister, vous ne l'estimez pas, vous ne l'aimez pas assez. Pardonnez le moment de l'humeur; demain il re-

connaîtra la justesse de votre observation, et il vous embrassera. Mais comment vivez-vous? Vous ne m'en dites rien. Avez-vous enfin éprouvé que l'ame fasse le climat? Nous nous entretenons de vous sans cesse. Nous faisons tous les jours des vœux pour votre bonheur et pour vos succès. Songez bien que rien au monde ne pourra nous déterminer à vous envoyer de l'inquiétude et du trouble. Il ne faut que le voisinage d'une mauvaise tête pour en déranger une bonne : nous savons cela. Il ne faut qu'une ame méchante pour en désoler cent autres. C'est encore une chose que nous savons. Nous vous avons entendu, tout est fini. Tranquillisez-vous. Je ne sais si je dois me réjouir ou m'affliger de la nouvelle tâche que vous avez acceptée. Le sujet est donné, et il sera très-beau de la manière dont vous l'avez conçu. Mais, mon ami, d'autres grands personnages sont venus, ainsi que Catherine, au secours d'un État chancelant. Le passé nous offre quelques-uns de ces exemples; l'avenir en offrira d'autres à nos neveux. Les grandes occasions ont fait éclore de grandes ames. Mais Catherine est jusqu'à présent la seule souveraine qui, maîtresse d'imposer à ses sujets telles lois, telle forme de gouvernement, tel joug qu'il lui plaira, se soit avisée de leur dire: « Nous sommes tous faits pour vivre sous des lois; les lois ne sont faites que pour nous rendre heu-

reux; personne, mes enfans, ne sait comme vous à quelles conditions vous pouvez être heureux. Venez donc tous me le dire. Venez me le dire avec franchise; ne craignez point de me déplaire. Je jure que quelle que soit votre opinion je l'écouterai avec bonté. Je jure qu'elle n'aura jamais aucune fâcheuse conséquence pour vous. » Voilà, mon ami, l'action qu'il faudrait consacrer par cent monumens.

Mais laissons cela. Il n'y a point de sujet ingrat pour les hommes comme vous; quand vous vous en emparez, ils cessent d'être communs, et je vois d'ici vos deux grandes et pathétiques figures. Mais voilà votre retour dans la chaumière de la rue d'Anjou reculé de huit ans. Faut-il donc que je répète les paroles d'un personnage de la Bible, mauvais fils, mais bon père, qui venait de perdre son enfant; *il ne peut plus revenir à moi, il ne me reste plus que d'aller à lui.* Nous ne nous reverrons plus! Vous vous trompez, mon ami, nous nous reverrons; je vous serrerai encore tous deux dans mes bras. Les désirs d'une bienfaitrice comme elle, sont des ordres dont toute ame sensible ou non, doit se tenir honorée. Il faut avoir vu une femme pareille une fois en sa vie, et je la verrai; mais, mon ami, il faut auparavant que je me débarrasse des restes d'une chaîne que je traîne depuis vingt ans. Je parle de ce

maudit ouvrage dont j'ai encore quatre volumes à publier. Je m'en occupe sans relâche; mais quelle que soit mon opiniâtreté, j'ai des collègues paresseux. J'ai à faire à des commerçans pusillanimes qui ne se laissent conduire que par l'intérêt. Je suis engagé avec eux et avec le public; permettez que je satisfasse, avec l'honnêteté qu'on attend de moi, aux conditions que j'ai proposées et sur lesquelles quatre à cinq mille citoyens ont avancé leur argent, et je pars; et j'arrive à temps pour assister à l'inauguration de votre premier monument.

Cependant je voudrais bien tenter de mon côté quelque chose qui correspondît à ma reconnaissance et aux vues de Sa Majesté Impériale. Voici ce qui m'était passé par la tête. Vous savez, mon ami, que, quels que soient les progrès d'une nation dans les sciences et dans les arts, tant que la langue est imparfaite, la nation reste ignorante et barbare; que les fausses acceptions des mots sont les germes des erreurs et des disputes humaines; qu'il n'est permis de fixer et de circonscrire les acceptions des mots, que quand les choses ont été mûrement et profondément discutées; que la nation française en est venue à ce point d'instruction en tout genre, qu'elle touche au vrai moment d'exécuter avec succès son vocabulaire; que cet ouvrage lui manque ainsi qu'à

toutes les autres nations de l'Europe, quoiqu'une Académie nombreuse s'en occupe depuis environ cent trente ans; que les travaux de cette Académie ont été jusqu'à présent infructueux, parce que ce corps, mêlé de bonnes et de mauvaises têtes, a toujours été retenu par une infinité de petites considérations incompatibles avec la vérité franche; qu'il n'est permis qu'à un homme libre, instruit et courageux de dire : *ce qui est dans l'entendement y est entré par les sens; donc ce qui sort de l'entendement doit trouver un objet sensible auquel il puisse se rattacher;* et d'appliquer cette règle à toutes les notions et à tous les mots, traitant de notions chimériques toutes celles qui ne pourront supporter cet essai; de mots vides de sens, tous ceux qui ne se réduiront pas en dernière analyse à quelque image sensible. Un pareil ouvrage produirait deux grands effets à la fois. L'un de transmettre d'un peuple chez un autre, le résultat de toutes ses connaissances acquises pendant une suite de plusieurs siècles, l'autre d'enrichir la langue pauvre du peuple non policé, de toutes les expressions et conséquemment de toutes les notions exactes et précises soit dans les sciences, soit dans les arts libéraux, soit dans les arts mécaniques, de la langue riche et nombreuse du peuple civilisé.

Les générations ne sont par toute la terre qu'une

longue suite d'enfans qui apprennent à parler successivement l'idiome consacré du mensonge, et il faut que ce vice se perpétue à jamais, tant que des hommes instruits ne s'occuperont pas de l'instrument qui sert de véhicule à la pensée. Les derniers efforts et les derniers souhaits des meilleurs esprits dans tous les temps et chez toutes les nations, se sont toujours tournés sur cet instrument général et commun. Après avoir long-temps réfléchi, médité, écrit, expérimenté, ils ont fini par sentir que la langue restant imparfaite, les hommes continueraient à prononcer les mêmes mots et à dire des choses très-diverses, et ne paraîtraient d'accord, en se payant réciproquement de paroles, que quand ils ne s'expliqueraient pas; ils ont tous été détournés du projet de fixer la langue, moins encore par l'étendue et la difficulté de l'entreprise, que par le péril qu'ils y voyaient pour eux.

Vingt à trente années de travail ont beaucoup abrégé l'ouvrage pour moi, et cet ouvrage n'étant point destiné pour mon pays, le péril ne m'est rien. Je puis donc donner à la Russie un vocabulaire général et philosophique qui formerait très-rapidement l'esprit et la manière de voir dans toute la nation et qui la rendrait immuable au milieu de toutes les révolutions. La langue étant l'entrepôt de toutes nos connaissances, il n'y a aucun grand principe de morale

et de goût qu'on ne pût faire entrer en exemples dans les différentes acceptions d'un mot. Le livre de la langue deviendrait par ce moyen une institution aux bonnes mœurs. Rêvez-y bien, mon ami; quelques savans, quelques bons esprits, s'instruisent dans les écrits et les bibliothèques, rectifient par la réflexion, la lecture, ou la conversation, leurs idées. Cependant l'erreur reste et circule dans les rues, dans les temples, dans les maisons, avec l'imperfection de l'idiome. C'est donc l'idiome qu'il faut travailler; c'est à l'idiome d'un peuple qu'il faut s'attacher, quand on en veut faire un peuple juste, raisonnable et sensé; cela est d'autant plus important, mon ami, que si vous réfléchissez un moment sur la célérité de la conversation, vous verrez que les hommes ne prononceraient pas vingt phrases dans toute une journée, s'ils s'imposaient la nécessité de voir distinctement à chaque mot qu'ils prononcent, quelle est ou l'idée ou la collection d'idées qu'ils y attachent; quand je dis les hommes, je parle de vous et de moi.

Jugez par là, combien il devrait y avoir de précautions prises antérieurement sur la valeur de la plus courante de toutes les monnaies, d'une monnaie qu'on est dans l'habitude et la nécessité de donner et de recevoir sans en regarder l'empreinte. J'étais, et je suis tout disposé

à composer un *Vocabulaire général*, conçu d'après les vues que je viens de vous développer. A mesure que j'aurais exécuté en français, d'autres seraient employés à rendre mon ouvrage en russe. Quand il aurait été fini, je serais allé conférer moi-même avec mes septante, et par le moyen du latin qui aurait été un truchement commun entre eux et moi, donner à la version toute la conformité possible avec l'original, et publier l'un à côté de l'autre sous les auspices de la souveraine.

C'est à la tête de cet ouvrage, mon ami, que nous aurions parlé dignement d'elle, de ses ministres, de ses grandes vues, de ses grands établissemens, de tout ce qu'elle aurait fait, et de tout ce qu'elle se proposerait de faire pour sa propre gloire et pour le vrai bonheur de ses sujets. J'écrivais à M. le général Betzky une partie de ces choses, lorsque je remerciai Sa Majesté Impériale de son dernier bienfait. Je me sentais accablé sous le poids de tant de bontés multipliées; je me secouais sous ce poids; je cherchais à m'en soulager en proposant quelque espèce d'échange. On ne m'a point répondu; on n'a voulu de moi qu'un homme écrasé de graces, de bienfaits et d'honneurs; on m'a condamné à une reconnaissance inutile. On m'a laissé promener chez ma nation le reproche de son oubli, et la conscience de mon inutilité pour la nation étran-

gère et généreuse qui avait tant fait pour moi. J'ai encore une dizaine d'années de vigueur littéraire; je les offre, et je les offre de tout mon cœur.

Dans six semaines, ou plus tard, vous aurez cette lettre, et vous jetterez vos bras autour du col de celui qui vous la remettra (1). Je ne vous le nomme point; c'est un homme qui a reçu de la nature une belle ame, un excellent esprit, à qui l'expérience des grandes affaires et la réflexion sur les objets les plus dignes d'occuper un homme, ont donné tout ce qui fait les hommes rares. Il sera précédé d'un ouvrage intitulé *de l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques.* Jetez-vous bien vite sur ce livre, dévorez-en toutes les lignes, comme j'ai fait; et puis après allez rendre à l'auteur tout ce que vous croirez lui devoir de respect, d'amitié et de reconnaissance. Nous envoyons à l'Impératrice un habile homme; nous vous envoyons à vous un ami, un galant homme, un honnête homme. Nos premières entrevues se sont faites dans la petite maison; nous nous y verrons mardi prochain pour la dernière fois. Lorsque l'Impératrice aura cet homme-là, de quoi lui serviraient les *Quesnay*, les *Mirabeau*? A rien, mon ami, à rien. C'est celui-là qui a le

(1) Mercier de La Rivière, conseiller au Parlement, que l'Impératrice avait appelé en Russie pour présider à la rédaction d'un nouveau code.

secret, le véritable secret, le secret éternel et immuable du bonheur des empires.

Le récit des bontés prévenantes et attentives du général Betzky, celui de la bienveillance de Sa Majesté pour vous, me touchent toujours d'une manière délicieuse et nouvelle, et cela sans me surprendre. Je me réjouis du succès de mademoiselle Collot, et quand vous m'en parlez, je me sens les entrailles d'un père. Je ne serais pas autrement ému si j'entendais parler de ma fille avec éloge; oui, oui, mon ami, vous m'embrasserez à Petersbourg.

Vous voyez que j'ai sous les yeux toutes les lettres que vous m'avez écrites, et que j'y réponds. Si je savais, dites-vous, comment Sa Majesté daigne en user avec un mérite aussi mince que le mien! Mon ami, point de modestie déplacée. L'Impératrice est une grande femme, un grand *cervello di principessa*, et elle est faite pour aimer, estimer, honorer un grand *cervello di poeta;* et le général Betzky ose bien me conseiller à moi de m'apprécier d'après les marques éclatantes de ses bontés! J'irais, ajoutez-vous, coopérer à tout le bien qu'elle veut faire encore. Parlons net, mon Falconet. Comment Denis Diderot peut-il jamais mériter d'être appelé un des coopérateurs de Catherine? Comment peut-il travailler au bonheur d'un peuple? Je m'interroge là-dessus et je me réponds

avec franchise que j'ai l'ame haute; qu'il me vient de temps en temps une idée forte et grande; que je sais quelquefois présenter cette idée de la manière la plus frappante; que je sais entrer dans les ames, les captiver, les émouvoir, les dominer, les entraîner; et que si d'Alembert s'entend infiniment mieux que moi à résoudre une équation différentielle, je m'entendrais peut-être mieux que lui à paîtrir un cœur, à l'agrandir, à l'élever, à lui inspirer un goût solide et profond de la vertu et de la vérité. Mais, mon ami, il est un homme (1), à côté de moi, bien supérieur à moi; aux qualités que j'ai, il en unit une infinité d'autres qui me manquent. Il est plus sage que moi, il est plus prudent que moi. L'empire que vous voudriez me donner sur les autres, il l'a sur moi. Je l'ai nommé mon hermaphrodite, parce qu'à la force d'un des sexes il joint la grace et la délicatesse de l'autre. C'est mon ami; c'est le vôtre. Il est dans l'art plastique moral ce que vous êtes dans l'art plastique physique. Ce que je vous en dis, les grands, les petits, les savans, les ignorans, les littérateurs, les gens du monde, vous le diront tous comme moi.

Bonjour, mon ami, etc.

(1) Grimm.

LETTRE XII.

1767.

Des nouvelles de ma fille, en voici. La mère est tracassée d'une sciatique qui donne plus d'exercice à ma philosophie qu'à sa patience. L'enfant fera quelque jour un enfant très-aimable. Je le prévois à des éclairs, rares à la vérité, mais fort au-dessus de son âge. Écoutez un bout de notre conversation d'hier.... « Que lisez-vous là? — Voltaire. — Avez-vous lu Racine? — Oui. — Lequel de ces deux auteurs aimez-vous le mieux? — Voltaire. — Pourquoi? — C'est que quand je lis Racine, je vois la chose; et que quand je lis Voltaire, j'y suis. — Et Corneille? — Je n'en connais que quelques scènes de *la Mort de Pompée*. — Comment cela vous paraît-il? — Froid. — Mon enfant, tous ces jugemens pourront bien se retourner un jour?—Je ne le crois pas. »

Les lettres languissent ici. On leur interdit le gouvernement, la religion et les mœurs : de quoi veut-on qu'elles s'entretiennent? Le reste n'en vaut presque pas la peine. Un fréluquet sans lumières et sans pudeur dit intrépidement à sa table que l'igno-

rance fait le bonheur des peuples; et que si l'on eût jeté Marmontel dans un cachot, lorsqu'il persifla M. d'Aumont, il n'aurait pas fait *Bélizaire* (1).

Je n'ai bien senti toute la décadence de la peinture que depuis que les acquisitions que le prince de Galitzin a faites pour Sa Majesté, ont arrêté mes yeux sur les anciens tableaux. La belle collection que vous en allez recevoir! Le prince, notre ami commun, fait des progrès incroyables dans la connaissance des beaux-arts. Vous serez vous-même étonné comme il voit, sent et juge. C'est qu'il a, mon ami, le grand principe, l'ame belle. Une belle ame ne va guère avec un goût faux. S'il arrive quelquefois qu'un méchant soit habile, soyez sûr qu'il eût encore été mieux s'il eût été bon.

Vous avez donné un bien mauvais exemple aux artistes, et peu s'en est fallu que je ne me sois engagé dans une autre querelle avec Cochin, défenseur du système de Buffon, qu'il n'y a de l'a-

(1) Marmontel fut en effet envoyé à la Bastille où il resta onze jours pour avoir récité, l'un des premiers, une satire de Cury, intendant des Menus-Plaisirs, contre le duc d'Aumont. Il aima mieux perdre à cette occasion le privilège du *Mercure* qui lui rapportait 15 à 18,000 livres, plutôt que de dévoiler le secret de l'amitié. Ce fut pendant cette courte captivité qu'il commença sa traduction de *la Pharsale* de Lucain.

mour que le physique qui soit bon. Je ne puis souffrir en aucune circonstance qu'on mette l'homme à quatre pattes, et qu'on réduise à deux gouttes de fluide versées voluptueusement, la passion la plus féconde en vertus et en crimes. Je ne puis souffrir qu'on fasse du maître des hommes et des dieux, un petit sot, violent et muet.

Les baron d'Holbach, les Grimm, les Damilaville, les Naigeon, les Brown, ont été sensibles à votre souvenir et partagent avec moi les souhaits que je fais pour votre bonheur et vos succès. Votre absence vérifie ce qu'Horace a dit de la mort des grands hommes :

Virtutem incolumen odimus,
Sublatam ex oculis quærimus invidi (1).

Cela est, cela a été et cela sera toujours; et c'est en mourant la consolation du mérite persécuté.

Les artistes voient avec plaisir une infinité de morceaux précieux s'en aller en Prusse, en Angleterre et en Russie. Les gens du monde en sont enragés. Ceux-ci y perdent l'espéranee de les acquérir; ceux-là le chagrin d'être humiliés par des modèles redoutables : à tout prendre, les uns et les autres les aimeraient encore mieux brûlés, déchirés, anéantis, qu'éloignés.

(1) Horat., lib. III, Od. XXIV.

Mon ami, si mes deux derniers cahiers ne sont pas entièrement doucereux, c'est votre faute et non pas la mienne. J'en ai usé avec vous, comme je voudrais qu'on en usât avec les enfans; qu'on les pinçât quand ils ont pincé leurs camarades; c'est la meilleure façon de leur apprendre que cela fait mal.

Mon ami, si cette petite dispute n'est pas encore sous presse, vous me feriez une chose agréable et qui serait peut-être utile à tous les deux en m'en envoyant une copie que je relirais avec plus de scrupule encore et d'attention pour votre compte que pour le mien. Je l'exigerais même de votre amitié, à condition pourtant que cela ne lui coûterait guère. Du reste, l'honneur de l'édition vous serait toujours réservé, et vous pouvez être sûr que la première ne s'en ferait pas moins à Pétersbourg. Voyez si vous êtes d'humeur à me donner cette petite satisfaction.

Ramassez tout ce qui parviendra à votre connaissance de l'administration de Sa Majesté Impériale. C'est à elle à faire de grandes choses, c'est à nous à les célébrer. Heureux si nous pouvons remplir notre tâche comme elle la sienne; mais comme on n'élève les statues des grands hommes, que sur les grandes places, je répugnerais à placer celle de notre souveraine dans une niche. Si je parle jamais d'elle, je veux que ce soit à la tête

d'un ouvrage qui soit digne d'elle; et puis dans ce moment ne craignez-vous point qu'on n'entendît dans ma bouche que la voix de la reconnaissance, et que cette espèce de prévention n'ôtât quelque chose à la vérité de l'éloge. Recueillez toujours, et soyez sûr que vos mémoires ne seront pas perdus.

Si je vous reverrai, si j'irai me prosterner aux pieds de ma grande bienfaitrice! Si elle verra couler un jour de mes yeux les larmes du sentiment et de la reconnaissance! En doutez-vous? J'en fais entre vos mains le serment solennel. Vous voudriez que ce fût au commencement du printemps 68, à son retour de Moscou: je le voudrais bien aussi; mais je vous ferai vous-même juge du possible, en vous exposant ma position avec toute la franchise que vous me connaissez. Nous reviendrons sur cet article.

Je ne suis point étonné du récit de la liberté de vos séances. On disait à Henri IV tout ce qu'on voulait. La morgue du rang est toujours en raison de la petitesse de celui qui l'occupe. Plus le souverain se sépare de l'homme, plus il avoue qu'il est un pauvre homme. Celui qui s'enveloppe sans cesse du manteau royal, ne pourrait bien cacher là-dessous qu'un sot. Titus, Trajan, Marc-Aurèle se laissaient approcher, tâter, manier de tous les côtés; et je veux mourir, mon ami, si j'étais plus

embarrassé de parler à l'Impératrice de toutes les Russies qu'à ma sœur ou à mon frère. L'honnêteté de mon ame me répondrait à moi-même de mon discours et de ma pensée : son indulgence et sa bonté feraient le reste.

Vous êtes donc content, bien content du portrait de l'Impératrice? Tant mieux, mon ami, et pour le maître et pour l'élève. C'est votre suffrage qu'elle doit ambitionner, et c'est vous-même que vous louez en elle. Quand elle travaille, votre ciseau n'a fait que changer de main.

Puisque vous revenez encore à nos lettres de Paris, j'y reviens aussi. Je ne sais plus, mais plus du tout, ce que c'est que les premières; et pour en penser le bien que vous m'en dites, il faudrait que je les relusse. Faites-les moi donc relire. Vous êtes bien hardi d'avoir osé communiquer cette causerie à l'Impératrice? Combien je lui aurai paru petit et mesquin! Est-ce ainsi, aura-t-elle dit, qu'on défend une aussi grande cause; et elle aura désiré que je parlasse comme elle sent. Mais, mon ami, Denis Diderot n'était peut-être pas né pour se monter à cette hauteur; et puis pour s'entretenir soi-même et les autres dignement du sentiment de l'immortalité et du respect de la postérité, il faudrait y avoir plus de droit. C'est alors qu'on se battrait sur son palier.

Il ne fallait rien supprimer. Ces observations

ont un air de vérité qui plaît toujours, c'est le caractéristique des ouvrages faits sans peine, sans apprêt, sans prétention.

Vous avez bien fait de traiter honnêtement Voltaire. Il ne conviendrait point à mon Falconet d'empoisonner les derniers instans de la vie d'un vieillard respectable par les ouvrages immortels de ses premières années et les actions vertueuses des dernières. Il a commencé par être un grand homme et il finit par être un homme de bien. Il a fait *Zaïre* à trente ans, il venge les Calas à soixante-dix. Quel homme, mon ami, que ce Voltaire! Il faut être bien stoïcien pour dédaigner son éloge.

Vous avez bien fait de suppléer les quatre mots, *ainsi que tu l'as projeté;* mais lorsque vous ne comprenez pas cet oubli (1); c'est que vous oubliez que c'est à vous que j'écrivais.

Tous nos portraits ont réussi. Si vous en exceptez le mien qui est revenu du four avec un nez rouge. Mademoiselle Collot, vous ferez croire à la postérité que j'aimais le vin; vous devez avoir à présent les deux ou trois ouvrages que vous désirez.

Pourriez-vous me dire à qui vous attribuez le *Dévoilé* (2)? J'entends faire tout autour de moi

(1) Voir précédemment page 360.

(2) *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne.* Londres (Nancy-Le-

des conjectures dont je ris sous cape ; mais *chut.*

J'en étais là, mon ami, et je commençais à bouder un peu le bon général, lorsque votre lettre et la sienne nous sont parvenues. Ah! mon ami, me voilà enfin soulagé d'une grande inquiétude; vous m'entendrez mieux tout à l'heure, et vous me blâmerez ensuite si vous l'osez.

Je verrai Le Moine et j'arrangerai l'affaire de votre fondeur. M. le prince de Galitzin vous répondra sur les trois mille livres de la statue de *l'Hiver.* C'est son affaire.

Votre ami Diderot qui vous écrit toutes les fois qu'il en a l'occasion, sait tout ce que vous avez fait pour lui, et ne vous en remercie pas, parce qu'on s'honore soi-même quand on fait honorer son ami.

Je sollicitais le titre d'honoraire, lorsque j'appris par la voix publique qu'il m'était accordé. J'attendais mon diplôme, je l'attends encore, et mon remerciement est tout prêt. Tranquillisez-vous, mon ami. Je ne manquerai à rien. Il n'est

clerc), 1767. Dans le moment où l'on fait tant d'efforts pour débarrasser le christianisme de ce qu'il a de plus absurde et pour le rétablir en lui donnant une nouvelle forme que nous ne croyons pas plus rationnelle que l'ancienne, il est utile d'appeler l'attention du public sur cet important ouvrage, a première des nombreuses productions phi losophiques du baron d'Holbach.

pas exact de dire que je n'ai donné aucun signe à l'Académie, je lui ai écrit, et du ton modeste qui me convenait. Votre amitié pour moi était le grand pivot de ma prétention. Toute ma supplique se réduisait à ces quatre mots : demandez à Falconet; c'est mon ami, et il n'est pas homme à faire son ami d'un méchant ou d'un sot.

M. le secrétaire s'attend que je contribuerai aux progrès des arts et à l'honneur de l'Académie; et je ne l'en dédirai pas. J'élèverai des paradoxes sans fin; mon ami Falconet les résoudra, et c'est ainsi que je servirai les arts, l'Académie et la vérité. C'est la pierre à aiguiser qui ne coupe pas, mais qui fait couper. J'ai de temps en temps besoin d'un commentateur qui ne laisse pas subsister une ligne du texte et vous le serez; je serai le Νεφεληγερέτα Ζεὺς (1), et vous serez l'aquilon ou Borée qui balaie le ciel.

Je ne sais si vous avez vu mon premier remerciement; il y avait quelques lignes d'ame dont vous n'auriez pas été mécontent. Pour le second, je vous conseille de l'approuver tout entier.

Vous ne savez pas ce qui s'est passé ici à l'occasion du second, du troisième, du quatrième bienfait; j'en ai tant reçu que je ne sais plus lequel.

(1) Jupiter assemble-nuages.

M. le prince de Galitzin jugea à propos d'observer par apostille à une de ses lettres à M. le général Betzky que ma pension était de cent pistoles et non de cinq cents livres. Je ne méprise pas l'argent, parce que je suis père et époux; parce que j'en sais faire usage; parce qu'on n'en a jamais trop tant qu'on est environné de malheureux; mais il y a plusieurs choses que je prise infiniment davantage. Sa Majesté Impériale, M. le général Betzky ont senti mon inquiétude, puisqu'ils n'ont pas dédaigné de me rassurer.

Je ferai ce que vous attendez de moi; je vous en réitère le serment; mais, mon ami, si j'avais écouté la chaleur de mon ame et de la vôtre, et que je fusse à présent au milieu de votre atelier, regardant, approuvant, critiquant, vous n'auriez ni mouleur, ni ouvrier, ni fondeur.

C'est moi qui ai rassuré la pauvre tête de Le Moine, que les impertinens propos des rivaux, des jaloux, des méchans, avaient tout-à-fait renversée. Et Vendandrisle, n'était-ce pas encore une autre mauvaise tête à rassurer? Je me doute bien que j'aurai la même besogne à faire, soit avec Sainteville, soit avec Hachement. Il fallait ici, mon ami, non un ambassadeur, qui n'a jamais que du bien à dire de sa cour, mais un honnête homme sur la parole duquel on comptât, et qu'on crût incapable, par quelques considérations que ce

fussent, d'aventurer le bonheur d'un autre homme, et je suis connu sur ce pied. Simon et Vendandrisle m'ont écouté et ils sont partis.

Écoutez-moi, mon ami, et ne rabattez pas un mot de ce que je vais vous dire. J'ai une épouse valétudinaire; j'ai un enfant qui a du sens, de la raison, et qui touche au moment de recevoir l'éducation que je lui dois; j'ai encore quatre volumes de planches de mon ouvrage à publier; je suis engagé avec des commerçans qui ont mis sur ma parole toute leur fortune à cette entreprise. Personne ne peut me suppléer; un autre n'obtiendrait ni d'eux, ni du public, la même confiance. Ce public a avancé des fonds considérables qu'il serait en droit de redemander d'un moment à l'autre. Voilà encore un motif qui n'est pas à mépriser : songez que c'est à cet ouvrage que je dois, même de votre aveu, une bonne partie de ma prétendue célébrité. Songez que c'est à ces commerçans que je dois mon aisance, ma subsistance honnête pendant vingt-cinq ans. Songez combien il serait dur pour eux de voir ces rentrées suspendues. Songez que si la nation, rendant à votre talent toute la justice qu'elle lui doit, vous eût engagé dans l'exécution de quelque grand monument, vous n'eussiez jamais cru qu'il vous fût libre de l'abandonner. Malgré cela, si tout mûrement pesé, vous insistez davantage, je ne ré-

ponds point que vous ne m'entraîniez; et que la crainte d'être ingrat ne me fasse faire un faux pas. Mais soyez juste, et commencez par vous mettre bien à ma place, avant que de prononcer le mot qui me fera sauter de Paris à Pétersbourg. Sachez qu'il ne me faut pas plus de dix-huit mois pour mettre mon entreprise à fin, et pour m'affranchir de tout engagement. De tout engagement! Je mens. Il en est un qui restera toujours sacré pour moi; mais s'il arrive qu'en m'éloignant, je puisse être de quelque grande utilité, je regarderai cette utilité, comme une sorte d'expiation; à la condition toutefois que la chose ne puisse pas être faite mieux par un autre que par moi.

A présent, cher Falconet, tout est dit, vous pouvez confier à Sa Majesté Impériale, de ceci, tout ce qu'il vous plaira. Ce n'est pas à elle que son philosophe veut cacher sa fêlure. Je ne veux pas qu'elle m'estime plus que je ne vaux, et si j'étais destiné à l'honneur de son service, je commencerais à lui avouer tous mes défauts; mais tous, afin qu'elle ne fût jamais dans le cas de dire: je n'avais pas compté sur celui-là.

Adieu, mon ami, portez-vous bien. Je vous embrasse de tout mon cœur. Embrassez mademoiselle Collot pour moi, pour l'ami Grimm, pour l'ami Naigeon. J'en ajouterais bien d'autres,

si je ne craignais de vous fatiguer, et elle aussi, de tant de baisers. Il n'en faudrait qu'un bien appliqué pour ôter à l'artiste toute la chaleur d'une belle journée.

Hier nous allâmes dîner dans la chaumière de la rue d'Anjou, le prince de Galitzin, M. de La Rivière, Grimm et moi. La chaleur du jour nous chassa de dessous le berceau, et nous fit aller chercher l'air, l'ombre et le frais dans le petit atelier. En y entrant, je m'arrêtai tout court, et j'étendis les bras où je l'avais vu travailler, et je dis : Où est-il à présent, où est-il ? Que fait-il ? Il est bien sans doute où il est; mais nous ne serions pas trop fâchés de le posséder ici. Bonjour, mon ami, n'oubliez pas un homme qui vous chérit si tendrement. A propos, mademoiselle, je suis obsédé de monsieur votre père; dites-moi comment vous désirez que j'en use avec lui?

LETTRE XIII.

1767.

Tout bien considéré, nous n'enverrons point Greuze en Russie. C'est un excellent artiste, mais c'est une mauvaise tête. Il faut avoir ses tableaux,

et laisser là l'homme. Et puis sa femme est, d'un consentement unanime, et quand je dis unanime, c'est que je n'en excepte ni le sien propre, ni celui de son mari, la plus méchante créature qu'il y ait au monde; je ne désespérerais pas qu'un beau jour Sa Majesté Impériale ne l'envoyât faire un tour en Sibérie. Je vous dis clairement cette fois-ci ce que je vous ai fait entendre auparavant.

Mademoiselle Collot doit avoir reçu les emplettes que nous avons faites pour elle. En est-elle satisfaite? Nous serions bien fâchés d'être cassés aux gages.

J'avais bien envie de vous causer ici un petit mot de madame Geoffrin, mais cela nous mènerait trop loin.

L'amateur, M. de La Live, est devenu fou furieux, vous n'auriez jamais cru que ce fût de cette maladie qu'il fût menacé. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on dit que c'est d'avoir trop aimé sa femme.

L'ami Chardin nous a fait un très-beau tableau. Vernet se pique d'honneur, et nous promet un chef-d'œuvre. Nous touchons au moment du Salon! Qui est-ce qui vous suppléera auprès de moi? Qui est-ce qui me marquera du doigt les beaux endroits et les endroits faibles? Baudouin m'envoya, il y a quelque temps, son *Enfant trouvé*, je n'osai pas dire ce que j'en pensais; mais je vous

dis à vous que c'est une jolie enseigne de sage-femme.

Demain je galoperai pour le bloc de marbre. Une bonne fois pour toutes, mon ami, je suis un peu paresseux à écrire, mais je sers promptement. Dites-vous donc dans l'occasion, je n'entends point parler de lui, mais mon affaire se fait.

Mademoiselle, que mon buste soit, s'il vous plaît, bien coulé, bien beau, bien préparé. Songez qu'il attirera chez moi le milieu et les quatre coins de la ville.

J'attends aussi deux médailles qui me sont annoncées par M. le général Betzky avec un beau diplôme d'honoraire.

N'oubliez pas, mon ami, de présenter mon hommage à Sa Majesté Impériale, la première fois que vous lui écrirez; joignez-y mon respect pour M. le général Betzky, mais gardez-vous bien de l'appeler Excellence; il n'en faudrait pas davantage pour me brouiller avec lui.

Si vous revoyez M. Girard, mettez-lui un grain de plomb dans la tête. Serrez la main de ma part à M. le bibliothécaire du grand duc, s'il est toujours homme de bien. Si vous voulez faire tressaillir son cœur, prononcez-lui le nom de Nicolaï.

Je ne vous parle pas de votre Saint-Ambroise. Il est toujours offusqué d'échafauds. Notre ami

Le Moine n'est pas expéditif comme vous savez.

J'ai eu plusieurs occasions de voir M. Collin. J'aime les hommes qui ont la physionomie de leur ame.

Le Bas est un homme fin, à ce qu'on dit; mais cet homme-là a la collection de cuivres la plus riche. Il propose de la vendre en entier, sans en excepter les ports de mer gravés conjointement avec Cochin. En conséquence, nous avons envoyé à Sa Majesté Impériale deux volumes d'épreuves sur lesquelles vous serez apparemment consulté. Il est impossible qu'il y ait jamais en Russie un assez grand nombre de tableaux pour inspirer le vrai goût de l'art. Il me semble que c'est à la gravure de suppléer à cette indigence. Le graveur est une espèce d'apôtre ou de missionnaire, il faut lire les traductions, quand on manque des originaux. Le Bas s'offre de faire passer en Russie l'imprimerie en taille douce avec ses ouvriers et ses outils. Quant à l'acquisition de son fonds, Cochin empêchera bien qu'on ne nous vole. Réponse sur cet article, s'il vous plaît.

Il est venu à Cochin une idée qu'il faut que je vous communique. Il propose de faire exécuter en grand par nos meilleurs peintres les principales actions du règne de Catherine, et de mettre ensuite ces tableaux en gravures. Voyez; réfléchissez à cela.

Je rêve si je n'ai plus rien à vous dire. Non, je crois; si ce n'est que vous pourriez bien recevoir dans le courant de l'année un petit volume de ma façon pour lequel je ne vous demande point de grace.

Greuze vient de faire un tour de force; il s'est tout d'un coup élancé de la bambochade dans la grande peinture historique. Imaginez Septime-Sévère nu, assis sur son lit, disant à Caracalla son fils : Mon fils, si tu trouves que je vis trop longtemps à ton goût, ne trempe pas tes mains dans le sang de ton père; ordonne à ce soldat de m'égorger. Caracalla est debout auprès de la couche: il a bien l'air d'un scélérat. Au chevet, est le vieux centurion confondu d'étonnement. C'est une belle, très-belle figure. A côté du centurion, un sénateur examinant ce qui se passe sur le visage de l'enfant, et cherchant à deviner sous quel maître ils auront à vivre; et puis, tant de simplicité dans les accessoires, un si grand silence, qu'il semble qu'on entende retentir la voix de Septime.

Il a fait aussi une Prière à l'Amour qu'on trouvera belle, parce que la jeune dévote est charmante; pour moi, je dirai toujours que la composition n'a pas le sens commun. Je ne puis pas digérer qu'on fasse converser une statue avec une figure vivante ; le bon goût rejette ces sortes de

prodiges. L'Amour semble s'incliner vers elle, et pencher une couronne sur sa tête. Je suis peut-être présomptueux; mais c'est ainsi que je sens. Tant pis pour l'artiste ou pour moi.

Il y a encore de lui le Baiser envoyé par la fenêtre; et la petite fille en chemise qui s'est saisie d'un chien qui cherche à se débarrasser d'elle. Cela est beau, vraiment beau.

Il a changé toute sa manière de faire. Vous savez que ses compositions avaient un ciel bleuâtre. Ce n'est plus cela. Son coloris est plus franc, plus vrai, plus vigoureux, plus naturel. Pour l'artiste, il est toujours ivre d'amour-propre; et tant mieux: il ferait moins bien peut-être, s'il ne présumait pas autant de son talent.

J'aime à l'entendre causer avec sa femme; c'est une parade où Polichinelle rabat les coups avec un art qui rend le compère plus méchant. Je prends seulement quelquefois la liberté de leur dire mon avis avec le ton leste que vous savez.

Cochin n'aime pas Greuze, et celui-ci le lui rend bien.

Une affaire à laquelle je prends intérêt, c'est que Amédée Vanloo, qui est en Prusse, passe à Pétersbourg..... Je ne vous dis rien du mérite de l'artiste que vous connaissez mieux que moi. Mais ne le trouveriez-vous pas infiniment plus propre à conduire une école que Michel, son

frère, qui n'est vraiment qu'un portraitiste? Il attend qu'on lui fasse signe: il n'est pas riche, et il a sa femme avec une poussinée d'enfans.

Est-ce là tout? Non. Je vous confie en secret que le prince de Galitzin se lève à six heures et se couche à quatre pour mettre en russe la vie des plus célèbres peintres italiens, flamands et français; tâche à laquelle il trouve toutes les difficultés d'une langue qui n'est pas faite.

Puisque je suis en train et qu'il me reste encore une page, disons tout. Les docteurs de Sorbonne ont extrait trente-sept impiétés de *Bélisaire*, dont une est, que la vérité brille de sa propre lumière, et que les esprits ne s'éclairent point par la flamme des bûchers. On ne les a pas accablés de pierres dans les rues; mais les philosophes se sont mis de la partie, et au défaut des pierres de la populace, ils ont couvert de boue toutes les fourrures sorbonniques.

On a fait l'épitaphe du comte de Caylus en deux vers d'une harmonie tout-à-fait analogue au caractère de l'homme:

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque,
Ah! qu'il est bien placé dans cette cruche étrusque (1)!

Si l'on vous dit que ces deux vers sont de moi, c'est une médisance.

(1) On attribue cette épigraphe à Marmontel.

Adieu, adieu; voilà madame Diderot qui dit que je vous fais un livre, et non pas une lettre.

Vous êtes embrassés tous les deux par la mère et par l'enfant. *Valete iterum.*

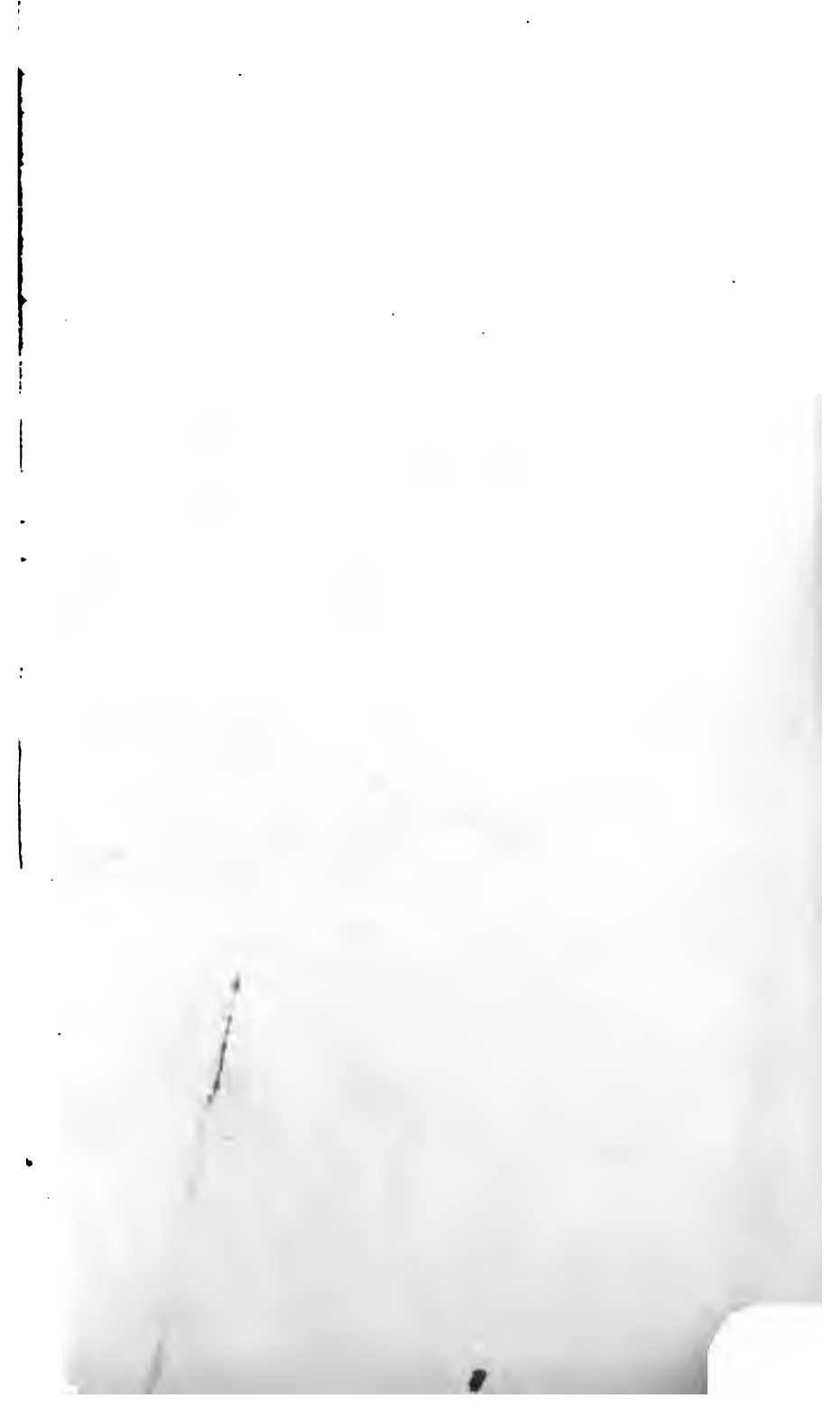
FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Mémoires de Diderot. — Lettres à mademoiselle Voland, de 1759 à 1774. . . . . page 1
Voyage à Bourbonne. 129
Voyage à Langres. 169
Correspondance avec Falconet. 181
Avertissement. 183
Lettre au général Betzky. 185

71723623



RALPH · SNEYD ·